

2017



William-E. Lacoursière

Les Enfants de Virginia Beach

roman

— La première enquête de l'inspecteur Jack Fillion —

« Quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. »

— Voltaire, in *Candide ou L'Optimisme*.

NOTE : la plupart des lieux cités dans ce roman existent réellement, mais leur configuration a été quelque peu transformée pour que les divers éléments géographiques satisfassent à la qualité historique et démographique du présent ouvrage, mais aussi afin qu’il soit évidemment mentionné que la structure de certaines institutions publiques nommées au fil de ce bouquin est dans la plupart des cas effectivement fictive. Citons par exemple la Columbia University – fondée en 1754 par décret du roi d’Angleterre George II d’Hanovre –, dont des facultés ont été réaménagées et certaines, mêmes – pour ne pas dire toutes –, inventées. Bien sûr, tous les personnages sont fictifs, et toute ressemblance avec quelque personne ou personnage vivant ou ayant déjà vécu ou existant déjà serait purement fortuite ET OU involontaire dans le cas actuel en ce qui concerne le présent titre. De plus, en effet, *l’un des personnages du roman* en question est “fictivement” le fils illégitime d’Ernest Hemingway, prix Nobel de Littérature en 1954 et ce, malgré qu’il n’en ait jamais eu, bien entendu, selon toute vraisemblance historique concernant le réputé écrivain relatant ses émois au plein cœur des années cinquante avec *Le vieil homme et la mer*, et avec nombre de ces romans nous servant, à nous les romanciers, à nous décharger du poids pesant de l’existence qui nous est malheureusement actuelle et qui fait partie intégrante de notre quotidien, que l’on le désire ou non.

L’auteur,

WILLIAM-E. LACOURSIÈRE

**Merci, cher lecteur, de lire ce roman et de l'apprécier autant que moi, j'ai
aimé l'écrire,**

— *Anonyme.*

Là où tout a véritablement commencé

(6 – 13 Juillet 1992, États-Unis d'Amérique)

6 juillet 1992

Une fois de plus, le soleil faisait plomber comme à son habitude sa brûlante lumière mordorée sur les bâtiments de la ville de Virginia Beach. Personne ne se doutait, alors, que la famille de Jack Fillion allait vivre un drame tragique qui changerait à tout jamais leur conception de leur vie, ainsi qu'elle l'était vraiment, puisqu'ils seraient atrocement éprouvés. Tout allait être transfiguré en désespoir, et pas rien qu'un peu : puisque la famille Fillion éclaterait réellement.

C'était le 6 juillet 1992, juste après les festivités américaines. Les parents de Jack, Hélène Fillion et Henry Fillion, avocats de profession, avaient décidé de rendre visite à un vieil ami résidant à Ogunquit, Réal Desjardins, jeune retraité de cinquante-cinq ans, puisqu'il avait longtemps servi comme policier dans les forces de l'ordre du F.B.I., comme ils le faisaient presque à chaque vacance qu'ils accomplissaient lorsqu'ils avaient tous les deux amassé assez d'heures travaillées. Henry Fillion ainsi qu'Hélène avaient rencontré ce dernier dans leurs cours de criminologie alors qu'ils étudiaient encore à la faculté de droit de l'Université de Montréal, au Québec. De plus, leur ami avait étudié le droit afin de postuler pour le F.B.I. C'est ainsi qu'ils étaient vite devenus un trio inséparable, tellement inséparables qu'ils se voyaient presque tout le temps malgré la distance actuelle entre leurs foyers puisqu'Ogunquit, ce n'était quand même pas la porte à côté.

De la manière la plus explicite possible, Réal désirait influencer Jack afin que ce dernier le suive dans le métier d'enquêteur car, d'après lui, son ami possédait les talents innés, voire requis, pour cette profession extrêmement exigeante mais aussi terriblement passionnante : soit la minutie, la perspicacité, l'endurance, la curiosité intellectuelle et la ténacité nécessaires au métier de policier. Cependant, Jack préférait plutôt étudier en droit afin d'exercer plus tard le travail d'avocat, parce qu'il songeait que ce serait plus adapté pour lui et davantage à sa portée. Il désirait exercer le même boulot que ses parents, car ceux-ci étaient réellement une source d'inspiration et d'admiration pour lui. Par après, Réal Desjardins n'en parla plus, sachant fort bien que Jack découvrirait bien assez vite que seul le job de policier lui allait comme un gant, et que celui de procureur ne lui conviendrait certainement pas puisque, tout comme lui, il était extrêmement tatillon et méthodique en ce qui avait trait à son propre boulot d'étudiant à temps plein... À vrai dire, Desjardins connaissait sans doute Jack plus que lui-même ne se connaissait en réalité, pour l'avoir vu grandir d'année en année lorsque ses parents enfilèrent les vacances vécues à Ogunquit.

Non, sûrement pas – et Jack ne tarderait d'ailleurs sans le moindre doute pas trop à le savoir ; puisqu'être avocat, ce n'était pas du tout sa voie et ce, même s'il ne voulait pas se l'admettre pour l'instant.

Dès qu'ils furent enfin arrivés et installés au sein d'un hôtel d'Ogunquit à proximité d'où leur vieil ami restait, l'ancien enquêteur du Federal Bureau of Investigations Réal Desjardins – ayant émigré du Québec vers les États-Unis après ses études de droit et d'intervention policière ; ayant intégré les forces du FBI après un délai de trois années d'attente pour perdre sa nationalité canadienne mais obtenir son droit d'appartenance américaine, puisque c'était nécessaire pour décrocher l'emploi de profileur – les invita à

manger les légendaires lobster rolls du snack-bar Barnacles Billy's, ceux dont absolument tout le monde raffolait, sans exception, car ils étaient si délectables. Il leur apprit que son épouse était partie pour un mois afin d'entamer un projet d'affaires à l'étranger en tant que propriétaire d'une entreprise des plus florissantes et lucratives, mais qu'elle leur transmettait avec force joie ses salutations et qu'elle leur souhaitait un beau séjour dans le Maine en compagnie de son époux resté quant à lui au pays. Ils dirent à Desjardins de faire de même avec elle lorsqu'elle serait de retour – ce qu'il accepta avec la bonne humeur qui lui était habituelle, puisque cet heureux bonhomme paraissait toujours joyeux.

En train de manger son homard cuit, Réal révéla à ses invités avoir pris des vacances à Virginia Beach il y a une semaine afin de profiter du beau soleil et de la chaleur car, à Ogunquit, il ne faisait pas toujours très chaud pour se baigner dans la mer, qui était très froide. L'ancien inspecteur leur raconta comment le sable et l'eau de l'Atlantique devenaient torrides : il s'était presque cru dans un spa ou dans une marmite à homards tellement les flots avaient été bouillants et chaleureux, ce qui l'avait alors comblé... Presque pas de requins au large et, surtout, des restaurants à deux pas de la plage, là où il s'était fait bien sûr dorer sereinement la peau. L'enthousiasme de Réal quant à son séjour plus au sud finit alors par décider les parents de Jack de descendre jusqu'en Virginie après avoir été passer quelques nuits à Ogunquit en compagnie du policier à la retraite, car Réal avait été vraiment éloquent quant au fait qu'il fût satisfait de son congé passé entre la Floride et l'État de New York, ce qui les avait inévitablement convaincus.

Après avoir quitté leur ami Réal et terminé leur repas chez Barnacles Billy's, la famille alla s'installer sur des divans de style victorien dans le hall de leur petit Bed & Breakfast d'Ogunquit. C'est à ce moment qu'ils prirent la décision de rouler en direction de la cité

de Virginia Beach dans la semaine qui s'en venait : « Jack, Réal nous a persuadés : ta mère et moi, nous continuons nos vacances à V.A. Beach. Tu peux nous accompagner ou bien retourner au Québec par autobus, c'est toi qui vois et qui décides. Saches cependant que nous serions contents de t'avoir avec nous.

— C'est *cool*, j'embarque avec vous ! », leur répondit Jack avec une voix empreinte de la joie qu'il vivait alors, si bien qu'il n'aurait jamais pu se douter de ce qui les attendait alors là-bas quelques jours à peine après cette fatale décision.

•

12 et 13 juillet 1992

Tout de suite après avoir été saluer leur vieil ami Réal Desjardins d'Ogunquit avant leur départ vers le Sud, la famille Fillion roula longtemps sur la turnpike pour finalement emprunter le pont de “Chesapeake Bay”, ou Baie de Chesapeake – l'une des plus grandes infrastructures au-dessus de la mer jamais construites par les États-Unis d'Amérique, véritables rois du capitalisme et du mondialisme. Étant inéluctablement parvenus à destination, ils se dirigèrent prestement à l'accueil de leur hôtel avec leurs bagages afin d'y confirmer leur arrivée, quoique fatigués à cause du temps de route : c'était le 12 juillet 1992, tout près de l'heure du souper ou du “dinner”, selon les américains.

(Alors qu'ils séjournaient encore à Ogunquit, Réal avait permis expressément à Henry et à Hélène d'utiliser son ordinateur pour qu'ils puissent réserver une chambre avec deux lits de taille “queen” à Virginia Beach, afin d'en tirer le meilleur confort. Ils avaient opté

pour le luxe de l’Oceanfront Inn, puisque Desjardins leur en avait longuement vanté les mérites, car c’est là qu’il avait passé toutes ses vacances. Et il leur avait également raconté qu’il y avait plusieurs activités sur place, autant pour les adultes que pour les jeunes.)

Lorsqu’ils virent le sourire aux dents blanches immaculées et amical de la réceptionniste, Jack et ses parents surent aussitôt que Réal Desjardins avait eu raison sur le fait que le personnel était fort courtois et professionnel. Ils informèrent la préposée au comptoir de leur réservation, et elle leur donna aussitôt le numéro ainsi que la clé de leur suite avec ses yeux bienveillants, en plus des explications sur le fonctionnement de l’hôtel, afin que tout se déroule bien durant leur séjour à Virginia Beach. Elle leur expliqua aussi que leur chambre se trouvait au deuxième étage et qu’elle possédait une belle vue sur la plage et donc sur la mer. Ils la remercièrent spontanément et se pressèrent à monter les marches pour accéder à leur “*bedroom*”, parce qu’ils étaient assez pressés de dîner.

À la base, leur avait raconté l’ami d’études de ses parents, historiquement parlant, l’Oceanfront Inn avait été un club de nuit appelé The Top Hat durant la décennie des années 60 mais qui, par la suite, avait été repensé et reconfiguré pour être ce qu’il est aujourd’hui à partir des années 80, compte tenu de la nécessité croissante d’avoir de plus en plus de lieux où résider durant les vacances d’été ou d’hiver et ce, depuis que les vagues de touristes successives à destination des États-Unis – vacanciers provenant à la fois des provinces canadiennes, de l’Europe et de l’Amérique latine – avaient sévi au sein de la plupart des États côtiers de l’Atlantique et du Pacifique, de la Californie jusqu’à l’État de Floride, car c’est ainsi que la classe moyenne s’était manifestée pour le tourisme au courant de ces deux dernières décennies. Ainsi, pourraient-ils profiter tout le long de l’été de la mer et du sable, des restos et des activités prodiguées par leur hôtel sur la plage ou ailleurs...

puisqu'il n'y semblait plus y avoir de fin, tellement les loisirs étaient nombreux et les remplissait de joie.

Finalement parvenus dans leur chambre à quatre heures et demi de l'après-midi, ils s'y installèrent et y entreposèrent leurs vêtements dans la large garde-robe de leur suite. Ils prirent tous une douche revigorante et s'habillèrent chiquement avant de sortir de l'enceinte de leur hôtel, puisque c'était déjà l'heure du *dinner* – l'un des rares mots retenus du français par les anglais, sûrement par dégoût de l'idiome de leurs homologues saxons du Nord. Ainsi, ils allèrent manger dans un restaurant italien non-loin et y commandèrent des escalopes de veau *parmigiana* arrosées d'un *chianti ruffino*, mets qu'ils découvraient justement. Après leur repas, ils allèrent se promener tout le long du Boardwalk – le gigantesque et célèbre trottoir propre à Virginia Beach situé tout près de la mer, sur lequel on pouvait marcher en tout temps après les repas et les crèmes glacées avalées. Ils le parcoururent pendant quelques temps, puis entreprirent d'aller visiter des boutiques non-loin. La mère de Jack s'y acheta plusieurs vêtements et fit porter le tout à Henry Fillion ainsi qu'à son fils, lesquels le lui avaient auparavant offert par pure politesse ainsi que par élégance et générosité de leur part. Par la suite, à vingt-trois heures trente du soir, ils allèrent aussitôt s'endormir dans les grands draps blancs immaculés de leur chambre d'hôtel, embrassant ainsi la fraîcheur de leur matelas.

Reposés, Hélène et son fils se réveillèrent tous les deux aux alentours de neuf heures du matin, le lendemain. À leur réveil, ils s'aperçurent rapidement que le père de Jack, Henry, était inexplicablement absent de la chambre à coucher, ce qui était fort curieux et les intriguait. Sa mère lui demanda alors d'une voix fort inquiète, voire tout à fait angoissée

quant à cet évènement étrange : « Mais où est passé ton père, Jack... ? Dis-moi, se trouve-t-il dans la salle de bain ? »

Déjà debout, étant allé vérifié expressément pour voir s'il s'y trouvait, Jack Fillion lui répondit alors du couloir en lui révélant : « Non, maman..., il n'y est pas. L'as-tu entendu partir de la chambre durant ton sommeil ? car c'est quand même bizarre qu'il soit parti ainsi sans nous en...

— Non..., lui confia-t-elle en coupant sa phrase par inadvertance. Ça m'intrigue qu'il soit parti sans nous le dire ou nous en laisser un mot sur la table-miroir près de la télévision noire... Ça m'inquiète, Jack : ce n'est pas dans ses habitudes, d'après ce que j'en sais depuis que je l'ai marié. Il n'a jamais fait ça avant, depuis tout le temps que nous sommes ensemble... J'essaie de le rejoindre tout de suite sur son gigantesque cellulaire. Merde ! pas de réponse, en tout cas...

— Viens : allons demander à l'accueil en bas s'ils ne l'auraient pas vu partir. Il nous y a peut-être laissé une note, qui sait ? »

Ils descendirent alors au pas de course les marches pour se rendre jusqu'à la réception. Ils demandèrent à l'hôtesse, une jeune dame du nom de Rose Wilson, d'après son épingle dorée à la gauche de sa poitrine, si par hasard le personnel avait vu son mari sortir de l'hôtel la nuit passée et leur laisser une note, ou plus tôt dans la matinée. Elle leur promit d'aller tout de suite vérifier, et alla questionner aussitôt son patron sans plus tarder.

Après quelques minutes passées dans les bureaux intérieurs, elle revint soudainement et leur déclara naturellement sur un ton visiblement déçu, presque affligé pour eux, sans ne l'être du tout néanmoins par contre : « Non, personne n'a rien vu et personne ne vous a laissé de note dans le pigeonier, madame Fillion, et...

— Jack Fillon. Je m'appelle Jack, madame...

— Bien, Jack ! madame : personne n'a vu votre mari sortir de notre hôtel, ni durant la soirée ni durant la nuit : c'est moi qui, d'ailleurs, était en poste comme auditeur nocturne jusqu'à minuit. Mais comme vous le savez sans doute, le personnel est réduit après douze heures p.m., puisque ce sont des temps relativement paisibles. Tout comme vous, pour ma part, je trouve cela fort étonnant et même, extrêmement intrigant, puisque notre hôtel est l'un des plus sécuritaires de tout Virginia Beach. Vous savez, les casinos abondent à notre ville..., ne serait-il ainsi pas du tout étonnant qu'il y soit allé pour gagner plus d'argent, si c'est bien ce qu'il désirait faire à ce moment-là.

— Non, il déteste véritablement les casinos. Étrange..., dit à voix haute Hélène. Il s'est pourtant endormi avec nous, puis il est sorti sans que nous ne le sachions et que nous ne nous en rendions compte..., tout simplement bizarre. Merci d'avoir répondu à nos questions : c'est apprécié, miss Rose...

— Miss *Wilson*, lui remémora-t-elle sèchement et méchamment, désirant qu'elle l'appelle par son dernier nom. Y a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous ? je peux demander au service de taxi de la ville et vous pouvez demander aux différents propriétaires de magasins dans le périmètre du Boardwalk s'ils n'auraient pas vu quelqu'un qui pourrait correspondre à la description de votre mari disparu. Détenez-vous une photo de lui ? ou bien une pièce d'identité quelconque ? ce pourrait potentiellement *nous* être utile afin de pouvoir le retrouver.

— J'ai une photo de lui dans mon portemonnaie : la voici... » En tremblant, et en étant de plus en plus angoissée au fur et à mesure que de bien sinistres engrenages démarraient sans crier gare dans sa tête tels des visions d'horreurs et d'Apocalypse, Hélène

Fillion tendit la photo de son mari à miss Wilson, qui répondit par un : *Je faxerai pour vous aux propriétaires de la flotte de taxi de Virginia Beach la photo de votre mari, voilà tout ce que je peux faire pour vous en ce moment. Mais ayez courage, madame Fillion : il ne peut pas être parti bien loin : ça, c'est pour le moins sûr...*

Sur ce, désespérés, Hélène Fillion et son fils quittèrent l'hôtel en parcourant les magasins à proximité de ce dernier le long du Boardwalk tout en montrant à tout hasard la photo d'Henry à qui son nom pouvait bien leur dire quelque chose. Il leur apparut vite que personne n'avait vu le père de Jack, et que personne également ne savait donc où il était passé exactement. Quelle étrange péripétie vivaient-ils tous les deux alors ! et est-ce qu'ils arriveraient quand même à vivre, même après avoir entendu la triste nouvelle qui leur serait bientôt révélée par les forces de l'ordre de V. A. Beach ?

Courageusement, à deux heures de l'après-midi, sans nouvelles d'Henry et après l'avoir tant cherché, ils décidèrent finalement de contacter la police de Virginia Beach par le biais du cellulaire d'Hélène. Compréhensif, l'enquêteur à l'autre bout du fil ne fut pas insensible ou froid ou sec face à la situation qu'ils vivaient, mais plutôt empathique quant à leur sentiment et à leur désespoir : il leur recommanda aussitôt de venir faire une déposition au poste de police de V.A. Beach afin qu'Henry Fillion soit retrouvé le plus rapidement possible – car sa vie, d'après ce que l'enquêteur comprenait de ce que lui racontait Hélène, était probablement en danger, compte tenu que son mari avait été absent durant plusieurs heures et que, selon les dires de sa femme, ce n'était pas habituel qu'il soit ainsi, ce qui n'expliquait pas du tout pourquoi il s'était évaporé dans les airs. Hélène lui révéla que son mari était un avocat criminaliste résidant à Montréal, de nationalité canadienne, âgé de quarante-cinq ans, et que ce n'était pas dans ses habitudes de les quitter

sans dire où il allait – du moins, elle le répéta trois fois complètement affolée au téléphone, si ce n'est pas plus, afin de lui signifier cette curiosité. « S'il n'a pas donné de nouvelles du tout de la journée et qu'il ne vous a pas avisés qu'il partait, madame Fillion, et que personne ne l'a vu depuis plus de dix heures, c'est qu'il y a certainement matière à ouvrir un dossier d'enquête, lui dévoila sombrement l'inspecteur, envisageant certainement le pire pour Henry. Présentez-vous au poste, car chaque minute compte désormais. Après votre déposition, je mettrai immédiatement mon équipe sur la piste de votre mari, madame Fillion... Vous m'avez dit que vous étiez canadiens, vous, votre mari et votre fils ?

— Oui, monsieur l'inspecteur..., mais pourquoi me le demandez-vous ?

— Nous nous en chargeons immédiatement : ne vous en faites pas. »

Raccrochant sitôt l'appel terminé, Jack et sa mère prirent les clés de la familiale et se dirigèrent rapidement vers le poste de V.A. Beach en toute hâte, puisqu'ils craignaient tous les deux qu'Henry n'eût été enlevé.

Enfin arrivés dans le stationnement du bâtiment d'État, en sortant du véhicule, ils furent aussitôt accueillis par une jeune policière d'une vingtaine d'années : « Nous vous attendions... Nous avons peut-être trouvé quelque chose concernant votre mari, madame Fillion. Veuillez-me suivre...

— Mais qu'avez-vous donc trouvé ? lui demanda alors Jack, surpris par ce qu'elle leur avait dit.

— Veuillez me suivre si vous voulez avoir une réponse à votre question. » Rapidement, elle convia les Fillion à la suivre jusqu'au bureau de l'enquêteur-chef, qui manifestement les avait attendus de pied ferme.

« Madame Fillion, je vous attendais : je suis le lieutenant-détective Sorrow, celui qui vous a parlé au téléphone tout à l'heure. Je dois vous mettre au parfum de certaines choses affligeantes, je le crains..., veuillez me suivre jusqu'à mon bureau, là où nous pourrons en parler plus calmement ; voulez-vous avoir du thé ou du café ? » Sa question resta en suspens dans l'air, sans n'avoir pourtant éventuellement de réponse : puisque telle n'était pas la préoccupation d'Hélène pour le moment, ni celle de Jack d'ailleurs.

Ainsi, ils marchèrent avec lui et passèrent par la large baie vitrée pour finalement pénétrer jusque dans les bureaux du département de la criminelle. Ils s'assirent tous les trois à un large secrétaire et alors, le policier qui les observait tous les deux de son œil expert ne put s'empêcher de s'allumer une malodorante et dégoûtante cigarette Marlboro, sa marque favorite, sans se soucier du tout des sensibilités de ceux qu'il avait conviés pour leur annoncer la mauvaise nouvelle, ou plutôt la déduction que Sorrow en était venu à faire après avoir enquêté tout le long de sa journée à Virginia Beach ainsi que dans les alentours. De cette manière, il prit la parole : « J'ai de fort mauvaises nouvelles à vous faire part. Nous avons retrouvé le corps d'un homme ce matin, avant que le monde ne se lève, sur un banc du Boardwalk. Nous ne l'avons pas encore révélé aux médias ni aux journalistes, car nous tenions pour l'instant à garder cette information secrète... Mais je n'ai plus aucun doute à présent : il ne nous restait juste qu'à confirmer la véracité de l'identification de la pauvre et malheureuse victime, mais je crains que votre mari, Hélène, n'ait été sauvagement assassiné vers deux heures et demi du petit matin, d'après les épreuves préliminaires de notre médecin légiste en chef. Je suis sincèrement désolé, mais votre mari Henry est mort d'une balle dans la nuque : madame Fillion, votre mari avait sur lui son portefeuille avec ses multiples pièces d'identités à l'intérieur de ce dernier. »

C'est alors que la nouvelle veuve s'effondra littéralement sur sa chaise, perdant ainsi connaissance. Jack, quant à lui, ne put empêcher quelques larmes amères de lui monter jusqu'aux yeux et d'ainsi le faire souffrir horriblement ; signe que sa vengeance pourrait être terrible, si un jour il retrouvait l'assassin de son paternel.

La mort dans l'âme, Jack, à l'âge de dix-huit ans, depuis ce jour fatidique, savait désormais qu'il voulait devenir enquêteur coûte que coûte afin que la mort de son père ne soit point vaine et, qui sait, peut-être, retrouver un jour son assassin pour essayer de lui redonner la monnaie de sa pièce... Car il était certain que c'était lui seul – eh oui, lui seul qui pourrait bel et bien le venger et ce, bien qu'il savait fort bien que ce sentiment était extrêmement mauvais et contraire aux principes moraux d'Henry son père qui venait justement de trépasser la nuit dernière, et que la vengeance était un plat qui se mangeait froid qu'importe dans quelle espèce d'assiette elle avait été servie ou apprêtée.

Et pour quel motif l'avait-on tué ? personne n'en sut davantage, même avec les années qui passèrent calmement ; car rien n'aurait pu les y mener de toute façon, avec les maigres indices qu'ils possédaient à cette époque. C'est alors qu'un beau jour, la lumière se fit sur ces circonstances extraordinairement mortuaires : malgré son espoir, jamais Jack Fillion, maintenant policier à Virginia Beach, n'aurait pu s'attendre à ce que l'on rouvre ce dossier d'enquête – celui qui concernait la mort de son paternel – suite aux événements troublants qui seront racontés dans les pages qui s'en viennent, et qui apporteront un éclairage nouveau à cette affaire déjà sanglante, comme vous le lirez si vous continuez votre lecture dès maintenant, telle une porte ouverte sur un monde insoupçonné.

C'est ainsi qu'anonymement en tant que narrateur je raconterai cette histoire : puisque l'écriture, comme il est bon de se le rappeler constamment, c'est la passion de devenir soi-même une mémoire...

Oui, vraiment : l'écriture, c'est la passion de devenir soi-même une *mémoire*.

•

« OUCH ! Tu me fais mal, Wilson ! », éructa l'un de ses nombreux amants, nu comme un ver, en se réveillant et en ne comprenant dès à présent plus rien, tout en étant terrifié puisqu'elle l'avait attaché, les bras liés solidement après les poteaux de leur lit qu'il aurait pourtant juré être depuis longtemps conjugal et empreint de leur magnifique amour. Puis, il lui dit : « Rose..., QUE ME FOUS-TU, BON SENS ?! DÉTACHE-MOI ! C'EST ASSEZ JOUÉ ! »

Par méchanceté, elle lui déclara ensuite subitement, avec des yeux tout à fait fous, comme lorsqu'une mante religieuse abat son partenaire de copulation avant de mettre bas : « Tu ne me tromperas plus jamais, sale menteur dégoûtant et sans cervelle ! tu m'as rendue syphilitique ! »

Sur ce, sans plus tarder, elle le tua en le mordant au cou.

CHAPITRE UN

(1^{er} avril 2015 : 5 heures du matin, cité de Virginia Beach,

État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

Une fois de plus, le monde alentour ressemblait à un tel chaos. Comme au départ, *le monde s'était tué*, et cette fois-ci pour de bon. *Tel un œuf éclaté en son plein milieu...*, *c'est d'ailleurs ce que vous lirez au fur et à mesure que vous avancerez dans ce tome ; si bien sûr vous y parvenez vivants.*

Parce qu'une fois mort, on ne ressent plus rien.

L'inspecteur d'origine québécoise Jack Fillion (le seul enquêteur émigré du Québec travaillant au service de la ville Virginia Beach en tant que détective en chef) se plongeait souvent dans une véritable noirceur émotionnelle afin de pouvoir poursuivre les sillons tracés par les sales meurtriers derrière-eux, porteurs de violence, de zizanie et de boucherie dans le seul et unique but de les retrouver pour que justice soit accomplie en toute et due forme. Jack se repassait toujours en boucle les images ignobles des crimes ayant été commis par ces assassins, par ces sales enfants du diable incarnés sur Terre ; car à chaque fois qu'il terminait une enquête, il se sentait encore et encore éprouvé par toutes ces barbaries sanguines qui ne semblaient jamais finir. En effet, Jack était traumatisé jusque dans ses songes et jusque dans la moelle de ses os par des années de métier torride qui l'approchait toujours de plus en plus près des tréfonds de l'âme des plus vils habitants qui vivaient sur cette misérable planète éloignée de tout bon sens logique et ce, en y sombrant davantage au gré des temps et des époques. Car de Jack l'Éventreur à Karla Homolka et

Bernardo, il y a un gouffre gigantesque entre eux : les tueurs se sont raffinés au fil des siècles, et pas rien qu'un peu..., si seulement ils étaient encore comme autrefois ! dépendant si bien sûr, vous auriez voulu un Gilles de Retz ou un allemand pur race de l'an quarante à la place – ce qui, définitivement, n'était pas à prendre à la légère.

Pour élucider une affaire, la profession de Fillion l'amenait souvent à suivre les pistes tortueuses et labyrinthiques de sa ville d'adoption semées par les plus vils criminels de la société, ces monstres sanguinaires recherchés dans tout l'État et ailleurs aux U.S.A. par ses lois afin qu'inévitablement, justice soit faite et rendue dans l'État ou dans les États où ce dernier aurait bien pu perpétrer de telles sauvageries ; parce que rien n'est pire que le meurtre au sein de ce monde quoiqu'extrêmement antipathique, mais en général porté à accomplir ce qui est réellement bienfaisant en toute circonstance, quoi même que l'on puisse en penser. Dans l'obscurité, il y avait de ces songes, de ces visions tatouées dans sa mémoire qui continuaient à le tourmenter horriblement jour après jour, nuit après nuit, jusqu'à ce que les affaires sur lesquelles il bossait soient dénouées, ce qui n'advenait malheureusement pas toujours, pour le comble de son désespoir perpétuellement actuel ; et il désirait tant qu'un jour, ce fut terminé de toute cette souffrance pathologique que nous tous, nous ressentons bel et bien même si nous nous efforçons de toujours garder un sourire irréprochable en toute éventualité ! car de ceci, Jack Fillion en était de toute évidence rassasié.

À quarante-et-un ans, Fillion exerçait au B.C.I. ¹ des fonctions de lieutenant dans les

1. Bureau of criminal investigations – c'est-à-dire Bureau des enquêtes criminelles ou BCI.

forces de police de Virginia Beach : il était chargé de multiples enquêtes criminelles avec des hommes et des femmes sous sa gouverne, et des tas de paperasse concernant les enquêtes sur la glace comme en cours – ou comme on le dirait dans le jargon des enquêteurs : des “cold cases”, ainsi que des enquêtes actives. C’était surtout à cause de son drame personnel que tout premièrement, il avait souhaité consacrer sa vie entière à venir en aide aux autres. Effectivement, à cause du meurtre de son père en juillet 1992, il désirait maintenant permettre aux affligés de mieux vivre leurs deuils tragiques en trouvant les assassins de leurs disparus le plus rapidement possible, tout comme maints autres inspecteurs l’avaient accompli avant lui. Et il trouvait ces “affaires délaissées” plus qu’injustes, car lui-même en était victime pour cause que l’éclairage n’avait pas été encore fait sur la vérité entourant le meurtre de son géniteur, l’avocat Henry Fillion, une enquête qui demeurait encore dans l’ombre sous les ombres en maîtrisant cette dernière obscurité d’une manière parfaite et ce, bien que ce ne soit pas du tout de la faute du policier.

Jack Fillion avait pris une certaine distance avec ses proches depuis qu’ils s’étaient tous disputés et brouillés à propos du choix qu’il avait fait de travailler pour la criminelle de Virginia Beach et en quittant ainsi le Québec, ce qui lui avait pris plusieurs années au cours de sa vingtaine, car ce n’était pas simple de se ramasser de la monnaie pour entreprendre une nouvelle existence parmi les hommes, puis avoir ses raisons devant l’agence d’immigration pour inévitablement partir du pays au sein duquel il était – puisqu’à Jack il en avait fallu parce que comme on le sait, les américains étaient extrêmement difficiles avec tous ceux qui désiraient entrer dans leur patrie, ainsi que de ceux qui voulaient brusquement la quitter. Ce triste départ n’avait pas du tout plu au clan Fillion, puisqu’ils jugeaient que cette profession était extrêmement dangereuse ; et *surtout* aux

États ; car le meurtrier de son père courrait possiblement toujours dans les rues de cette cité clamée maudite par tous les Fillion, le père ayant été assassiné lui-même sur un banc du Boardwalk de V. A. Beach exactement dans la même ville au petit-matin, selon les inspecteurs de l'époque, d'une balle tirée dans la nuque. La famille des Fillion ne voulait pas que Jack finisse comme son parent, tué à bout portant, sans mobile apparent et sans laisser de traces si ce n'est que de son corps, puisqu'ils ne voulaient pas que cela lui arrive pour l'avoir déjà vécu avec Henry son paternel. Néanmoins, sa famille avait compris certaines de ses motivations quant à sa volonté d'immigrer aux États-Unis, comme quoi il désirait que beaucoup plus de ces tueurs horribles dépourvus du moindre sentiment humain soient mis en prison et sous les verrous pour le bien de la collectivité de l'État de Virginie – puisque de ces monstres, il y en avait un nombre scandaleux aux U.S.A. comparé au Canada –, sans oublier de retrouver l'assassin de son père et ce, quoi qu'il puisse lui en coûter, y compris la vie ou même, le sentiment de faire le bien.

Jack Fillion était divorcé depuis déjà belle lurette : lui-même ne saurait en compter exactement les années. De son houleux mariage naquit un fils qu'ils nommèrent en commun accord Sam, âgé de dix-huit ans à présent, qu'il ne voyait pratiquement jamais à part durant les fins de semaine puisqu'il vivait chez sa mère, Agnes Collins, américaine de souche tout comme lui il l'était du Québec, issu à la fois des gènes français hérités de son père et des gènes anglophones provenant de sa mère, bien que tous les trois saxons par le sang.

Il ne lui restait plus qu'un ami : Maxence Tremblay. Celui-ci habitait toujours au Québec et travaillait comme directeur dans une aluminerie de la région du Saguenay, à qui Jack ne parlait que par le biais du logiciel Skype pendant les samedis qu'il avait de libre.

Néanmoins, à chaque été, apportant des paniers de bleuets en cadeau, Tremblay venait passer ses quatre semaines de vacances chez Fillion puisqu'il était un grand amateur de pêche en haute-mer comme lorsqu'il allait avec Jack au Lac Saint-Jean durant leur jeunesse, ce qui leur permettait de se raconter leur folle vie d'adolescents du temps où ils avaient rêvé ensemble, en plein cœur de leur jeune temps, de remodeler la face du monde, et pas rien qu'un peu ; ils avaient par après décidé de ne plus rêver en couleurs, puisque c'était devenu pour trop mal vu au sein de ce monde beaucoup plus mature et grincheux que celui de l'enfance au sein duquel néanmoins ils avaient été jadis d'entre ses citoyens, soit celui des adultes se trouvant dans la fleur de l'âge.

Les loisirs préférés de l'enquêteur Jack Fillion consistaient à la pratique de la méditation et de la natation : aussi, gardait-il de cette manière une vie active et stimulante, malgré le stress occasionné par son métier de lieutenant-enquêteur dans une section d'élite au poste de police de Virginia Beach. Il instaura la méditation sur des propos variés dans son unité avec la permission de son supérieur, car il trouvait que c'était un bon exercice de concentration et d'attention sur ce qu'ils étaient et comment ils pouvaient s'améliorer pour la sorte de travail qu'ils exerçaient. En plus, lorsque l'une de ses employées, appelée Thorsson – d'origine suédoise – lui avait révélé qu'elle pratiquait depuis l'âge de quatorze ans la méditation – l'art de réfléchir sur des sujets importants sur soi –, il l'avait rapidement questionnée afin de connaître ses aptitudes en la matière. Elle lui avait rapidement dévoilé qu'elle donnait des séances en groupe chaque fin de semaine de travail sur soi, dans un local à deux pas de chez elle, et qu'elle en était l'instructeur en charge. Après avoir consulté ses capacités en la matière, Jack Fillion lui donna aussitôt comme mandat d'entraîner les autres policiers de leur section à l'exercice de la méditation – ce qui, depuis

que ses enquêteurs l'accomplissaient, avait énormément augmenté le rendement et le sens de la discipline de tous ceux qui s'apprêtaient à cet entraînement, en plus de leur octroyer une meilleure prise de décision lorsqu'ils se retrouvaient devant le choix de tirer ou non durant une chasse à l'homme, puisque chaque arrêt – bon ou erroné – avait sa propre conséquence au sein de l'existence.

Dans tous les sens du terme, le poste de Virginia Beach n'était pas un simple poste. Il recrutait toujours les meilleurs enquêteurs récemment diplômés pour la vitalité de leur jeunesse, et ceux qui avaient le plus d'expérience sur le terrain pour leur sagesse, car ils étaient plus vénérables et conscients que leurs congénères moins expérimentés. Les dirigeants souhaitaient absolument garder leur standard de cette manière parce qu'il était prouvé que les plus perspicaces des inspecteurs avaient toujours une longueur d'avance sur les autres, car ils faisaient des liens toujours beaucoup plus rapidement que ces derniers, ce qui les rendait bien sûr plus efficaces et attentifs pour la tâche qui leur était incombée : tous les postes disponibles dans les forces de l'ordre étaient terriblement contingentés à Virginia Beach, comme on peut s'en douter. Et comme c'était une grande ville en plus d'être touristique l'été, la criminalité sévissait très souvent au sein des différents quartiers, donc de là la nécessité d'avoir des enquêteurs intelligents et vigilants. La devise de l'État de Virginie : « Valor, Service and Pride » (Valeur, Service et Fierté, une fois traduite de la langue anglaise), représentait bien ses résolutions. Voilà pourquoi les hauts commissaires dirigeants de leur police avaient décidé de soumettre un test d'admission particulièrement difficile aux candidats qui voulaient faire partie de l'un de leurs départements, puisqu'ils chérissaient de telles qualités, et des initiatives étaient souvent prises pour qu'ils intègrent

Quantico, l'école d'enquête du F.B.I. reconnue mondialement pour ses enseignements, après deux ou trois années de travail intensif et ardu.

Souhaitant néanmoins garder l'anonymat sur ses capacités mentales lorsqu'il avait postulé pour être policier au poste de Virginia Beach, Jack avait omis de révéler aux psychologues engagés pour les entrevues qu'il avait un TOC (ou : trouble obsessionnel compulsif), puisqu'il savait fort bien que chez les forces de l'ordre, cette pathologie était comme une tare, surtout que ça se produisait lorsqu'il avait accumulé le travail et qu'il voulait le finir en une seule journée et ce, même s'il avait un maximum d'heures pourtant à respecter : il ne pouvait rien y faire ou y changer, car cela faisait atrocement partie de lui.

Après avoir passé un peu plus de deux ans avec les membres de son équipe – trois au total – à bosser sur diverses enquêtes toutes plus sordides les unes que les autres, devenu peu à peu plus confiant avec eux, lors d'un copieux souper d'équipe, le bon vin aidant, il avait finalement osé leur dire qu'il avait un TOC. Au début, ils ne l'avaient pas cru, croyant qu'il blaguait ; mais après leur avoir démontré qu'il accumulait toujours le travail, ils n'avaient point eu d'autre choix que de le reconnaître comme tel, pour le moins zélé dans ce qu'il faisait. Sous sa supplication, ils lui avaient aussitôt juré qu'ils n'en parleraient à personne, puisqu'ils savaient que le haut-commandement risquerait de référer Jack à l'institut psychiatrique s'ils en avaient connaissance, et qu'ils le congédieraient sans manières.

Même si l'une de ses enquêteuses, Johanna Meier, montrait toujours de l'insensibilité à chaque fois qu'ils découvraient de nouveau morts et qu'ainsi une enquête démarrait, elle semblait avoir été extrêmement attristée par le cas de Jack. Elle lui avait alors affirmé avec confiance en confidence avec lui : « Tu sais, Jack, je ne me le pardonnerais jamais si je te

stoulais ¹, comme vous le dites en bon québécois, aux directeurs, puisque tu es vraiment utile à notre unité ; car tu es notre ami. »

Les morts, disait parfois Jack Fillion, nous révèlent en quelque sorte l'essence des tueurs, leur parfum fatal et monstrueux, voire archaïco-manichéen : c'est ainsi que nous les retrouvons par la suite, en pleine chasse à la victime ou bien en simple pause après avoir non seulement tué l'une de leurs innocentes proies, mais en avoir également affreusement joui et de la manière la plus salace et cinglée qui soit, vous pouvez me croire. Tout, en ce monde, n'est qu'une question de prédation, et rien d'autre... Le meurtrier, pervers, détient du pouvoir tant et si longtemps qu'il est sur la route de sa victoire à venir et qu'il tient sa victime dans le creux de sa paume pour nous narguer ainsi, et nous faire complètement délirer.

C'est alors que, dormant dans son lit, ses oreillers toutes contre sa tête, son smartphone sonna sur sa table de chevet, le sortant ainsi de son rêve dans lequel il pourchassait encore l'un de ces meurtriers véritablement sadiques. Il y répondit en disant : « Fillion à l'écoute.

— Jack ! dit son enquêteur Harry Thomson d'une voix tremblante. Tu devrais venir voir...

— Thomson, on est au téléphone, pas à la maison entre amis : tu dois me vouvoyer parce que, comme on le sait tous les deux, tous nos portables sont toujours sujets à l'écoute électronique par nos supérieurs hiérarchiques. Mais voir quoi, Thomson ? répètes afin que je...

— Par pur hasard, un pêcheur a découvert quatorze corps morts flottant dans l'eau

1. *Stouler*, conjugué par *stoulais* : vendre quelqu'un.

près des quais de la plage de notre ville. Il a aussitôt appelé les services de police, et...

— Je m'habille et j'arrive. C'est où ?

— À l'est de la plage... Meier est déjà sur le terrain, en compagnie de Thorsson.

— J'arrive de ce pas. »

Jack Fillion se vêtit en vitesse et partit de son domicile aussi rapidement que le souffle du vent, plus prompt même que le mur du son, afin de combler le vide dans son cœur depuis qu'Henry son père était décédé, d'où la cause de ses troubles omniprésents.

•

Voir quatorze adolescents morts dans un filet de pêche commercial fortement ancré aux quais dans les eaux agitées de Virginia Beach, près du Boardwalk, c'était extrêmement déchirant à regarder, surtout pour des policiers natifs de cette ville qui reconnaissaient, pour les avoir vus en compagnie de leurs propres marmailles au sortir de l'école ou encore chez eux, ces morts dans les flots rapidement devenus pourpres faute uniquement qu'à l'écoulement de leurs pauvres vies gaspillées, devenues vaines puisqu'ils ont prestement été vidés de leur sang par les vagues.

L'inspecteur américain d'origine québécoise Jack Fillion regardait les corps inanimés des pauvres victimes avant qu'ils ne soient transportés sur des civières jusqu'au fourgon de la morgue, ainsi que des croque-morts gantés et des légistes qui s'en occuperaient par la suite. Ils avaient de multiples meurtrissures aux poignets, des bleus sur les genoux, des cheveux arrachés, des yeux gonflés et des nez méchamment bâlafrés..., ça faisait peine à

voir, surtout pour les policiers qui avaient des enfants. Jack reconnaissait plusieurs de ces misérables adolescents : parmi eux, défigurés, Gabriel Reid, l'ami de son fils, et Dorothée Mackenzie, la petite-copine de Reid, en plus d'une bonne douzaine d'autres dont il ne saurait dire les noms, mais qu'il reconnaissait pour les avoir vus à la promotion de son enfant, Sam Fillion, à qui il avait promis d'y assister, nonobstant les propos mensongers et démoralisateurs de son ex-femme qui lui disait qu'il serait, comme d'habitude, trop occupé et qu'il ne viendrait sans doute pas lors de cette occasion que son fils avait pour le moins méritée, puisqu'il s'agissait quand même de sa graduation. Mais il y était allé, et pour Sam, son père avait été un héros lors de sa promotion du High School. Il savait pertinemment qu'il devrait l'annoncer lui-même à son fils – et Jack lui confiait souvent des informations et ce, même si sa progéniture n'aspirait pas pour l'instant à entreprendre des études de flic ; car il lui faisait confiance, bien que Fillion ne devait parler à personne des enquêtes accomplies par son département, sachant fort bien que s'ils le savaient, ses supérieurs le châtieraient –, c'est-à-dire le départ de l'un de ses meilleurs amis pour l'au-delà : il se préparait déjà mentalement au déchirement que vivrait alors Sam..., et ce, bien qu'il savait qu'il s'en remettrait assurément, brave gaillard qu'il était vraiment, parce qu'il était véritablement à son image, quoique puisse en dire ou en redire sa mère Agnès Collins.

Insensiblement, son inspectrice au rapport, Johanna Meier, la première arrivée sur les lieux de la scène du crime, lui dévoila, sitôt après avoir bu une gorgée de son café chaud et énergisant : « Méchant poisson d'avril..., lui dit-elle. Moi et Thorsson, nous avons déniché quelque chose sur le sable, près du quai, qui pourrait peut-être vous intéresser. Venez avec moi, chef. »

Elle lui fit voir ce qu'elle avait mis dans un sac en plastique hermétiquement scellé, avec toutes les précautions nécessaires : on y voyait, saturé d'eau salée, un foulard imprimé de têtes de mort avec des roses entre les dents, comme plusieurs gothiques aimaient en porter. Avec dégoût, elle lui dit : « Mais qui donc pourrait décider de porter quelque chose d'aussi moche ?! c'en est même surprenant ; que dis-je ! même, tout à fait hideux. »

Thomson, à côté d'elle, lui décocha un regard froid et lui dit : « Rien ne semble t'affecter, toi, pour sortir une phrase pareille. » Il s'éloigna et se retourna vers la mer pour vomir son beigne et son café du matin, définitivement plus sensible que Meier.

Faisant fi de la remarque et de la nausée de son partenaire, Johanna poursuivit son exposé : « En plus, il est rempli de saletés intéressantes... Nous avons retrouvé des cheveux noirs très gothiques sur celui-ci, qui pourront sûrement nous amener à un ADN quelconque et peut-être, même, à celui du tueur qui les a si méchamment défigurés – ou des tueurs, vu l'ampleur de la mise en scène. Décidément, on veut nous faire croire qu'ils sont capables de tout... Que d'orgueil, que d'orgueil inutile ! et que pourrait-on demander de mieux, n'est-ce-pas, aujourd'hui ? rien, sans doute, pour tout vous dire : parce qu'un meurtre sans la moindre cervelle ni la moindre particule d'intelligence ou de raison, ce n'en est pas un réellement !

— Oui, Meier, il y a une seule chose qui serait désirable en cet instant : une eau sans cadavres », lui reprocha à voix basse Jack Fillion, les yeux toujours fixés sur les corps morts que l'IS (ou Identité Scientifique) transportait, et plus particulièrement sur ceux des ados Gabriel Reid et Dorothée Mackenzie, complètement remplis d'eau salée tels de vulgaires éponges de mer que l'on se serait abjectement débarrassés comme s'il se serait

agi de piètres poupées de chiffon Bout d'chou, se demandant pourquoi au juste ces quatorze innocents gavroches avaient été visés puis tués.

CHAPITRE DEUX

(29 mai 2014 – 17 Septembre 2014, Frank W. Cox High School, cité de
Virginia Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

29 mai 2014 – un an avant le drame des quatorze victimes

L'élève finissante du Frank W. Cox High School Dorothée Mackenzie était extrêmement anxieuse compte tenu que les examens de fin d'année étaient terriblement proches, et qu'elle devrait avoir la détermination pour les *réussir* coûte que coûte tout au long de ceux-ci, c'est-à-dire qu'importe le prix à en payer : en outre, que ce dernier coût soit extrêmement cher ou non, à l'inverse, peu importait, si bien sûr vous étiez aussi zélés que cette étudiante à demi-murée dans ses phrases et ses formules presque parfaites, carrément ; parce que Dorothée Mackenzie était douée, mais guère assez pour s'en rendre compte : du moins, dans son intégralité. Elle s'offusquait toujours de ses notes plus basses, qu'elle croyait causées par son anxiété qui débordait souvent et pas rien qu'un peu du vase toujours presque plein... si jamais bien sûr morale et psychologie, en soi, partageaient des points communs – ce que les psychologues, la plupart du temps, démentaient avidement pour n'avoir rien à faire avec ces ingénus à demi-cinglés, puisque la science n'est, selon eux, point compatible avec la morale la plus freudienne qui soit – et ce, bien que ce dernier ait été en réalité le premier des psychanalystes, toujours selon Dorothée.

Uniquement que ces pensées terriblement anxiogènes trituraient l'esprit imparfait de Dorothée Mackenzie depuis qu'elle était devenue finissante de son High School, cette

année scolaire 2013-2014, et qu'elle vivait des angoisses encore plus tumultueuses que ce qu'elle était en réalité habituée à ressentir. Même si elle se savait entourée d'amis intelligents et d'un petit-copain ; Gabriel Reid ; véritablement calé en mathématiques et en sciences et au penchant romantique, elle les appréhendait quand même – nonobstant qu'ils n'y étaient pas encore rendus, et qu'elle avait quand même eu des résultats “très respectables” au sein de son dernier relevé de notes, pour le moins éloquent de ses capacités scolaires, car elle avait d'irréprochables facultés. Mais cela, tout simplement, elle ne semblait pas s'en rappeler à l'aube des évaluations terminales. Par contre, la date finale approchait de plus en plus, ce qui la stressait davantage au fur et à mesure que le temps avançait : elle s'était réveillée ce matin du 29 de mai, et elle avait aussitôt consulté son calendrier et ses prévisions sur son iPhone de quatrième génération ; on était déjà à la fin du mois de mai, et les révisions finales occupaient autant les enseignants que les étudiants par les temps qui courraient..., et de cette manière, l'ombre des évaluations finales obscurcissaient littéralement leurs esprits, même si certains ne souhaitaient pas l'admettre publiquement.

Car, savait Dorothée, les notes – bonnes ou mauvaises – qu'elle y obtiendrait forgeraient nécessairement son avenir, qu'elle le veuille ou non, qu'elle pût ou non le désirer. C'est ce qui était en ce moment sujet d'anxiété chez elle, elle qui avait toujours rêvé de devenir vétérinaire et de pouvoir un jour exercer cette profession, qui la rattacherait énormément aux animaux domestiques ainsi qu'à ceux du secteur de l'élevage, car elle les aimait tant ; mais malheureusement, ses parents ne lui avaient jamais permis d'en avoir, ne serait-ce que de tout petits poissons rouges dans des bocaux translucides, puisqu'ils se

disaient ouvertement allergiques, bien qu'elle en doutât fortement et avec raison puisqu'ils exagéraient souvent – et pas qu'un peu –, comme vous le lirez prochainement.

Également, d'aussi loin qu'elle se rappelait, elle avait toujours rêvé d'exercer ce travail. Ce métier ainsi que tout ce qui se rattachait à ce dernier la passionnait parce qu'elle adorait vraiment les animaux, et leur état de santé la préoccupait ; ainsi, prendre soin d'eux la réconfortait – mais il fallait toutefois avoir des bonnes notes pour accéder à ce programme universitaire et ce, dans un établissement acceptable et qui se respectait, puisque ce n'était pas toutes les institutions qui offraient une formation qualifiée. Parce qu'aux États-Unis, l'Université était extrêmement onéreuse, ce qui était problématique pour presque la grande majorité de la population. *Quelle chance les canadiens ont, songeait-elle souvent, de pouvoir aller à l'école à moindre coût..., et dans des établissements convenables, de surcroît : car aux États-Unis, le pays où je vis, ç'en est le contraire absolu parce que rien n'est gratuit, et tout s'achète invariablement...*

Junky presque toute sa vie – c'est-à-dire de sa jeunesse jusqu'à maintenant –, sa mère l'avait été ; et son mari l'avait retrouvée à plusieurs reprises en plein délire sur la rue en train de débattre d'un sujet extrêmement houleux avec des personnes tout à fait imaginaires et invisibles qu'elle seule paraissait pouvoir percevoir. (Mais ça ne voulait par contre point dire qu'elle restait clouée au lit presque à chaque heure de la journée...) Dorothée était consciente qu'elle ne devrait pas suivre les traces de sa mère même si, parfois, comme la plupart des jeunes, elle se sentait étrangement attirée par cet univers tout droit sorti d'un *délirium trémens* des tisseurs de la fin du monde, puisqu'elle avait quand même la moitié des gènes de sa génitrice, qu'elle le désire ou non car elle était fille de cette folle presque raisonnée, si ce n'est du fait qu'elle ressemblât davantage à un épouvantail parfois qu'à

une marionnette entretenue et bien tissée lorsqu'elle était dans l'une de ces rages à vous fendre le crâne. Après tout, seulement qu'en combinant un gin par-ci et par-là aux narcotiques ultra-puissants qu'on pouvait trouver d'ailleurs très facilement chez les dealers à deux pas de l'école en trafiquant avec ceux-ci illicitement, ainsi, pour toujours, elle pourrait sombrer dans cet univers d'hallucinations gravissimes, de souffrances intenses et d'immense déprime causées par ce milieu périlleux, sis à deux doigts à la fois de la mort et de la vie, et de cette manière finir son existence comme vendeuse de son propre corps et ce, en ayant guère de scrupules pour tenter de payer ses droits à la drogue, puisque c'était quand même une vie incroyablement dispendieuse.

Pour ces raisons, elle savait qu'elle faisait bien de fréquenter les bibliothèques telle une véritable laborantine les fins de semaine avec ses amis – des intellos pour la plupart – et ce, bien qu'elle ne le fit de moins en moins souvent par les temps qui cavalaient, et d'avoir un aussi beau et bon petit-copain. Gabriel Reid était véritablement le gars de ses rêves les plus mielleux. Il était à la fois doux, poli, respectueux et immensément attachant : c'est ce qu'elle désirait en premier chez les garçons – bien sûr, les lèvres d'un rose suave...

Dorothée, le midi du 29 mai 2014, après les cours, se dirigea aussitôt à la cafétéria tout comme les autres étudiants du Frank W. Cox High School le faisaient d'habitude pour jaser des examens finaux, avec ses amis Marianne et Feder en compagnie de son seul et unique amour Gabriel qui, à l'exemple des autres amoureux de l'adolescence, la tenait en vie.

Aussitôt après avoir été chercher leurs lunchs, Gabriel Reid, Feder Reagal et Marianne Thomson la suivirent jusqu'à la table qu'ils partageaient si souvent ensemble, c'est-à-dire toujours : ils étaient un groupe uni, et ils ne s'en dérobaient point, bien que souvent, leurs

relations pouvaient être interprétées à tort – ce qui n’arrivait qu’une fois de temps en temps, fort heureusement.

Feder était à moitié latino et à moitié américain. Le père de Marianne était un policier respecté de Virginia Beach appelé Harry Thomson, le chargé de Jack Fillion. *Tout le monde connaît au moins un policier*, songea Dorothée Mackenzie tout en s’asseyant à côté de ses congénères, pensive durant quelques secondes. Pour une fois, Sam Fillion avait décidé d’aller chez son père dîner, ce qui expliquait son absence puisqu’ils étaient tous amis et se rejoignaient perpétuellement durant les pauses.

« Tu sais, Dorothée, fit Marianne en piquant une tomate cerise dans son assiette de cafétéria, tu ne devrais pas t’en soucier. Il paraît que les examens sont plus faciles que ce que l’on voit en classe... Les profs trichent, en quelque sorte, en nous soumettant leurs tests à la con ! qu’ils sont drôles !

— Foutaises ! cria Feder en cessant de manger goulument son sandwich et en s’approchant de l’oreille de Marianne. Foutaises, Marianne ! dis la vérité, pour une fois ! Les examens finaux sont beaucoup plus difficiles que ce que les professeurs nous donnent comme exercices afin de nous pratiquer pour ceux-ci ! C’est ce que M. Bean nous a dit dans notre cours d’anglais – rappelles-toi, Marianne, pour une fois !

— Mais arrête de m’hurler dans les oreilles, bon sens ! s’offusqua-t-elle, puisque Feder rentrait carrément dans sa bulle, les yeux presque exorbités... Ça va me rendre folle si tu continues dans cette voie !

— Je pense que vous vouliez juste me rassurer mais, décidément, c’est bel et bien raté, dit Dorothée à la stupéfaction de tous. Gab, on y va : je veux être *tranquille*, pour une

fois. Et pas dérangée par ces espèces de guignols parfois totalement dépourvus de toute substance cérébrale : suis-moi.

— D'accord, Do », lui répondit-il aussitôt, soumis. Il la suivit jusqu'au hall du Frank W. Cox High School en silence, c'est-à-dire sans lui dire ce qu'il en pensait ou passer quelque commentaire n'ayant aucun rapport avec la frustration de sa petite copine.

Lorsqu'ils furent enfin arrivés, il lui demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas, Dorothée ? la questionna-t-il tout en l'embrassant d'affection dans le cou, tel le bon amant qu'il était.

— Mais arrête, Gabriel Reid ! », gloussa-t-elle presque. Elle se reprit : « Gab, si tu veux que je te le dise..., enfin, si tu veux, bien entendu...

— Ok, Ok..., gémit-il. Excuse-moi.

— Pour tout te dire, j'ai un problème : j'ai du mal à me concentrer en classe, et je crains que ça ne perturbe et ne baisse mes notes. Tu sais, comme je veux devenir vétérinaire..., et que ça en prend justement, d'excellents résultats ? et tu sais également, je dois prendre ma dose de Ritalin quotidienne. »

Interdit, Reid garda le silence, mais elle continua : « Tu sais aussi, avec toutes ces niaiseries, ces bavardages inutiles dans nos classes..., je me sens un peu comme si j'étais la seule assez mature pour écouter le professeur, qui tente de peine et de misère à maîtriser sa propre classe qui fout toujours le même bordel au matériel à notre disposition en se frappant avec les dictionnaires. Tu m'écoutes ? de plus, parfois, ces guerres entre les blancs et les blacks sur les bancs de cours qui finissent en bain de sang... Même si nous habitons à V. A. Beach, les tensions raciales semblent devenir de plus en plus fortes et extrêmes dans le système scolaire là où nous nous trouvons ; et il paraîtrait que plusieurs États vivent

exactement la même chose que nous présentement, nous qui, réellement, nous plaignons de la même chose qu'eux – ce qui ne peut qu'être grave je le crains.

— Je sais, Do..., et je te comprends, parce que c'est ce que je vis moi aussi. Je ne supporte pas moi non plus toutes ces choses. Mais je pense qu'il faut nous y faire : on ne peut rien y changer vraiment, n'est-ce-pas...? À moins d'être Dieu, on ne peut rien y faire, mais nous ne le sommes point.

— Merci de ta compassion... À dire que nous, les finissants, nous nous rendons à la fac après cette année tellement décisive pour nos vies, tout en n'étant point assez murs ni assez matures pour ne pas se faire sortir de classe à tout bout de champ ! je ne comprends pas pourquoi ils réagissent ainsi. Ils ne savent pas qu'il faut avoir de bons résultats pour intégrer un programme de qualité au pays au sein duquel nous sommes, ou quoi...? Ça me perturbe vraiment.

— Je suis d'accord avec toi, Dorothée : la maturité, ce n'est vraiment pas leur fort. Mais je pense qu'il ne faut pas que tu te stresses avec ça. Si tu t'angoisses, tu ne pourras jamais réussir les examens finaux ! et il n'y a pas mille manières d'y arriver, comme qui dirait, c'est-à-dire la plupart des adultes qui ont déjà fait ce cheminement avant nous. Les examens ont beau être difficiles, il ne faut pas trop s'en inquiéter. Tu as eu combien, en anglais, en sciences et en mathématiques depuis le début de l'année ?

— Respectivement A, B+ et A-... Mais qu'est-ce que tu veux insinuer...?

— Tu n'as vraiment pas à t'en faire, dans ce cas. Fais-toi confiance, et c'est tout. C'est déjà dur de s'en faire autant : même pour moi, qui m'en fait toujours par-dessus la tête. »

Tout de suite après que Gabriel Reid eut prononcé ces mots, le jeune couple ne put alors que s'embrasser avec passion...

Et sans que Dorothée Mackenzie ne s'en doute le moins du monde, un maniaque pervers était en train de pirater son iPhone sans qu'elle ait de notifications de ce dernier à ce sujet. Même Siri, l'application nouvellement créée depuis la mise à jour d'Apple de 2014, semblait dysfonctionnelle puisqu'elle ne réagissait pas et ne tentait pas d'avertir sa détentrice de sa voix sonore et artificielle à propos de son vol d'informations personnelles.

Mais qui pouvait bien vouloir goûter au sang de Dorothée, et à quel prix cette personne le ferait ? et pour quelle raison oserait-elle franchir le pas entre la vie et la criminalité... ? En toute et due forme, toutes ces questions restaient en suspens dans l'air, à l'exception simple que personne ne se questionnait pour le moment.

•

5 juin 2014

Très loin de notre propre galaxie la Voie Lactée, Dorothée Mackenzie rêvait de l'Éventreur de Londres après une morbide rencontre qu'elle ne saurait précisément décrire, mais qui lui avait mérité une bonne frousse de la part de spectres trépassés.

Populairement nommé Jack l'Éventreur, tueur en série célèbre de la fin du dix-neuvième siècle ayant éventré ses victimes avec une précision digne d'un véritable chirurgien, raison pour laquelle on avait toujours cru qu'il avait été médecin lorsqu'il avait décidé de charcuter ses proies, tellement les incisions avaient été faites avec souci du détail, voire même perfectionnisme. Mais son rêve ne se résumait pas juste qu'à cela ; car il y avait aussi autre chose, quelque chose de beaucoup plus terrifiant encore.

Dans son rêve, c'était elle qui tuait, littéralement. Psychotique, avec le sourire malveillant de Jack l'Éventreur, elle perpétrait des atrocités dignes de contes d'horreur...

Pour son dernier meurtre, elle avait tellement eu peur de ce qu'elle avait accompli qu'elle-même, ramenée brusquement à sa froide et véritable réalité, s'était réveillée en tressautant sur son lit d'adolescente finie tout en lâchant un cri effroyablement terrifiant à glacer le sang dans vos veines, digne de la célèbre histoire où, dans sa maison au plus profond de la forêt, le loup mangeait la grand-mère du chaperon rouge toute crue d'une manière goulue. Mais ceci, bien sûr, ce n'était qu'un pur avant-goût de ce qu'elle vivrait très bientôt, sans qu'elle ne s'en doute alors le moins du monde ; car c'est la cruauté qui la supplicierait.

Bruit qui réveilla instantanément ses parents endormis dans leur lit, tout abrutis par l'alcool qu'ils avaient auparavant ingurgité la veille avant de parvenir, yeux clos, jusqu'au sommeil. Ils se précipitèrent, complètement catastrophés, jusqu'à la chambre de leur fille devenue grande afin de constater ce qu'il s'y tramait exactement... Puisque la curiosité du danger les avait piqués et touchés.

C'est un "éventrement" qu'ils virent alors, dans tous les sens du terme figuré.

Couchée dans son lit, les yeux rouges et exorbités, la salive rampant jusqu'à son cou, Dorothée suppliait ses parents du regard. Elle leur disait de l'intérieur : *Aidez-moi..., quelqu'un ! aidez...*

Une certaine pitié s'installa dans leurs yeux – ce que Dorothée apprécia. Ils la virent, toute martyr qu'elle était, partir pour l'au-delà ; mais il y avait encore de l'espoir, il y avait encore de l'espoir...

« Chéri, appelle l'ambulance ! hurla sa mère. Je crois qu'elle fait une crise d'épilepsie – ce qui n'est pas très bon signe !

— Vite, vite ! », cria son père en allant chercher le téléphone de la maison où la famille résidait depuis des lustres. Il appela l'urgence précipitamment et expliqua la condition de sa fille à la responsable à l'appareil. La répondante lui promit qu'un véhicule médical arriverait très bientôt et qu'il devrait garder la ligne afin qu'elle lui dise les mesures préventives à suivre afin que Dorothée sa fille n'en meure point avant même que l'heure n'arrive – car son existence ne devrait pas se terminer ici-même et ce, coûte que coûte.

Dorothée semblait s'étouffer. Sa mère braillait pour elle, figurément. Son père, sous les injonctions de celle qui était à l'autre bout de la ligne avec lui, lui fit des pressions sur les deux côtés du cou, afin d'aider sa jeune fille à mieux respirer, et pour ne pas paraître comme l'irresponsable paternel qu'il était en réalité.

Les secours arrivèrent vite, comme la responsable des services d'urgence le lui avait promis. Elle dit au père de Mackenzie de raccrocher, car les ambulanciers prenaient désormais le relais – ce qu'il fit immédiatement.

Compte tenu qu'elle avait de plus en plus de mal à respirer, l'un des para-médics lui fit une trachéotomie afin qu'elle ne s'asphyxie pas. Sur une civière, ils la conduisirent jusqu'à l'hôpital, tout aussi catastrophés que ses parents – toutes ces âmes gardant néanmoins leur sang-froid, à l'exception bien entendu de Dorothée Mackenzie qui lentement trépassait...

•

Son cœur s'était momentanément arrêté de battre, plongeant tout le monde dans la plus grande torpeur : c'était fatal pour tous et toutes.

Ils l'installèrent sur un lit de fortune au drap grisâtre à l'urgence. Les urgentistes tentaient de la ranimer de force et d'ainsi l'arracher à la mort, puisqu'elle paraissait désormais y avoir succombé, toute pâle de peau qu'elle était désormais, c'est-à-dire livide. Il fallait qu'elle vive absolument !

Inéluctablement, après maintes tentatives avec le défibrillateur, elle reprit finalement son souffle, au plus grand bonheur de ses parents, qui assistaient à la réanimation de loin. Sa mère pleura et son père avait la larme à l'œil afin de ne point trop paraître insensibles face à la situation qu'ils vivaient.

Parce que, pour tout dire, en vérité, ses parents la battaient et se fichaient sincèrement de ce qui pourrait bien lui arriver, même s'ils avaient intensément besoin d'elle pour assouvir leurs rituels de torture puisqu'ils étaient de sincères immoraux. Simplement, même s'ils essayaient de se dérober grâce à leur air innocent de tout soupçon potentiel, rien n'était en réalité plus vrai que l'énoncé suivant : ILS AVAIENT DÉSIRÉ UN INSTANT QU'ELLE FÛT MORTE DANS SA CHAMBRE. Mais pour ne pas être inculpés de meurtre prémédité ou involontaire s'ils avaient de la chance, ils se sont chargés d'appeler les secours afin de ne point sembler comme les meurtriers qu'ils étaient véritablement, à l'instar de ce Jack, l'Éventreur de Londres, qui n'avait jamais été retrouvé par les forces de l'ordre des siècles passés – et pour cause, puisqu'il avait certainement eu des moyens pour se cacher de celles-ci. Peu importait par contre désormais ! Dorothée était en vie, et c'est ce qui paraissait être la meilleure pensée..., du moins, en fait, pour l'instant.

Car les tueurs s’y prennent à plusieurs reprises avant de gagner le trophée d’une tête humaine pour remplir tranquillement leur collection macabre, là où leurs obsessions sont les plus graves, les plus exagérées et les plus salaces.

Ainsi, à l’hôpital, Dorothée Mackenzie fut aussitôt mise sous traitement. On lui injecta des sédatifs puissants afin d’apaiser ses systèmes respiratoire, cardiovasculaire, sanguin et nerveux. Par la suite, l’urgentologue qui avait réussi à la ramener parmi les vivants d’entre l’outre-tombe alla chercher ses parents afin de pouvoir discuter de la condition de leur fille, qui s’avérait grave ; car celle-ci était revenue de parmi les morts, là où l’existence ne se vit même plus.

« Monsieur et madame Mackenzie, débuta-t-il en toute et due forme. Votre fille s’en est bien sortie. Mais maintenant, sa condition est plus que critique. Nous lui avons injecté des substances intraveineuses afin de calmer sa crise épileptique, et nous lui avons retiré le respirateur installé dans sa trachée, et avons ainsi recousu le tout d’un fil fondant afin que sa peau se cicatrise au plus vite. Comme vous pouvez le constater, je dois vous parler de certaines choses...

— Bien sûr, dirent les deux parents ensemble, car ils ne faisaient plus qu’un à cet instant, tels les infâmes comploteurs qu’ils avaient été depuis toujours.

— Vous savez, les crises épileptiques ne sont pas comparables aux autres maladies dans le large domaine de la neurologie. En effet, de telles situations peuvent survenir à tout moment, dès que l’individu vit un stress suffisamment intense. Je me dois ainsi de vous questionner : votre fille a-t-elle déjà fait de l’épilepsie ?

— Non, lui répondirent-ils, certains de ce qu’ils avançaient néanmoins.

— Je dois également vous poser une autre question, et soyez sincères afin d’aider votre fille à recevoir le meilleur traitement possible : pensez-vous qu’elle ait pu, chez-vous, dans son sommeil, rêver de quelconque évènement qui la taraude en cet instant-même ? donnez-moi votre avis, car il peut être important pour nos recherches.

— Franchement, je ne sais pas, répondit spontanément la mère de Dorothée Mackenzie. Je crains que vous ne devriez lui poser cette question qu’à son réveil... Honnêtement, je n’en sais rien.

— Merci de votre franchise, madame Mackenzie... Si tout se passe bien, vous pourrez la voir lorsqu’elle ouvrira les yeux : je vous reviens dans quelques heures.

— Merci bien », déclara quant à lui le père.

Sur ce, alors, l’urgentiste s’en alla, sa longue blouse blanche et rigide flottant presque dans l’air, tout comme le drapeau insipide et abject des tout premiers astronautes sur la lune, synonyme d’hypocrisies et de toute-puissance falsifiée.

•

Tout était encore si brumeux et pourtant, tout semblait parfaitement lucide dans son esprit ; oui, c’était tellement clair pour son âme mais tellement douloureux pour son corps et pour son cœur. Dorothée savait qu’elle avait été maudite, la veille. Mais par qui ? là était toute la question. Par un démon ? elle ne saurait le dire, et encore moins le décrire si elle l’avait réellement su.

Après tout : “Être ou ne pas être [...]”, avait dit Shakespeare dans l’un de ses chefs-d’œuvre les plus connus – la pièce de théâtre du Prince *Hamlet*, l’héritier du Royaume de Danemark.

Hier, dans une marche nocturne et solitaire après avoir été chez son amour à boire des bières et à fumer des clopes – ce que Dorothée ne faisait jamais d’habitude –, sur le chemin de sa demeure, elle fit la rencontre étonnante d’un fort étrange personnage près du Boardwalk, à deux pas de la plage, recroquevillé dans ce qu’il appelait un cocon sanglant. Ce dernier, fou à lier, disait s’appeler Jack, Jack pour l’Éventreur de la capitale britannique, le célèbre tueur en série. Elle avait eu peur, tout en se demandant pourquoi ce clochard disait se nommer ainsi. Frigorifiée, elle avait tenté de rentrer chez elle ; mais, contrarié par sa réaction, le vieillard avait solidement pris son bras pour la retenir afin qu’elle ne s’en aille point, pour qu’elle reste avec lui et, de ses yeux blancs presque transparents, ce dernier la regarda d’un regard glacial mais aussi, quoique relativement manifesté, d’un air de fou à lier.

Et la pluie commença brusquement à tomber : signe que tout ceci pour Mackenzie était bel et bien réel.

Il lui avait raconté qu’une fois de plus, le monde alentour ressemblerait à un tel chaos, et qu’il était encore temps de goûter à la tendre, sanguinolente et fraîche chair humaine avant que la Chimère de Virginia Beach ne revienne et ne ravage tout.

Avant de s’enfuir en courant, elle lui avait demandé : « Mais qui est cette Chimère dont vous me parlez ? vous êtes un insensé !

— LA MORT ! », hurla-t-il, tel un dément, d’une voix gutturale relatant au combien les souffres des enfers étaient abominables, calamités de ce monde. Le vieil homme se

fouilla une bonne fois pour toutes profondément dans le nez afin d'y extraire de ses crottes sanguinolentes, et d'une voix goulue, il cria une ultime fois : « LA MORT ! vois-tu : LA MORT ! se faufile dans ton ombre et te consume, telle une malédiction ! »

Et du sang coulait entre ses dents.

Terrifiée par l'enfer des Autres, et tout ce qui se rattachait à eux, elle ne put que déguerpir et songer en courant, tout en pleurant abondamment : *Le monde est fou à lier ! Si le diable existe, alors il nous est cruel..., il nous est si cruel !*

Cet incident était la cause de l'affolement que vécut Dorothée, ce qui l'avait menée plus tard à être hospitalisée de toute urgence, l'énergie follement négative projetée sur elle et l'épilepsie dangereusement symptomatique jusqu'à sa mort, plus précisément en janvier 2015.

•

Fin juin 2014

À l'hôpital, durant toutes les journées passées au sein de celui-ci, c'était un ennui bien morne qui occupait l'esprit de l'adolescente à présent finie.

Dorothée Mackenzie était véritablement désespérée : quand sortirait-elle enfin, et quand pourrait-elle enfin parler à son Gabriel Reid, à ses amis Marianne Thomson et à Feder Reagal ? Depuis qu'elle avait eu sa crise, elle restait, plongée dans son cauchemar, couchée dans son lit, emprisonnée par sa maladie ainsi que par ce qu'elle englobait. Elle se dit qu'elle devait certainement se faire passer pour une vieille schnock ainsi accoutrée,

ainsi immobile..., puisque ce qu'elle avait à présent, c'était l'angoissante incapacité de pouvoir se mouvoir – ce qu'elle désirait plus que tout en ce moment pourtant.

Suite à son épilepsie, elle avait eu droit à plusieurs examens et traitements tous plus longs les uns que les autres. Elle serait en réadaptation durant plusieurs semaines et, si tout se passait bien, elle pourrait revenir par la suite à la maison, selon la bonne volonté des infirmières et des médecins.

Tout son corps la faisait énormément souffrir. Dans ses rêves, tout semblait extrêmement brumeux et sporadique, et elle ne cessait de rêver à Jack l'Éventreur de Londres après que les docteurs lui eussent injecté son somnifère quotidien et qu'elle se fût ainsi assoupie. Parce qu'elle n'arrivait pas à dormir, dans cet immeuble où tout, semblait-il, d'après les dires des infirmières, était horriblement stérile et blanc. Mais ce que Dorothée voyait, elle, c'était un amalgame de gris et de noirs. Tout était beaucoup plus crasseux et malpropre que ce que les docteurs et leurs assistantes n'osaient lui dire. Pensons aux microbes grippaux, aux virus du rhume et aux substances dégoûtantes au sein des pots de pétris conservés dans les laboratoires par les toubibs..., et juste en pensant à ces déchets, elle en avait la nausée.

Ses parents ne venaient pas la voir souvent, ce qui augmentait grandement sa solitude et l'isolement qu'elle vivait actuellement. Gabriel Reid n'avait pas vraiment le temps lui non plus, parce qu'il passait ses examens finaux avec Marianne et Feder. Tout passait si vite pour les autres, mais point pour elle. Tout gravitait d'eux, ce qu'elle reconnaissait plus que tout à présent... Mais à quoi bon vivre, si vous restez prostré dans votre propre solitude et que personne ne vous aide du tout à vous en sortir ? et comment alors s'en sauver... ?

Durant le jour comme pendant la nuit, personne ne venait déranger Dorothée : son état mental, pourtant, s'aggravait continuellement ; et les infirmières ne le voyaient pas du tout, car elles étaient pour trop occupées à embrasser les médecins dans le cou, sur les lèvres, durant leurs pauses, à leur faire l'amour rapidement. Dorothée n'était pas dupe, loin de là ! elle en était d'ailleurs plus qu'écœurée.

Franchement, elles pensaient que leur patiente ne voyait pas toutes leurs hypocrisies ? Foutaises ! avait dit Feder, et elle n'avait rien entendu de mieux à ce jour afin de tenter de décrire sa misérable condition..., puisqu'elle l'était vraiment, pour ainsi dire.

Et pauvre Dorothée, puisqu'elle ne pourrait jamais embrasser son beau prince charmant durant le bal de fin d'année à son High School – occasion à laquelle elle avait pourtant néanmoins voulu assister ; mais les médecins le lui avaient refusé catégoriquement de peur que l'épilepsie ne revienne.

Tout compte fait, la promotion, pour moi, ce n'est pas cette année..., songea Dorothée Mackenzie, presque toujours à moitié dans la réalité et à moitié dans les vapes, faute à ces médicaments fort apaisants.

C'était *vrai*, et elle ne s'en plaignait pas ; mais elle avait lu quelque chose d'intéressant autrefois, dans l'un de ses bons bouquins de morale : « Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres. » Car c'était le cas pour elle, en ce moment ; car elle se sentait sur le gril...

C'est en se remémorant les romans de Jean-Paul Sartre qu'elle reprenait tranquillement et curieusement le goût à la vie, le goût de se battre pour elle : *La Nausée*, *Les Chemins de la Liberté...*, et sans aucun doute sa plus dramatique et cruelle pièce de théâtre : *Huis clos*, ou l'emprisonnement après la mort.

Et c'était fort curieux que quelques lectures aussi dramatiques lui redonnent l'envie de vivre.

•

À la moitié du deuxième mois passé à l'hôpital, elle chargea son téléphone sur la prise murale, puisqu'elle arrivait désormais à marcher dans un espace restreint – ce qui lui était favorable.

Je vole mais je me tais, et je suis candide..., songea-t-elle en se rappelant Voltaire.

C'est ainsi qu'elle décida d'écrire son roman social, *La grande pauvreté des femmes et des hommes*, inspiré des écrits de *Tous les hommes sont mortels*.

« Condamné à mort ! », avait écrit Hugo dans *Le Dernier Jour d'un Condamné*. Si seulement Dorothée Mackenzie savait comment elle l'était, maudite jusqu'à l'os par les faisandages du diable...

Si seulement elle le savait.

•

Lorsque son cellulaire fut totalement chargé, alors qu'elle le démarrait, quelque chose d'étrange se produisit. Et pour qu'elle qualifie cette situation de telle, c'était parce que c'était impensable que ce le fut, sans aucun doute.

Elle le démarra. Tranquillement, silencieusement, il s'alluma. Elle mit son mot de passe habituel mais cela ne fonctionna pas. Elle réessaya une deuxième fois, puis une

troisième, puis une quatrième..., mais absolument rien n'y fit, quelque chose s'était potentiellement produit.

Dorothée Mackenzie commença à craindre : *Et si j'avais perdu la faculté de me remémorer des choses ?* s'angoissa-t-elle. *Ne suis-je devenue plus qu'une amnésique... ? Ne suis-je désormais plus que réduite à l'oubli ?*

Mais pas si oublieuse que cela : quelque chose clochait. Effectivement, cependant, ce quelque chose, elle ne savait pas du tout ce que ça pouvait être... Serait-ce son imagination qui lui jouait des tours, ou bien avait-t-elle pu réellement oublier son mot de passe ? elle n'en avait pas la moindre idée, autant qu'elle put s'en souvenir.

Elle devint peu à peu paranoïaque. *Et si c'était l'infirmier de tout à l'heure, avec son intention malfaisante, qui a réussi à changer le mot de passe de mon cellulaire... ?* craignit-elle sombrement et affreusement.

Tout à coup, quelqu'un se permit d'entrer dans sa chambre. Brusquement, elle commença à devenir craintive, très craintive...

Des silhouettes familières pénétrèrent alors dans sa tanière. Ouf ! c'était juste ses parents.

« Dorothée chérie, dit sa mère. Tu vas bien ?

— Est-ce juste ça que tu as à me dire ? ça fait un mois que tu n'es pas venue avec mon père... Et donc, comment ça pourrait bien aller ? vous me laissez toute seule et enfermée à l'hôpital. De plus, je ne pourrai pas sortir de ma chambre tant et si longtemps que mes symptômes se manifesteront sous forme de tiques ou de reflexes involontaires. » Ses sourcils, d'ailleurs, fronçaient énormément, et elle tremblait de tous ses membres

seulement qu'en regardant ses parents de manière à garder son focus oculaire sur ces derniers.

« Mais au moins, tu as ton smartphone sur ta table de chevet, celui qu'on t'a apporté de la maison..., la tança son père avec un regard grave. Tu aurais pu nous appeler et nous parler de ce qui va ou ne va pas. »

Décidément, ils ne comprenaient pas du tout ce qu'elle vivait. « Ils me l'ont remis uniquement qu'aujourd'hui, père, et je ne peux pas y accéder car, semble-t-il, j'ai oublié mon mot de passe...

— Pauvre Dorothée..., répondit sa mère. Dommage, car tu ne nous as jamais dit ton mot de passe. C'est de ta faute, et seulement de ta faute, si tu l'as oublié. Nous ne pouvons t'aider dans ce cas.

— N'éprouvez-vous donc aucune compassion pour votre fille ?! leur cria Dorothée. Je vous déteste !

— Infirmières, appela son père. Infirmières ! nous avons besoin d'aide. Notre fille s'énervé pour rien ! pour rien, dis-je...! Elle devient complètement folle !

— POUR RIEN ?! rugit Dorothée. Vous êtes des sans cœurs, des monstres putrides ! vous me faites pitié ! »

Deux infirmières la maîtrisèrent, et une troisième put lui injecter un sédatif puissant. Elle ne put ainsi que chuter abruptement dans ses rêves les plus noirs et les plus obscurs, sans s'y attendre le moins du monde

« Oh non, pas l'oubli... », put-elle émettre avant d'inévitablement sombrer dans les vapes et d'y demeurer pour longtemps, sans le moindre doute.

Fin août 2014

Je ne leur ferai plus jamais confiance, songea Dorothée, tout en étant emprisonnée dans une cellule capitonnée de murs mous et blancs avec une camisole de force afin qu'elle ne blesse pas les autres et qu'elle ne s'ouvre pas les veines comme elle avait tenté de le faire pour se tuer il y a environ deux semaines, le tout en seulement quelques mètres mentaux.

Je ne leur ferai plus jamais confiance, se disait-elle souvent dans sa prison ennuyeuse.

Et maudite contention !

Trouble psychotique sévère, avait déclaré le psychiatre de garde durant l'une des nuits qu'elle avait passé en institut lorsqu'elle avait tenté de le gifler sauvagement quand il avait essayé de la caresser, ce qui ne lui avait causé que des ennuis depuis ce temps.

Elle restait donc emprisonnée, une fois de plus.

Une fois de plus, se dit-elle alors qu'elle était encore lucide avant qu'ils ne lui administrent sa médication, *le monde alentour ressemble à un tel chaos...*

Dans sa tête, elle savait bien que rien ne clochait. Mais pour son cœur, certes, elle subissait une souffrance infinie, c'est-à-dire sans limites tangibles. Ses émotions se bouscuaient d'un précipice à un autre, voguant de la fin du monde jusqu'à son tout début. Son esprit, ses sentiments, ses relations avec le monde..., tout s'effritait, tout se brisait, s'entrechoquait et se déchirait. Lors des nuits qu'elle passait dans la cellule sensorielle faute à ses énervements spontanés – elle criait alors son martyr, elle hurlait son chagrin, ses peines ; mais jamais ses joies, jamais ses moments heureux... Assombrie, et appesantie

par le poids des médicaments, elle l'était progressivement devenue et ce, quoi que l'on puisse bel et bien en penser.

La confiance, ça sert aux brutes afin qu'elles s'entendent, mais pas aux autres..., s'attrista Dorothée Mackenzie, désormais épinglée débile psychotique jusqu'à la moelle dans ses os, sa camisole de force et son bracelet de repère étant des indices fort démonstratifs de l'état mental dans lequel elle se trouvait chaque fois qu'elle passait devant les rares visiteurs de cet institut psychiatrique dont elle n'avait jamais su le nom, mais qui la regardaient souvent d'un air oscillant entre tendresse et cruauté, voire d'une monstruosité totalement exacerbée.

Dans son monde à elle, tous les instituts – ainsi que les hôpitaux – étaient les mêmes, sans exception. Après tout, songeait-elle parfois, posons-nous cette flagrante question : sommes-nous autre chose qu'humains, hommes et femmes ? bien sûr que non ! nous sommes et serons toujours les mêmes personnes truffées des mêmes défauts tous plus abracadabrants et insolites les uns que les autres, rien de moins ni de plus.

« Dorothée Mackenzie, dit alors une infirmière en rentrant dans sa chambre de véritable prisonnière-pensionnaire. C'est l'heure de vous administrer vos médicaments, comme à chaque matin.

— Je n'en veux pas, répondit-elle alors, sans se douter des éventuelles conséquences qui découleraient de ce choix.

— Bien, je reviens dans deux minutes avec deux gros bras pour vous maîtriser et vous les injecter de force.

— Non ! attendez, je ne veux pas les prendre...

— Gardiens, immobilisez la patiente ! cria l’infirmière sur un ton autoritaire et impitoyablement cruel.

— Non ! non ! », cria Dorothée tandis qu’on lui injectait l’affreux calmant sans qu’elle ait dit oui, sans qu’elle ait, en outre, affirmé sa volonté propre ; c’était injuste et elle le savait.

Et elle tomba de nouveau effroyablement dans les vapes.

Plus tard, exactement comme à chaque fois que le monde devenait chaos, elle se retrouva, camisolée de force, dans sa belle mais horrible cellule aux murs capitonnés blancs dans laquelle ils osaient toujours la mettre pour les soi-disant troubles psychotiques sévères dont elle était victime, à chaque fois qu’elle pétait réellement un plomb de trop.

C’est de ta faute ! la tançait sa mère dans ses rêves tel un sermon ou un souhait pour la déranger jusqu’à l’éternité. *C’EST DE TA FAUTE, DOROTHÉE MACKENZIE, FRUIT DE MA CHAIR INSIPIDE : TU ES LAIDE ET IGNOBLE ! EN PLUS, JE NE T’AI JAMAIS AIMÉE, TENTATRICE INFERNALE ! COMMENT POURRAIS-JE, D’AILLEURS, TOUT SIMPLEMENT, CHÉRIR UNE ABOMINATION QUI M’A TOUJOURS VOULU LE PLUS GRAND MAL ? TU ES IDIOTE DE PENSER QUE JE T’AI CHÉRIE D’AMOUR PLUTÔT QUE PAR SIMPLE PLAISIR DE TE VOIR T’EFFONDRE ET D’AINSI T’ÉCRABOUILLER SOUS MA SEMELLE ! DÉMON, DÉMON, DÉMON ! VA PÉRIR DANS LES FLAMMES QUI T’APPARTIENNENT, SALE MÉDUSE PÉCHERESSE ! PÉCHÉ DE MA CHAIR, DISPARAIS DE MA VUE !*

Alors, elle pleura jusqu’à ne plus pouvoir sangloter. Ses yeux s’embuèrent et, finalement, elle ne put qu’exprimer sa douleur en une explosion d’hurllements cinglants. Et on ne vint pas pour la réconforter, et on ne revint pas le moins du monde pour la consoler...

Dans sa tête, tout était véritablement éclaté – même, tout était parti en fumée. Parce que ses parents avaient toujours été des psychopathes, même s'ils s'en sont toujours cachés, puis fort bien sortis par la suite.

•

11 septembre 2014

Écroulée, elle sortit de l'institut psychiatrique le onze septembre 2014. Ironique, n'est-ce pas, après la chute des deux tours du World-Trade Center de New-York le 11 septembre 2001 ? cela faisait exactement treize ans... Vraiment, quel sadisme : les docteurs avaient voulu son mal jusqu'à la fin. Elle n'avait pas pu respirer pendant trois bons mois, après son épisode d'épilepsie.

Savaient-ils alors qu'elle avait eu des chances de faire de nouveau une crise épileptique à cause du stress qu'ils lui avaient faite subir ? Non, bien sûr que non..., la preuve étant qu'ils l'avaient travaillé jusqu'aux tréfonds les plus sombres de son âme par leur manque de compassion. Mais restait la voix de l'infirmière, stridente dans sa tête, qui l'insultait souvent de nouveau lorsqu'elle rêvait.

Du coup, elle haïssait l'humanité toute entière. D'humeur massacrate, à peine sortie de l'hôpital tout en voyageant en voiture avec ses parents qui lui faisaient toujours leurs immondes reproches acerbes et exagérés, elle commença à s'allumer une cigarette et à fumer la fenêtre ouverte. Après avoir constaté qu'elle ne respectait pas les règles en auto, son père la questionna : « Mais qu'est-ce que tu fous, sale...? »

— Voilà une bien belle manière de parler à sa fille, père.

— Petite gamine insolente ! cingla sa mère, lui adressant ainsi la parole méchamment.

— Calme-toi, chérie : elle est trop attardée pour comprendre ce que tu dis, je crois, ainsi que ce que moi je dis. Je pense qu'on devrait la laisser faire, plutôt que perdre de notre temps à rien foutre avec elle.

— Foutez-moi la paix, oui, c'est une très bonne idée, ça, j'approuve », acquiesça Dorothée. Personne dans le véhicule ne voulut cependant répondre à sa brimade, par pur désespoir de cause sans le moindre doute et ce, bien que ses parents avaient toujours eu la réplique facile. L'institut psychiatrique une fois de plus, c'était trop cher payé pour une pauvre adolescente qui n'en valait même pas la peine, somme toute.

Pour une adolescente qui n'en valait même pas la peine !

Ils poursuivirent leur route jusqu'à leur sombre maison. *Elle a toujours été très sombre*, songea Dorothée. *Mes parents n'ont jamais été très nets il faut dire non plus. Notre demeure, notre foyer, antre de ténèbres...*

Avec de telles pensées, elle pouvait bien rager contre sa mère et son père. À douze ans déjà, elle avait vu que sa mère séquestrait des sociétés de souris dans la cave pendant que son père, lui, faisait pousser du cannabis dans un coin, tout en espérant que personne ne viendrait pour le voler. Dorothée avait déjà essayé d'en mastiquer une, mais avant qu'elle n'y ait goûté, son père était rapidement intervenu afin de la lui arracher des mains. Il avait alors rétorqué à sa fille, tout en étant sous l'effet constant de la marijuana : « Tu es une vile voleuse en plus d'être une sorcière sans scrupules, tu n'as vraiment rien pour toi ! » Et il avait alors vite détourné les talons tout de suite après avoir enjoint sa fille à

monter à l'étage jusque dans sa chambre et d'y rester toute la journée, le verrou enclenché, la conséquence entamée, la punition aisée avec sévérité.

Punie, elle l'était depuis son enfance. Son père avait depuis toujours été un drogué héroïnomane tandis que sa mère était une véritable harpie sans cervelle, étant addictive au "brown sugar" tout comme son mari. Dans son journal intime, Dorothée racontait toujours comment elle s'était vengée de ses parents, à leur insu ou non, si bien qu'elle exorcisait enfin ses noirs sentiments vécus.

Finalement arrivés au foyer sain et saufs et après s'être perdus dans le quartier plus d'une fois en cours de route, ils débarquèrent tous de leur véhicule bleu turquoise.

Le père s'élança vers sa fille, qui savait très bien ce qui l'attendait ; et Dorothée savait qu'elle ne devrait surtout pas riposter, car, songeait-elle tout en se remémorant sa jeune enfance, c'était toujours pire lorsqu'elle se débattait et qu'elle lui crachait au visage. Sa mère ne cria pas, car elle était toujours extrêmement indifférente quand ça l'arrivait. Son père et sa mère, pour lesquels elle ne donnait jamais de noms puisqu'elle les haïssait de toute son âme et de tout son cœur, rejoignirent leur maison en laissant leur fille éclaboussée près de la chaussée bordant la route cahoteuse qui menait chez eux.

Elle se redressa et pénétra à leur suite dans la maison, s'effondrant littéralement dans son lit lorsqu'elle y fut enfin parvenue, après que son père l'eut battue une fois de plus.

•

12 septembre 2014

Le surlendemain, sa mère avait désinfecté ses plaies et nettoyé son visage embourbé. Elle avait également calculé sa fièvre : « 40 degrés, rien de grave pour s’alarmer pour le moment », lui dévoila-t-elle en riant fort telle l’ensorceleuse des bois qu’elle était vraiment.

Dans ses cours de sciences, selon leur génial professeur de biologie, 40 degrés Celsius de température, c’était déjà une vraie grippe.

Deux jours de convalescence plus tard, sa mère vint une fois de plus la perturber brutalement dans son repos afin qu’elle n’en récupère point trop.

« Allez, bon sens, remues-toi ! je ne vais pas rester la journée à poireauter en attendant que tu m’aides à faire le ménage, Cendrillon ! ricana-t-elle encore plus méchamment qu’elle ne l’avait fait naguère. Tu devras laver les escaliers et torcher le linge sale de ton père : j’ai décidé que tu devais être punie pour ce que tu nous as fait vivre, énerguemène ! mais bon, je doute qu’une sotte s’en plaigne car ne comprenant rien, elle ne sait faire que baver sur son chandail affreusement assorti avec ses mottes de cheveux quadrillant son crâne tout à fait horrible ; car tu es vraiment ridicule, ma sale fille Dorothee ! » Sa mère biologique – et non pas la mère qu’elle aurait voulu avoir – ricana bestialement. À peine remise de ses coups, dans du linge propre et blanc, les cicatrices parcourant sa figure en balâfrant sa beauté, elle se dirigea vers les escaliers en compagnie de la lourde chaudière qu’elle avait remplie d’eau chaude et de savon pas cher au sein de la toilette du premier étage, là où sa chambre malpropre se trouvait ainsi que sa salle de bain étroite, sa mère ne lui laissant aucun choix.

Elle récura aussi le parquet de dehors, sale de la pisse des chats et des chiens errants.

« Mais je ne t'avais dit que de faire l'escalier et de savonner le linge ! es-tu folle ou quoi, encore...?! Tu mérites une bonne raclée, cette fois-ci encore ! » Elle gifla violemment sa fille, qui tomba brutalement à la renverse. Dorothée pleurait à travers sa douleur et sa tristesse. « Sale gamine, va récupérer le linge de ton père, maintenant ! »

Elle se précipita jusque dans la salle de lavage, sa mère mettant plein de terre, de poussière et de mauvaises herbes sur le parquet de dehors qu'elle venait tout juste de nettoyer, n'ayant plus de tolérance ni de patience pour autant de violence.

Mon Gabriel, mon Gabriel Reid..., pleurait-elle tout en frottant les vêtements de son père énergiquement afin de les entretenir, mon seul rempart contre la méchanceté de ma mère ainsi que celle de mon paternel : viens me sauver, moi qui suis emprisonnée au sein de leur maléfique château d'ébonite afin que la lumière puisse revenir dans mon cœur et qu'ainsi elle illumine mon destin...!

Cette pensée, se promit-elle, elle l'insérerait dans son roman social pour tout jamais.

•

17 septembre 2014

L'amour de son existence Gabriel Reid arriva en compagnie de Marianne Thomson, Feder Reagal et Sam Fillion, le 17 septembre 2014, à son domicile du haut des montagnes.

Elle s'apprêtait à les rejoindre sur le seuil puisqu'ils cognaient à la porte, lorsque sa mère l'interdit absolument de passer sur un ton bourru, fortement fâchée : « Dorothée, tu restes à la maison, sale vaurienne ! tu n'es plus à l'école, ni à l'institut psychiatrique... Si

tu tentes de les rejoindre, tu le payeras de ta tignasse emmêlée ! de plus, je ne te donnerai plus d'acétaminophènes pour traiter ta fièvre !

— Je ne veux plus t'entendre, maman... Je t'en supplie !

— Comment ?! rugit-elle aussi féroce qu'une lionne, mais guère protectrice comme l'une de ces félines de la savane l'étaient pour leur part.

— Do ! Do ! », criait douloureusement Gabriel Reid par-dehors, qui n'en pouvait déjà plus de l'entendre crier.

C'est alors que la mère infâme gifla violemment sa fille, puis lui tira les cheveux atrocement. Elle lui en arrachait plusieurs, d'ailleurs... Ça lui faisait vraiment mal. C'était comme si, dans sa tête, son Apocalypse était fatalement arrivée.

Puis, son acariâtre de mère lui frappa le nez fin afin de briser les tout petits os qui le faisaient tenir droit, essentiels à sa structure faciale. « Non, non et non ! hurla Dorothée à cause de ses souffrances intenses.

— Madame et monsieur Mackenzie, on appelle la police ! s'écria Feder Reagal par-dehors. Vous nous avez privé de notre amie pendant trois longs mois, nous savons tout de vous ! nous vous avons espionné à votre insu depuis deux semaines ! et nous avons découverts que vous êtes une dépravée sexuelle aux mœurs psychopathiques ! ouvrez-nous, maintenant ! on ne peut pas vous laisser faire ; et encore moins désormais, puisque l'on sait désormais tout de vous ! »

Les yeux de sa mère pour laquelle elle n'avait jamais donné de nom devinrent de plus en plus fous et cinglés, rouges à mesure que les propos des adolescents faisaient raison et vérité dans son esprit. Elle ne pouvait désormais plus le tolérer. Elle tira Dorothée par l'oreille, lui ordonnant : « Viens, sortons sur le balcon ! »

Elles atteignirent rapidement ce dernier, au premier étage. L'harpie ouvrit vite la porte qui jouxtait avec l'extérieur et la referma avec sa clé, puis se dirigea à pas lourds vers la rambarde au-devant de leur minable demeure tout en poussant Dorothée afin qu'elle se replie contre celle-ci. Sa mère cria alors contre le vent et tout ce qu'il leur apportait ainsi que contre les pauvres adolescents qui avaient déjà appelé les forces de l'ordre depuis plusieurs minutes désormais, tout en ignorant parfaitement les menaces qu'ils proféraient tous contre elle : « Je me fous bien de vos menaces ! j'arriverai, que vous le vouliez ou non, à tuer mon ignoble fille Dorothée en la poussant par-dessus bord de cette rambarde, car j'ai verrouillé la porte du balcon de ma demeure. Par la suite, sans que vous ne puissiez rien faire pour la venger, je m'enlèverai la vie en me tirant une balle dans la tête !

— Sale dépravation du démon ! la qualifia Feder. Ignoble diablesse : quelle folie !

— Sale dépravation ; ignoble diablesse – quelle folie ?! » Elle ricana hideusement avec un timbre totalement satanique. « En vérité, c'est ma progéniture, la perversion ! je n'aurais jamais dû la mettre au monde, mais son père la désirait trop : je ne pouvais quand même pas lui refuser de mettre bas après toutes ses déceptions concernant mes échecs voulus ! voyez, comme mon enfant vous supplie, bande de minables...!

— Mais qu'est-ce que tu fais, espèce de dérangée ?! la questionna son mari, qui était sorti de la demeure juste après les jeunes par la même porte qu'ils avaient pour leur part empruntée, et qui revenait justement d'une rencontre virtuelle de préparation à sa soirée d'échangisme. Tu veux la tuer, ou quoi, et nous mettre sous les verrous, en prison ?

— C'est vrai : tiens, tiens, je n'y avais pas pensé, à cela. Tu me pardonneras, n'est-ce-pas, dans notre enfer ? » C'est alors qu'elle le tira avec la seule balle qu'elle avait alors en sa possession au sein de son revolver, ce qui le fit trépasser inévitablement.

« Meurtrière ! hurla de terreur Marianne. Vous avez tué *votre propre* mari !

— Mon mari ? MON MARI...?! Il n'était tout compte fait qu'un jouet pour moi, si je peux me permettre de vous le révéler. Tout comme vous l'êtes à présent POUR MOI, idiots créatures SANS CERVELLES...! Détestez-moi autant que vous le pouvez ! car je reste quand même reine sur mon fort.

— Assez, mère ! hurla Dorothée tout en suppliant son beau Gabriel du regard, qui pleurait immensément pour son amoureuse. C'est bon, tu peux arrêter, maintenant !

— Pas si vite », brama soudainement Feder Reagal, qui avait réussi à passer par la porte du sous-sol en catimini, qui était ensuite monté à l'étage, et qui avait enfoncé la porte de devant qui menait au balcon. Il se jeta alors sur l'affreuseté ; apeurée, elle se débattit, relâchant ainsi Dorothée, qui lui octroya un brutal coup de pied au niveau de la poitrine afin de se défendre. Estomaquée, la mère biologique de Mackenzie avait besoin de respirer ; mais elle n'y parvint point, puisqu'elle avait une crampe au cœur. Une fois entrés dans la maison de la famille Mackenzie après être revenus de leur stupeur, Gabriel Reid et Marianne Thomson en plus de Sam Fillion, qui avait auparavant appelé son père Jack – celui-là même qui travaillait comme chef-inspecteur dans la police de l'État de Virginie – arrivèrent enfin à la maîtriser directement sur le sol du balcon, la ligotant par la suite avec une corde beaucoup plus dure que de la jute trouvée par hasard sur le bord du mur externe de la sinistre demeure, en désespoir de cause.

De cette manière, la cruelle sorcière fut définitivement mise hors d'état de nuire.

•

Les policiers et les ambulanciers arrivèrent très vite sur la scène du crime commis par la vulgaire mégère, la mère-sorcière de Dorothée Mackenzie, alias la “veuve noire” de son mari à présent décédé.

Lorsque l’on s’y attardait un tant soit peu, on pouvait entendre des : *Mais qu’est-ce que...?* et des : *Mais c’est tout sanglant, ici !* Effectivement, ce l’était bel et bien : une véritable “fête” digne des *Noces Pourpres* du *Trône de Fer* de George R. R. Martin... Décidément, la scène de crime était toute emmêlée ! il était effroyablement dur de savoir ce qui s’était vraiment produit ; mais il y avait des témoins et, de surcroît, tous en avaient été des victimes ; examen des témoins oculaires, donc. Et un cadavre là-bas, replié tout près des murs hérissés de la funeste demeure par les étudiants, gisant dans sa propre mare de sang : sûrement le père de la jeune fille éprouvée.

Les inspecteurs amenèrent l’abjecte criminelle jusque dans la voiture de police du père de Sam là où, en plus d’avoir les mains liées par de la corde, ce dernier lui passa les menottes aux chevilles afin qu’elle ne donne point de coup de pied car, malgré ses blessures assez importantes, elle restait quand même violente et cruelle, exactement comme une harpie des légendes.

« Cendrillon, sale garce ! tonitruait sa mère en lui reprochant encore son existence. Viens m’aider, je t’en conjure...! JE T’EN CONJURE !

— Elle divague, dévoila Dorothée à Gabriel Reid. Vraiment, elle vire tout à fait démente... Elle veut que je l’aide, mais elle me traite de tous les noms.

— Je suis d’accord avec toi, Do », lui confia-t-il tel un secret, ce qui ne l’était pourtant pas.

Elle cria encore, avant que Jack Fillion ne ferme la portière de son côté de voiture, les yeux rougeauds et exorbités de fureur : « Irrévérencieuse énergomène, je suis ta mère, la seule et l'unique ! ainsi, en principe, tu devrais éprouver de la pitié pour moi ! je t'appelle : alors, viens-moi en aide !

— Toi, l'interrompit aussitôt Dorothée : tu ne devrais pas dire ça après que tu m'aies traitée si brutalement pendant toutes ces sinistres années... Ce que tu me dis, c'est inutile, puisque ce sont des sottises, d'affreuses idioties ! je suis contente que tu sois enfin mise en état d'arrestation.

— Espèce de Misérable de Victor Hugo : je me suis déjà vengée de toi, pour tout te dire ! Oui, oui ! tu m'as bien entendue. J'ai brûlé tes feuillets de roman ! tu pensais bien les avoir cachés suffisamment sous tes tiroirs, mais je les ai trouvés et je les ai lus ! vas au feu, roman social écrit par la main de ma fille... ! Oui, je me moque réellement de tes écrits !

— Ça suffit ! », déclara le père de Sam, Jack Fillion. Il ferma alors la porte de sa voiture d'inspecteur. « Dorothée, ne l'écoutes surtout pas : elle te veut du mal, et c'est tout. Elle ne t'aime pas, mais nous, tes amis et moi, nous te respectons et t'apprécions, et c'est ce qui est le plus important.

— C'est très gentil de votre part de me consoler, M. Jack, merci à vous... », lui répondit-elle tout en séchant une larme sise au coin de son œil.

Il lui révéla alors : « La victime, ce n'est pas elle, Dorothée : mais c'est toi. Ta mère, c'est une criminelle, et rien d'autre. Elle mériterait plus de jugement que ce qu'on lui réserve en ce moment en prison... Mais ça, c'est à la justice d'en découdre avec elle.

— C'est tout à fait vrai ! complétèrent Sam et Feder de concert.

— En tout cas, elle a été inhumaine avec moi jusqu’au bout...

— Mon amour, je t’aime et je suis heureux que tu sois dans ma vie, parmi nous et à travers nous, avec nous », lui déclara Gabriel Reid afin de l’apaiser.

Il ne put alors que la serrer dans ses bras afin de lui témoigner son amour.

« Mais pourquoi donc as-tu fait ça ? », gronda brusquement Jack, à la stupéfaction de tous.

Le père de Sam le fixait intensément du regard, l’air terriblement contrit. Reid et Mackenzie cessèrent alors leur étreinte afin d’entendre ce qu’ils se disaient.

Jack cingla de nouveau : « Elle aurait pu y mourir, Sam ! tonna Jack Fillion. Le sais-tu, espèce d’irraisonné ? elle aurait pu y laisser sa peau et toi, tu m’avertis en retard, comme toujours. Pourquoi donc ?

— Ça l’aurait été trop tard, de toute façon, rétorqua avec culot son enfant, renfrogné et se sachant pertinemment coupable.

— Ce n’est pas vrai, monsieur Fillion, pas vrai du tout..., répondit indiscretement, comme à sa coutume, Feder Reagal à la place de ce dernier avec son accent un brin latino. Vous savez, nous n’avons pas agi en nous élançant directement dans la bataille sans penser d’abord aux conséquences de nos actes : nous y sommes passés, nous vous l’affirmons. Nous les avons espionnés pendant deux semaines avant de réagir, voyez-vous. Parfois, même, nous nous sommes agglutinés au sein des buissons sous les hautes fenêtres du salon afin de savoir si Dorothée était toujours sauve puisqu’elle est notre amie... Nous avons eu peur à plusieurs reprises, nous l’admettons, mais nous ne pouvions quand même pas nous contenter d’en rester là : il fallait qu’on sache s’ils la maltrahient, vous savez !

— Ce que vous avez fait, décidément, en plus d’être extrêmement risqué, c’est encore plus grave que ce que je ne le croyais... Vous savez que si cela s’ébruite, vous pourriez en pâtir en prison pour au moins six mois chacun ? cela est-il vraiment ce que vous désiriez ? imaginez juste un instant s’il y avait eu une enquête criminelle déjà entamée contre eux, et que vous aviez ainsi nui au bon fonctionnement de l’investigation policière ? » Après une courte pause, il reprit, question de les ménager un peu car ils n’étaient, après tout, que de pauvres gosses, bien malgré eux, fort ignorants de la vie et de son impériorité, de son impétuosité : « À ce que je vois, vous avez vraiment foncé dans ce combat sans savoir absolument ce qui arriverait si vous aviez eu affaire à un autre enquêteur que moi... Dieu soit loué, les enfants, vous êtes tous sains et saufs pour cette fois.

— Ça veut dire que nous pouvons désormais rejoindre nos maisons ?! », s’exclama avec soulagement Marianne Thomson en grelotant, toute congelée, sans se douter le moins du monde, par contre, que son père, lui aussi détective, se trouvait à proximité d’où elle était présentement.

D’ailleurs, celui-ci leur apporta plusieurs couvertures chaudes et réconfortantes, sans toutefois regarder sa fille pour l’instant, sûrement afin de ne point la gêner. « Papa, c’est toi...? émit-elle, se sentant soudainement toute petite.

— Eh oui, ma douce chérie... Sans aucun doute, tu as fait preuve de bravoure, tu vas devenir une grande héroïne au sein des forces de la justice un jour, mais avant que cela ne s’accomplisse enfin, retiens la leçon. Rappelle-toi que tu as enfreint, malgré ma loi et celle de ta mère, plusieurs règles de discipline de notre maison...

— Mais que se passe-t-il, ici ? dit sèchement Johanna Meier. Ah, des ados pris sur le coup ? c’est tellement drôle et sordide à la fois ; glauque, même. Et par papa, en plus !

— Allons, Meier, un peu de respect, l'enjoignit sa collègue Thorsson. Vous l'excuserez, elle est toujours comme ça : elle ne dérangera plus personne, maintenant, je vous l'assure...

— Dans ta face, Thor's daughter !

— Dans ta face, mayonnaise Meyer ! », rétorqua exagérément celle qui s'appelait Thorsson, ce qui détendit inévitablement et invariablement l'atmosphère alentour. Ce moment loufoque les fit terriblement rire, les faisant oublier soudainement tout ce qui s'était produit en si peu de temps.

Dans leur cœur, c'était la joie et la libération à la fois, tout à coup teinté d'humour, noir ou pur, selon les goûts et les perceptions des personnes présentes devant la maison d'ombres des Mackenzie. Les ambulanciers amenèrent l'harpie dans leur véhicule banalisé, car elle s'agitait de plus en plus. On lui injecta aussitôt un tranquillisant afin qu'elle s'apaise enfin.

Soudainement, Dorothée Mackenzie se rendit brutalement compte que même sa mère, qui lui avait fait volontairement de bien vaines et folles grimaces avant d'être embarquée de force dans l'ambulance – puisque c'était de cela, tout compte fait, qu'elle avait eu véritablement besoin –, la faisait désormais se tordre rire tellement elle lui paraissait subitement pitoyable. Elle songea intérieurement : *Tiens, tiens : la folle, c'est elle, désormais..., et toute seule.*

Les paramédicaux firent néanmoins promettre à Dorothée de se pointer à l'hôpital dès le lendemain afin de savoir si elle avait des lésions internes causées par les coups que lui avait octroyé sa génitrice, puisque le soleil se couchait déjà. Totalement dégoûtée, elle vit être emporté le corps de son père maniaque et sociopathe jusqu'au bout en direction de la

morgue du poste de V. A. Beach., là où il serait d'ailleurs autopsié en sûreté par les esprits les plus logiques et les plus brillants de tout l'État de Virginie.

Elle se dit également que par la suite, sans aucun doute, après le procès qui aurait lieu très bientôt selon les dires évocateurs du paternel de Sam Fillion qui prévoyait déjà son issue compte tenu des preuves et des charges extrêmement accablantes dont était accusée la mère de Dorothée, elle ne verrait plus jamais ceux qui l'auront, fort malgré eux, amenée à naître et à resplendir dans la vie.

Des démons de parents, pour tout dire...

Et Dorothée, à son insu, était encore plus maudite qu'elle ne le croyait en cet instant, ou qu'elle ne pourrait le croire réellement ; peut-être, même, qu'elle n'oserait jamais y penser. Des catastrophes inonderaient sa vie de leur pénombre ; et alors, elle flétrirait comme une fleur qu'on aura prématurément menée jusqu'à sa perte.

Sans possibilité d'échouer, telle sera sa triste et funèbre destinée et ce, malgré tout ce qu'elle pourrait bien lui causer.

CHAPITRE TROIS

(12 Octobre 2014 – 20 Janvier 2015, cité de Virginia Beach et de New York,
État de Virginie et de New York (Manhattan), États-Unis d'Amérique)

Début octobre 2014 – la vie de Dorothée Mackenzie suite à l'arrestation

Dans sa tête et dans sa conscience, c'était devenu complètement fou et distordu, voire sordide et purement sinistre : le sang dans sa cervelle s'amenuisait dangereusement de plus en plus en globules rouges, et ses tympans risquaient désormais d'éclater sans crier gare, sans pouvoir ne serait-ce que l'avertir un tant soit peu du danger qu'elle courrait alors. Mais jamais, jamais Dorothée Mackenzie n'aurait cru que pareille chose pourrait un jour lui arriver sans l'avertir d'abord, ce qui n'aurait été qu'en fin de compte que pure logique. Parce que ce qui allait justement lui *arriver* relevait tout simplement de l'in vraisemblance, voire de la pure fantaisie ou d'un fantasme du mal, quoi qu'il en soit, puisque ce péril serait vraiment exacerbé à l'extrême, quoi qu'elle puisse en faire ou en dire.

Mais cela serait *vrai*, et elle saurait alors qu'elle ne pourrait pas le nier ; et qu'elle devrait le comprendre pour arriver à survivre à la fatalité qui alors s'abattrait tel un fléau meurtrier sur sa personne.

Ce jour-là du 12 octobre 2014, dans son nouveau condominium de Virginia Beach, elle se rappelait le vieillard, celui qui l'avait autrefois apostrophée, en juin 2014, en compagnie des mots LA MORT qu'elle avait entendus venir de sa bouche salace, avec Jack l'Éventreur de Londres ainsi qu'avec toutes les tentations et tous les jardins rouges et

fleuris du diable duquel du liquide vital et en feu provenant d'hommes et de femmes ensanglantés et meurtris s'écoulait par des cascades de rubis du genre extrêmement chers et précieux, du style qu'il en était même difficile d'en retrouver de nos jours au sein des cavités terrestres. La pluie, quant à elle, s'en était par la suite mêlée, crevassant les routes, autant littérales que celles de son esprit, et échafaudant des plans sombres pour les chaussées bordant les chemins les plus tumultueux, en arrachant même des montagnes à la terre noirâtre presque d'ébène des promontoires de Virginia Beach. Et cet homme en sales loques avait-il voulu l'avertir de sa mère, en se prenant pour Jack l'Éventreur ? avait-il voulu lui faire dire : *C'est assez, maman, je n'en peux plus de tes cruautés et de tes sauvageries...* ? Elle ne le saurait peut-être jamais ; mais au moins, elle y aurait réfléchi, et c'est ce qui comptait réellement. Mais tout cela..., tout cela n'était qu'une pitre fable irréelle, n'est-ce-pas, et non une histoire vraie... ? Dorothée ne saurait le dire, puisque tout se bousculait et s'embrouillait véritablement dans son esprit. Fût-ce un songe, ou bien était-ce réellement la réalité qu'elle avait vue devant ses yeux ? elle n'osait y penser trop, afin de ne guère sombrer encore plus au sein des méandres de sa conscience qui, déjà, était toute emmêlée parmi ce flux infâme obstruant sa mémoire à chaque fois que des émotions fortes et négatives s'attaquaient contre son gré à son être.

Mais avait-elle été vraiment maudite, comme on le pense si bien à présent ? le démon avait-il ensorcelé sa personne à tout jamais... ? *De facto*, si tel est le cas, alors ce serait horrible. Mais Dorothée s'en foutait désormais, remettant en cause même ce qu'elle avait vu, ou plutôt *entr'aperçut*, de ce vieillard plus que minable et à l'haleine fétide digne des contes les plus pernicioeux là où l'on aurait pu lire la pureté la plus maléfique et la plus irrévérencieuse qui soit. Cependant, elle ne saurait toutefois davantage se tromper : car ce

qu'elle avait vu pourrait bien être réel, si on y accordait bien sûr quelque temps et attention, pour découvrir l'obscur vérité derrière toute cette affaire d'*Éventreur de Londres* et de *MORT* assurée ; ce qu'elle ne ferait pas pour tout l'or du monde, bien évidemment, puisqu'elle se sentait déjà pour trop enlisée dans ses sentiments les plus noirs et profonds.

Désormais, voici ce que pensait Dorothée par rapport à ce qui lui était arrivé par la suite au sein du manoir de ténèbres des Mackenzie, démolie par ce qui l'avait tant éprouvée, et en ne songeant guère plus à l'étrangeté de ce vieillard horriblement démoniaque tout de guenilles vêtu qui l'avait tellement effrayée, et qui avait prononcé une sentence de *MORT* sur elle, c'est-à-dire une fatalité exprimée d'entre la bouche béante de la géhenne de feu et de sang : *C'est complètement fou ce que je pense à présent, mais Jack Fillion – le policier –, ainsi que mes amis, ont véritablement été mes sauveurs durant cette journée fatidique de septembre 2014, lorsque ma mère a brutalement assassiné mon père sans aucune manière..., j'aurais tout aussi bien pu terminer exactement comme lui, si la malchance m'avait prise tandis que lui, il trépassait vraiment ! quelle ironie, de savoir que Jack porte le même nom que celui qu'on donnait à l'Éventreur, cependant que rien ne nous prouve qu'il s'appelait bel et bien comme cela..., puisque ce n'était, somme toute, qu'un surnom qui lui avait été octroyé par les enquêteurs à l'époque. Qui sait si, réellement, il s'appelait ainsi...? Peut-être personne ; du moins, pas présentement, ni en ce monde. Potentiellement que c'était lui, l'enquêteur de l'affaire, qui s'était nommé ainsi pour la barbarie de ses crimes commis..., ou pas. Mais une chose, néanmoins, demeurerait certaine : l'Éventreur de Londres ne devait pas s'être trop éloigné de la police de la capitale britannique afin d'être sûr et certain qu'on parlerait bel et bien de lui...*

Au moins, se disait-elle, même si elle se perdait souvent dans ce genre de tracas n'ayant aucun rapport avec le sujet principal de ses anxiétés, elle avait fait surgir le côté positif de la chose – et non l'inverse, comme elle en avait plus que parfois pris l'habitude.

Mais ce qu'elle ne savait pas encore à ce moment-là, c'était que ses ennuis venaient tout juste de commencer... Sa vie, brutalement, se terminerait en s'échouant tel un navire dans les bas-fonds de l'océan et ce, sans qu'elle ne puisse rien y changer ou rien n'y faire – parce que ce sort l'attendait, tapi dans l'ombre, à l'abri des yeux de Dorothée Mackenzie. Déjà, quelqu'un espionnait ses moindres faits et gestes par le biais de son smartphone afin d'inévitablement trouver un moyen efficace et discret de la tuer, puisque qu'assassiner pour assassiner n'était jamais tout à fait simple.

Ses amis l'avaient supporté ainsi que les thérapeutes attentifs et la police suite aux événements tragiques du *château d'ombres* des Mackenzie. Désormais, une psychologue de l'État la suivait, compte tenu de la gravité du traumatisme qu'elle avait vécu. Elle avait également raconté à cette dernière qu'elle avait été abusée durant quelques mois par la psychiatrie justement – au diable sa mère et son père –, mais celle-ci ne voulut pas la croire, afin de certainement protéger ce corps-ci de la médecine, liée à l'extrême et fort rapprochée d'elle, cousine de la psychologie que Dorothée ne le veuille ou non, car elles étaient toutes deux de la même branche scientifique. *Ils ont tous un semblant de gentillesse et de cruauté... Enfin, peut-être pas tous, mais certains sont sans doute plus empourprés dans leurs notions erronées que d'autres, c'est-à-dire. Mais la voilà, la morale du corps de psychiatrie : la fausse solidarité et l'internement des justes...*, songeait-elle la plupart du temps, lorsqu'elle voyait son psychologue dans son bureau qui sentait absolument toujours le désinfectant javellisé, à chaque lundi de la semaine, puisqu'elle y était tout le temps et

ce, de manière ponctuelle..., mais qu'est-ce que ça puait, tout compte fait, les bureaux médicaux de l'État ! elle s'en serait bien passée si elle en avait eu le choix.

Ayant désormais l'argent de son père et de sa mère, elle avait acheté un condo après la vente de la maison de ses parents et la distribution de la fortune de son paternel, ce qui avait demandé un tas de paperasse à remplir à Dorothée ainsi qu'à leur avocat familial dont elle en avait confié le dossier légal et successoral. Sa génitrice, ayant été déclarée inapte pour toutes transactions immobilières par le médecin-chef du service de psychiatrie carcéral de l'hôpital de Virginia Beach – et une chance qu'elle n'avait pas à payer sa pitance de folle puisque c'était pour le moment l'État qui le faisait, compte tenu de la gravité du crime que sa mère avait commis... –, Dorothée avait juste eu à rechercher quelques maniaques ; presque des psychopathes ; de maisons où des crimes ont déjà été commis sur le web et le tour avait été joué en quelques jours à peine, tellement les loups en meute s'étaient agglutinés alentour du macchabée domiciliaire. *C'est débile comme ils peuvent vous arriver vite en reniflant tout l'or et la potentialité de vos biens*, se dit-elle lorsqu'elle eut enfin trouvé preneur. *Et comment, également, ils t'arrivent devant les forces de l'ordre, bourrés jusqu'à l'os de leur fichue et exécrationnelle dope à la con, qui les fait inéluctablement trépasser lorsqu'ils en sont en surdose...*

Ainsi, elle avait empoché la généreuse somme de 500 000 ; soit un demi-million de dollars américains ; suite à l'achat de son ancienne demeure par un joueur compulsif qui, semblait-il, gagnait son existence en fréquentant quasiment toutes ses journées les casinos les plus glauques et “gamblers” de la cité et en faisant office de dealer avec d'étranges héroïnomanes pour le compte de la mafia de l'État de Virginie – et après tout cela, Dorothée

s'était par la suite achetée un condo au centre-ville, enfin apte pour passer à autre chose, ce qui n'avait pas été trop tôt.

(Mais bien entendu, auparavant, pour en avoir le cœur net, Dorothée l'avait vérifié sur le cellulaire de son acheteur à l'improvise. Et les étranges héroïnomanes, ils disaient qu'ils pouvaient devenir addictifs juste en fumant de leur drogue, qui était devenue peu à peu leur vie ; voire, leur destinée suicidaire. Mackenzie avait toujours cru, bien sûr, que de l'héroïne, ça ne se fumait pas, ça ne se pouvait tout simplement pas – par contre, oui, ça *s'injectait* à soi-même, ça, elle le savait. Ainsi, quelles drôles de singeries avaient passé dans la tête des drogués pour qu'ils finissent ainsi... Dorothée avait eu de la chance, en espionnant son courriel et tout ce que contenait son smartphone ou à peu près, que son acheteur ne vienne pas, car il était resté bloqué un bon moment aux toilettes, sûrement pour déféquer toute la bouffe du McDonald's qui, lui avait-il expliqué par la suite, lui donnait affreusement envie de faire ses besoins et ce, tout de suite après l'avoir ingurgité..., ou presque, toujours selon ses dires, car il paraissait lui aussi être sous la domination de quelque psychotrope illégal. Parce que ce qu'elle avait fait comme relevé identitaire dans le téléphone de son acheteur, ce n'était pas une question de secondes, mais plutôt de minutes... Les paranoïaques et les psychopathes, ils sont toujours les pires des gens qu'on classifie d'étranges. Soignée, elle avait également effacé son historique de recherches afin qu'il ne se doute absolument de rien s'il se prêtait à vérifier ses données.)

Jusqu'ici, un seul problème s'était posée à elle quant à sa légitimité en tant qu'adulte : elle n'était pas du tout majeure, c'est à dire qu'elle n'avait même pas dix-huit ans, même s'il fallait avoir en réalité vingt-et-un ans pour l'être ; du moins, aux États-Unis. Ce fut à cet instant qu'alors, Jack Fillion lui proposa de son aide afin que son existence ne chavire

point. Il l'a aidée à administrer ses biens et ses finances pour ne pas se laisser décourager par la dureté de la vie. *Quelle belle marque d'humanité...*, frémit Dorothée, également très reconnaissante qu'il lui vienne toujours en aide encore aujourd'hui. Il était d'ailleurs venu lui porter des mets, hier, et de la lecture de suspenses psychologiques afin qu'elle n'en manque pas, sachant pertinemment qu'elle se sentirait certainement très seule compte tenu qu'elle devrait seulement reprendre ses examens à la fin juin 2015 à l'High School où elle allait avant sa crise d'épilepsie et son internement psychiatrique, même si elle prévoyait quand même de postuler à une université quelconque prochainement ; et par chance, elle y serait probablement acceptée si elle donnait tout ce dont elle était capable lorsqu'elle accomplirait le test pour son admission.

La folle à lier...

C'était comme ça qu'on l'appelait maintenant, lorsqu'on la croisait sur le trottoir au centre-ville, et lorsqu'on la voyait se diriger à la marche vers la plage pour faire du jogging sur le Boardwalk. Et c'était pire quand le monde le faisait dans son dos ; ils étaient encore plus cruels que sur la rue, parce qu'elle avait eu la chance immonde de voir sa voisine de condo s'étouffer rire d'elle tandis qu'elle se trouvait sur son balcon en compagnie de son abjecte invitée à la moustache épaisse, pauvres et piteuses femmes, pendant que Dorothée passait incognito sur son perron. *Tiens, tiens : la justice te rattrapera lorsque tu ne t'y attendras le moins. Un jour, tu seras jetée par-delà ta rambarde, vieille enfant pourrie gâtée, misérable chimère osant se proclamer humaine et en droits de l'être !* s'imaginait-elle lorsqu'elle l'entendit pour la première fois en passant près d'elle à pied sans qu'elle ne s'en doute alors qu'elle se dirigeait vers la cité pour aller faire son épicerie. Et elle se savait réaliste en le pensant.

Tout simplement psychopathe, oui, les citoyens avaient quand même un peu raison toutefois sur ce fait... Elle s'imaginait toutes sortes de drames tous plus sordides les uns que les autres, et elle souhaitait même qu'ils fussent accomplis, sans pourtant se les expliquer tous.

La cinglée !

À l'Université où Gabriel Reid allait – c'est-à-dire à l'Université Columbia ou Columbia University –, ç'avait terminé par être la cata pour lui et donc pour elle, puisqu'elle subissait, bien qu'indirectement et malgré qu'elle ne les vit plus aujourd'hui, les injures de ses anciens camarades de classe : plusieurs élèves du Frank W. Cox High School avaient décidé d'y poursuivre leurs études tout comme lui, et ils traitaient son amoureuse de dérangée congénitale depuis que le meurtre de son paternel par sa propre génitrice avait fait l'étalage complet dans les journaux américains, canadiens, latinos et même européens, ce qui les faisait tous les deux énormément souffrir. Après tout, qui avait tué le père de Dorothée ? et ce dernier n'avait-il pas été lui-même un batteur de petites filles autrefois, ou de femmes soumises à son joug... ? Bref, complètement folle à lier. Elle s'était laissée faire, elle ne valait donc pas mieux qu'une handicapée, enfin, tout compte fait, qu'une recluse de la société, qu'une Intouchable de l'Inde.

Qu'une de ces sales garces qu'on pouvait à coup sûr retrouver en pleine nuit dans les rues et les ruelles d'une ville de la taille de Virginia Beach, et se les péter inhumainement.

Et de cela, pour tout dire, elle était triste. Personne ne voulait compatir avec elle, excepté ses amis Feder, Marianne et Sam ainsi que son amant qui venait la voir chaque weekend et qui se téléphonaient pratiquement chaque soir afin de ne pas se perdre, restant

ainsi en perpétuelle fusion qu'importe la distance, qu'importe les émotions qu'ils vivraient alors, qu'importe l'homogénéité de leur couple.

À l'intérieur d'elle-même, elle était rapidement devenue un monstre de colère. Après tout, les tares de ses parents coulaient en elle tels de misérables minéraux s'égrenant au sein d'un large fleuve aux multiples confluent et avenues variés... Plusieurs occasions s'étaient bel et bien montrées à elle afin qu'elle les explose tous, c'est-à-dire tous ceux qui la vexaient en l'accusant d'être une calamité des enfers, se disait-elle parfois, ce qu'elle n'avait toutefois jamais fait par réserve, et afin que les rumeurs cessent de courir sur elle et qu'elle n'en devienne pas tout à fait aliénée comme ils voulaient probablement qu'elle le soit.

Parce que folle de rage, elle l'était véritablement.

Et elle ne voulait pas finir par être véritablement démente, voire complètement désillusionnée. Mais seule comme elle l'était à présent, c'était maintenant devenu plus que probable qu'elle terminât par passer par ce triste destin.

Cette folie psychotique qui lui permettrait de tout ravager, elle l'haïssait, et elle s'accusait alors davantage d'éprouver ces terribles ressentiments, ces impuissances et ces peines affreuses..., en outre ces chagrins tout à fait horribles qui la rendaient somme toute malheureuse. Qu'avons-nous à faire d'autre que d'haïr, lorsque nous détestons ? il n'est pas simple de résoudre la haine par la haine, puisque les deux sentiments dédoublés s'entrechoquent continuellement sous le coup de leurs lames et s'embrasent pour une ribambelle éternelle qui mène inéluctablement à l'assouvissement de sa vengeance personnelle, alias l'insatisfaction la plus absolue qu'un être humain de bonne mais aussi de

mauvaise foi peut vivre à l'intérieur de lui-même et ce, qu'importe le contexte précis ou l'époque au sein de laquelle il se retrouve.

Mais toujours, eh bien, elle continuait. Bien que moraliste dans l'âme, elle ne l'avait pas encore compris ni appris : *Maudits soient leurs faux-semblants et leur mauvaise foi !* jurait-elle souvent intérieurement, réellement excédée par leur indifférence et leur manque d'altruisme – ce qui était vrai et ce, malgré l'irrationalité de sa colère et de son dégoût pour les gens de cette espèce ou qui, tranquillement, devenaient comme eux. Et Mackenzie était malheureuse – fort malheureuse ! qu'on ose la traiter de cette manière. Elle méritait mieux que cela, non... ? Sinon, se dit-elle, elle ne pouvait se réclamer d'être entièrement humaine. Car effectivement, à qui l'on jette nos insultes et nos tristesses les plus creuses et les plus vides, sinon aux robots de la conscience ?

Bien qu'elle eût recommencé son fataliste roman, *La grande pauvreté des femmes et des hommes* (désormais : *L'immonde pauvreté et l'ingrate justice des Autres*), avec ce qu'elle se souvenait de lui, plus que jamais, elle devenait aliénée, peu à peu et sans qu'elle ne s'en rende le moins du monde compte, parce qu'elle avait été fortement influencée par ses propres démons intérieurs à cette époque décrite.

Je crois en le diable, se disait-elle. *J'ai la foi, je crois en le diable ; pour ce faire, je vais me venger de l'enfer des Autres à travers mes vies...*

Car folle à lier comme elle l'était à présent – *Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres* – tout le monde le voyait, excepté Gabriel Reid qui, sans le savoir le moins du monde, commençait à le devenir lui-même tranquillement mais sûrement, petit pas par petit pas, grand pas par grand pas.

Parce qu'en ce monde cruel : *Il n'existe pas de moment parfait.*

Toutes mes félicitations à Sartre ! hurla, démentielle, Dorothée Mackenzie, tout à fait cinglée, alors qu'elle se frictionnait les bras ainsi que les jambes au savon dans sa nouvelle cabine de douche, jusqu'au sang et à la folie... Ses bras rouges, sa fièvre de vengeance hallucinante : tout était aliéné autour d'elle, et pas rien qu'un peu.

Elle avait pu lire Nietzsche sur internet, et il disait qu'il fallait tuer les Autres, les inférieurs et les mauvais sangs, les traîtres et les infidèles. Mais quand on parle des Autres, ne faut-il pas, tout compte fait, les assassiner encore plus sauvagement et intelligemment que proscrit par le célèbre et dérangé moraliste, ces infernales créatures tout droit surgies de la Géhenne ? elle ne le savait pas encore ; mais elle commençait véritablement à délirer, et elle le continuerait sans doute jusqu'à sa mort.

Elle délirait complètement, tout en faisant des liens fort invraisemblables – Nietzsche et Jean-Paul Sartre étant des extrêmes, comme le nord et le sud, l'ouest et l'est, elle ne pouvait ainsi qu'être devenue folle pour apprécier ces moments haineux. Après tout, il est un dicton qui nous enseigne : *La haine, c'est le moment idéal qu'un être humain se trouve pour prendre le couteau et l'enfoncer profondément dans la chair d'autrui... Car de vengeance de soi-même il n'y a pas, sinon la honte de nous-mêmes après l'acte commis.*

Que voulez-vous ? et comme qui dirait, il n'y a pas mille façons d'haïr ; et de surcroît, de la bonne manière – ce que Dorothée savait plus que tout au monde.

•

25 octobre 2014

Le nom de l'université où Gabriel Reid allait, c'était – comme nommée auparavant – la Columbia University de la cité de New York, pour le compte de laquelle on y avait filmé de nombreux films américains et internationaux au cours des deux derniers siècles précédents ; puisque ce fut ici que l'art cinématographique s'était éveillé – à l'exception simple des frères Lumière en France, bien entendu, qui avaient inventé de toute pièce le cinémascope pour l'amusement de cet auditoire dorénavant appelé “publique” –, à l'ombre des gratte-ciels et des fils électriques de la General Electricity – énergie purement alternative, suite aux expériences menées par Nikola Tesla à la suite de l'invention du transformateur en 1888 par Lucien Gaulard – tapissant de leur laideur cette ville à l'air à présent pestilentiel et empoisonné, voire abandonné à toute cette pollution ambiante qui y régnait désormais, comble du malheur et du désordre, comble de désolation et de sainte réprimande de la part des écologistes. Ainsi, c'était à Manhattan que Gabriel Reid résidait, dans une demeure d'étudiants profitant de bourses internationalement reconnues par les institutions d'enseignement les plus en vogue – ce qui facilitait grandement ses résultats académiques, puisqu'il n'avait alors point à se soucier des coûts reliés à ses études primordiales pour sa science préférée, qui demeurerait la Physique ; du moins, pour le moment.

Il avait eu de très bons résultats à son test d'admission pour le programme de Sciences Physiques auquel il avait appliqué, ce qui lui avait permis de recevoir une récompense du ministère de l'Éducation des États-Unis. En plus d'être toujours calé en mathématiques et d'avoir eu plusieurs 100 % à la Frank W. Cox High School pour ses examens finaux, il

avait, somme toute, un avenir extrêmement brillant devant lui, comme nombre de scientifiques avant lui. On disait même de lui à la blague, parfois, à la Columbia University, qu'il avait le quotient intellectuel d'Albert Einstein et sa perception de l'univers, sa géométrie, sa complexité, son calcul et sa mémoire ainsi que, d'après son professeur le plus savant et le plus fou – un savant fou, somme toute –, l'ingénuité du très célèbre relativiste quant à ce qui pouvait ressortir de plus inattendu au sein de cet univers. Il en était à chaque fois extrêmement flatté – et c'en était peu dire compte tenu que ça faisait toujours gonfler de plus en plus son orgueil et son égo au fur et à mesure qu'il recevait de tels compliments encourageants ; voire, déterminants pour lui. Puisque dans le vaste monde de la science, il faut une bonne dose d'orgueil et d'inventivité pour y survivre. Mais ce qu'ils ne se doutaient tous pas, par contre, c'était que Gabriel Reid était atteint du syndrome d'asperger – de plus, avec une forte incapacité à socialiser avec les autres – ou ces *Autres* à lui, comme l'aurait entrevu par ailleurs Dorothée s'il lui en avait fait mention ; car il n'était vraiment pas dans le nature de Reid de se conter lui-même, même auprès de son amante, pour cause qu'il pouvait se montrer tantôt antisocial, tantôt amical et n'ayant guère plus de compassion qu'un orque se jouant d'un phoque sur la grève. MAIS OÙ ÉTAIT DONC LA LIMITE, SA *PROPRE* LIMITE ? il était d'ailleurs presque toujours stressé pour un rien ; mais pour l'instant, il ne le laissait pas trop paraître – ce qui se révélait à être extrêmement demandant pour lui ; et il lui fallait du courage pour ce faire, car il n'était pas une personne vaillante de prime abord, et encore moins du genre à être calme et à ne point se fâcher pour une cause qui, en fin de compte, n'en vaut pas la peine : c'est-à-dire les autres.

La folie..., la folie..., la folie..., lorsque la folie devient votre réalité...

Excepté que Gabriel Reid n'était pas encore tout à fait comme sa petite amie qui, quant à elle, se trouvait dorénavant en proie à la pire des singeries imaginables ; qu'il ne délirait pas à propos des gouttes d'existentialisme chez les gens avec une teinte maussade, voire syphilitique et complètement dépravée de Nietzsche. Mais ça, il ne le voyait pas du tout chez elle ; du moins, pas encore..., si ce n'est qu'elle était plus que parfois d'humeur changeante lors de leurs conversations téléphoniques ou physiques, c'est-à-dire réelles, et non comme la première forme de communication qu'ils utilisaient principalement puisque Reid étudiait désormais à New York à la Columbia, en outre électromagnétique.

Il ne voyait que la Dorothée Mackenzie que tout le monde avait vu dans le passé – c'est-à-dire le Masque recouvrant sa véritable personnalité...

Ou *Persona* – ce qui signifie littéralement en grec, prenant ainsi tout son sens : *Masque de la Personnalité*.

Et le remède – Catharsis – était encore à venir.

Sachant pertinemment qu'il était bel et bien asperger, il n'en avait même pas parlé à son amante Dorothée Mackenzie, craignant qu'elle ne se révolte ou ne s'offusque qu'il ne la lui en ait point encore parlé auparavant – et qu'elle le laisse ainsi, face à ses tourments et à ses angoisses, seul dans ses ombres et ses méandres intérieures, face à lui-même et à ses peurs les plus noires, face à son être qui, tout entier, virait sans s'en douter vers le néant. Généralement, il prenait au moins un cachet de Rivotril dans chacun de ses cours universitaires en Physique, afin de diminuer son anxiété ; ce qui fonctionnait pour le moment ; son psychiatre le lui ayant fortement recommandé suite à une crise de panique alors qu'il se trouvait en plein métro pour rentrer chez lui. Heureusement, personne n'avait alors perçu ou constaté ses angoisses, pas même ses mouvements involontaires et ses tics

faciaux, tandis qu'il criait réellement dans sa tête à y voir autant de gens, car il détestait véritablement les foules puisqu'il était un agoraphobe extrêmement irascible, mais également prudent quant aux humeurs du monde ; ne voulant de ce fait ne s'apporter pas plus de troubles qu'il ne lui en fallait réellement.

Car c'est ce que voulait Reid au plus profond de lui-même, après tant d'angoisses récessives : des problèmes, et pas rien qu'un peu...

(Cela dit, pour vous décrire davantage leurs caractéristiques, les asperger ont une démarcation dans l'échelle autistique au niveau de la socialisation et du comportement porté envers les autres. Ils peuvent être, s'ils ne prennent pas leur médication afin d'apaiser leurs troubles psychiques, tantôt amicaux, tantôt coléreux, voire violents et tout à fait irraisonnés. Dans la socialisation, à l'instar de quelques autistes purs, ils s'en sortent plutôt bien, malgré quelques comportements stéréotypés et leur immense désir d'être toujours porté vers leurs propres intérêts restreints, passant de cette manière plus inaperçus que les autres troubles de l'autisme, mais atteints de ce trouble neurologique quand même.

L'appellation ordinaire d'autiste qualifie les êtres qui, comme les aspergers, ont des difficultés au niveau de la socialisation, du langage, du comportement et des troubles associés : TDA et TDAH, TOC, TOP, trouble de l'anxiété, déficience intellectuelle, etc. Plusieurs associations peuvent être démarquées chez certains autistes, généralement une difficulté à gérer leur stress et à déterminer leurs éléments anxiogènes – ce qui était bel et bien le cas pour Gabriel Reid et ce, même s'il ne voulait pas du tout l'admettre au monde.

Car dans sa tête, il étouffait toujours, peu importe qu'il y ait un élément angoissant ou non...)

Son être tout entier, sans qu'il le souhaite le moins du monde, était d'ores et déjà dévoué aux inquiétudes et aux appréhensions les plus extrêmes. Il essayait toujours de se calmer avant de prendre son médicament contre l'anxiété dans ses cours mais parfois, c'était véritablement inutile et il le savait quand cela se produisait, quand cela advenait : lorsque ça lui arrivait, de péter réellement un plomb, quoique ce fut toujours dans son esprit ; du moins, pour le moment.

Trauma..., songea Gabriel Reid, en train de noter des formules mathématiques tandis que le professeur les révélait à voix haute à ses élèves. Ce qui se rapportait au cercle, en physique mathématico-expérimentale : radian (combien de fois le nombre pi – c'est-à-dire 3,14159... – passe dans un cercle, un jeu d'enfant), le ratio phi (nombre d'or (phi) $\approx 1,618$), la suite de Fibonacci (forme fonctionnelle $\Rightarrow x^2 - x - 1 = 0$), la spirale logarithmique ($r = ab^0$), le théorème d'Euler en arithmétique ($a^{y^n} = 1$), généralisation du petit théorème de Fermat où $x^3 + y^3 = z^3$... Bref, tout cela était vraiment hallucinant, avec le stress d'études que ça lui octroyait en plus, ainsi que la surcharge de travail demandé.

L'angoisse qui augmentait et qui ne cessait dès lors de s'élever jusqu'au paroxysme du possible et du supportable..., du moins, pour l'asperger nommé Gabriel Reid.

« Et n'oubliez pas : apportez votre équipement pour le prochain cours, car nous serons en laboratoire pour quantifier et déterminer ces formules », leur ordonna le professeur lorsqu'il eût terminé de donner sa classe ainsi que sa matière qui était très bien orchestrée, voire très bien organisée – du moins, d'après le maniaque Gabriel Reid.

Géométrie analytique, arithmétique compliquée et logarithmes, songea Gabriel Reid, tout en ramassant ses choses et en sortant de l'immense salle de cours digne d'un amphithéâtre de petite taille, ou bien d'un colisée miniature.

Persona, Trauma, Catharsis...

C'est alors qu'il vit le Masque ; qu'il vécut la Douleur ; qu'il vit son Remède. Par contre, celui-ci lui restait bel et bien inatteignable, tout à fait hors de sa portée et ce, où qu'il soit véritablement, caché au sein de ces ombres et de ces ténèbres totalement dépravées, qui n'arrivaient plus à filtrer la lumière du jour davantage tellement celles-ci étaient opaques, telles de réelles éclipses artificielles nous volant le soleil.

•

Les Visages de Dorothée Mackenzie : les Personnalités qui lui étaient chères – ou pas, qui le sait vraiment ? bien entendu, à l'exception de Dieu le Tout-Puissant.

Cela sauta aux yeux de Gabriel Reid lorsqu'il fit un face à face avec la fille qu'il aimait, alors qu'il sortait de son cours de mathématiques universitaires fort complexes ; et il fut tout à fait dérouté par la tournure qu'avaient prise les événements.

Les Visages..., voire les Masques de la Personnalité propres à son amoureuse, et qui tranquillement commençaient à l'agacer sérieusement..., il voulait presque la tuer !

Un : *Persona*.

Il ressentit alors une terrible douleur, subissant ainsi une souffrance tellement atroce qu'elle ne l'ait pas averti auparavant, telle une trahison innommable ; elle ne lui avait même pas dit qu'elle fréquentait désormais l'Université Columbia sise à New York – mais quelle trahison vivait alors Reid ! après tout, elle aurait juste pu lui envoyer un SMS..., un simple coucou “texto” de sa part lui aurait certainement évité d'avoir à présent si mal, d'éprouver tant de trahisons.

Deux : *Trauma*.

Et le remède..., ce dernier se trouvait fort loin de lui, totalement hors de sa portée. Il risquait maintenant d'exploser, littéralement, et pas rien qu'un peu. Et finalement, c'en fut sa fin, inéluctablement...

Trois : *Catharsis*, Les multiples Visages de V(...) ! de Dorothée Mackenzie.

Et par après, le rideau se baissa abruptement et alors ce fut le noir total dans l'esprit du jeune homme de presque dix-huit ans, cet étudiant aux facultés intellectuelles extraordinaires.

Sauf que maintenant, bien sûr, il savait qu'il avait été abusé et ce, même s'il était brusquement tombé inconscient, face contre terre, et que certains étudiants avaient contacté les services hospitaliers ainsi que les gardiens de cette école reconnue des quatre coins du monde, puisque son univers s'était désormais réduit à néant et que maintenant, réellement, il risquait de tout éclater et de tout renverser par-dessus bord.

•

Début octobre 2014

Dorothée Mackenzie était heureuse quant à la bonne nouvelle qu'elle avait reçue en début d'octobre de l'an 2014. Elle avait finalement réussi à pouvoir intégrer le cours de morale de la *Columbia University of New York* ! et elle avait même pu discuter avec le recteur éminent de la faculté...! Quel privilège avait-elle ainsi eu !

Son dossier – lui avait par la suite raconté le responsable des études après l’avoir enjointe par le courriel qu’il avait auparavant envoyé à Dorothée à l’appeler à son bureau – était un cas spécial, et la faculté avait désiré accepter son admission car dans son tout dernier relevé de notes, elle avait eu un A en anglais et un beau A+ à son cours de morale optionnel pour sa dernière année passée à la High School et ce, avant qu’elle ne s’asphyxie et qu’on lui diagnostique de l’épilepsie, et qu’elle soit fatalement admise à l’hôpital psychiatrique, internée par le système comme il se le devait. Même si elle n’avait pas passé les examens finaux obligatoires de son High School afin de graduer de cette dernière, lorsqu’elle avait appliqué pour le cours de morale à la Columbia University, selon ce que le directeur lui disait alors au téléphone, elle avait eu pas moins de quatre-vingt quinze pourcent pour le test d’admission. « Vous êtes une perle rare, miss Mackenzie, lui déclara alors le vieil Ernest Wilson. Vous me faites même penser à ma fille..., aussi brillante et intelligente, cette Rose ! dommage qu’elle n’ait jamais su terminer ses romans... Elle en a une tonne dans la tête, en plus de son travail d’architecte !

— Moi aussi, j’écris des romans, monsieur le recteur, lui révéla Dorothée Mackenzie. De très bons, même, si je puis me permettre..., sans pour rien m’en vanter néanmoins.

— Je n’en doute même pas, chère Dorothée, lui répondit-il. Vos romans parlent certainement de morale...? Et si oui, sous quelle forme ?

— Bien évidemment, qu’ils parlent de morale ; et d’existentialisme rationnel, plus précisément ! je remets à la fois Nietzsche et Sartre en question, afin que le meilleur d’eux en ressorte, avec une touche de Voltaire, de Simone de Beauvoir et d’Albert Camus par-ci par-là, entremêlé d’un peu de La Comédie Humaine de Balzac dans les passages les plus importants : synthèse de *La Peau de Chagrin* et du *Père Goriot*. Faut-il vous dire, j’adore

également la pièce *Faust*, écrite par Goethe lors de la fin de la Renaissance ; mais à court d'idées, je n'ai su lui trouver une place respectable au sein du pavé, si je puis me permettre de vous le conter... Après tout, il totalise environ sept-cent pages en plus de la deuxième partie de cinq-cents que je compte terminer d'écrire d'ici la fin 2015 ou au tout début 2016..., soit, en tout, plus de mille-deux-cents pages ! vous en rendez-vous compte... ? Le travail fut ardu, certes, mais je suis finalement décollée !

— Bien sûr que je le sais ; et vous devez être fort fière de vous !

— Pour sûr, même si j'ai eu quelques refus, la célèbre maison d'édition Knopf décide finalement de m'éditer en enchères et de clore celles-ci pour la somme de cent-milles dollars : tantôt, on va adorer ma morale pour des millions ! dit-elle, exaltée telle une borderline : enfin, c'est ce que je souhaite le plus au monde.

— Mes félicitations, Dorothee ! nous vous attendons pour la fin du mois d'octobre ; et nous avons hâte que vous fassiez partie de notre cohorte de finissants, car vous êtes véritablement une surdouée de l'existentialisme ! je pense que vous êtes bel et bien une moraliste en devenir, et ce n'est pas rien ! » Il agissait en cinglé tout comme elle. « Je sens que vous pourriez devenir une Jean-Jacques Rousseau, voire une Marcel Proust au féminin dans un avenir rapproché ! si bien sûr vous vous y mettez sur-le-champ. Votre destin semble tout tracé, à présent !

— Merci, monsieur le recteur, et à la prochaine ! », déclara-t-elle enfin et par la suite, elle raccrocha indubitablement et partit lire une fois de plus dans ses manuels savants.

•

25 octobre 2014

La nouvelle étudiante en morale Dorothée Mackenzie arriva le matin du 25 octobre 2014 avec tous ses bagages de livres scolaires, de stylos et d'épais cahiers de notes aux pages vierges et immaculées et au papier soyeux et chic, relié avec une couverture en cuir brun pur, doux comme du vélin, sachant fort bien qu'elle devait être la seule de sa classe qui avait dû prendre en compte la qualité de ses carnets pour que l'encre bleue, noire et rouge coule bien et vite sur ses grands feuillets, telle la fluidité de son existentialisme et de sa morale. Elle obsédait sur la qualité de ses outils de travail, révélant ainsi chez elle un passé trouble.

Enfin, elle était entrée et s'était installée sur l'un des tous premiers bancs du vaste auditorium au sein duquel son professeur – monsieur Herman ; d'origine allemande ; selon ce qui était écrit sur le synopsis du cours qu'elle avait lu et relu à sa maison – allait donner son cours comportant sur les morales rationalistes et significatives de Sigmund Freud, ainsi que sur ses théories psychanalytiques et psychologiques ; avérées et prouvées en tout état de causalité, en conséquences des observations sur les comportements typiquement humains par des thérapeutes et des chercheurs certifiés des quatre coins du globe ; comme quoi nous pouvons tous nous libérer des tribulations de notre inconscient en accomplissant sur nous-mêmes des cures psychologiques et profondément analytiques et ce, dépendant du degré qu'aura atteint notre folie car cinglés, nous le sommes à peu près tous selon cet intelligent professeur ; pour Dorothée, du moins, ce serait bien évidemment palpitant. Elle avait rêvé à ce cours durant tout le mois d'octobre ; avant et après le Thanksgiving, bien qu'elle ne l'avait jamais fêté ; et ce, depuis qu'elle avait reçu son emploi du temps à la

Columbia University en tant qu'étudiante au département de morale de la faculté et voilà que, désormais, elle était assise, ses carnets et ses crayons en mains, en train d'analyser les œuvres véritablement freudiennes portant sur l'inconscient et la sexualité infantile, ouvrages maints fois primés du populaire psychanalyste.

Contrairement à ce que Dorothée avait cru, elle ne fut ni choquée ni angoissée par cette analyse de la sexualité des pré-pubères – elle qui ressentait dans son esprit et dans son corps avoir été abusée et battue à la fois par son père et sa mère tandis qu'elle était encore une jeune enfant, ce qu'elle n'avait jamais révélé à la police, ainsi que ce qu'elle ne dévoilerait sans doute jamais à personne, puisque sa bouche, aussi longtemps qu'elle vivrait, resterait motus cousue quant aux atrocités vécues durant sa tendre enfance et adolescence tellement celles-ci l'avaient faite souffrir, et pour trop.

Même pas à ses amis proches..., à son seul et unique amour Gabriel Reid, Marianne Thomson, Feder Reagal, ainsi qu'à Sam et à Jack Fillion. Elle ne pouvait se le permettre : ça finirait par la détruire complètement... ; et rationnellement parlant, elle ne s'en sortirait pas le moins du monde indemne si elle osait ne serait-ce que s'en confier quelque peu.

Elle songea qu'elle n'avait pas informé Reid qu'elle était à la même université que lui, quoique dans un programme fort différent... Mais cela, se dit-elle, il l'apprendrait bien assez vite : dans sa folie, elle espérait que ce soit une belle surprise pour lui – bien que, sans qu'elle ne le sache le moins du monde à ce moment-là, ça ne le sera point et ce, même si toutes ses prévisions s'accordaient dans ce sens : la réalité, en vérité, sera toute autre, bien évidemment. En définitive, Gabriel serait tellement déboussolé qu'il sombrerait dans une psychose paranoïde en voyant sa belle à l'université, et se sentirait fort trahi par sa

bienaimée, si bien qu'il ne lui resterait plus que la noirceur de son propre déséquilibre psychique comme refuge...

Et dans le noir son amour – Gabriel Reid, soit dit en passant –, ne verra plus rien, sauf le visage effroyablement explicite et intrinsèque de son Mal et de son Aliénation personnels, les abjectes silhouettes de la perversion humaine qui longtemps et cruellement vous rongent de l'intérieur jusqu'à l'épuisement de vos forces mentales, c'est-à-dire jusqu'à votre propre ruine psychologique.

Car en ce monde, rien n'est plus fou que l'explosion spontanée à la fois de votre esprit et de votre identité. Parce que ce qui vous distingue de la bête est effacé à jamais ; et votre chair, votre sang et votre être ne se souviendra plus de ce qu'ils étaient naguère en soi : des humains ligüés contre l'idiotie, voire la stupidité de la discorde purement morale de nos bien-fondés et de nos raisons ; car après tout, nous, en tant qu'humains, nous sommes tous fous.

« Et puis ? avez-vous des questions ? demanda le professeur Hermann à toute sa classe, tout en prenant bien le temps de lisser sa moustache grisâtre de major avec ses deux longs doigts fins. Sur les exemples typiquement freudiens, comparaisons sexuelles, perversions de l'homme et dépravations reliées au sexe..., des exemplifications, somme toute ?

— J'ai une question, monsieur Hermann ! lui demanda un étudiant assis tout au fond de l'auditorium qui leur servait de classe à tous, son stylo bille fortement ancré dans sa main bel et bien levée et fermée.

— Pour sûr, lui dit-il. De quoi voulez-vous me questionner, dans le cadre de notre cours sur Sigmund Freud et ses théories sur la sexualité *infantis* ?

— Pensez-vous vraiment que monsieur et madame tout le monde pourrait accomplir de tels sévices et de telles dépravations pour se venger de leur propre enfance ou bien par pur plaisir animal, en nourrissant leurs besoins primaires des émotions de terreur et de souffrance de leurs victimes ?

— Excellente question, émit le professeur. Ma foi, vous me surprenez pour des étudiants de première... Je pense, pour tout vous dire, que dans la mesure du concret, l'homme et la femme sont des êtres particulièrement apprêtés pour mal utiliser leur libre-arbitre si cela est ce qu'ils désirent véritablement. Ils peuvent devenir complètement égoïstes et ainsi ne plus faire attention aux autres, sauf à leurs proies auxquelles ils peuvent montrer si ce n'est leur plus profond irrespect, leur cruauté intersidérale, voire leur envie de les assassiner sauvagement. La vengeance, c'est un sentiment : nous ne nous vengeons pas pour rien. Si l'homme commet une dépravation qu'il sait qu'il se ferait haïr par sa femme, alors soit : il s'est bel et bien vengé d'elle. Mais cela commence tout jeune, habituellement, avec le complexe d'Œdipe mal géré et l'orgueil tout mêlé, nous entraînant ainsi dans une lutte avec notre père ou avec notre mère, ce qui s'achève souvent par la fin de toute notre chaleur humaine ; et c'est là où, pour la plupart, que commence réellement notre plus totale froideur : car telle est la voie que plusieurs d'entre nous empruntent, soit celle de la facilité, et non de l'acceptation des autres. Cette apathie, elle est morale, pour ainsi dire, car il n'y a pas de chose plus inhumaine que l'immoralité de soi-même. De cette manière, je pense que certains hommes et certaines femmes sont voués à l'échec s'ils ne s'aperçoivent pas de la réalité : nous ne pouvons point régler nos problèmes en soumettant les autres à la torture émotionnelle, après tout, et en nous prenant pour d'autres.

» Sur ce, ce sera tout... Apportez votre manuel sur l'existentialisme pour le prochain cours, puisque nous parlerons du Jean-Jacques Rousseau de *L'Émile* – lorsque l'auteur nous demande : *Si l'on nous offrait l'immortalité sur Terre, qui est-ce qui accepterait ce triste présent ?* – à la Simone de Beauvoir de *Tous les hommes sont mortels*. Également, nous verrons comment cela aura marqué les pensées de Sartre et de Beauvoir tout en influençant leurs théories politiques socialistes au courant du XX^e siècle. Bref, je vous souhaite une belle semaine... »

Alors, en sortant de sa classe et en marchant tout le long du corridor de la faculté de Morale qui attenait aux salles de cours de Physique Élémentaire : après les avoir fermés l'espace d'une seconde dans le vaste couloir, DOROTHÉE MACKENZIE OUVRIT SUBITEMENT LES YEUX, TOUTE ÉBLOUIE PAR CE QU'ELLE CONSTATAIT DE SA CONSCIENCE PROPRE ET DE PAR SON REGARD, UN ÉVÉNEMENT TOUT À FAIT INATTENDU.

•

C'est infernal..., songea Gabriel Reid, tout en étant comme dans une sorte de coma temporaire. Il pouvait entendre parfaitement les autres mais point leur parler, ce qui se révélait à être extrêmement frustrant pour lui bien qu'il avait toujours été dans sa petite bulle personnelle en cas de besoin, d'aussi loin qu'il pût s'en souvenir, d'aussi loin qu'il pût s'en remémorer. Il sentait qu'on se mouvait autour de lui, comme pour lui venir en aide ou bien pour lui nuire, il ne savait pas trop ; enfin, c'était quelque chose pour lui à vivre, si bien qu'il ne savait plus exactement qui il était vraiment, ni ce qu'il devrait évidemment

faire : car il ne ressentait plus rien, si ce n'est de son glacial hiver intérieur. Tout avait été laissé à l'abandon dans son esprit : tout était subitement disparu.

C'était clair comme de l'eau de roche : il ne s'était surtout pas attendu à voir son amoureuse Dorothée ce jour-là du 25 octobre 2014 à la Columbia University..., et, surtout, avec un paquet de livres et de carnets scolaires en plus de manuels volumineux portant sur le tout premier psychanalyste Sigmund Freud, créateur de cette même médecine analytique, et qui avait même écrit la préface des Frères Karamazov de Dostoïevski en allemand, célèbre auteur slave d'avant la Révolution Russe. Dorothée avait trompé son amoureux ; elle s'était inscrite à la Columbia University sans ne serait-ce que lui en parler ou lui en discuter, ou lui expliquer le pourquoi de cette trahison ; en plus, d'après ce qu'il avait pu voir avant de sombrer dans l'inconscience, c'était au programme de morale de l'Université de la Big Apple qu'elle avait appliqué – et lui-même ne connaissait pas du tout cette partie d'elle, qu'il s'appêtait dorénavant à découvrir... Elle, en tant que pseudo-moraliste mordue de textes tous plus logiques et implacables les uns que les autres, tous plus rationnels que cette petite personne égocentrique nommée Gabriel Reid, asperger de profession.

Et elle semble avoir changé, tout à coup : elle est devenue subitement plus mature et étincelante, voire plus capable de se distinguer des autres, et elle s'est achetée des lunettes afin de mieux voir ce qui s'enseigne dans sa classe, sur le large tableau vert garni d'inscriptions et de théorèmes morale-psychologiques fournis par leur professeur prétendument savant – celui-là même qui, désormais, éduque ses étudiants à l'aide du mouvement de sa craie tout en parlant magistralement de sa bouche bavarde. Je n'ai plus aucun doute, se dit Reid : plus assurée, elle l'est devenue, en plus d'une touche de je ne

saurais quoi encore qui la magnifie encore plus..., mais elle m'a trahi hypocritement, bon sens ! que dois-je faire...? Je ne le sais pas ; du moins, vraiment pas... Mais dites-moi : que dois-je ; ou devrais-je ; faire pour obtenir ma revanche sur elle ?

En vérité, il ne pouvait rien y faire. Après tout, il était dans le coma ! et se sortir de ce sommeil abrutissant à ce moment-ci signifierait pour lui de développer de lourdes séquelles autant psychologiques que neurologiques qui le mortifieraient sans doute à jamais par la suite, ce qu'il ne désirait pour rien mais rien au monde.

Dans la vie, rien n'est à craindre, tout est à comprendre. Cette phrase est de Marie Curie, récipiendaire du prix Nobel de physique et de chimie respectivement en 1903 et 1911. *Plus que jamais, songeait Reid, j'ai besoin de comprendre cette morale. Car dans la vie, il ne faut rien craindre et surtout comprendre, et avoir conscience de notre savoir, en outre de notre connaissance élémentaire.*

Plus facile à dire qu'à accomplir pour lui, sans le moindre doute. Bien qu'il comprenait fort bien le sens de cette phrase, il ne savait toutefois en appliquer exactement son objectif et sa morale littéraires, pour tout dire, parce qu'il en était incapable ou, tout simplement, parce qu'il ne le voulait certainement pas.

Et il fallait, pour ce faire, détenir beaucoup de volonté – ce qu'il n'avait pas encore, bien évidemment et ce, pas pour n'avoir point essayé auparavant. La détermination, après tout, est l'art absolu et impitoyable de se faire dire non, mais de s'encourager personnellement à accomplir un travail relevant du commun des hommes.

Après tout, en vérité, il n'était qu'un tout petit marmot...

Et subitement, on commença par le tirer par les bras, puis à l'amener avec ces derniers en plus de ses jambes. On l'attacha solidement sur une civière et, partant de la Columbia

University à l'intérieur d'une sorte de gros véhicule banalisé, ses yeux boursouflés et sa tête excédée par toutes ses douleurs à la fois psychiques et physiques, ses tempes qui le faisaient atrocement souffrir, sa sueur chaude comme de la lave et aigre comme un fruit trop mûr, il arriva en compagnie des ambulanciers à l'urgence d'un hôpital de la grande ville de New York. Brutalement, on le poussa et on l'amena en bloc opératoire, sans prendre aucun risque inutile puisqu'il était à présent devenu un péril pour toute la société New Yorkaise de l'Université. Toutes ses perspectives d'avenir étaient désormais réduites à rien et bonnes pour remplir les décharges de la ville.

•

25 octobre 2014 – Ce qui s'est véritablement passé

L'amant de Dorothée Mackenzie Gabriel Reid avait craché par terre et avait frappé un étudiant, puis l'avait tué avec une sorte de large couteau de cuisine qu'il avait depuis tout ce temps dissimulé sous sa manche de chandail sans que l'on puisse savoir comment exactement il avait pu l'emmener au sein de l'enceinte de l'école – avec les détecteurs de métal à l'entrée de la Columbia University de New York réagissant à la moindre molécule, voire particule métallique ; surtout pour le département des Sciences Physiques ; même lorsqu'il s'agissait juste de simplettes lunettes grises. Étonnamment, la machine avait eu un bug informatique, et n'avait guère su prévoir ce qui allait arriver à ces deux étudiants de la faculté des sciences : l'un trépassé sur le sol, la mare de sang se répandant comme une peste dans les couloirs et le rongeur qui, pour sa part, meurt du poison de ses

nombreuses tiques ; l'autre, sombré dans une sorte de délirium quelconque qui l'avait fait s'endormir brutalement après quelques secondes uniquement, le couteau qu'il avait pris pour accomplir son crime ayant alors revolé dans ce terrible liquide pourpre et visqueux, qui s'étendait jusque sur le plancher des toilettes des hommes et des femmes toutes proches – la mort planant ainsi, telle une ombre effroyablement maléfique, sur le bâtiment scolaire de l'Université : ç'avait été alors la cata, pour ainsi dire, à la fois pour les forces de l'ordre ainsi que pour la direction – ce qui comprenait tous les recteurs ainsi que les doyens choisis – de l'une des plus grandes institutions d'enseignement des États-Unis d'Amérique.

LA MORT ! et l'impuissance de la vie – quelle jouissance avait alors vécu le meurtrier nouvellement, ignominieusement et si ténébreusement baptisé, telle une ultime irrévérence envers Dieu notre Créateur – ou pas, qui pourrait bel et bien le savoir réellement en ce bas-monde qui est le nôtre ? Il s'était fait mal – et n'avait rien senti du tout ; il s'était mutilé, et en avait même été un supplicié de fluide pourpre vital – quelle belle et douce sensation ! même, quelle délectation... ! La douleur ne lui faisait dès lors plus rien – il n'en ressentait plus lors les effets, libéré de la cruauté manifeste de la méchanceté de ce monde, comme un assouvi du meurtre et de la testostérone ! C'était si *cool* de pouvoir se gorger ainsi de la souffrance des autres ! et dans l'ambulance, on l'avait ceinturé de force et on lui avait injecté précipitamment des sédatifs afin qu'il se calme, puisqu'il avait l'air de vivre un véritable délire..., et ce, bien qu'en réalité, il ne s'était pas rendu compte le moins du monde de ce qu'il avait perpétré ; il avait été en psychose, voilà tout – voilà tout ce qu'il était à présent : un monstre de péchés.

« Dissociations gravissimes de la personnalité, avait alors jugé le psychiatre à son arrivée au New York Presbyterian Lower Manhattan Hospital. Il faut l'opérer tout de suite,

et très efficacement – car à présent, sa santé mentale ne tient plus qu'à un fil ! dépêchons-nous pour sa condition psychique ! »

Et c'est ainsi qu'on l'avait rendu encore plus fou en le lobotomisant, c'est-à-dire en coupant drastiquement de tout petits nerfs au sein de sa boîte crânienne, reliés à son cerveau, parties intégrantes de son existence et de sa conscience, qu'on lui avait horriblement ôtés pour l'éternité. Voilà ce qui alors, avait provoqué la haine qu'il avait désormais pour ce monde. Il ne le supportait plus ; même, il le détestait et il le haïssait de toute son âme... Malheur à celui qui éprouve de tels ressentiments ! car cela, vraiment, ne nous mène à rien d'autre qu'à l'usufruit d'une douleur vaurienne encore plus atroce et torride qui, par la suite, mène jusqu'à notre propre mort, voire à notre ruine existentielle. Qui est Dieu et Tout-Puissant, à part Un-Seul Être ? évidemment, vous ne l'êtes pas ; et moi, en tant que narrateur "anonyme" de ce drame tragique, je le suis moins encore.

Car voici ce que me dit ma conscience : qu'il est beau de se délecter, mais point de tout ce qui a rapport à la souffrance physique, mentale ou spirituelle des autres que nous chérissons parfois malgré notre conscience afin d'agir avec paix. Mais écoutez cette voie, celle de la vérité et qui sonne vraie : aimons-nous coûte que coûte, car les temps avancent de plus en plus et advienne que pourra, que nous le voulions ou non, nous pourrions périr d'une minute à l'autre si nous subissions précipitamment sur nos frêles têtes apeurées les assauts incessants et discontinus des obus capables de percer les plus profondes barrières entre la vie consciente et le meurtre gratuit tels des bombes de réelle malfaisance, mais aussi entre le simple démolissage d'édifices et le pur assassinat de pauvres âmes injustement victimes de ce genre de cruauté malsaine et "typiquement charitable" pour

ceux qui veulent accomplir ce genre de méchanceté dont nous pouvons nous-mêmes dès à présent en observer l'horreur.

Et qui n'a pas entendu dernièrement, c'est-à-dire récemment : mais dans quel monde nous trouvons-nous, tels des prisonniers de cette guerre que le Mal ravageur met en rogne ? malheureusement, à peu près tous ceux qui nous entourent le savent déjà : la scène de ce monde s'est drastiquement transformée. Prenez par la voie de la direction divine : peut-être celle-ci vous guérira-t-elle de vos maux... ; et quant à Gabriel Reid, lui, il ne s'était jamais donné ce choix. Car il faisait partie de ce monde, de cet univers impur aux désirs sanglants traversant toute chair qui se meut sur ce verdoyant jardin créé, et Dieu le sait sans nul doute tout autant que moi, l'anonyme écrivain.

Malheureusement, d'ailleurs, on l'avait rendu à présent encore plus fou qu'il ne l'était déjà : les gènes archaïques prenant alors la place des bons et essentiels à toute protéine d'humanité, c'est-à-dire de ceux qu'on lui avait méchamment ôtés pour le changer drastiquement en monstruosité et transformant ainsi sa tristesse, ses émotions les plus basiques, et même sa colère en réelle haine intersidérale déployant de facto toute sa force et sa puissance vers les plus lointaines et mêmes étoiles que nous pouvons pour l'instant observer avec notre plus récente technologie spatiale, voire tout à fait démesurée, atteignant dès lors des sommets extrêmes à chaque fois que Gabriel Reid pétait décidivement un plomb : ce qui, à présent, était toujours catastrophique pour lui ainsi que pour tous les autres alentour de lui, et donc pour le monde en entier et l'interstellaire de surcroît – car à sa soif sanguine s'agitait désormais ses agglutinogènes meurtriers et extrêmement psychopathiques... Telle était désormais la triste réalité, sa propre réalité : le fait atroce et salace de rêver à détruire ce monde une bonne fois pour toutes ainsi que

tout ce qui se trouve en lui et qui vit grâce à lui et à Un-Seul en fin de compte : Dieu LUNIQUE, ou Le Créateur et Tout-Puissant Lui-Même.

•

25 octobre 2014

La toute nouvelle étudiante au programme universitaire de morale de la Columbia University Dorothée Mackenzie n'en revenait tout simplement pas : elle ne pouvait pas y croire, car c'était beaucoup trop pour ses yeux et pour sa conscience : c'en était décidément *trop* pour elle.

Et elle en pleurait tellement c'en était irréel, tellement cela relevait de l'impossible, voire de l'in vraisemblance la plus pure qui puisse exister : comment ferait-elle, alors qu'elle désespérait autant ? elle n'en avait vraiment aucune idée.

Son amoureux Gabriel Reid avait perpétré un meurtre, un vrai assassinat..., exactement comme sa mère, à peine un mois auparavant, en avait commis un sur son propre père et ce, bien que Dorothée ne les aimât point particulièrement ; en vérité, c'était à peine si elle pouvait se dire qu'elle les détestait, puisqu'elle les haïssait plus que tout ce qui existait en ce monde – à part les plus vils, bien entendu. Elle ne les appelait jamais par leurs prénoms, se gardant strictement de les appeler ainsi, et elle les nommait plutôt “maman” ou “papa”. En définitive, elle n'avait jamais appelé sa mère *Linda* et son père *Henning* ; en fait, depuis qu'ils avaient commencé à la brutaliser... Mais de ceci elle n'en parlerait

jamais à personne : car, comme vous le savez, elle renie totalement son passé, mais accepte conditionnellement son présent.

Psychanalyses ce qui s'est passé, et pense-y fort..., se dit-elle à elle-même afin de parvenir à savoir si Gabriel Reid était instantanément devenu fou tout comme ses parents ou s'il était raisonné et plein de bon sens, malgré qu'elle en doutait fort, à présent qu'il pouvait avoir réellement commis un meurtre de sang-froid puisqu'elle n'avait pas aperçu de haine ni de méchanceté dans son regard..., comme si ce n'avait été pas du tout prémédité ; comme si dès le départ, il s'était agi d'une simple erreur humaine, d'une transgression des plus profonds des principes moraux sans pourtant y accorder de valeur : car Mackenzie ne voulait pas souffrir davantage. En réalité, elle voulait comprendre ce qui s'était réellement passé afin d'excuser son amoureux – et ce, inéluctablement, même s'il était vraiment devenu un tueur ce jour-là du 23 octobre de l'an 2014.

Car dans la vie, tout est à craindre, et rien n'est plus à comprendre..., on peut aussi l'arranger comme cela si l'on veut, pour notre plus grand plaisir malsain : la phrase de Marie Curie transfigurée pour satisfaire et combler nos peurs les plus profondes ; c'est-à-dire nos angoisses les plus grandes, afin que tout soit bel et bien conforme à notre vision psychopathique des choses existantes.

Car en ce monde tordu, nous avons grandement besoin d'une morale digne de notre raison afin de pouvoir y survivre – et ce, que notre conscience soit bonne ou mauvaise. Puisqu'il n'existe pas d'exactitude pour la morale. Là où on vogue, on perd peut-être toute notion de ce qui existe réellement..., enfin, peut-être, car ce n'est après tout qu'une simple théorie. Qui sait ? l'esprit de Dieu sera peut-être sur nous en temps voulu afin de nous expliquer certaines évidences plus en détail.

La folie ! et un meurtre commis de sang-froid au sein de la Columbia University..., quel sort atroce s’y était-il alors abattu, laissant pour mort extrêmement atrophié un étudiant d’origine anglaise qui s’était inscrit au programme de sciences physiques afin de suivre ce cours aux États-Unis, et pour dément – ou pour démon – un asperger américain aux gènes très probablement meurtriers et dignes d’être traités de toute urgence chez les fous, même si Dorothée savait que les toubibs ne pourraient rien y faire.

Car on naît ainsi, et on déprave encore plus dans ce sens-là une fois que le pouvoir obscur prend de plus en plus racine en vous et ce, à mesure que vous grandissez mentalement et que vous vous préparez pour tuer tout d’abord votre petit animal de compagnie maigrichon, puis votre voisin de la maison d’à côté qui pourtant n’a même pas pu répondre au téléphone lorsque le tueur s’est quant à lui manifesté en entrant par effraction chez lui... Rien, en ce monde, rien n’est à comprendre ou à analyser concernant le comportement irrationnel et fort imprévisible des assassins, eux qui commettent leurs crimes par simple pulsion et par pure jouissance de voir l’autre souffrir et d’ainsi se délecter de leurs supplices d’agonie ; qu’ainsi, Dieu au Ciel prenne soin de leurs âmes meurtries, car elles auront sans aucun doute grande nécessité de Son réconfort. Car si vous ne voulez pas devenir comme eux, ne cessez pas d’être des hommes, et empruntez le bon chemin ; car comme dirait Tolkien et ce, même si nous ne nous accordons point avec tout ce qu’il fit : “La Volonté du Mal ruine souvent le Mal”, puisqu’ainsi va le cours de notre destin, ainsi que celui du monde, si nous voulons tous sombrer et mourir complètement déraisonnés et devenus cinglés par la salissure de nos péchés les plus atroces et intrinsèques, c’est-à-dire de nos plus inhumaines passions. Nul n’est épargné par la colère de l’Univers parce que ce dernier nous regarde continuellement – et n’en

doutez pas le moindre instant, si vous voulez poursuivre de manière saine votre existence en cette Terre.

Car si vous vous laissez faire, vous serez des corrompus aux yeux et au sus de tous, et alors on vous jugera à un moment ou à un autre de votre vie pour vos souillures. Puisqu'après tout, n'est pur celui ou celle qui emprunte la mauvaise voie et qui navigue ainsi avec une conduite moralement néfaste pour ses frères ainsi que pour ses sœurs, ces individus qui, pour autant qu'on connaisse l'étendue de leur volonté, marchent dans la route du bonheur et de la lumière afin de prospérer tous ensemble d'une même et saine joie, du moins en général. Car des exceptions, il y en aura toujours parmi ce monde et ce, quoi que l'on puisse bien en dire.

Ainsi, faisons notre chemin juste tous ensemble, pour qu'ainsi le monde arrête de violenter le monde.

Jurons-le ! promettons-nous de pacifier les cœurs impurs de ces gens !

La violence sur autrui, c'est comme les Dix Plaies d'Égypte lancées sur un pauvre vieux fermier qui ne le méritait pas car fervent de la pureté, il surveille chacun de ses pas et de ses actes, afin de ne pas contourner la juste route toute tracée devant lui. Et malheureusement pour nous tous, de la violence, il y en a partout à présent – dans toutes les sphères de notre quotidien –, et voilà que notre jardin se voit dévasté par l'enfer produit par la discorde, le Mal, le désordre ainsi que par les lois infondées de ces gens ayant appris, depuis leur plus jeune âge, à être radicalement injustes et cruels envers leurs congénères..., puisqu'il n'y a pas de plus grave faute que de ne pas pardonner à autrui ou bien, accomplir le Mal pour le Mal.

Mais peu importait, désormais : Dorothée se sentait incroyablement vide, comme si on lui avait ôté tout son sang..., comme si Gabriel Reid avait perpétré un meurtre gratuit – ce qui était bel et bien le cas, à son plus grand désarroi et ce, même si elle ne voulait pas trop y songer ni même y réfléchir : puisqu’elle ne désirait tout simplement pas y croire pour l’instant. Mais la seule pensée qu’elle avait à cet instant, à présent, c’était que son amoureux l’avait forcément accompli dans un excès d’aliénation et de délire ; car elle ne l’avait jamais connu ainsi, et elle ne l’avait jamais non plus être ainsi : lui qui était si doux de nature et si gentil.

Dans le corridor de l’université, près d’où la flaque de sang s’étendait désormais en véritable mare pourpre, voire tout à fait nauséabonde, sur les carreaux du plancher en céramique blanche liant les locaux des deux facultés – et les autres étudiants ainsi que les professeurs, témoins officiels de la scène, ne surent jamais pourquoi Mackenzie eut alors une telle réaction affreuse, affichant de plus leur dédain à la voir sangloter, ne la pardonnant manifestement point de la voir éclater devant leurs propres yeux qu’ils disaient et affirmaient être purs de toute pureté –, Dorothée pleura toutes les larmes de son jeune corps frêle, anéantie par ce qu’elle avait vécu, tout en voyant que personne alentour n’était ici pour la reconforter, uniquement que pour la regarder avec vaine incompréhension à son sujet et indisposition, voire rejet complet, de sa misère actuelle... Quelle tristesse vivait-elle alors, sans que personne ne vienne la consoler ou lui dire des mots rassurants.

Le monde dans lequel on vit, il est décidément dénaturé de tout amour et respect profond les uns pour les autres ! comment pouvons-nous ne pas être outrés devant la scène mondiale que l’on voit déraiser d’heure en heure ?

Alors, tandis que Mackenzie se chagrinait de toute son âme, on amena les deux corps à l'hôpital, l'un mort et l'autre vivant, cependant que le dernier des deux – c'est-à-dire Gabriel Reid – semblait visiblement dans une sorte d'état second. Toutefois, il fut aussitôt apaisé lorsqu'on lui administra de force des sédatifs puissants et intraveineux afin qu'il sombre dans le sommeil d'une brique et qu'il n'en ressorte pas avant quelques temps, si ce n'est jamais – du moins, la médecine l'espérait sans doute maintenant ; puisqu'un monstre avait été produit par le monde.

•

Fin octobre 2014

À l'hôpital de Lower Manhattan, les plafonds étaient blancs et les murs aussi : Gabriel Reid se trouvait en salle d'isolation, enchaîné sur son lit à l'abjecte manière d'un vil cobaye scientifique servant à de multiples expériences. Assez pour affirmer qu'il haïssait la psychiatrie. D'ailleurs, il avait servi à la science, cette journée-là du 25 octobre 2014, puisqu'on l'avait lobotomisé afin qu'il n'éprouve plus rien, excepté la haine et le désir atroce de vengeance qu'il ressentait maintenant absolument comme tous les autres lobotomisés, c'est-à-dire comme tous les autres opérés injustement et dans le secret médical : puisque maintenant, sauf en de très rares occasions – c'est-à-dire, dépendant des États du plus grand pays capitaliste au monde –, il était inconstitutionnel qu'une telle opération se fasse au sein même de la boîte crânienne de leurs patients, même pour les plus débilement violents.

« On m’a ôté la vie ! », cria une fois de plus Gabriel dans son isoloir immaculé tandis que l’infirmière venait encore, comme lorsqu’il témoignait une forme d’agressivité quelconque, lui injecter un sédatif basique afin qu’il tombe dans le sommeil le plus rapidement possible et ce, sans lui faire d’ambages : car son agressivité ne s’était pas tout à fait tue.

On lui avait ôté ses barrières... Maintenant, les gènes de meurtrier dans ses veines pouvaient prendre la relève, plus forts et primitifs que jamais ; car on leur avait peut-être octroyé l’immortalité au sein de son être, qui sait ?

Un jour, très inexplicablement, il avait réussi à se délier de ses chaînes, soit celles qui le rattachaient affreusement à son lit extrêmement inconfortable. Ensuite, il avait foncé dans la porte et l’avait poussée d’un puissant coup de pied afin que les gonds de cette dernière se brisent et qu’ainsi, il puisse indubitablement s’enfuir. Il avait à peine atteint le fond du couloir qu’on l’immobilisa sérieusement, et qu’on lui injecta un autre de ses somnifères très efficaces. Et alors, il dormit pendant des jours jusqu’à temps que sa gorge fut sèche et que son estomac fut vide, qu’il fut sous soluté et qu’on le força à manger drastiquement, une cuillerée de patates en poudre de la main droite et de l’autre, des carottes pour trop sucrées, le tout habillé en simple et coriace camisole de force prescrite pour lui par le médecin-chef de l’institut psychiatrique du New York Presbyterian Lower Manhattan Hospital, un autre fou à lier de toubib qui ne voulait que son mal, et jamais son bien.

Désormais, il savait qu’il était vraiment leur prisonnier pour un bon bout de temps. Il fallait qu’il trouve absolument une façon de se suicider coûte que coûte, qu’importe le prix qu’il en aurait à payer après sa mort..., mais il n’y avait rien dans le service ; et surtout pas

dans la chambre d'isolement nette où il se trouvait ; pour se trancher les veines de l'avant-bras ou se rentrer un crayon dans le cou afin de transpercer les jugulaires et qui sait, peut-être même l'aorte, pour ainsi se délecter du jet pourpre qui en découlerait et de voir sa vie vite ment passer devant ses yeux telle la vaine existence qu'il avait réellement vécue tout du long qu'il avait été en chair et en os, toutes ces images damnées pour l'éternité et même, plu loin encore. Malgré tous ses efforts, c'était vain – ce qu'il reconnaissait à présent, forcé d'admettre sa triste et pauvre condition de fou à lier selon ce que les psychiatres pensaient réellement de lui, et peut-être lui-même de lui-même. *Oui, fou à lier...*

Ainsi, serait-il en mesure de s'échapper un jour de cet endroit morbide et sans couleurs, c'est-à-dire vide comme tout ce néant qu'il avait à l'intérieur de lui ?

•

Début novembre 2014

Désespérée à force d'essayer, Dorothée Mackenzie n'avait pas pu encore aller voir son amant ; qu'elle aimait encore malgré qu'il eût tué un être humain ; puisque le chef-médecin du département de psychiatrie du New York Presbyterian Lower Manhattan Hospital le lui avait fortement déconseillé car, lui disait-il, son patient Gabriel Reid revenait tout juste d'une lobotomisation extrêmement épuisante ; et ce dernier nécessitait d'ailleurs plus d'attention que tous leurs autres patients réunis puisque sa violence avait monstrueusement augmentée ces temps derniers.

Mais quelle injustice !

« Il est lobotomisé ! », s'attristait Dorothée à chaque fois qu'elle y pensait lorsqu'elle était chez elle, et non à l'Université, là où on l'avait regardée avec indifférence lorsqu'elle avait pleuré toutes les larmes de son corps fragile. Et même, comble de l'absurde et de l'illogisme, sans aucune compréhension pour sa situation – ainsi que pour sa peine –, les gardiens de sécurité l'avaient mise dehors de l'Université, cette journée-là du 25 octobre 2014, alors que le meurtre sordide du jeune étudiant anglais avait été perpétré, sans se chagriner ne serait-ce que de l'état auquel se trouvait la nouvelle étudiante du programme de morale de la Columbia University ou se demander pourquoi elle avait bien pu réagir de cette manière... De plus, elle avait appelé le recteur, qui lui avait fait part de sa tristesse quant à la condition dans laquelle se trouvait Dorothée ; et ainsi, il lui avait solennellement juré de sermonner fortement les gardiens de sécurité pour leur manque d'empathie et de considération envers les autres – délits qui, lui promit également le doyen de la Faculté, seraient passibles de leur congédiement et ce, sans la moindre des façons. Elle ne put alors que le remercier, sachant fort bien qu'elle possédait depuis qu'elle était rentrée à cette université un protecteur loyal, si ce n'est d'un nouveau père à ses yeux et ce, bien qu'il ne fût plus du tout dans la fleur de l'âge et que sa fille – Rose Wilson, d'après ce qu'il lui avait raconté – avait peut-être maintenant une quarantaine ou une cinquantaine d'années vécues en cette Terre sur son sol. *Ils ont été si chanceux de ne pas penser au suicide au moins une fois dans leur vie, songea-t-elle. Car ce monde est véritablement rempli de méchancetés réellement atroces et d'inhumanités plus que sordides – exactement comme le fait qu'ils ont lobotomisé mon amour..., la tristesse fait partie intégrante de nos vies ! À présent, nous ne sommes plus à l'abri de rien !*

D'ailleurs, plus que ce qu'elle pourrait croire présentement. Puisque le chagrin, tel un fleuve gigantesque, rassemble toutes les peines que nos existences individuelles conçoivent..., et nul ne peut et ne pourra jamais le nier, car il s'agit précisément d'un fondement logique et inévitable de la Création.

La Terre, où nulles choses ne sont aisées ; où le Mal règne en profondeur jusque dans les gisements du pétrole planétaire.

Elle s'était rendue à la Columbia University pour l'un de ses cours, un pluvieux jour du début du mois de novembre 2014. Elle avait pris des notes et avait presque rempli la totalité d'un épais carnet feuilleté de trois-cents pages. Cette classe avait duré quatre heures, puis elle s'était dirigée vers le café étudiant de l'université afin d'en prendre un correctement torréfié pour arriver à se détendre et pour mieux psychanalyser son état de chagrin, comme le leur avait conseillé leur professeur de morale durant l'un de ses cours extrêmement intéressants portant sur la matière appelée "Tristesse Cognitive".

Son café, il était à peine amer mais il restait très corsé, comme elle aimait le prendre, avec un léger soupçon de lait frais ou de crème dix pourcent. Elle aimait le goût de son café, et ne put que s'en commander un autre tout de suite après l'avoir complètement avalé : elle était toujours aussi avide de café depuis que son amour était littéralement emprisonné en psychiatrie à l'hôpital de Manhattan, décision des psychiatres qu'elle trouvait pour trop exagérée et qui démontrait chez eux leur irascible égocentrisme... Mais ce qu'elle ne savait pas, c'était qu'il valait mieux que Gabriel Reid soit réellement emprisonné en psychiatrie plutôt qu'en liberté dans le monde ; car qui sait maintenant quelles atrocités il pourrait bien commettre, à part Dieu ? il n'y a, somme tout, jamais eu de personne avec ce genre de savoir vivant en chair et en os en cette Terre – et il n'y en aura sans doute jamais.

Je suis aux prises avec cette drogue, mais je n'y peux rien..., puisque je l'aime trop !

songea-t-elle sur le moment, tandis qu'elle brassait sa troisième loupée de lait dans son café dans un intervalle déraisonnable d'à peine quinze minutes et trente secondes, risquant ainsi d'atroces brûlements d'estomac. Mais qu'importe, lorsque son cerveau en réclame autant ? qu'importe, si elle en avait *réellement* le besoin vital et viscéral ?

Et c'était bel et bien sa seule consolation pour l'instant – du moins, pour ce qui en était du fait que son seul et unique amour, Gabriel Reid, était hospitalisé en psychiatrie.

Sortant du stationnement de l'université avec sa voiture nouvellement acquise au début du mois d'octobre, elle prit par la route pour rentrer à sa ville natale pour la fin de semaine à son condominium du centre-ville de Virginia Beach, puisque ce n'était plus dans les montagnes à l'Ouest de sa cité qu'elle vivait dorénavant. Elle se dit encore qu'elle avait fait un bon choix de vendre la maison de son père décédé et de sa mère aliénée, car elle ne pouvait plus y respirer l'atmosphère macabre qui y régnait sans doute toujours, mais cette fois-ci avec la drogue en plus d'un paquet d'autres choses...

Et la partie du procès pour laquelle elle devrait sincèrement témoigner concernant le meurtre de son père avait lieu dans à peine quelques jours : c'était son cauchemar personnel par les temps qui courraient. Elle ne voulait pas du tout aller répondre aux multiples questions des avocats à la barre, tout en sachant pertinemment qu'elle n'aurait sans doute pas le choix de le faire – ce pourquoi elle était revenue pour le reste des jours avant cette fin de semaine du début du mois de novembre dans son logis moderne de V. A. Beach.

La date où elle irait témoigner à la barre pour le compte du procureur pour le procès de sa mère, accusée du meurtre de son mari désormais défunt en enterré dans une fosse commune : le jeudi 6 novembre 2014.

•

6 novembre 2014 – date de la dernière journée du procès de l'accusée, Linda Mackenzie-King

Accusée du meurtre de son mari, désormais veuve puisqu'ayant tué son époux Garry Mackenzie, là où elle résidait dans sa sombre demeure au sein des montagnes proches de la cité de Virginia Beach, devant les yeux de sa propre fille ainsi que des amis de cette dernière, arrêtée par les forces de l'ordre le 17 septembre de l'an 2014, pour assassinat perpétré avec préméditation sur la personne de son conjoint, âgé d'une bonne quarantaine d'années et peut-être même plus. La chance de Dorothée : elle se souvenait le prénom et même le nom de sa mère, des années après avoir décidé de ne plus appeler sa procréatrice ainsi. Cependant, elle ne l'avait pas du tout voulu ; pourtant, elle n'avait pas le choix, puisque Dorothée avait cédé aux demandes du tribunal de témoigner contre celle qui l'avait mise au monde.

Sa mère était maintenant devenue une cible ainsi qu'un cas grave dont l'État de Virginie se chargeait entièrement, en toute et due forme et selon ses articles de lois. Elle l'avait répété à ses psys et ils l'avaient crue : ce n'était pas de sa faute si elle était débile – en outre, complètement folle. *Comme ils sont idiots ! ils croient absolument tout ce que je leur raconte... !* se réjouissait-elle toujours après leur avoir discuté de sa santé mentale plus qu'instable, à présent, bien qu'elle fût en réalité très stable évidemment.

Mais le procureur de l'État de Virginie en pensait tout autrement : il croyait non pas qu'elle était victime de troubles psychiques, mais bel et bien qu'elle avait eu vraiment pleine conscience de ses actes et de leur mesure ainsi que de leur portée lorsqu'elle avait inéluctablement décidé de tuer de sang-froid son mari, ce qui lui avait définitivement coûté la vie ; et elle n'avait ni pleuré ni sangloté lorsqu'elle était arrivée au poste de police de V. A. Beach, à la plus grande incompréhension mais aussi à l'heureuse satisfaction des enquêteurs, car l'équipe de Jack Fillion la croyait résolument coupable, en plus d'être terriblement barbare et sans pitié. Ensuite, elle ne semblait pas avoir eu de remords ni le moindre regret... Aussi, le procureur avait suivi un procès hautement médiatisé au Québec au début des années 2010, et cette poursuite lui rappelait comment le meurtrier sadique avait tué ses deux petits enfants tout bonnement inoffensifs – car il savait que c'était sans aucun doute par vengeance, en outre, qu'elle avait sauvagement occis son époux – tout comme l'affaire que certains appellent “Turcotte” –, vengeance contre sa fille unique Dorothée et ce, pour avoir méchamment désobéi à ses consignes, qui étaient pourtant très claires et très cohérentes – du moins, dans son sens à elle.

Tous les journaux ainsi que la cité de Virginia Beach souhaitaient qu'elle fût mise en prison et qu'elle fût sous les verrous sans plus attendre, car elle était véritablement un monstre. Mais les psychiatres avaient du pouvoir, et pas rien qu'un peu ; et, savait Linda, la mère de Dorothée Mackenzie, elle jouait son jeu à merveille, car ses thérapeutes n'y voyaient que du feu et de la poudre de fée maléfique. Tant mieux, puisque son heure viendrait bientôt, très bientôt..., et ce, sans qu'elle ne s'y attende le moins du monde. Enfin, elle régnerait sur sa maison telle la reine toute-puissante qu'elle était réellement !

Elle était si démoniaque à l'intérieur et pourtant, toutes les infirmières qui la côtoyaient jour après jour ne voyaient rien en elle d'une psychopathe ou d'une tueuse véritable ou bien d'une sociopathe en devenir, mais plutôt d'une délirée qu'il fallait absolument traiter pour qu'elle aille assurément de mieux en mieux à mesure que les semaines passaient et que les mois s'enfilaient effroyablement, tels ses pires cauchemars et appréhensions avant son procès – puisqu'elle ne voulait pas penser à ce qui arriverait si elle était déclarée coupable par la justice instaurée.

Et, se dit-elle, quand elle serait sortie de ce trou de déments, elle irait sans nul doute tuer sa fille pour l'avoir faite enfermer, comme si elle n'avait été pour elle qu'un vulgaire chiffon malpropre et dénué de "toute saleté intéressante". Linda ne réclamait à présent plus que vengeance, et elle se promit qu'elle l'accomplirait qu'importe ce que ça lui en coûterait, qu'importe ce que ça lui en demanderait – c'est-à-dire sa santé, ou bien son état psychique. *Car Dorothee doit payer !* disait-elle souvent pendant la nuit alors que les infirmiers pensaient qu'elle dormait et qu'elle voyait les étoiles filer dans la voûte céleste et les automobiles passer dans la rue, puis s'engouffrer jusque dans l'obscurité la plus ténébreuse, voire la plus malsaine qui soit au coin des carrefours.

Et rien ne pourrait plus arrêter sa folie destructrice, car elle se sentait de plus en plus meurtrière au fil du temps. Elle voulait faire souffrir sa progéniture exactement comme elle, elle l'avait fait en la faisant traiter par ces idiots de psychiatres et ce, jusqu'à la toute dernière seconde avant qu'ait lieu le procès qui déciderait du sens qu'aurait son avenir – en outre si elle pourrait oui ou non assassiner sa fille, si vile qu'ait bien pu paraître cette envie ; car elle l'était bel et bien, et elle dévorait lentement mais sûrement l'esprit de Linda Mackenzie-King.

Linda n'était presque plus sous médication, mais ça ne paraissait pas trop..., du moins, pour l'instant. Le procès approchait de plus en plus – c'était une question d'heures à présent –, et elle sentait enfin venir son temps de gloire. Elle se délectait déjà des douleurs qu'elle ferait subir à son insolente fille ! car c'est elle qui, cette fois-ci, perdrait tout : y compris sa raison de vivre et son âme ; oui, au plus simple, y compris son droit d'exister...

•

Une fois de plus, le monde alentour ressemblait à un tel chaos... Dorothee Mackenzie se dit que ça ferait un bon commencement de livre pour son prochain roman social, la suite de celui qu'elle avait envoyé à l'éditeur Knopf, qui avait finalement décidé de l'éditer pour une somme plus qu'honnête pour un premier livre, et surtout pour l'un de ces romans de morale, ceux pour lesquels on ne donnait que rarement hommage si ce n'est qu'ils étaient dès le commencement des classiques absolus et révéérés. Quel dommage pour eux ! car ainsi, peut-être qu'ils seraient moins égoïstes envers autrui et qu'ils s'ouvriraient davantage sur ce monde.

Évidemment, tous les mondes, ou toutes les personnes de ce monde à leur chaos, après tout, d'après ce qu'elle en connaissait ; c'est-à-dire, d'après ce qu'elle savait du cas des ignorants.

Elle s'apprêtait désormais à rentrer dans la salle où sa mère folle à lier se faisait juger à l'instant-même par le jury ainsi que par le juge assignés à cette poursuite judiciaire qui avait été hautement médiatisée aux États-Unis ces temps derniers. *Rien de moins qu'une autre de ces vaines folies journalistiques !* s'insurgea-t-elle à l'intérieur d'elle-même. *Ils*

sont prêts à tout pour être élitistes et faire de l'argent ; et sur notre dos, de surcroît...!
Quelle est donc cette justice, et où se trouve-t-elle ? certainement pas en ce monde, pour tout vous dire.

Définitivement, les journalistes seront toujours des idiots en tentant de psychanalyser vainement la société comme des sortes de stupides : en se rapportant non pas à la souffrance dans laquelle est plongé le monde, mais bien en analysant les personnalités politiques et en les adorant ou en les maudissant, telles des déités ou des idoles qui ne valent rien, car il n'est qu'Un-Seul Dieu qui vaille quelque chose.

Juste de la bagarre et des carnages assurés. La curiosité est, en soi, un très vilain défaut..., il faudrait s'aimer les uns les autres, et non point s'haïr tous ensemble. Mais cela, tout comme le savait particulièrement Dorothee, c'était impossible pour des humains qui n'ont jamais travaillé sur eux-mêmes et qui n'ont jamais fait face à la vérité ainsi qu'au sens de la vie, cette réalité parfois grisante, tantôt glaçante sous les moins 50 °C.

Même si elle n'aimait pas sa mère – et elle avait de quoi pour la détester ! –, elle songea que, présentement, le monde n'était que discorde ; et elle pria pour qu'un jour prochain, celui-ci soit enfin délivré de toutes ces souffrances afin qu'ainsi tous les humains soient en paix avec leur âme, et donc avec eux-mêmes, et qu'ainsi il n'y ait plus jamais de guerres exterminatrices qui puissent faire sombrer l'humanité jusque dans le chaos le plus total et désolé, et qu'ainsi les hommes soient isolés les uns des autres par des sortes de murs tout à fait infranchissables et invisibles – mais au combien ressentis !

Et pour qu'ainsi, il n'y ait plus jamais de démons ni de conflits à la surface du globe ni dans d'autres lieux également.

Même si Dorothée était sans doute aussi démoniaque, c'est-à-dire maniaque et psychopathe, que sa mère, au moins, elle n'était pas illogique comme elle et saturée de sa folie. C'était ce qui, finalement, l'avait d'ailleurs décidée à coopérer avec les forces de l'État de Virginie afin de réussir à faire condamner sa cruelle mère et sorcière selon tous les médias des États-Unis et les titres qu'ils donnaient à leurs articles toujours cinglants de surcroît, sans la moindre des exceptions : car ce qui choque reste toujours gravé dans la mémoire de ce monde cruel.

Elle arriva enfin à la barre, devant tout le monde présent au sein du tribunal, y compris sa mère qui lui lançait déjà un regard horriblement tranchant et tellement affûté qu'on aurait dit que des couteaux sortaient de ses yeux, pénétrant de cette manière toute chair dans son champ de vision. L'avocat à côté d'elle semblait ne plus pouvoir tenir en place tellement il paraissait angoissé et terrifié à la seule idée d'avoir à la défendre, ce qui était équivoque quant au stress qu'il vivait intérieurement et qu'il extériorisait énormément, de toute évidence.

« Votre nom et votre âge ? demanda le procureur à la jeune femme, à présent assise à la barre, comme les témoins oculaires devraient être apprêtés à le faire.

— Dorothée Mackenzie, dix-sept ans, presque...

— Veuillez être courte, lui dit l'avocat sur un ton supérieur, ce qui était fort agaçant. Merci de bien suivre la consigne. Votre lien de parenté avec la présente accusée, Linda King-Mackenzie, madame Dorothée Mackenzie ? »

On avait enfin fini par dire le nom de sa mère..., elle commença brusquement à paniquer et ce, même si elle s'en était déjà rappelée et qu'elle s'était jurée d'être courageuse et de tenir bon. Mais elle fit comme si de rien n'était, et cela fit mouche. « Je suis sa fille...

— Bien. Savez-vous, en date du 17 septembre 2014, ce qui s’est passé à votre résidence dans la montagne, à la cité de Virginia Beach ?

— Bien sûr, j’ai...

— Soyez courte ! la tança encore le procureur, plus que condescendant envers elle.

— Silence ! cria le juge en frappant avec son minuscule marteau de bois. Veuillez mieux respecter la témoin oculaire des faits en présence des membres du jury, monsieur le procureur Wellington, afin que son avis reste neutre et impartial en toute éventualité.

— Vous m’en voyez navré, s’excusa Wellington. Excusez-moi, mademoiselle Mackenzie. Je vous avais demandé si vous saviez ce qui s’était passé, ce jour-là du 17 septembre 2014...

— J’ai vu ma mère tuer mon père de sang-froid sans le moindre des remords.

— C’est également ce jour-là que vous l’avez vue pour la dernière fois.

— Oui, répondit sèchement Dorothée : car c’était évident.

— Décrivez-moi ce qui s’est passé en détail, avant, pendant et après le meurtre.

— Pour résumer, raconta la fille de l’accusée Linda ‘‘King-Mackenzie’’, j’ai été séquestrée par ma mère pendant des mois. En premier lieu, j’ai eu une crise d’épilepsie et je me suis retrouvée à l’hôpital dans l’heure puisqu’on avait craint pour ma vie. Puis, je lui reprochai de ne point m’avoir contactée pendant les semaines que j’y avais passées. Elle ne voulut rien en entendre dire, et elle me traita comme si je n’étais qu’un vulgaire déchet pour elle, ainsi que mon père le fit lui aussi ; alors, je commençai à monter brusquement le ton sur elle. C’était facile pour elle de dire aux infirmières de me piquer pour ensuite me transférer en psychiatrie puisque les personnes de mon père et de mon ignoble mère étaient plus nombreuses que moi pour corroborer les faits, qui n’étaient que de vils mensonges

absurdes, somme toute, tout en étant contre moi. Alors, à l'hôpital de Virginia Beach, je subis plusieurs abus de pouvoir, notamment des infirmières puis des médecins qui me croyaient résolument folle alors que je ne l'étais pas le moins du monde. Ils m'ont enfermée à plusieurs reprises dans des chambres d'isolement pour ma propre protection, me disaient-ils, bien qu'ils faisaient ça pour m'enrager encore plus et rendre mon cœur davantage chagrin. Ils m'ont privée du son et de la lumière à plusieurs reprises. Ils ne m'apportaient les repas que lorsque je le demandais, ce que je ne pouvais pas faire régulièrement compte tenu des effets des médicaments qu'ils m'injectaient de force. La psychiatrie peut être un calvaire, je vous dis ! surtout lorsqu'elle ne se trouve pas de votre bord. Lorsqu'elle n'est pas avec vous, elle est contre vous, et vous pouvez rien y faire. Fort malheureusement, la loi de la jungle règne aussi dans le monde médical, ce qui ne devrait pas nous rassurer pour l'avenir des thérapeutes de notre pays.

» Compte tenu que je n'avais pas fait le reste de mes études secondaires et que je n'étais pas encore majeure et que ma mère avait encore ma garde ainsi que mon père – puisqu'ils étaient tous les deux encore ensemble et vivants, ces fous véritables –, elle en a profité pour me séquestrer pendant quelques semaines jusqu'à temps que mon amour Gabriel Reid, mes amis Sam Fillion, Marianne Thomson et Feder Reagal viennent enfin pour me délivrer. J'ai attendu leur secours, puisque mon père a fracassé mon téléphone à ma sortie de l'hôpital, et l'a barbarement jeté aux poubelles lorsque nous sommes enfin arrivés à la maison. Je m'en vins alors pour leur répondre, puisqu'ils avaient pesé sur le bouton de sonnette à l'extérieur de notre demeure ; mais ma mère, lorsque j'ai terminé ma descente des escaliers, m'a fortement déconseillée d'aller leur répondre, m'en empêchant ainsi pour que je ne puisse avoir de leur soutien. Faut-il garder en esprit qu'elle savait

qu'elle accomplissait quelque chose de mal et ce, sans avoir la moindre des tristesses. Mais si jamais elle se faisait arrêter, alors, là, c'était une toute autre affaire..., car c'est qu'elle désirait le moins au monde.

» Mes amis lui ont alors hurlé, tandis qu'elle m'amenait au premier étage pour me menacer de me tuer. Elle m'a prise en otage en verrouillant la porte qui menait au balcon et en menaçant mes amis de me jeter par-dessus bord de ce dernier s'ils ne déguerpissaient pas tout de suite et m'abandonnaient de ce fait. Mais mes alliés étaient beaucoup plus braves et courageux qu'elle ne l'avait pensé, car ils vinrent rapidement pour m'appuyer. Feder, passant par la porte du sous-sol en douce, se fit un chemin jusqu'à l'étage et enfonça la porte qui menait au balcon ; les policiers ont pu le voir et le constater juste après que ma mère fut arrêtée, à cause de ses traces de pas dans le jardin. Ensuite, lorsqu'il eut finalement rejoint le balcon, il agrippa solidement ma mère, qui en fut surprise, par les épaules, puis je lui donnai moi-même un solide coup de pied dans le ventre pour qu'on la maîtrise, puisqu'elle était devenue rapidement enragée et même, sans aucune maîtrise d'elle. Feder savait fort bien que nos amis viendraient rapidement à notre rescousse, puisqu'ils avaient trouvé une corde solide juste avant de se diriger pour nous venir en aide, ce qu'il savait lui-même pour avoir vu Sam la ramasser à l'extérieur de ce pandémonium maléfique.

» De cette façon, ma sorcière de mère fut mise hors d'état de nuire.

» Entre le moment où Feder est venu à ma rescousse et l'instant où on a pu enfin maîtriser ma génitrice, elle a quand même pu tuer mon père en lui tirant la dernière balle qui lui restait au sein de son revolver. Mon père, bien qu'il ait été exactement comme ma mère pendant toutes mes années de jeunesse et de calvaire, en tout cas c'est ce que je crois, n'aurait pas dû mourir ce jour-là du 17 septembre 2014 – parce qu'on ne peut faire subir

une telle chose hideuse à un être humain, ni d'ailleurs à tout autre être vivant. En fait, il aurait dû subir de la prison, lui aussi ! puisque ma mère et lui étaient complices de mon malheur le plus affreux et horrible depuis que j'étais toute petite..., parce qu'ils y en avaient ainsi pris plus que plaisir, pour ainsi récapituler. Et dire que ce n'était toujours pas assez pour elle, puisque ma mère pense encore qu'elle n'est pas coupable de ce qu'elle a pourtant commis ! Messieurs et mesdames les jurés, ne croyez pas son innocence : car elle n'est pas tout à fait blanche.

» Finalement, les policiers sont arrivés et ils ont embarqué ma mère pour le poste de police, m'enjoignant à faire ma déposition dès le lendemain puisque, me disaient-ils, ils sentaient que j'étais trop exténuée pour le moment et que, donc, je n'étais en mesure de décrire les événements correctement ; et d'aller voir un médecin également à l'hôpital, puisque mes blessures n'étaient quand même pas trop graves, une chance pour moi. Nous avons, mes amis et moi, accompli des dépositions chacun à tour de rôle, et je pense bien qu'aucune différence n'ait été remarquée par les forces de police dans nos rapports, puisque voilà où nous en sommes à présent.

» Je tiens à dire au jury, en tant que victime directe de la cruauté de mère : ne vous fiez pas à ses airs gentils. En vérité et en réalité, Linda, celle que j'appelais "maman", est extrêmement manipulatrice et mensongère. Tout ce qu'elle veut, c'est se sortir d'ici le plus rapidement possible et être acquittée des crimes qu'elle a pourtant bel et bien commis, soyez-en certains.

» C'est tout ce que j'ai à dire à la cour, Votre Honneur. »

« Bien, dit le juge. Laissons à présent au jury le soin de...

— Votre honneur ! objection, dit l’avocat de la défense. J’ai des choses à demander au témoin oculaire des faits...

— Je ne crois pas que ça soit nécessaire, maître Remington, déclara le juge. Je pense qu’il faut laisser le jury débattre de la question à présent. Après tout, vous auriez pu vous manifester avant – mais vous avez manqué à la tâche qui vous était pourtant assignée, quel dommage !

— C’est que..., je ne suis pas un avocat judiciaire d’habitude, et que je n’ai pas les acquis de cette formation, vous m’en voyez navré !

— C’est ce que nous voyons ! mais bon, ne vous ridiculisez point davantage. » Le juge le regarda d’un air extrêmement curieux. « Laissons maintenant le jury délibérer de ce qui doit être. Que la cour se lève ! L’accusée ainsi que les témoins oculaires et autres enregistrés pour cette poursuite sont priés d’arriver demain à neuf heures au tribunal de Virginia Beach pour connaître le verdict de la condamnation proscrite par le jury. »

Ainsi, tout le monde se leva et Dorothée, en sortant, ne regarda même pas sa mère qui la maudissait du regard, de son air d’harpie affreuse avec une haine sans nom sur le bout des lèvres. De toute façon, ça l’aurait été trop dur pour elle. Il y aurait juste le lendemain comme dernière fois, puis ce serait tout, elle ne la verrait plus jamais de son vivant.

Et dans l’ombre, au sein de son ordinateur personnel ainsi que dans le nouveau smartphone qu’elle venait tout juste de s’acheter, quelqu’un l’espionnait à son insu, sans que Dorothée ne s’en doute le moins du monde ni ainsi ne le sache. C’est que d’ailleurs, le pirate informatique était déjà très avancé dans le vol de ses données intimes. Et les chiffres binaires de ses informations personnelles filaient réellement, tel des multitudes d’arcs-en-ciel sans fin, en outre sans queue ni tête.

•

Le lendemain, à neuf heures du matin comme prévu, le jury annonça la sentence comme quoi Linda King-Mackenzie, veuve et assassine de son mari, Garry Mackenzie, était condamnée à la prison à perpétuité jusqu'à la mort.

Dorothée était si joyeuse après avoir appris la nouvelle comme quoi le jury avait délibéré et fini par favoriser cette sentence qu'elle en aurait éclaté de joie si cela avait été bien sûr possible compte tenu des circonstances dramatiques entourant la mort de son père et l'emprisonnement éternel de sa mère – ce qu'elle n'osait pas trop faire, préférant se dire qu'elle en rirait bien un jour ou l'autre. Des larmes lui coulèrent des yeux en plein tribunal. Personne ne les vit cependant, car elle les sécha rapidement avec la manche de son chandail pour ne pas paraître inappropriée devant les jurés ainsi que le juge.

« Coupable d'avoir tué son mari avec préméditation », avait déclaré le jury devant tous et toutes présentes au sein de la cour de justice. Marianne Thomson et Feder Reagal regardèrent leur amie et lui firent un sourire à voir la joie que Dorothée éprouvait actuellement ; car eux, ils savaient que ç'avait été extrêmement difficile pour elle ; bien plus que pour eux ça ne l'avait été en vérité.

Sa mère se figea de marbre et l'avocat de cette dernière put enfin respirer profondément, lui aussi enfin libéré de cette horreur de procès. *Au fond, même s'il n'a pas été une bonne défense pour ma mère, il croyait sans doute lui aussi qu'elle devait être coupable – mais probablement qu'elle n'a rien voulu entendre lorsque son avocat lui en a discuté pour lui faire entendre raison, puisqu'elle s'était entêtée. Et elle ne pouvait pas*

être coupable d'un meurtre, voyons ! c'était pour trop sale et indigne pour elle. C'était un accident, évidemment ! et quoi d'autre ? elle ne faisait jamais d'erreur, c'était pourtant écrit à quelque part..., oui, à quelque part, ça devait l'être effectivement !

Pourtant, elle avait bel et bien commis une erreur en assassinant avec une violence inouïe son propre mari. Une erreur qui, même, avait causé sa perte et sa ruine – c'était à la fois évident et fatidique.

« L'accusée est condamnée à la prison à vie », annonça finalement le juge. La mère de Dorothée fut alors atteinte d'une rage et d'une folie inhumaines. Linda balança alors sa chaise sur le public présent dans la cour. Celle-ci percuta de plein fouet un assistant journalistique au tribunal qui, sans plus attendre, tomba brutalement dans l'inconscience. Elle essaya de s'enfuir vers la porte en allant frapper les gardiens de sécurité avec ses poings, mais ils la maîtrisèrent rapidement. « Qu'on fasse sortir immédiatement la condamnée ! », clama le juge.

Passant alors devant Dorothée, Linda King-Mackenzie grimaça horriblement à sa fille et lui cracha sauvagement dessus. Cette dernière ne la prit cependant pas au sérieux, et fit comme si de rien n'était. *Elle a juste à aller pourrir en prison et en enfer !* jura-t-elle intérieurement.

Après l'avoir faite sortir, le juge, visiblement secoué par ce qui venait justement de se produire, déclara à l'assistance : « Tous peuvent disposer, désormais que le procès est terminé. Pour rappel, l'accusée Linda King-Mackenzie est condamnée à la prison à vie pour avoir tué feu son mari, Garry Mackenzie, père de l'une des témoins oculaires ici présents, Dorothée Mackenzie. Le jury autant que le juge ne feront pas de déclaration à la presse aujourd'hui ni pour le futur concernant cette condamnation, car les témoins de la

scène de crime n'ont pas encore atteint leur majorité. Rappelons que nous devons, comme jurés et juge, appliquer la loi sur les mineurs dans son intégrité, et donc qu'aucun communiqué ne sera envoyé à quelque organisme de presse que ce soit. La séance est maintenant levée. »

Tous quittèrent alors le tribunal le plus rapidement possible. Marianne Thomson demanda à Feder ainsi qu'à Dorothée s'ils avaient envie d'aller prendre un café, car il faisait très froid, même pour ce mois de novembre. La jeune étudiante, n'ayant pas le goût à la célébration ou pour quoi que ce soit d'autre, prétextait qu'elle avait des travaux à terminer pour l'université et que, malheureusement, elle ne pourrait pas y être. Ses amis la comprirent. Dorothée retourna alors en voiture vers son condominium, et alla y pleurer, sous sa douche aseptisée, toutes les larmes de mélancolie que ses yeux pouvaient bien déverser malgré eux, ses bras rougis à cause du frottement de sa serviette sous l'eau.

•

15 novembre 2014

Elle put finalement voir son amant Gabriel Reid au New York Presbyterian Lower Manhattan Hospital une journée où il ne fit point trop froid, mais où il plut énormément, et où les nuages gris dans le ciel faisaient s'écouler leurs eaux drastiquement à la vue de tous les mortels qui se perdaient dans les rues ; et leur rumeur glacée de lorsqu'ils rentraient pour se réchauffer à l'intérieur des buildings parvint à l'oreille de Dorothée aussi clairement que le souvenir d'un party d'enfants à laquelle on aurait participé à la petite

école, tel le souvenir de leur réussite scolaire. Ce qu'elle n'avait jamais pu vivre, bien évidemment et fort malheureusement pour elle.

Mais comme nous le devinons sans doute, Dorothée ne pouvait jamais aller dans les “partys” de cour ou d'enfants à l'occasion pendant l'été, car sa mère – à présent condamnée pour meurtre avec préméditation sur la personne de feu son époux et père de la toute nouvelle étudiante en morale à la Columbia University – lui avait toujours refusé d'éprouver quelque sentiment de joie que ce soit, puisqu'elle avait toujours été extrêmement manipulatrice et très jalouse de sa fille. *Le malheur, c'est pour toi et moi ; et le bonheur, c'est pour ton père !* lui signifiait-elle souvent tout en la ruant de coups et de gifles ensuite, car c'est ce que cette démons adorait lui faire continuellement.

Dorothée se souvenait qu'un vieil homme lui avait dit cela un jour, mais elle ne saurait quand exactement, à quel moment précisément de sa vie : “La pensée malicieuse la plus sournoise se cache le plus souvent en un être en proie au pouvoir.” À l'image de plusieurs politiciens radicalement modernes et menteurs, elle concevait facilement et souvent cette citation, puisqu'elle avait inséré des phrases similaires au sein de son roman moraliste, qui paraîtrait d'ailleurs en mars 2015 aux États-Unis chez l'éditeur Knopf.

Et en voici un extrait de son bouquin, tirant exemple d'une grande partie de sa pauvre et misérable vie :

« Pour dire vrai, nous sommes et serons toujours influencés par notre passé. La seule erreur gravissime que nous pouvons faire à plusieurs étapes de notre vie, cependant – et elle est très facile à accomplir –, c'est d'être influencés par notre entourage, en outre par notre famille et nos

amis – qu’ils aient une influence mauvaise sur nous ou qu’ils aient, plus heureusement, une influence généralement bénéfique : car bien plus que souvent, dans tous les cas, nous pouvons avoir des jugements hâtifs et tolérer mal les différences de chacun et chacune et, souvent également, ne pas savoir du tout ce que l’autre ressent par rapport à nos opinions ou à nos valeurs, souvent erronées. Ainsi, nous ne pouvons être objectifs des croyances d’autrui, seulement que subjectifs des valeurs et des lois de notre milieu, et d’ainsi tenter de les respecter du mieux que nous le pouvons : tel est le fondement de la Loi Morale – le plus près possible de Dieu, car nous ne sommes après tout que de puérils hommes et femmes destinés de toute manière à trépasser en ce vieux monde qui est bel et bien le nôtre. »

Car tant et si longtemps qu’on n’ouvrira pas les yeux de l’Homme, il pourra être mal et bien à la fois – puisqu’il est dit : voici que l’Homme et la Femme mourront dans d’atroces souffrances et que la Femme enfantera dans la douleur. Plusieurs écrits nous disent également : ayons foi en l’Humanité, elle triomphera. Oui, elle triomphera, avec l’aide des Cieux. Car nous ne pouvons guider nos pas dans une voie juste si nous n’avons pas reçu d’éducation adéquate concernant les valeurs propres à notre univers ; et ces lois, il nous faudra absolument les respecter si nous ne voulons pas périr de méchanceté ou pire, de mauvaise foi et d’ainsi sombrer dans le déni de nous-mêmes pour toujours.

Puisque rien, en ce monde et dans le cœur des hommes, n’est pire que la méchanceté – c’est à la fois fatalement évident et inévitable. Il faut comprendre que la morale ne sert à

rien si nous n'avons pas de croyances, ou de valeurs à la base, mais également si nous ne les pratiquons pas : parce que l'univers en lui-même est moralité, presque autant qu'il est divin.

Telle était la morale de Dorothée Mackenzie, et elle ne s'en cachait pas. Elle en profitait à chaque occasion qui venait pour l'exprimer, puisqu'elle n'en doutait pas une seule seconde, maintenant qu'elle pouvait éprouver quelque joie.

Elle arriva à l'hôpital, exténuée par sa journée d'études : elle revenait justement d'un cours de morale laborieux. Même si elle avait dépensé auparavant ses énergies ailleurs, elle voulait absolument voir son amour afin de constater d'elle-même ce qui l'avait pris pour assassiner quelqu'un d'une aussi sauvage manière. Elle se dit qu'il lui en dirait franchement la raison, et qu'il n'en ferait pas de façon : après tout, Reid avait toujours été un garçon plus qu'honnête et intègre. De ce fait, Dorothée Mackenzie songea qu'il ne pourrait pas lui mentir, puisqu'elle savait que dans sa nature la plus profonde, il était exactement comme son amoureuse, qui l'aimait toujours et éternellement à la folie.

L'infirmière, à son arrivée dans le département de psychiatrie, l'informa des nombreux protocoles à respecter pour ne pas déranger le travail des médecins ainsi que la tranquillité des patients sous sédatifs – et si elle ne respectait pas les lois mises en place par le corps médical afin de respecter au mieux la sérénité du département, l'infirmière lui révéla qu'on pourrait alors la mettre à la porte sans façons. D'un regard froid, Dorothée la fixa, sensiblement persuadée que la thérapeute exagérait plus qu'un peu. *Voyons ! comme si je pourrais être irrespectueuse...*, s'offusqua-t-elle en son for intérieur. *Elle est irraisonnée, celle-là. Une chance qu'elle ne sait pas que j'écris sur les comportements*

typiquement humains et sur leur moralité dans les différentes couches des milieux sociaux et psychologiques !

Bien sûr, c'était voulu, dans l'esprit de Dorothée, pour être ironique. *Quoi de mieux qu'une bonne dose d'ironie pour leur faire connaître la gravité de mon moral ?* se demanda-t-elle tout en sachant pertinemment la réponse à cette question, mais qu'elle ne voulait pas arriver à la suggérer.

Finalement, après les maints avertissements et précautions de l'infirmière, on la laissa enfin tranquille avec Gabriel Reid. Bien sûr, tout était évidemment enregistré ; mais ce qui frappa Dorothée Mackenzie le plus en premier lieu, ce furent les yeux complètement vidés, voire plongés dans l'abîme de son petit-ami, ainsi que la corrosion manifeste de son âme par des médicaments abrutissants qu'on lui avait sans nul doute injectés de force, c'est-à-dire sans sa volonté – ce qui lui rappelait qu'exactement, elle avait vécu les mêmes supplices lorsqu'elle-même avait été internée en psychiatrie, tout de suite après qu'on lui eût diagnostiqué de l'épilepsie sévère et qu'elle prît dorénavant régulièrement sa médication. Gabriel Reid tourna subitement vers sa douce un regard empreint de sa folie et de sa douleur, et dit : « Do, sauve-moi de cet enfer – je t'en supplie ! »

Et elle partit inévitablement à pleurer. L'aide-soignante vint la réconforter et lui dire de passer de nouveau, mais lorsqu'elle serait plus calme. Elle devrait pour sa part, selon l'infirmière, en venir à cette effroyable conclusion et concevoir ses conséquences : son amour était piégé entre les limbes de l'aliénation et du délire paranoïaque pour tout jamais. Se gardant de commenter ou de l'outrer, elle poursuivit alors son chemin jusqu'au stationnement de l'hôpital. Par la suite, elle prit la route jusqu'au bar le plus proche de chez elle, question de diminuer son stress et de le noyer avec de l'alcool..., là où, également,

elle rencontrerait le complice du pirate informatique qui lui avait si cruellement volé ses données personnelles sans qu'elle ne s'en doute un seul instant jusqu'à maintenant. *L'heure est désormais venue d'enfin me présenter à ma proie Dorothée Mackenzie par le biais de mon compatriote...*, songea l'Hacker malicieusement.

Si elle savait seulement comme elle était coincée désormais, elle ne se terrerait pas encore plus profondément dans sa tristesse ou dans ses sentiments négatifs.

•

Durant la nuit du 15 au 16 novembre 2014

Déjà soûlée à mort à une heure du petit-matin, dans un bar près de chez elle – quel cocktail mortel d'enfer, et ce n'était certainement pas encore fini –, dire qu'elle n'en pouvait déjà plus de la vie.

Tel était l'état dans lequel se trouvait actuellement Dorothée Mackenzie : altérée à mort par l'alcool, les sens vagues et les limites physiques totalement floues, et les contours des ténèbres autour d'elle, plus nombreux que ceux des lumières. Les clients du bar buvaient énormément, bien sûr, mais pas du tout comme elle, elle avait bu quant à elle. *Du cognac embrasé par de la Vodka...*, se dit-elle en pleine souffrance physique et émotionnelle. Les gens s'esclaffaient, même pas à moitié soûls comme elle l'était déjà pour sa part. Ils étaient juste un peu rouges des pommettes, et c'était tout. Ils ne vivaient que de la joie, en ce moment, et point du malheur ou de la tristesse comme elle, à présent, elle en éprouvait. *Je suis bien la seule qui en vit probablement à présent...*, songea-t-elle tout en

peinant à voir si le club était plein ou s'il l'était à moitié, car elle ne savait plus trop ce qu'elle y apercevait exactement.

En espérant que personne, un jour, ne finisse ainsi. Car jamais, jamais elle ne souhaiterait ce qu'elle vivait en cet instant à quiconque qu'elle pût connaître ou même, ne point connaître. *Parce que le monde a toujours sombré vers sa perte, peu importe l'époque dont il est question*, réfléchit-elle sagement même en étant complètement sous le joug malfaisant des alcools qu'elle avait si bêtement consommés, sans réfléchir d'abord à ce qu'elle devrait faire pour apaiser sa douleur, à part de se vider ainsi.

Elle n'avait fait qu'écouter son chagrin – rien de plus ni de moins ; et elle n'avait pas bien fait de lui prêter son oreille.

Et dire qu'elle était mineure et qu'on l'avait quand même laissée aller jusqu'au bar pour se prendre de la liqueur !

Dans son univers altéré, tout était si glauque et si laid ; mais au moins, elle ne ressentait plus rien tellement elle était abrutie par les boissons qu'elle avait ingurgitées. Tout alentour se confondait avec les ombres, et tapi dans la pénombre, le complice de l'Hacker surgit tranquillement mais sûrement en direction de sa proie avec ses idées maléfiques, voire tout à fait démoniaques avec lui.

Mais il y a tellement d'injustices en ce monde qu'on croirait l'Apocalypse lentement mais sûrement s'en venir ! songea Dorothée Mackenzie tout en buvant d'une traite son nouveau verre de vodka quarante pourcent de volume par rapport à l'alcool.

Tout à coup, elle sentit une présence, une main sur son épaule, ferme, qui l'empoignait sérieusement. Alors, elle s'en rendit compte, et tenta de se débattre – mais celle-ci était beaucoup trop forte. Ce qu'elle n'entendait pas à ce moment-là, par contre, c'étaient les

paroles d'une personne qu'elle connaissait quand même assez bien qui se demandait ce qu'elle fabriquait là comme à se démener pour sa vie. Cette connaissance ramena vite sa main vers elle et Dorothée put inévitablement se retourner. C'est alors qu'elle vit le recteur et doyen de la faculté de Morale de la Columbia University, monsieur Ernest Wilson, la regarder d'un air affligé et plein de pitié, mais fort hypocrite.

Le complice de l'hacker ! ou l'ancien de la faculté de morale de son université.

« Que vous arrive-t-il, miss Dorothée... ? C'est par hasard que je vous ai vue par-dehors grâce à la large baie vitrée de ce bar à cause de votre longue chevelure rousse. Mais que vous arrive-t-il, bon sens ? vous faites peine à voir. Je reviens justement d'un important congrès à V.A. Beach... » Il mentait à des kilomètres à l'heure.

« J'ai mal au ventre, dit-elle alors, prise de hauts le cœur.

— Venez, je vous amène jusqu'aux toilettes les plus proches, et rapidement. »

C'est là où elle vomit d'ailleurs absolument tout ce qu'elle avait avalé pour ne plus penser à ses tracas presque omniprésents. Elle ressortit rapidement de la toilette et demanda à son recteur : « Mais que faites-vous ici ? demanda Dorothée, reprenant peu à peu ses esprits et ce, bien que tremblant énormément sur ses deux jambes.

— C'est comme je vous l'ai dit, Dorothée...

— Vous venez payer ? demanda alors le serveur à la jeune femme, totalement indifférent quant à son état.

— J'éprouve de la misère..., lui révéla-t-elle, encore lourde dans sa tête à cause de ses abus.

— Très bien, je vais payer ! », dit sèchement Ernest au garçon.

Ils arrivèrent au comptoir et le doyen de la Columbia University paya la somme des vodkas et des cognacs qu'elle avait si cruellement ingurgité pour sa santé. Ernest proposa alors à son étudiante : « Voulez-vous que je vous amène jusqu'à votre maison avec ma voiture, et que nous prenions un verre d'eau pour que vous m'expliquiez ce qui s'est passé exactement ?

— D'accord, mais pourquoi feriez-vous cela ? je ne suis qu'une étudiante ordinaire parmi tous les étudiants de votre faculté..., lui révéla Dorothee Mackenzie, soudainement méfiante quant aux intentions du recteur – mais sans aucun doute pour rien.

— Voyez-vous, je pense qu'un homme honnête et onctueux ne pourrait laisser une jeune dame aussi gentille que vous s'en aller tranquillement en voiture et avoir malgré tout un accident sur la route. Vous l'appréciez – et vous pourrez aller prendre votre véhicule dès le lendemain. Après tout, d'après les horaires de la faculté, c'est temps libre pour demain.

— Ah oui, je ne m'en souvenais pas. Allons, je vous en prie. Ma maison est à "un kilomètre" d'ici. »

Dans la vie, rien n'est à craindre, tout est à comprendre..., songea Dorothee, une phrase de Marie Curie que son amour Gabriel Reid lui répétait souvent sans pourtant trouver une application utile à cette loi géniale – ce qu'il avait toujours désiré pourtant plus que tout.

Ils se dirigèrent ainsi, en voiture, jusqu'à son quartier. Ils montèrent les marches menant à son condominium, et elle déverrouilla la porte sur le seuil de sa demeure. Ils entreprirent alors de pénétrer dans le petit condo chic dont elle payait entièrement le loyer demandé par l'hypothèque à chaque fin de mois. Ils allèrent jusqu'à la salle à manger et

s'assirent sur les chaises à la table. Ernest proposa de remplir deux verres d'eau fraîche par le biais du robinet, et il amena celui de Dorothée jusqu'où elle cette dernière était assise et elle but d'ailleurs l'eau d'une traite, comme assoiffée.

C'est Ernest Wilson qui commença à parler : « Savez-vous pourquoi je me nomme Ernest ? demanda le recteur à son étudiante sans doute la plus brillante depuis des lustres.

— Non, répondit Dorothée.

— Au départ, je me nommais Winston, comme le premier ministre de Grande-Bretagne pendant la Deuxième Guerre Mondiale, ce “saint” de Churchill. Mais j'ai changé de nom lorsque j'ai connu les écrits d'Hemingway. Saviez-vous qu'il a gagné le Prix Nobel de Littérature à l'apogée de son œuvre, avec son chef-d'œuvre, son roman titré *Le vieil homme et la mer* ?

— Bien sûr, j'ai lu tous ses livres, lui dévoila Dorothée, visiblement ennuyée par la tournure que prenait leur conversation, puisqu'elle se doutait déjà de comment elle *pouvait* tourner.

— Mais revenons à nos chats plus présents, déclara Ernest l'admirateur d'Hemingway. Pourquoi avez-vous décidé d'aller boire dans ce bar, alors que vous saviez sûrement que l'alcool endurecissait les souffrances et les humeurs, et qu'il ne vous libère pas le moins du monde de vos douleurs ? »

Suis-je prête, en toute et due forme, à répondre à cette question ? pensa Dorothée Mackenzie. Tout compte fait, elle se dit qu'elle n'avait sans doute pas le choix d'y répondre, puisque ce serait fort impoli devant son recteur. *Et merde !* jura-t-elle intérieurement.

« Eh bien, je l'ai fait, répondit-elle premièrement.

— Mais pourquoi ? demanda le moraliste.

— Parce que je ne me sentais pas bien...

— Et pourquoi ne vous sentiez-vous point bien ? »

Un exaspérant, celui-là, tel le moraliste qui ne sait rien à propos des vivants, mais qui extrapole vainement son humanisme..., comprit alors Dorothee Mackenzie.

Elle répondit fatalement, ses yeux s'embuant brusquement de larmes amères : « Mon amour Gabriel Reid est enfermé par ces fous de la “Psychiatrie” ! et il m'a suppliée de le sauver, ce qui est pourtant impossible dans son cas ; enfin, avec mes pauvres et seuls moyens... »

Le doyen de la faculté à laquelle la jeune femme étudiait la laissa pleurer en silence, mais point trop longtemps, car il lui dit presque aussitôt, ayant cependant un plan sinueux et fort pervers derrière la tête par le biais de ces propos qu'il dit : « Je vois..., mais j'ai peut-être une solution à votre problème. »

Le diable en personne qui dansait dans la salle à présent, mais sans personne cependant pour l'applaudir, ni le voir ou l'écouter.

Mackenzie voulut l'entendre de nouveau, afin de savoir si elle avait bel et bien compris : « Quoi ?

— Ce que je vous ai répondu, mademoiselle Dorothee, c'est qu'il y a peut-être un moyen pour faire sortir votre amour de ce lieu de fous. »

Elle n'en revenait tout simplement pas, stupéfaite, la langue paralysée par les propos de son protecteur. Elle bégaya tout bonnement – en fait, c'était la seule chose qu'elle fût véritablement capable de faire à cet instant-là. « Vrrrraimennnt ? balbutia-t-elle alors, ne sachant pas trop que répondre d'autre ou quoi dire de plus.

— Oui, en effet, vraiment.

— Expliquez-moi ! le supplia la jeune étudiante de la Columbia University.

— Bien, cessez de parler pour que je puisse avoir toute ma concentration et vous expliquer ce qui s'en vient », lui dévoila-t-il.

C'était sans doute son imagination, mais Dorothée aurait juré que les yeux du recteur de sa faculté avaient tourné d'une drôle de manière dans leurs orbites et avaient tourné encore une fois dans un mouvement de double-spirale, et que ses sourcils s'étaient brusquement assombris et d'une bien curieuse façon. Cependant, elle se dit qu'elle avait probablement tout faux, puisque ça ne se pouvait pas ; du moins, pas dans les circonstances troublantes et démoralisantes qui étaient les siennes.

•

16 novembre 2014 – 6 heures quinze du matin

« Bien je vous explique tout de suite ! il suffit seulement de contacter une personne de ma connaissance qui pourra sans nul doute nous venir en aide afin qu'on puisse faire sortir votre amant de cet asile d'aliénés et de débiles mentaux de tout genre et d'espèce..., vous voyez ce que je veux insinuer ?

— Oui..., mais qui est cette personne ? demanda-t-elle soudain.

— Le nom de cette connaissance à moi, c'est Victoria Bergman. »

•

Fin mars 2014

Une autre complice de l'Hacker...

C'est alors que Victoria Bergman ferma les yeux, après l'ultime page de cette trilogie de romans noirs. Ce ne pouvait pas être possible ! on lui avait volé les secrets et les vérités sur sa vie. Maintenant, toute sa folie serait dévoilée au public et elle ne pourrait rien y faire. Oui, elle se prenait à présent pour le personnage du livre : plus que tout au monde, elle voulait à présent se venger.

À l'extrême, elle finit par s'allumer une malodorante cigarette Marlboro, comme la psychologue appelée Sofia au sein du roman qu'elle avait dévoré d'une traite le faisait en se consumant peu à peu de l'intérieur, outrée par tant de non-considération..., après tout, ç'avait été toujours elle qu'on avait protégée. Et personne d'autre, si ce n'est de sa demi-sœur.

Oui, personne d'autre...

Et c'était elle qui, maintenant, était menacée – et pas rien qu'un peu. Si seulement ç'avait été le cas ! c'est-à-dire, que ce ne soit point elle, car tout aurait alors été beaucoup plus aisé pour elle. Mais Victoria Bergman n'eut d'autre que de s'y résigner : elle devrait faire face à son destin, quoi que puissent en penser *Les Autres* ou faire en sorte qu'elle soit réellement et certainement dans un pétrin plus que sordide.

•

16 novembre 2014 – 6 heures quinze du matin

« Victoria Bergman..., ce nom me dit vaguement quelque chose ! soupira Dorothée Mackenzie, décidément exaspérée par la tournure que prenait la discussion, mais toutefois quelque peu intriguée.

— Hélas ! je ne puis vous aider, dit Ernest Wilson. Car à moi, il ne me dit rien de plus.

— Que voulez-vous dire ? demanda alors la jeune étudiante du programme de morale de la Columbia University. Que voulez-vous dire par : “À moi, il ne me dit rien de plus”...? Ça l’implique forcément quelque chose. Et ce quelque chose, de quoi s’agit-il exactement ?

— Rien de plus que je sais qu’elle traite avec les ombres, lui dévoila Ernest. Mais peu importe : c’est la personne qu’il nous faut. Elle est à la fois capable et disciplinée, et correcte.

— Ce qui signifie...?

— Qu’elle est terriblement sauvage, mais d’une capacité à accomplir la véritable justice.

— La véritable justice ? s’inquiéta Dorothée.

— *Persona, Trauma, Catharsis*..., soit : les Trois Voies Suprêmes de la Souffrance.

— *Persona, Trauma et Catharsis*..., qu’êtes-vous donc en train de me raconter, là, en ce moment ? s’agit-il de pure folie ? et de surcroît, avec des mots grecs désuets ?

— Le Masque recouvrant la Personnalité, la Douleur innée et le Remède à Toute-Souffrance : tels sont, ou plutôt ont toujours été, les Multiples Visages de Victoria Bergman – soit, pour accomplir ce qu’elle veut, les Trois Étapes qu’elle doit franchir avant de devenir

elle-même une monstruosité, une calamité de ce monde... Car il n’y a pas de remède à sa vengeance contre la littérature. »

Décidément, la jeune femme n’y comprenait plus rien... Quelle était cette histoire de vengeance contre la littérature dont il parlait, et qu’est-ce que cela impliquait exactement, de manière véritable...? Ces réponses, elle les aurait bien plus tard, après le Masque recouvrant la Personnalité, la Douleur innée et le Remède à Toute-Souffrance plus qu’alors jamais inatteignable pour tous.

•

1^{er} avril 2014

La proie, c’était devenu elle, à présent.

Tout simplement.

N’étant plus la prédatrice, elle s’était de plus en plus renfermée sur elle-même. Maintenant, son propre jeu était dévoilé au grand public, et plus seulement qu’au petit auditoire de l’arrière-cour. L’auditorium s’était rempli aussi vite que le Déluge Biblique des Saintes Écritures avait déferlé sur les hommes ; et maintenant, une foule pernicieuse s’était incrustée dans son esprit.

Vicieusement, je suis devenue la proie, songea Victoria Bergman, défaite par la trilogie de ses visages..., désormais exposés à la “Très-Grande” nuit.

Cependant que même la nuit n’est pas assez ténébreuse pour qu’on puisse qualifier sa condition de telle.

Et parmi les damnés, à présent, elle était plus que damnée.

Elle se recroquevilla dans ses couvertures, pleura sous ses oreillers et poussa un cri de colère étouffé par son manque d'hardiesse. *Je vais me venger de cette sale Littérature !* jura-t-elle alors qu'elle se trouvait dans un éclat de déstabilisation brut, mais horriblement sincère.

•

16 novembre 2014 – 3 heures du matin

Réveillé à cause de l'un de ces rêves quoiqu'à peu près perpétuellement et affreusement mouvementés, Gabriel Reid avait pété un plomb cette nuit-là du 16 novembre 2014 sans personne pour lui dire d'arrêter.

On lui avait aussitôt injecté de puissants sérums de force, afin qu'il se tranquillise. Mais pour une fois, ce fut vain : l'aiguille avait pété lorsqu'on avait tenté d'administrer ce médicament à cet homme, à ce monstre méchamment démoniaque et abominable, car il avait trop tendu ses muscles. Le sang coulant sur son bras, il lécha sa plaie et se souvint de sa vie d'avant.

Il ne regrettait cependant rien. Plus rien, dorénavant, ne pourrait plus le satisfaire que la violence la plus pure et absolue.

Soudainement, pris d'une jouissance excessive, il débuta sa désorganisation en s'arrachant d'épaisses touffes de cheveu sale, puis en devenant de plus en plus agressif au fur et à mesure qu'il goûtait également à son sang. Les infirmières étaient repoussées, et

les médecins eux aussi. On avait dû appeler l'aide d'urgence afin de le maîtriser – et celle-ci ne tarderait d'ailleurs pas trop à arriver afin qu'on en termine enfin avec sa crise.

Les médecins et leurs aides, sans défenses, reçurent ses coups de poings et de pieds et s'y plièrent malgré eux. Plusieurs tombèrent inconscient avec des lunettes cassées et des nez bâlafrés. Il s'échappa alors de sa chambre aussi vite que l'éclair, car il les avait assommés.

L'homme qui fuit face aux autres..., l'asperger, dérangé, qui tue et qui lèche son sang, qui se mutilé pour survivre au sein de l'existence même...

Les policiers arrivèrent rapidement sur les lieux, avec des fusils à balles tranquilisantes. Un escadron complet des forces de l'ordre opérait à présent dans le département de psychiatrie du Lower Manhattan Presbyterian Hospital, et c'était très dire de la situation.

Avec leurs sédatifs, ils arrivèrent finalement à l'atteindre et Gabriel Reid ne put alors que tomber de nouveau dans ses rêves noirs et confus – auxquels il n'aurait toutefois jamais souhaité retomber.

Tout avait été une question de vie ou de mort, et parmi les dix suppliciés, trois cadavres s'en allant jusqu'à la morgue sous le poste de police le plus proche du quartier, les sacs noirs et mortuaires chargeant l'espace d'une ambulance complète et vide de toute vie, ses sirènes sonnant de manière si stridente que l'on aurait juré qu'elle fût, même si elle n'était en réalité qu'un simple objet, elle aussi terriblement attristée par la sauvagerie de ce patient en psychose.

•

16 novembre 2014 – 6 heures et demie du matin : début de soirée

« Venez, et ne perdons pas de temps : allons-y directement, et sans plus attendre ; je communiquerai avec Victoria là-bas, car elle habite elle aussi à New York, mais pas dans le même quartier », lui annonça Ernest Heming..., oups ! Wilson.

Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier..., titre d'un roman du célèbre Patrick Modiano.

Et Dorothée Mackenzie, fille de vilains, lui obéit aussitôt, sachant fort bien que telle était la voie qu'elle devait à présent suivre : ainsi, il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait absolument qu'on sauve son amour d'où il était si tristement emprisonné.

Ils entreprirent alors de quitter Virginia Beach pour monter jusqu'à New York au sein du Presbyterian Lower Manhattan Hospital, dans le quartier de l'Île de Manhattan sur laquelle plusieurs grands buildings étaient dressés à l'image des antiques colonnes grecques, ou des répliques des vestiges de l'Antiquité qui sont parvenus jusqu'à nous. Ils s'arrêtèrent pour se reposer une nuit entretemps dans un motel afin de ne pas accomplir tout le trajet en un seul coup – puisqu'émotivement, ça l'aurait été beaucoup trop pour la capacité actuelle de Dorothée quant à ses agitations.

Une chance que nous n'adorons plus les dieux païens par les colonnes, se dit Dorothée Mackenzie, *et que nous ne les adorons plus tout court. Car si nous adorions encore ces dieux par ce moyen, ces faux dieux, je les réduirai moi-même en miettes afin qu'ils soient condamnés à subir le même silence que la plupart d'entre nous endurons si*

nous nous montrons cruels et indigestes envers nos parents et même, envers les autres. À dire que même, nous faisons d'inutiles sacrifices à ces déités mensongères !

Parce qu'il n'y a rien de pire que de ne point suivre l'exemple de notre mère et de notre père. *Mais dépendant de L'EXEMPLE, bien sûr !* s'exclama intérieurement la jeune femme, pour ne pas avoir à dire qu'elle n'avait pas du tout suivi celui de ses pères ; du moins, l'espérait-elle vraiment.

Oui, cela varie d'un gavroche à l'autre, là où les parents ne sont pas forcément de bonnes personnes. Mais il faut toujours se rapprocher le plus possible du Divin afin de connaître la vérité sur la morale de ce monde – puisqu'il n'y a rien d'autre, je le crains, qui puisse nous faire plus adorer la paix que la justice en toute chose.

La morale de ce monde est l'envie impitoyable de faire respecter la justice ainsi que le plus noble de ses codes de lois. Car sans moralité, nous n'avons pas d'humeurs : donc, ce qui est bien et ce qui est mal nous passeraient totalement inaperçus, puisque nos sens ne seraient pas le moins du monde aiguisés, mais probablement plus insensés, voire plus indifférents, à ce qui se trouve tout alentour de nous.

« Nous sommes arrivés », dit le recteur et doyen de la faculté de morale de la Columbia University à Dorothee Mackenzie, le soleil s'étant depuis longtemps couché à l'horizon, et les arbres qui frémissaient sombrement dans la nuit obscure, véritables tissus des étoiles, faisant reluire leur douce lumière nacrée sur les eaux mêmes les plus lointaines du port si longue vue nous possédions, c'est entendu.

•

Finalement parvenus au stationnement de l'hôpital du Lower Manhattan, ils casèrent l'auto aussitôt et prirent une photo pour pouvoir par la suite la repérer, car l'endroit était très vaste. À l'accueil, on indiqua à Dorothée ainsi qu'à Ernest le chemin exact qui les mènerait jusqu'au département de psychiatrie, sans toutefois les avertir de ce qui s'était passé la nuit précédente. En effet, un triste incident avait eu lieu – ce que le secrétariat de l'entrée de l'hôpital presbytérien ne savait pas encore, car la police avait interdit à tous les témoins et aux victimes – bien qu'il n'y en eût aucune qui fut en vie à présent – d'en parler afin que l'hôpital reste serein durant au moins l'intégralité cette journée-ci. La presse et les médias, également, n'en savaient rien encore.

Les corridors étaient longs, très longs, mais d'une largeur correcte. Ils virent des patients autant en chaises roulantes qu'en lits roulants qu'à pieds sur leurs pieds ou avec marchettes en pleine réhabilitation. On voyait aussi les infirmiers et les infirmières, ainsi que les médecins circuler dans le dédale labyrinthique de cet hôpital, puisqu'il était vraiment immense. Tout était ordonné mais à la fois désordonné : les chemins étaient compliqués à suivre et ils se retrouvèrent vite perdus au sein de l'hôpital et sans savoir où se diriger exactement pour parvenir jusqu'à la psychiatrie.

Ils demandèrent au passage à une bénévoles qui veillait au bon fonctionnement et à l'ordre de son département nommé : *RADIO-ONCOLOGIE*. Ils la questionnèrent rapidement sur le département de psychiatrie. Néanmoins, celle-ci les regarda étrangement et leur dit qu'il se trouvait à l'autre section de l'étage auquel ils étaient présentement.

Ils la remercièrent vivement et s'en allèrent expressément, mais ils restèrent cependant intrigués par l'air bizarre qu'avait eu la bienveillante femme lorsqu'elle leur avait parlé de

la psychiatrie. « Ne trouvez-vous pas, Ernest, qu'elle agissait fort étrangement, cette dame ? demanda l'étudiante-moraliste au doyen de sa faculté.

— Oui, effectivement, dit-il : cette femme m'a semblé bizarre sur le coup lorsqu'elle nous en a parlé – mais aussitôt je me suis dit : “Je peux tout aussi bien m'être trompé. Il existe également la possibilité que pour elle, c'était évident ; aussi n'ai-je pas à juger de ce qu'elle pense.” Il ne faut pas se ruiner avec ce que l'on ne sait pas et ce que nous ne saurons probablement jamais. N'est-ce-pas, *miss Mackenzie* ?

— Peut-être bien, acquiesça Dorothée.

— J'ai envoyé un SMS à Victoria Bergman, et d'après ce qu'elle m'a répondu, elle ne devrait plus trop tarder à venir. Ne nous en faisons pas. »

Ce qui ne put qu'inquiéter ardemment Dorothée. *Que mijotent-ils, lui et Victoria Bergman ?* se demanda-t-elle intérieurement, gardant cependant pour elle ses soupçons.

Mais, sans se ruiner du tout avec ce qu'ils ne connaissaient pas, ils le sauraient tous les deux très bientôt.

Et, en suivant les instructions de la vieille dame, ils atteignirent inévitablement la partie de l'hôpital réservée à la médecine, elle-même consacrée à l'étude et à la guérison de l'esprit. Lorsqu'ils arrivèrent, toutefois, ils furent aussitôt choqués par l'état dans lequel se trouvait le département, fort sali de sa misère.

En effet, tout ce qu'ils y virent était véritablement désolant – mais pour une toute autre raison que la maladie mentale.

Des taches de sang sur les murs et des excréments par Terre, sûrement ceux des morts qui s'étaient vidés et qui étaient allongés sur le sol. Des policiers de la scientifique passaient maintenant au peigne fin les lieux des crimes perpétrés sur les personnes du corps médical :

lorsque Dorothee et Ernest aperçurent tous deux les trois cadavres alignés sur des civières au draps blancs tâchés de couleur pourpre, ils furent alors horrifiés de voir leurs visages complètement défigurés. Définitivement, la mort était présente en ces lieux noirs de la folie des mortels qui avaient défailli sans le vouloir pourtant dans la plupart des cas, c'est-à-dire pour la grande majorité des malades atteints de délires.

Effectivement, cet endroit était imprégné du sombre parfum qui était propre au trépas et à lui seul, enveloppé de ses voiles obscurs.

« Hé ! reculez, leur ordonna un enquêteur. Ne dites à personne ce que vous voyez maintenant, car nous le saurions par la presse. Maintenant, déguerpissez : ouste, ouste !

— Je suis venue voir un patient du docteur Sanders, expliqua Dorothee au policier. Il s'appelle Gabriel Reid, et c'est celui que j'aime. Est-il indemne..., enfin ! je veux dire, physiquement ?

— Je vois, d'accord, venez, il faut que nous réglions quelques petites choses entre nous. Suivez-moi ! », leur dit l'inspecteur de la police de New York, le NYPD, mentionné dans plusieurs bons romans policiers contemporains, dont ceux de R. J. Ellory.

Tout devenait de plus en plus étrange au fur et à mesure que Dorothee et son protecteur constataient l'allure bizarre de la personne qui semblait chargée de l'enquête et qui leur disait de les suivre. « Mais qu'est-ce que... ?

— Suivez-moi, ce ne peut pas être plus compliqué que ça ! », continua le détective, déjà à l'autre bout du couloir.

Ainsi firent-ils tous les deux, cependant extrêmement inquiets par l'excentricité de plus en plus flagrante des personnes qui se trouvaient aujourd'hui-même au Presbyterian

Lower Manhattan Hospital et qui en savaient sûrement très long sur ce qui s'était réellement passé et ce, récemment.

•

LA MORT..., voir l'envie intrinsèque et irrésistible de tuer et ce, peu importe le prix qu'il faut payer pour y parvenir. Tel était à présent le crédo de l'assassin nommé Gabriel Reid, cloué sur un lit, enchaîné à la fois par les plus puissants des sédatifs existants et par la camisole de force ceinturée elle-même contre les draps blancs et bleus propres du département des soins psychiatriques.

“DES SOINS PSYCHIATRIQUES...”

Ce que Dorothée Mackenzie ne savait pas encore, toutefois, c'était que son amour Gabriel Reid avait blessé sept personnes puis en avait tué trois et ce, de sang-froid : quelle terreur le corps médical présent avait alors vécu, n'ayant eu point d'autre choix que d'alerter vite la police pour arrêter leur propre patient, puisqu'ils avaient été totalement impuissants.

En effet, le monstre l'était devenu peu à peu jusqu'à assassiner de pauvres et innocentes victimes au sein du Presbyterian Lower Manhattan Hospital de New York. Il ne l'était peut-être pas à la base : mais potentiellement parlant, il avait muté progressivement jusqu'à pouvoir lutter et se battre contre l'humanité toute entière, et ainsi se liguer contre tout ce qui était logique et saint, voire divin.

Dans la candeur du meurtrier, l'asperger Gabriel Reid, présentement interné et étudiant en sciences physiques à la Columbia University, avait trouvé son havre de paix, là

où il pourrait résider en toute quiétude parmi les mortels destinés de toute façon à trépasser, c'est-à-dire l'envie horrible de tuer de plus en plus violemment.

La violence était devenue sa sérénité, pour ainsi dire. Et il s'était fait de nombreux ennemis uniquement que durant cette seule nuit.

« Suivez-moi, ce ne peut pas être plus compliqué que ça », avait ordonné l'énigmatique policier à Dorothée ainsi qu'au recteur de cette dernière. Ce qu'ils avaient fait rapidement, le pas pressé tout comme l'avait été celui de l'enquêteur à ce moment-ci de l'histoire.

Indubitablement arrivés dans un petit bureau de la “Psychiatrie” là où les inspecteurs semblaient avoir élu un quartier général extrêmement miniature, stressés, ils s'assirent aussitôt, et le détective qui les avait conviés à venir avec lui leur proposa à chacun des verres d'eau, ce qu'ils acceptèrent par politesse. Finalement revenus avec ceux-ci, il commença à parler par ce chemin et non par le biais d'un autre, comme les policiers le faisaient habituellement pour détourner le sens d'une discussion, bien malgré eux et selon ce qu'ils avaient appris à l'école des forces de l'ordre. « Je suis le commandant Sorrow, dit le vieil homme d'au moins soixante-dix ans.

— Je suis Dorothée Mackenzie...

— Et moi Ernest Wilson, recteur à la Columbia University pour la faculté de morale », déclara-t-il aussi prétentieusement qu'il l'était vraiment, tel un lion d'or. Cependant, personne ne le releva car, se dirent-ils, il ne s'agissait pas de leurs choses, mais simplement de l'orgueil manifeste et indécent du doyen.

« Bien, madame Dorothée et monsieur Ernest “Wilson”, dit le détective en mâchant bien le mot comme pour lui déplaire, je dois vous mettre tout de suite au parfum de

certaines petites choses qui, croyez-moi, risquent fort de vous déplaire : mais nous n'avons pas le choix, n'est-ce-pas, que de passer par-là tous les trois ? »

La jeune étudiante en morale se demanda alors ce qu'il voulait dire par cela. Mais, perspicace grâce à de longues et tumultueuses années d'expérience, il leur répondit : « Ne vous en faites pas, il ne s'agit rien de trop grave, si l'on peut bien sûr qualifier de telle cette enquête quoique tumultueuse et fort tordue. Il paraîtrait que vous veniez de V. A. Beach, Dorothee ? *je pense que vous pourrez certainement et facilement vous remettre de ce que j'ai à vous dire...*

— Comment le savez-vous ? se surprit-elle.

— Par le père de votre ami, Sam Fillion. Jack Fillion est mon vieil ami, c'est celui que j'ai aidé à travers ses souffrances et son cheminement vers la police... »

Cependant, il resta vague sur ce point et ne s'expliqua pas davantage. *Que c'est étrange*, réfléchit la romancière. *Décidément, j'ai encore des choses à apprendre de la vie, comme tous et toutes...*

Dorothee tenta toutefois : « Mais..., quelles souffrances Jack Fillion a-t-il vécues ?

— Je pense bien que je peux vous l'expliquer », acquiesça l'enquêteur, à moitié songeur lorsqu'il l'eut dit.

Après leur avoir expliqué ce en quoi Jack avait souffert, Ernest Wilson déclara : « Je vois, maintenant.

— Eh oui, c'est fort triste ; mais il en est ainsi, fit Sorrow. Souvent, dans les cas comme ceux-ci – des cold cases, comme on le dit et le redit souvent dans la police à travers notre cheminement et nos années d'inspecteurs –, on ne retrouve jamais les meurtriers qui nous ont fait du mal, à nous et à notre famille, surtout lorsqu'ils ne laissent presque pas de

traces directes, voire même indirectes. Mais comme on le dit aussi, on peut avoir la certitude que la Volonté du Mal ruinera bel et bien le Mal un jour ou l'autre...

— C'est du Tolkien tout craché, ça, devina aussitôt Dorothée, cultivée dans ce sens tout comme on pouvait s'y attendre d'elle.

— Eh oui ! car dans mon jeune temps, nous étions tous fous des Hobbits – même si, à vrai dire, ça ne peut pas aider personne. »

Après un court silence et avoir terminé de fumer sa clope, Sorrow dévoila inévitablement, sa voix glacée comme des couteaux durant une nuit plus noire que n'importe quoi de nocturne qui existe présentement en ce monde : « Assez bavarder ! vous aviez dit, miss Dorothée Mackenzie, que Gabriel Reid était votre petit-ami ?

— Oui, c'est-à-dire...

— Savez-vous ce que Gabriel a commis, la nuit dernière ? »

Dorothée répondit avec force à la négative, mais extrêmement surprise que son amant ait pu commettre quelque chose de grave : « Non, je ne vois pas du tout de quoi vous...

— Eh bien, vous avez vu, les trois morts étendus sur des civières dans le couloir ? c'est lui et lui seul qui les a tués. Nous avons même dû employer des doses de sédatifs ultra-puissantes pour arriver à le maîtriser, du genre qu'on donne à des ours polaires ! et c'en est véritablement peu dire, en réalité : un vrai taureau sur deux pattes, celui-là ! et il paraîtrait que ces foutus toubibs n'avaient même pas la moitié du dosage en stock que nous lui avons injecté : quelle ironie... Comme quoi nous serons toujours utiles quoi qu'il puisse advenir dans le futur, au fur et à mesure des avancées de cette foutue et stupide médecine qui s'en prend désormais à l'immortalité par des greffes de toutes sortes opérées souvent sur des corps morts et vides de toute conscience humaine... »

•

Elle ne pouvait tout simplement pas y croire. *Non, c'est impossible, il doit forcément se tromper !* jura intérieurement, et pas qu'un peu, l'étudiante en morale du programme éponyme à laColumbia University.

Comment pourrait-elle tout simplement y croire...? Elle ne le voulait pas ; non, elle ne le souhaitait pas...

« Voici la triste vérité, cette réalité tantôt consolante, tantôt givrante ; j'en suis vraiment navré pour vous », annonça le commandant des forces de l'ordre exactement comme s'il avait lu dans les pensées de Dorothée Mackenzie, et qu'il s'était infiltré dans son esprit tel un serpent vorace qui n'avait pu que se mordre la queue à cause de sa trop grosse gourmandise. Et c'était vrai, tout comme le diable avait tenté l'homme par sa femme en leur offrant le fruit ignoble du péché.

Dieu contre les infâmes démons, ces êtres autrefois des anges devenus déchus au fil du temps et des époques...

Et c'était *vrai* ; et nul ne pourrait jamais le nier en ce monde.

« Est-ce la réalité ? s'étonna Ernest Wilson, presque-Hemingway, mais en cravate rouge en plus du fruit de l'orgueil à l'intérieur de son très léger veston gris et de son enveloppe ignoble de chair.

— Oui, c'est vrai », rajouta encore une fois Sorrow.

Et cette fois-ci, sans se faire entendre ni parler, Dorothée Mackenzie tomba véritablement dans l'inconscience, tout le noir ainsi que toute l'opacité de celui-ci devant ses yeux.

Puis, absolument rien.

•

La folle véritablement dérangée Victoria Bergman *Ne s'était pas du tout perdue dans le Quartier*, comme on aurait pu s'y attendre d'une aussi moche et d'une aussi mal vêtue qu'elle. En loques, elle l'était vraiment, pour tout dire. Pas d'ornements ni de tatouages, seulement qu'une longue mèche blanche sur son front qui contrastait avec ses cheveux noirs comme du jais – symbole et souvenir des atrocités qu'elle avait vécues lorsqu'elle était enfant : son père l'avait souvent battue à mort et violée, ce qu'elle ne voulait cependant pour rien au monde se remémorer.

D'où l'écrivain qui a écrit cela sur moi a-t-il déduit que j'avais été violée, alors que cela a bel et bien été le cas – en outre, qui aurait bien pu le lui dire... ? se questionna-t-elle tout en marchant vers le Manhattan Lower Presbyterian Hospital à pas lents mais extrêmement décidés comme toujours lorsqu'elle était en pleine mission.

Elle avait stationné sa voiture un peu en décalage de l'hôpital, sur la rue, afin de ne pas payer pour ne pas être fichée par l'État, qui surveillait continuellement chacun de ses citoyens. Parce que ce qu'elle accomplirait aujourd'hui relèverait du crime, voire du suicide assuré, si elle ne prenait pas de multiples précautions afin de l'accomplir efficacement mais également, de manière sécuritaire.

En effet, de la veille jusqu'à ce matin, elle avait confectionné un plan très méticuleux afin que tout se passe bien pour ses envies et ses desseins, et qu'ainsi elle ne soit pas déçue d'elle-même ni *des autres* qui l'accompagneraient pour mener à bien ce sale boulot dont la direction lui avait été confiée. Elle ne s'était pas rasée le crâne comme le feraient les soldats dans l'armée ni même beurré le contour de ses pommettes, mais elle avait apporté une cagoule noire pour mettre en rentrant dans l'ascenseur – c'est-à-dire, en s'y engouffrant après s'être assurée qu'elle y serait bel et bien seule – en plus de ses habits qui étaient toujours obscurs par coutume. L'obscurité, c'était elle et d'ailleurs, elle ne pouvait pas dire qu'elle n'adorait pas ça. Sa camionnette grise était stationnée près d'un arbre qui lui faisait de l'ombre en cette journée ensoleillée du mois de novembre, phénomène terriblement rare même s'il était passé les deux heures de l'après-midi – presque le temps où normalement, le soleil tombait à l'horizon. Mais elle n'avait pas peur : elle ferait ce qu'on lui demanderait, voilà tout, parce que c'était *des ordres* qu'elle ne devrait jamais enfreindre ni tenter de transgresser en outre.

Maintenant, il ne restait plus qu'à attendre l'heure fatale.

Elle alla dans un Dunkin Donut non-loin et s'y prit un café à la vanille, sucré, en plus d'un beigne à la citrouille, lui faisant se rappeler qu'on était déjà en automne et presque en hiver.

Que le temps passe vite, se dit-elle : beaucoup trop vite...

Effectivement, c'était hallucinant : combien de jours, de semaines et de mois déjà, depuis le début de l'été ?

Elle reçut finalement un SMS d'Ernest Wilson, un parent éloigné d'elle, qui suivait le plan à merveille comme à chaque fois qu'ils faisaient un truc de ce genre. Puisque de ce

genre, c'était arrivé plusieurs fois au cours de leurs vies dans les ombres... Ils avaient longtemps collaboré, puis collaboré de nouveau, et encore de nouveau, jusqu'à aujourd'hui. Ils se connaissaient très bien pour ressentir les mêmes désirs affreux.

Toujours les mêmes qui tuent : toujours les mêmes qui perpétuent les mêmes atrocités. C'était à la fois inéluctable et évident.

Évident ? certes, ce l'était bien.

Et tel un fantôme accompagné de ses effroyables voiles noirs ou un dragon souffleur de feu, elle s'apprêtait abruptement à entrer en scène et ce, pour de bon.

•

C'est finalement dans le noir absolu que Dorothée Mackenzie atterrit, devant les yeux de ceux qui étaient près du bureau de l'enquêteur-chef, puisqu'elle s'était littéralement endormie ; mais comme par miracle, elle restait toujours assise sur sa chaise en ne tombant point de cette dernière, véritablement plongée dans son vide psychique, là où tout était néant autour d'elle.

« Elle a besoin de repos, déduisit Sorrow. Elle devrait se réveiller sous peu. Et au fait, comment vous appelez-vous, déjà ? Infirmières : faites venir un lit roulant afin qu'elle se repose.

— Ernest Wilson, répondit-il : recteur à la Columbia University en morale, comme dit plus tôt.

— Presque “Hemingway” ! », rétorqua le capitaine des forces de l’ordre du NYPD avec une moue de dédain pour la prétention du doyen de cette université mondialement reconnue.

Wilson éructa : « Si ça ne fait pas votre affaire, je peux m’en aller… »

— Tout à fait », dit Sorrow, non sans cacher sa suspicion pour Ernest. Il ne se sentait pas en sécurité avec cet homme aux yeux de feu comme s’il s’apprêtait toujours à tuer quelqu’un, ou presque. Mais enfin, c’était trop tard tout compte fait pour le savoir, car il était déjà parti *Pour le Quartier*.

•

Victoria Bergman se plongeait maintenant le bout du nez dans *les Quartiers* de l’hôpital, plus précisément dans la section “*DES SOINS PSYCHIATRIQUES*”, là où ceux qui étaient comme elle étaient bien sûr traités.

Le tout serait joué en à peine quelques minutes. Il n’y avait donc pas de temps à perdre afin d’accomplir sa mission.

Victoria ne se chercha pas comme Dorothée et Ernest ; qui était également son parent à elle ; s’étaient perdus, puisqu’elle avait déjà fait sa ronde de l’hôpital – et ce, même au sein des salles réservées au personnel hospitalier puisqu’elle s’était déjà infiltrée en douce durant la nuit, sans se faire repérer pourtant de ce dernier qui était resté pour surveiller à la fois le bâtiment et les patients souffrants. Parce que noire dans l’âme, elle l’était véritablement – et c’était très peu dire de son état psychique réel. De par ses yeux seuls,

elle était plus qu'apte à vous faire figer de torpeur, tellement son machiavélisme était apparent et manifeste.

Et elle n'avait aucun regret quant à ce qu'elle s'apprêtait à faire. Elle ne vivait seulement en ce moment que de la sauvagerie et de la cruauté dans le cœur et ce, sans s'attendrir le moins du monde par contre de ce qui pourtant l'entourait comme douleurs.

Et ce, pour toujours..., se promettait-elle à chaque fois qu'elle jouait avec le feu et ce, de bien dangereuse manière.

Elle envoya un SMS à Ernest : *Suis à l'entrée du département de psychiatrie, à attendre ton signal.* Aussitôt, à peine deux ou trois secondes plus tard, elle recevait un message de sa part : *Plans changés, je serai avec toi pour la capture de Gabriel Reid et Dorothee Mackenzie. Me change dans les toilettes en noir, me débarrasse de mes vêtements dans la toilette avec la chasse d'eau, j'ai dû faire brûler complètement mon veston gris que je n'aimais pas dans la toilette à l'aide de mon briquet. Attends-moi, ça ne sera pas long.*

Bon, se dit-elle : il ne reste plus qu'à attendre quelques minutes.

Enfin, deux minutes plus tard, elle se tourna de nouveau vers l'écran de son smartphone et vit qu'il avait répondu : *Suis à deux pas de toi.*

Elle regarda alors alentour, et vit qu'il lui faisait signe, tout de noir vêtu, à deux pas exactement d'où elle se trouvait. C'est alors que l'opération débuta véritablement ; et ils se mirent à courir le plus rapidement possible.

•

Le capitaine du NYPD James Sorrow savait qu'il ne digérait pas le comportement d'Ernest, et encore moins sa manière d'agir avec lui. *Je ne dois surtout pas lui faire confiance – et il faudra que j'investigue sur lui quand j'aurai plus de temps libre..., car il semble dangereux et meurtrier, d'après ce que j'ai vu dans son regard.*

En effet, se promit-il en son for intérieur, c'est ce qu'il ferait.

Tout à coup, il entendit des bruits de pas dans le corridor : des pas rapides mais décidés. Il entendit des coups, puis des cris. Mon Dieu ! on était en train littéralement de battre ses policiers et collègues dans le corridor.

À son plus grand désespoir, il était seul dans son bureau. *Pour une fois que cela m'arrive...,* songea-t-il tout en sortant son vieux revolver souvenir de sa poche.

C'est lorsqu'il tenta de pénétrer dans le couloir qu'on le happa sérieusement par-derrière. *Merde ! ils ont même monté d'un étage en ouvrant la fenêtre du bureau...,* s'attrista-t-il.

C'est alors qu'on lui mit un papier mouchoir imbibé de chloroforme sous le nez afin qu'il en respire et s'endorme. Au bord de l'épuisement, du découragement et de l'inconscience, il songea, fort ironiquement : *Complètement désarmé par la seule puissance d'un vulgaire tissu affreusement mouillé de chloroforme !*

Et c'est là précisément que sa conscience s'arrêta, l'obscurité prenant ainsi la relève de la luminosité dans son esprit.

•

Dorothée Mackenzie dormait toujours, plongée dans l'inconscience, et ne se rendait même pas compte encore qu'on l'amenait à bord d'une mini-vanne grise vers un endroit reclus de l'État du Massachussetts et perdu dans le bois, à l'abri de toute civilisation qui pourrait bien se douter de ce qui s'y tramait véritablement.

•

Victoria Bergman était venue avec six autres individus ; l'un de ceux-ci s'était d'ailleurs proposé pour aller en bas afin de monter d'un étage par la fenêtre de l'une des chambres vides pour parvenir jusque là où les inspecteurs avaient installé leurs quartiers : Victoria Bergman lui donna un talkie-walkie, et il suivit les instructions de celle-ci à l'ordre, une corde solide sur l'une de ses épaules afin de gravir le mur extérieur du bâtiment. Les autres meurtriers sadiques qui les accompagnaient suivirent ainsi Bergman et Wilson. Victoria demanda alors à Ernest : « Combien sont-ils ?

— Cinq policiers, en plus de ce satané Sorrow qui, croyez-moi, est très intelligent et perspicace. Il faudra le laisser en vie pour le ligoter et l'amener avec nous à travers notre sillage afin de ne pas le laisser pour mort, et qu'ainsi il soit vivant et qu'il arrive finalement à parler à ses compatriotes policiers et de cette façon nous retrouver, où que nous puissions être, parce qu'à coup sûr ils le sauront.

— Entendu », lui répondit l'aliénée et dérangée mentale d'au moins une trentaine d'années, si ce n'était pas quarante bien entendu.

Ils se dirigèrent donc, tout en veillant à ce que leurs ombres ne laissent point de traces, jusque là où les policiers se trouvaient. Ironiquement, ces derniers étaient tous dans le

couloir, et sans armes ni témoins ; puisque les enquêteurs avaient évacué tout le secteur de la Psychiatrie ; lorsqu'ils se feraient tuer par les katanas que ces personnages enténébrés possédaient réellement, déjà fermement ancrés dans leurs mains. Ils en profitèrent donc pour les mettre K.O. chacun leur tour. *Après tout, ils n'ont que ce qu'ils méritent de nous, et rien d'autre...*, se dit gravement Victoria tout en voyant s'écouler le sang de l'un d'eux. *Oui, ils n'ont que ce qu'ils méritent, après tout...*

Celui qui s'était proposé pour monter jusqu'à la fenêtre du quartier général miniature des forces de la loi à partir de l'étage du bas avait réussi à neutraliser avec brio le commandant Sorrow pour pouvoir le mettre sur un lit, le faisant ainsi passer pour un patient de l'hôpital. Finalement et rapidement, ils allèrent prendre au passage Dorothée Mackenzie, qui était couchée sur un lit elle aussi, totalement inconsciente, ainsi que Gabriel Reid, toujours sous l'effet des médicaments, enfermé depuis des heures dans une chambre isolée pour laquelle les ravisseurs avaient littéralement défoncé la porte afin de pouvoir y pénétrer et ainsi apporter le jeune meurtrier avec eux. Ces derniers s'habillèrent chacun en médecins et en infirmiers pour pouvoir passer inaperçus dans l'ascenseur avec les deux lits sans attirer l'attention des gardiens ou des caméras placées au plafond sans la moindre gêne, puis se rendre jusqu'à l'arrière de l'hôpital afin de pouvoir les transporter tous les trois dans une vanne spacieuse, puisqu'ils charrieraient également l'officier du NYPD James Sorrow avec eux.

Leur mission réussie, ils retournèrent précipitamment vers leur refuge situé au fin fond du Massachussetts.

•

Fin novembre 2014

Percluse dans le noir et la terreur qui l'assaillait depuis deux jours ? deux semaines ? peu importait, Dorothee Mackenzie ne le savait plus, tellement la peur la paralysait et la glaçait jusque dans ses veines et ses artères les plus creuses et les plus larges, ainsi que les plus minimes.

Tout ce qu'elle savait, au moins, c'était qu'elle était encore en vie, après les maints supplices qu'on lui avait déjà infligés. Elle se savait attachée avec de la corde coriace à un poteau, comme à une poutre en bois soutenant avec d'autres poutres une sorte de sous-sol, les sueurs froides qui l'assaillaient à chaque fois que quelqu'un venait sans pourtant reconnaître la voix, qu'elle ne devait sans doute pas connaître.

Et, séquestrée comme elle l'avait été depuis qu'elle était toute jeune dès que sa mère en avait l'envie, elle subissait tout, y compris le fait qu'on avait souillé son âme de parts en parts...

•

1^{er} décembre 2014 – 20 janvier 2015

Définitivement, c'était l'endroit parfait pour un apprenti-meurtrier : là où Gabriel Reid apprenait vraiment à jouir de la souffrance d'autrui, là où ses pulsions les plus démoniaques

et malfaisantes surgissaient naturellement – tout comme il l’était vraiment à la base, lui avait-on expliqué.

Les Masques, ces ombres qui le guidaient dans la maison et qui faisaient des choses au sous-sol sans lui dire en quoi celles-ci consistaient..., et ça l’ennuyait. Il aurait juré qu’il avait déjà fait amplement ses preuves, pourtant... Mais non, il faut dire, il ne les avait pas faites suffisamment. Il lui restait encore quelques semaines. *Je rêve d’être l’un des Masques, un jour...*

Rêve atroce et morbide – destin tout à fait sordide. Il avait lu les avis de recherche sur Internet qui le concernaient. Les enquêteurs New-Yorkais et Virginiens pensaient qu’il avait été kidnappé, mais sans preuves pour le confirmer. De plus, les journaux et la police relataient les événements du Lower Manhattan Hospital, sans arguments toutefois pour savoir ce qui s’était véritablement passé. La crainte médiatique faisait rage à présent dans l’État de New-York ainsi que de celui de Virginie, chacun se surveillant étroitement pour pouvoir percevoir des indices permettant de retrouver la trace de Dorothée Mackenzie, de Gabriel Reid ainsi que du commandant du NYPD James Sorrow, tous les trois portés disparus atrocement pour leurs familles ainsi que leurs amis.

Mais c’est pourtant vrai, songea Reid, gloussant fort de leur idiotie à en douter. Pourquoi ne le savent-ils pas, que j’ai été kidnappé, cependant que ce fût pour mon mieux ? qu’ils sont stupides et inintelligents de ne pas le savoir ni y songer !

En effet ; mais les Virginiens et les New-Yorkais avaient peur, terriblement peur...

Ils parlaient également de la disparition de son amoureuse. « Inexplicablement manquante, tout comme Gabriel Reid et le capitaine du NYPD James Sorrow. Veuillez en signaler à la police si vous découvrez quoi que ce soit de suspect ou qui pourrait nous

mener jusqu'à eux », disaient les policiers dans les journaux et à la télé, en alternance, dans l'espoir de les retrouver un jour.

Et Gabriel Reid ne voulait rien savoir de ce qu'ils racontaient : ce qu'il souhaitait, c'était de pouvoir devenir l'un des Masques, lui aussi.

Mais peut-être jamais, après tout – car ils prenaient trop son temps avec lui ; du moins, à son goût.

Les Masques disaient qu'il en restait, de la place pour d'autres, et qu'ils soient prêts... Mais quand décideraient-ils enfin d'en nommer un nouveau ? L'impatience décourageait véritablement Reid ; et même, le démolissait peu à peu.

Ces gens-là, ils kidnappaient même des enfants de neuf ans qui disposaient de gènes meurtriers afin qu'ils apprennent à devenir des tueurs aptes au métier pour l'avenir. *Telle est ma vie, désormais*, se dit Reid : *celle d'un meurtrier génétique.*

Comme quoi personne, pas même un asperger ou un autiste, n'est invulnérable face à la folie.

Il s'était fait des amis en si peu de temps. L'un s'appelait Rohan, et l'autre Mike ; plus précisément deux fils de tueurs, qui attendaient d'être des Masques eux aussi.

Cette académie d'une trentaine d'apprentis assassins regroupait des jeunes de 9 à 20 ans dont le seul et unique but est qu'ils soient éduqués à devenir de plus en plus agressifs. Quelle violence !

Bien sûr, personne ne savait ce que les Masques souhaitaient exactement pour eux dans le futur ; mais on avait déjà une bonne idée de ce qu'ils iraient accomplir, avec la violence qui était déjà permise aux élèves. Leur professeur, appelé monsieur le Masque numéro Quatorze, se targuait d'être le meilleur en matière de supplice.

Sans pitié, *ce* Masque l'était aussi.

Lorsqu'un étudiant interrompait le cours présenté à leur classe avec une simple question, le Masque numéro Quatorze se mettait dans une colère si noire qu'on aurait juré qu'un "mauvais ange" le faisait agir de la sorte. Aussitôt, l'élève devait s'excuser pour ne pas subir des conséquences atroces.

•

Après avoir terminé une autre journée d'études sanglantes, Gabriel Reid décida enfin qu'il était grand temps qu'il aille en douce dans le sous-sol du manoir gothique au sein duquel ils se trouvaient en compagnie des Masques, puisque leur professeur ne voulait toujours lui dire ce qu'ils y accomplissaient exactement. Même si l'enseignant effrayait ses élèves en leur révélant qu'il y avait des rats dans la cave qui pouvaient vous transmettre la peste bubonique, Reid n'y croyait pas du tout, puisqu'il savait fort bien que c'était uniquement pour les dissuader d'aller y accomplir une exploration plus approfondie de leur demeure. Mais il avait déjà fait une recherche sur ce virus ; et les avis étaient formels, voire identiques sur la localisation du phénomène. La maladie qu'on appelait "peste" ou "peste noire" n'existait seulement que dans quelques pays d'Afrique, dont le Madagascar, ainsi que dans certains pays d'Asie, là où ils avaient également développé les vaccins nécessaires pour contrer les épidémies et enrayer le plus possible ce fléau provenant à la fois du rat et de ses tiques... Ainsi, porté par la lourdeur de ses propres ténèbres, l'amoureux de Dorothée Mackenzie s'apprêta à descendre jusque dans la cave où, ne le sachant point encore, il

vivrait les extrémités, voire les derniers instants de sa pauvre et malheureuse existence. Parce que tout ce qui est en cette Terre a un début et une fin – sans exception possible.

C'était à la fois une loi inéluctable et fatale, donc qu'on ne pouvait contredire, ainsi que Dieu L'est Lui-Même aussi.

Alors qu'il plongeait en pleine noirceur dans les profondeurs du manoir accompagné d'une petite lampe-torche qu'il avait trouvé dans les cuisines par hasard, il fut brusquement envahi par l'odeur de décomposition qui y régnait, ainsi que le chaos qui maîtrisait les lieux : tout était risiblement en désordre. *C'est véritablement infect, ici !* jura-t-il intérieurement.

Il pénétra encore plus dans la chair de la maison ; et alors, tout à coup, il entendit un petit bruit. Intrigué, il s'apprêta à se diriger vers le son, comme s'il y avait eu une plainte sourde adressée au vide, puisqu'il ne semblait y avoir personne d'autre que lui et la présence. C'est alors que, poursuivant sa marche à travers les ténèbres, il crut détecter une poutre de soutien avec, pour étendard, une fille saucissonnée dans une sorte d'hamac dégoûtant, en plus d'être ligotée. *Là, je commence vraiment à avoir peur...*, se dit Reid, plus du tout convaincu à présent qu'il avait l'étoffe du parfait meurtrier.

Et dans son sommeil comateux, la jeune femme aux yeux bandés, prise entre souffrances et chagrin intense, hurla, comme si l'un des morts d'entre le cimetière non-loin d'où les Masques avaient établi leurs quartiers avait crié d'outre-tombe, ce qui ne se pouvait par contre pas : « Sauve-moi, ô mon amour, Gabriel Reid ! »

Et cette fois-là, ce fut réellement le choc pour lui. « Non..., non, c'est impossible... Dorothee, tu n'es pas...

— Et pourtant, ça l'est », dit une voix grave derrière-lui. Il se détourna et vit l'un des Masques lui sourire à travers la carapace, ses yeux tout à fait rouges et fous. C'est alors que le Masque *numéro Quatorze* le tua et qu'il finit par mourir rapidement.

La suppliciée s'était brutalement réveillée après avoir entendu les bruits des corps qui fendaient l'air. « Qui est là ? s'entendit dire Dorothée Mackenzie. Ne me dites pas encore..., je vous en supplie !

— Je te dis : rejoins les ténèbres et poursuis en enfer ! », cria le Masque. Cette fois encore, elle mourut de sa main dans son saucisson.

Et tout comme Gabriel Reid, elle partit pour le long voyage tumultueux appelé LA MORT, là où plus rien n'existe et là où l'on ne se souvient plus de rien, puisque nous nous sommes endormis pour l'éternité ou du moins, jusqu'à temps que l'on nous réveille abruptement.

•

« Mais quel gâchis, se plaignit Victoria Bergman en aidant le Masque *numéro Quatorze*, alias Ernest Wilson, à nettoyer un peu la cave avec lui.

— En effet... Sales gosses, je leur avais dit pourtant qu'il y avait bel et bien de la peste sous leurs pieds », conclut le Masque le plus horrible de tous en ricanant hideusement. Il continua inéluctablement sur cette note : « Bon, je m'en vais ; continues toi-même ce travail dégoûtant et totalement dégradant ! »

Et d'ailleurs, ce fut tout ce qu'il y eut à raconter pour ce jour-là.

CHAPITRE QUATRE

(Fin septembre – novembre 2014, cité de Virginia Beach,

État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

Fin septembre – fin octobre 2014

L'hantise obsède lorsque l'on commet trop de sottises.

Ce fut au sein de la pénombre la plus absolue et sinistre que l'Hacker, alias le chef despotique des Masques, était en train de tisser la toile d'araignée la plus vilaine qu'il ait jamais osée créer et tout ce, à cause de son manque d'ambition et d'envergure pendant des années – ce qui lui avait coûté d'intenses et d'immenses sacrifices concernant bon nombre de choses qu'il n'aurait jamais voulu voir se concrétiser, c'est-à-dire des erreurs qu'il avait faites lui-même par le passé, ainsi que des écarts spontanés face à son organisation à cause du manque de temps et d'énergie vécus lors de ces dernières semaines véritablement éreintantes pour lui.

Victoria Bergman l'avait averti tandis qu'ils “brunchaient” dans un petit wafflehouse du Massachussets loin de leur Manoir, c'est-à-dire de leur QG : une opération d'envergure s'enclencherait, avec le personnel hospitalier manipulé – ou plutôt corrompu –, du New York Lower Manhattan Presbyterian Hospital, au sein de ce même édifice ; et les psychiatres étaient d'ores et déjà soumis à leur joug, puisqu'on leur avait tout volé, y compris leur sécurité ; et puis, on les tuerait aussi. Également, les Masques avaient désormais plusieurs agents au F.B.I et au sein des polices régionales. Les sadiques

professionnels iraient capturer Gabriel Reid ainsi que Dorothée Mackenzie car, disait Bergman, la fille pourrait sans nul doute aider la police à les retracer ainsi que cet homme, capitaine au NYPD – soit James Sorrow... Mais l’Hacker, dans sa noirceur, en doutait : en tant que chef des Masques, il connaissait très bien sa subordonnée, sachant aussi qu’elle avait toujours une idée cachée derrière la tête. Mais peu importait, à présent : ça ne pourrait pas du tout nuire à leurs plans car, savait le suprême des Masques, ils marchaient tous vers la même direction, vers leur exacte destination, en compagnie de leurs chers élèves qui ne connaissaient pas encore son existence ni les traits de son visage – car il était croupi sous les ombres, parce qu’il trouvait qu’il était laid et sale. De toute façon, les Masques s’habillaient toujours en noir et mettaient des sortes de visages horrifiants tels les gargouilles de Notre-Dame de Paris, des petits diables ou des farfadets démoniaques sur leurs faces afin de cacher leurs traits pour que leurs enfants de 9 à 20 ans ne se doutent pas de leur identité ou de la gravité de leur dépravation perpétuellement recouverte – ou presque. *Il faut toujours prendre des précautions avant d’agir*, songea l’Hacker. Et c’était vrai : par exemple, Victoria Bergman détenait comme masque une représentation d’une sorte de sirène de l’antique pays de Sumer digne d’un conte où il y aurait eu le légendaire roi Gilgamesh ; poterie en fin de compte tout à fait horrifiante, et le rictus de ses traits vous faisait abominablement songer qu’elle fût une véritable criarde méduse, qui ne séduisait les marins que pour les manger tout entier ainsi que leur cœur tout comme le “docteur Lecter” et ce, surtout lorsqu’ils étaient toujours vivants et dans d’atroces souffrances, à la suite du naufrage d’un bateau chargé de marchandises et de cargaisons rares et dispendieuses et tout cela, parmi une mer sans fin et salée exactement comme les filles de l’Atlantide désiraient l’aimer et la louer, tous ses trésors fondant comme de la neige en

plein printemps jusqu'aux fins fonds des profondeurs des abysses menant au centre de la Terre, et faites gaffe à ne pas vous brûler avec la lave qui est omniprésente parmi ces abîmes, car ce pourrait se révéler véritablement désastreux pour vous et votre peau, qui serait alors complètement carbonisée et de part en part !

Mais le port de ces masques, bien sûr, ça ne servait uniquement qu'à effrayer les enfants qui souhaitaient explorer la demeure au faux-semblant d'abandonné et d'hanté, puisque l'experte éliminatrice Victoria Bergman surveillait chaque entrée du manoir afin que personne n'y pénètre ou n'en ressorte – et ainsi, tel était le boulot que l'Hacker lui avait magnifiquement octroyé ; et pour cause, car elle faisait toujours peur avec ses yeux comme fous lorsqu'elle vous fixait et décidait ainsi de vous assassiner.

Telle une bouche béante menant tout droit à l'enfer sur Terre..., ou tel un aller simple vers la Géhenne, dépendant toujours de comment vous le voyez.

Dans le noir, il pianotait sur son clavier, tout comme un altruiste pianiste, mais dans des tons et des intentions beaucoup funestes que celle de jouer d'un instrument aussi beau et mélodieux. Véritable programmation d'hacker : des chiffres et des lettres mélangées dans un espèce de langage interminable. Puisque l'œuvre était *son œuvre*, donc qu'elle n'aurait jamais tout à fait de fin.

L'Hacker souhaitait qu'elle fût comme celle de Dieu, immuable – c'est-à-dire tout à fait inéluctable et éternelle.

Ce qui n'était pourtant pas possible pour un simple humain, ou bien pour une créature provenant à la base du Jardin d'Éden...

Toute créature qu'elle soit devrait se soumettre à la grandeur du Très-Haut, et ne pas rechigner devant l'ampleur de la tâche qui lui est incombée, car rien de mieux qu'une si

vile personne pour paresser devant la volonté de l'Univers tout entier et donc de notre seul et unique Créateur. Ainsi, nous serions volontairement candides et prêts à assumer toute la portée que notre travail pourrait bien avoir sur ces gens misérables, eux qui ne vivent rien de plus que l'intense pauvreté et l'injustice sociale qu'on peut vite constater même parmi les plus riches pays de l'Afrique ou de l'Asie ; car les classes ouvrières, c'est-à-dire celles qui ne vivent que d'un dollar bien maigre par mois, n'ont même plus la force de s'acharner sur leurs conquérants tellement ceux-ci détiennent le pouvoir suprême et inhumain de les mettre à mort par une drastique et subite montée d'atroce et barbaresque famine, et quel autoritarisme règne donc sur cette planète de calamités désastreuses !

La loi de la jungle, sauvage, règne en maîtresse parmi nos rangs, et nous, les humains, laissons accomplir ces atrocités. Levons-nous ! devant la miséricorde de l'Univers, et plaidons pour une juste vie pour tous ceux qui y habitent. Parce que si vous êtes riches et que vous donnez plus que ce que votre avarice voudrait bien pour vous, vous êtes des méritants. Songez à l'avenir, pour notre famille, pour notre humanité : plus personne ne devrait être supplicié, et plus personne ne devrait souffrir, car la bonté du Créateur accompagnée de notre amour les uns pour les autres devraient très prochainement triompher des menaces les plus urgentes et actuelles, puisque c'est véritablement *inhumain* que de vouloir le malheur de l'un et de l'autre.

Mais ce que voulait l'Hacker, lui, c'en était l'inverse absolu... Tout détruire, et ne rien plaider : telle était sa morale de vie, démontrant ainsi son immense pauvreté de cœur au grand jour, et non sa bonté tout à fait maléfique ; ou pas – puisqu'il maîtrisait tout à partir de ses propres ténèbres lugubres.

Et dans le noir, ils complotaient tous contre l'Humanité et ce, bien que ce soit chacun à leur manière.

•

Victoria Bergman, aujourd'hui fébrile quant au fait que l'étudiante en morale à la Columbia University fût décédée, se souvenait d'avoir déjà vue cette Dorothée Mackenzie à quelques reprises, et pas juste qu'un peu – si bien sûr le terme est approprié pour que vous, lecteurs, compreniez ce qui s'est réellement vécu.

Elles avaient toutes les deux trinqué ensemble plusieurs fois. Victoria se faisait alors passer pour une étudiante tout comme elle et ce, bien qu'elle ne le fût point, grâce au contact qu'elle avait avec son parent Ernest Wilson, alias *monsieur le professeur, ou bien le Masque Numéro Quatorze*, qui était recteur et doyen à la faculté de morale de la Columbia University. De cette façon, elle avait pu rapidement prendre une place tout près de sa proie sans qu'elle, elle, bien sûr, ne s'en doute le moins du monde, au sein de ses cours de morale qu'elle trouvait, malgré l'ennui des autres étudiants – à l'exception de Dorothée, bien entendu –, fort intéressants puisqu'ils avaient un effet apaisant sur sa personne, ce qu'elle appréciait néanmoins beaucoup – parce que ça l'aidait à réguler son angoisse. Elle levait la main au moins autant de fois que l'autre étudiant qui avait un jour demandé à leur enseignant : *Pensez-vous vraiment que monsieur et madame tout le monde pourrait accomplir de tels sévices et de telles dépravations pour se venger de leur propre enfance ou bien par pur plaisir animal, en nourrissant leurs besoins primaires des émotions de terreur et de souffrance de leurs victimes ?*

Ce qui pourrait ressembler à une phrase du satané roman social traitant de diverses injustices toutes plus ingrates les unes que les autres que Dorothée lui avait fait lire, songea Victoria Bergman. *Et ce n'est pas fini, car il sort en Mars de l'an 2015... En espérant que je puisse le lire dans son intégrité afin de savoir ce qu'elle pensait vraiment des puristes comme nous*, souhaita-t-elle.

Malheureusement, elle aurait certainement le temps de le lire.

Et d'ainsi le déchiqueter totalement en morceaux...

Dans le bar, elles buvaient de la bière ensemble et s'amusaient de tout et de rien, et les autres invités du club les fixaient intensément du genre pour leur signifier qu'elles y allaient un peu trop loin dans la joie, ce qui ne marcha cependant pas. *Peu m'importe, à présent...*, se dit Victoria.

« Hé ! Victoria : comment vont tes études et devoirs ? demanda une Dorothée Mackenzie tout à fait dégingandée et soûlée jusqu'à la moelle dans ses os – et ce, bien qu'elle fût encore mineure.

— *Bien !* “bien sûr” ! », rit-elle en faisant la “clown” – ce qu'elle aimait de plus en plus accomplir.

Et elles s'amusèrent ainsi toute une soirée, puis une autre, et ensuite une autre, jusqu'à ce que Bergman accomplisse son plan... *Domage, car je m'entendais si bien avec elle ; et elle avec moi*, s'attrista-t-elle dans sa folie d'assassine en série.

Après, bien sûr : la suite, eh bien, vous la connaissez tout aussi bien que moi-même, l'anonyme narrateur, je la connais, cher lecteur.

•

« Pourquoi apportes-tu toujours de l'usagé ? demanda Dorothée une fois à son amie Victoria en apercevant tous ses manuels qui étaient toujours sales et vieux – bien que ce fût la première qu'elle osait lui en discuter.

— Parce que, comme tu le sais, à ton inverse, j'aime les choses usées puisqu'elles ont beaucoup plus de valeur à mes yeux que les neuves qui n'ont en soi aucun vécu. »

•

Dans sa tanière, l'Hacker progressait tranquillement mais sûrement vers son but. Il arrachait des milliers de données aux plus grands serveurs américains comme ceux de la NSA et du FBI, et même parfois au géant Google – qui était un excellent moteur de recherche mais également un très bon moyen pour parvenir à ses fins les plus effroyables. Il lacérait littéralement la paroi du monde digital en trichant avec ses failles et ses codes, comme des myriades de milliards d'étoiles toutes plus variées les unes que les autres.

Il s'était rendu à la NSA comme à son habitude. Non seulement il leur volait des informations pour son propre compte afin d'arriver à ses desseins, mais il était également leur employé à temps plein. Modèle, pourtant, il ne l'était pas ; mais aux yeux de ses patrons, c'était comme s'il provenait du nombril de leur monde. *Il est si brillant et intelligent pour faire tout proprement sans laisser de traces*, disait souvent l'une de ses collègues alors qu'ils s'attachaient vilement aux réseaux de la CIA – puisque ces agences investigaient souvent l'une sur l'autre, sans jamais ne serait-ce que parvenir enfin à se serrer la main suite à une entente fructueuse pour les deux parties ; ce qui arrivait une fois

de temps en temps, mais sans plus – et dans des dossiers plus souvent futiles et insignifiants qu’autre chose, et bien moins préoccupants que d’autres.

S’ils savaient comment l’Hacker les avait maudits puis jetés en pâture aux lions...

Mais cela, bien sûr, ils ne le sauraient jamais – même si cela était évident pour lui.

Les lions, c’étaient les ennemis de la NSA, soit l’Univers tout entier ligué contre ces monstres de l’information puis de la désinformation et puis de la ré-information, et de renouveau.

Et il les avait volés, puis avait triché dans leur banque de codes. Il avait chiffré et crypté plusieurs documents à usage confidentiel dont mêmes les présidents des États-Unis d’Amérique ne possédaient pas de clé d’accès afin d’être le seul à pouvoir *tous* les consulter et les contrôler à sa guise.

Afin d’être seul comme un loup sans meute tel qu’il l’avait toujours été.

Sa cachette préférée, là où personne ne se doutait de rien ni se douterait jamais de rien même à l’avenir : les bureaux spacieux de la National Secret Agency, là où des milliers de serveurs observaient, voire espionnaient, l’espèce humaine toute entière.

•

Il y a de cela fort longtemps, Victoria Bergman avait réussi à se perdre et ce, pour toujours, sans le moindre espoir de retour...

Mais ça, c’était il y a très longtemps. Maintenant, peut-être, elle pourrait certainement tenter de se repentir et enfin revenir vers la lumière ; mais bref, si cela était bien sûr ce qu’elle désirait vraiment, et si c’était possible pour elle aussi.

Car elle était vraiment dépravée et en proie au désespoir.

•

Début octobre 2014

Les filles étudiaient maintenant Sigmund Freud à la maison de Dorothée Mackenzie, accompagnées de leurs tasses de café fort et extrêmement chaud – la seule drogue que les deux étudiantes s’autorisaient ; à l’exception de l’alcool, bien entendu.

Théories psychanalytiques, livres d’une épaisseur moyenne de mille pages, plusieurs formats poches de six-cents pages écrits en petits caractères, plus un manuel totalisant les mille cinq-cents pages : tout ça juste pour une année, et elles en auraient plusieurs autres par après si elles décidaient de finir leur formation dans ce programme-ci.

« Comment va-t-on faire, avec toute cette charge de devoirs ? demanda Bergman à Mackenzie. Ils nous font travailler vraiment trop dur, je trouve !

— Tu trouves ? moi, je suis épanouie parmi tous ses ouvrages d’une préciosité et d’une perspicacité extrêmes, décrivant les pratiques et stéréotypes particulièrement humains.

— C’est toi qui le dit », rétorqua Victoria avec l’air sauvage que Dorothée admirait tant chez elle. Elle ressemblait à une lionne, non ! plutôt à une fauve ou à une sauvageonne de la saga du *Trône de Fer*..., bien qu’elle n’aimait pas du tout cette série puisque ses épisodes étaient pour trop horribles. Mais elle mettait parfois tellement de parfum qu’on avait de la misère à respirer la nature en elle. Elle n’était ni élégante ni éternelle, par contre.

Elles se remirent alors en question, comme leur avait appris leur professeur pendant un cours extrêmement laborieux. « Pour être de bons moralistes, il faut tout d'abord ressentir la psychologie de tous et chacun et ce, même lorsqu'ils tentent de cacher leurs vrais visages », avait cru bon de leur expliquer monsieur Herman sur tout ce qui touchait ; ou non ; son « idole psychologique » Sigmund Freud, comme il l'appelait.

Et manifestement, d'après ses croyances, il était athée. Ce qui n'était guère le cas de Mackenzie cependant : car elle croyait en Dieu, et désirait avoir foi en lui. Et elle était intelligente, et *non pas stupide* comme certains l'injuriaient injustement et sans avoir de preuves. Et Victoria ! Victoria, elle, elle la comprenait : et elles s'entendaient toutes les deux très bien...

Telle une tactique instinctive de prédation.

Toutefois, Dorothée Mackenzie n'avait jamais pu voir de ses yeux la véritable personnalité de sa copine, puisqu'elle ne s'y était jamais totalement focalisée.

Mais en tant que bonne meurtrière, dans son for intérieur, elle savait très bien comment cacher ses envies et ses émotions les plus intrinsèques et malsaines. Victoria Bergman était réellement défragmentée, voici ce qu'elle devenait de plus en plus au fil du temps. La personne qui parlait à la romancière en ce moment, c'était la fille qui s'apprêtait à suivre une routine moraliste constante, pour tout dire – et point la folle qui habitait éternellement dans ses entrailles en compagnie de ses nombreuses autres personnalités.

Mais pas la tueuse – jamais avec Dorothée. Car si elle le faisait, elle savait qu'elle ne se le pardonnerait pas...

De plus en plus que les jours s'éteignaient et que le soleil et la lune brillaient en alternance, que les saisons s'étiraient et se tordaient à la longue, la femme qui s'appelait

Victoria Bergman, non pas à l'extérieur mais bel et bien à l'intérieur d'elle-même, au plus profond de son être, commençait tranquillement à aimer sa proie et à lui confier ses secrets les plus intimes. D'ailleurs, cette dernière devenait peu à peu son amie. Puis, à la fin du mois d'octobre, juste avant leur mission déjà toute programmée de Masques, Dorothée devint sa plus proche. Elle savait que l'heure s'en venait de la tuer – mais elle ne voulait pas le faire, oh ça non...!

Mais elle l'avait fait quand même, à son plus grand désespoir.

Puisqu'elle n'avait pas eu d'autre choix que de le faire...

Et dans la cave où elle nettoyait à présent le corps de sa complice d'études et de vie qui avait été autrefois sa proie, sans qu'Ernest Wilson son parent, qui était également recteur à la Columbia University, ne l'aperçoive en train de sangloter ne serait-ce qu'un tant soit peu durant ces quelques infimes instants de douleur ressentie, elle commença à pleurer et à se demander si, tout compte fait, elle se trouvait dans la bonne voie et si le port du masque, aussi sombres et maléfiques que puissent être son nom et son identité, en valait véritablement la peine après tout ce qu'elle avait subi d'injuste et de malheureux uniquement qu'au cours de cette bonne quarantaine d'années passées en cette Terre réellement vide de tout sentiment d'espérance et même, à l'extrême, de lueurs de bonheur à l'état pur – si bien sûr vous croyez à la bestialité de ce monde tout à fait méchant et dénué de tout sens logique de compassion et *de facto*, de miséricorde divine.

•

Fin septembre 2014

L'étudiant en Sciences Physiques à la Columbia University Gabriel Reid avait rencontré un certain Ernest Wilson dans un café non-loin d'où il restait au sein sa demeure d'étudiants profitant de bourses prestigieuses et mondialement acclamées par l'Éducation Internationale.

Il était vieux et plutôt maigre. Son crâne dégarni comportait des taches de vieillesse certainement causées par le soleil ayant plombé trop longtemps sur le sommet de sa tête et ce, pendant de nombreuses décennies.

Wilson s'était pris un café au comptoir et avait payé à la caisse, puis s'était dirigé vers l'espace vitré où Gabriel Reid prenait un léger capuccino accompagné d'un petit paneton au chocolat, tout en étant assis sur un tabouret près des fenêtres. C'est lui qui, d'ailleurs, commença aussitôt à parler : « À qui ai-je l'honneur en ce jour ? demanda le jeune homme au vieux, pour sa part beaucoup trop gâteux et dénué de raison valable en ce qui avait à trait à éprouver de l'empathie – ce que Gabriel ne savait néanmoins pas encore ; mais ce n'était pas tout à fait fini, du moins.

— À Ernest Wilson, ‘‘presque-Hemingway’’, directeur de la faculté de morale à la Columbia University de la ville éponyme, répondit-il tout aussi prétentieusement qu'il le ferait, bien plus tard, au commandant du NYPD James Sorrow, tout outré qu'il serait exactement comme Gabriel Reid l'était en cet instant, sans toutefois se permettre d'afficher son actuel dédain envers celui-ci.

— Et que me voulez-vous ? le questionna-t-il. Vous êtes si prétentieux, si je puis me permettre de vous le dire... » Il s'était finalement permis de le lui dire, incapable de le

supporter davantage. Et qui était réellement cet étrange énergumène...? Franchement, la question se posait à juste titre.

« Oui..., dit-il en l'ignorant presque complètement. Ce que je veux discuter avec vous, c'est pour savoir qui vous êtes et pourquoi vous êtes – j'en conviens, de prime abord, ça peut paraître idiot : mais ça ne l'est pas du tout, si je puis me permettre de vous l'affirmer bien entendu.

— Mais pour quelle raison...? Êtes-vous imbécile ? je pense qu'un sot, même, aurait fait mieux pour me convaincre de lui parler que vous ; bizarre, vous l'êtes véritablement – même, presque davantage que curieux. »

Bien que le monde dans le petit café se retourna subitement pour tenter d'entendre leur conversation, qui descendait vers d'étranges extrêmes, celui qui se disait être “presque-Hemingway” continua quand même dans cette voie : « Je vois...

— Vous constatez quoi, au juste ? l'interrogea expressément Gabriel. Vous voyez QUOI ?

— Je vois l'écrivain Hemingway, dit-il comme à la blague, ou plutôt complètement déliré.

— Bon, je crois que je vais m'en aller plutôt que de parler à un fou de votre genre, ce que vous êtes vous-même en cet instant présent, quand même que vous diriez que vous ne l'êtes point !

— Enfin ! ce n'est pas pour que vous partiez que je suis venu vous voir...! C'est pour vous parler d'un projet de livre que je suis en train de réaliser. »

Gabriel Reid était tout simplement interdit, comme stupéfait, qu'un tel homme puisse écrire un bouquin ; et de surcroît, un idiot et un simplet, en outre un débile. « Bien sûr ! et

que me voulez-vous, le fou ? À condition, évidemment, que je reçoive quelque recette de vos futures publications, c'est-à-dire plus de la moitié d'entre vos revenus..., car je ne suis même pas sûr que vous sachiez réellement écrire ne serait-ce qu'une bribe de tout ce que vous pourriez bel et bien me raconter. » Il avait dit cela méchamment, mais sans pourtant avoir de remords..., et que ça lui faisait du bien d'extérioriser, voilà tout, et de ne plus garder ses pensées à l'intérieur de lui-même !

« Mais je ne suis pas un fou, et c'est vexant ce que vous me dites... ! C'est plutôt vous qu'on devrait faire interner d'après ce que vous me faites entendre ! bref, mon humour noir. Je me souviens qu'un jeune homme m'a déjà dit par le passé, et ce n'est pas une phrase que l'on entend tous les jours durant nos vies : “Quoi de mieux qu'un fou pour accomplir une tâche de l'extraordinaire ?” Si je fais un jour un travail extraordinaire, vous pourrez alors vraiment dire que je suis un fou, mais pas avant. Enfin ! pour faire court, je veux en savoir plus sur l'autisme et votre façon d'agir. Je sais ce que vous êtes, Gabriel Reid, lui chuchota par la suite Ernest Wilson à l'oreille. Et vos talents de physicien, si je puis dire, sont tout simplement géniaux ! Albert Einstein était lui aussi asperger, d'après les études psychologiques et même physiologiques menées sur sa personne des années après sa mort par le biais de ses nombreux écrits et de son cerveau conservé dans du formaldéhyde fort verdâtre.

— QUOI ?! », s'étonna alors l'autiste-savant.

Le recteur continua dans cette voie : « Albert Einstein était génial, certes, mais je crois que vous pourriez en faire tout autant. Je vous donne rendez-vous chez-moi, à Manhattan, à six heures ce soir, et en voici l'adresse... Je préparerai du spaghetti, comme je sais que c'est réconfortant pour le monde que j'invite par habitude. »

Et, sur ce, en silence, il finit indubitablement par sortir du petit café afin d'aller à la rencontre de la rumeur du monde qui se hâtait dans les quartiers de la ville de New York en ce début d'automne 2014, disparaissant ainsi dans la foule qui se dispersait à travers les différents carrefours de l'île de Manhattan. Gabriel Reid, complètement abasourdi, jeta son café à peine entamé dans la poubelle et partit lui aussi du petit bistro jusque dans la froideur de notre monde actuel, dans la mêlée de méchancetés propres à cet univers totalement distordu et débridé, au sein duquel nous habitons pourtant par évidence et par obligation, forts de notre malheur et de notre désespoir ainsi que de notre plus omniprésent désarroi.

•

Le jour-même, l'étudiant en sciences physiques Gabriel Reid, dix-sept ans d'âge et de presque dix-huit, se dirigeait en taxi vers la maison d'Ernest Wilson située dans des condominiums luxueux de l'île de Manhattan, à la cité de New York, avec l'étrange sentiment que quelque chose clochait vraiment, sans qu'il ne puisse l'identifier cependant. Il songea que de la manière qu'il l'avait approché, le recteur de la Columbia University devait certainement le connaître puisqu'après tout, il lui avait dit : *Je sais ce que vous êtes, Gabriel Reid...* Il n'avait plus su comment réagir à ce moment-là. Estomaqué, il l'avait véritablement été, pour tout dire. Et comment ce vieil homme savait qui il l'était ? l'avait-il espionné à son insu – et *de facto*, pour quelle raison l'aurait-il accompli... ? Tout était définitivement brumeux dans l'esprit de Gabriel ; et Wilson avait également expliqué à Reid qu'il était en train d'écrire un bouquin et que, donc, il souhaitait savoir qui il était vraiment et pour quelle raison il vivait..., quelles étranges questions lui avait-il alors

formulé – et quelles manières bizarres lui avait-il faites en le fixant intensément du regard, comme si Ernest avait été réellement un fou à lier. *Il ne l'était peut-être pas loin, somme toute...*, réfléchit Gabriel Reid en pensant aux curieuses réactions du directeur de la faculté de Morale – en outre, celle qui se trouvait juste à proximité d'où il passait certains de ses cours les plus basiques et scientifiques.

Dans les rues glaciales, les lumières des réverbères étaient basses et ternes. Comme il se l'était lui-même promis auparavant, il s'était payé le luxe véritable d'un taxi – puisque, bien que profitant de bourses, il devait quand même ménager ses dépenses... – et s'était dirigé jusqu'à l'endroit précis du rendez-vous. Il se dit d'être prudent car, savait-il, non seulement le recteur était bizarre, mais Gabriel Reid ne connaissait pas encore ses exactes intentions – en outre, si elles pouvaient être malsaines ou à l'inverse, bienfaitantes. Que voulait-il de lui, après tout, et de quoi fallait-il qu'on l'interroge exactement, qu'on l'interviewe directement ? Définitivement, c'était mystérieux. Mais comme qui dirait : l'étrange se déroule dans toutes les choses créées, et l'on ne pourra rien y faire tant et si longtemps que le monde se verra lui-même mortel et mourant – en outre, tant qu'il sera lui-même voué à la destruction ainsi qu'à la désolation.

Finalement arrivé à l'entrée du complexe luxueux ; évidemment privé ; il demanda à celui qui était derrière le micro de pouvoir pénétrer dans le domaine, car il avait été invité par le recteur de la Columbia University. Le portier lui dit que c'était d'accord, et donc que la voie était libre pour lui – ce qui impliquait une partie de son libre-arbitre, parce qu'il n'était pas tout à fait certain de vouloir s'y diriger.

Mais il emprunta quand même par les escaliers avec une bonne dose de courage en les montant rapidement, puis observa les alentours et les nombres qui s'affichaient sur les

portes lorsque Gabriel Reid passait devant elles : appartements 12, 13, puis 14 ! celui là où Ernest Wilson résidait. Et il frappa à la porte finalement ; mais cependant, il n’y eut pas de réponse immédiate, ce qui surprit fortement l’élève en Sciences Physiques compte tenu de l’ardeur et de la vigueur qu’Ernest avait eu lorsqu’il l’avait rencontré. Il patienta encore pendant quelques secondes supplémentaires, puis Ernest ouvrit et le convia à rentrer : « Ah ! Reid, je vous attendais. Prêt pour l’interview ? j’ai préparé du café pour deux. Venez, entrez dans ma demeure..., je vous fais visiter ?

— Oui, bien sûr, et merci monsieur Wilson ; car c’est chaleureux chez vous, le complimenta l’étudiant de la faculté des Sciences Physiques de laColumbia University.

— Mais ça fait plaisir, cher enfant... », dit-il en rougissant, ce qui n’était sans doute pas faux de sa part – et ce, bien qu’il eût en réalité une fort sombre volonté derrière la tête.

C’est ainsi que Gabriel Reid entra dans l’antre de la bête. Et celle-ci se ferait tranquillement féroce de manière à ne pas trop l’inquiéter, ou qu’il commence soudainement à se méfier d’elle et de ses desseins, car ils étaient définitivement funestes ; et, pour que rien n’arrive soudainement et que l’amant de Dorothée Mackenzie ainsi ne s’enfuie, cette dernière serait assurément prête à tout, même à le séquestrer.

•

« Du sucre pour votre café ? demanda Wilson, “presque-Hemingway” tout en prenant un air sérieux, bien qu’il ne le fût pas d’habitude – ce que Reid savait très bien pour sa part ; mais celui-ci commençait néanmoins à se relaxer, pour le comble du bonheur de la monstruosité nommée Ernest.

— Bien sûr », dit son invité après qu’il l’eût fait visité son condominium. Ses rideaux étaient mêmes drapés de poudre d’or, et tout son ameublement était dans des bois rares, comme l’acajou ou le bois de rose, ainsi que le peuplier. Presque tout était en marbre pour ce qui fut de la céramique, y compris le bain et le bol de toilette renforcé. Son comptoir de cuisine était en granit, et ses ustensiles en argent plaqués or. Tout était si luxueux et merveilleux, presque trop pour un simple recteur d’université...

Mais qui est-il vraiment ? se questionna à juste titre Reid. Il doit certainement être un homme d'affaires en plus d'être recteur à temps plein à l'université, car je doute qu'il ait assez d'argent pour se payer tout ce luxe ; à moins que...

À moins que... ?

Mais bien sûr !

« Monsieur Heming..., Wilson ! devrais-je dire : comment vous y êtes-vous pris pour arriver à vivre dans un tel décor ? Êtes-vous entrepreneur en plus d’être recteur à temps plein à laColumbia University ?

— Non, malheureusement ! car ça l’aurait pu davantage m’enrichir si j’avais eu le temps. Mais vous savez, j’ai des droits d’auteur ancestraux...

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune de dix-sept ans. Je ne saisis pas tout à fait ce que vous...

— Eh bien, quand je dis que je suis “presque-Hemingway”, c’est pour de vrai ! enfin, je suis son dernier enfant encore vivant, bien qu’illégitime. Ma mère était sa maîtresse et je suis maintenant détenteur de ses droits... Imaginez le pognon que je gagne chaque an ! Je reçois à peu près un million de recettes seulement que pour la France, parce que mon père a été assez peux pour devenir Prix Nobel de Littérature en 1954 et être édité chez

Gallimard, l'un des plus grands éditeurs contemporains ! Seulement, il est dommage qu'il se soit enlevé la vie, car je l'admirais tant...

— Je vois, fit Reid froidement.

— Je vois que vous n'en êtes point triste ; mais ce n'est pas grave, vous avez raison ! car c'est chose du passé.

— En effet, dit-il tout aussi sèchement qu'un meurtrier, puisqu'il en avait l'essence sans le savoir pourtant à ce moment-ci de l'histoire – ce que Wilson savait très bien pour sa part, à l'insu de Reid.

— Bien ! revenons à l'interview : je vous avais dit que j'écrivais un livre sur l'autisme et donc que... »

Ainsi discutèrent-ils de ce qu'ils avaient à se dire pour l'écriture du livre du fils puîné du célèbre Ernest Hemingway, que sa mère danseuse des bars avait appelé "Ernest", comble de l'ironie pour le célèbre écrivain qui n'en avait jamais parlé à personne, mais qui l'avait toutefois inclus dans son testament avant de se tirer une balle dans la tête avec son fusil de chasse, tout comme le grand-père de Sam Fillion, l'ami de Gabriel Reid, s'était fait tué par les Masques à l'époque ; même si pour sa part, ç'avait été d'un projectile morbide en plein centre de la nuque.

•

C'était encourageant de savoir que les aspergers intéressaient de plus en plus de monde, songea l'étudiant en sciences physiques, fort amusé par ce fait, cette pensée qui continuait à tourner en boucle dans sa tête.

Autant qu’il s’était fait renié par sa famille lorsqu’il était plus jeune quand il avait reçu son diagnostic que la société s’apprêtait à mieux comprendre cet état neurologique dès maintenant, car le monde devenait de plus en plus compréhensif au fur et à mesure que la population révélait ces êtres brillants et intelligents lors de discussions commentées à la télévision et dans les journaux. Il y avait même un youtuber qui, en français par contre, avait fait défiler tous les grands penseurs de la Renaissance et de l’Époque Contemporaine qu’on croyait autistes soit par leurs écrits ou par leurs réactions lors de grandes conférences internationales, qu’elles soient scientifiques ou de morale : les génies Isaac Newton, Spinoza, Léonard de Vinci, Beethoven et même Wolfgang Amadeus Mozart...

Bien sûr, les autistes aussi pouvaient être atteints de folie, puisque cette dernière n’épargne personne. D’un individu à l’autre, il y a à peu près toujours un grain de ce fruit – quoi que l’on puisse en penser.

Gabriel Reid se souvenait que dans la Trilogie Millénium de Stieg Larsson, Lisbeth Salander, hackeuse renommée faisant partie intégrante de l’Hacker Republic, où les meilleurs d’entre eux se regroupaient tous sur un serveur inconnu, était la meilleure vengeresse qui soit. Elle pouvait autant être violente que causer beaucoup de ravages sur sa route ou plutôt, derrière ses semelles. Mais cela, ce n’était qu’un exemple parmi tant d’autres de la vie courante.

Interviewé par Ernest Wilson “presque-Hemingway”, qu’il trouvait immensément prétentieux bien qu’il semblait être extrêmement gentil – du moins, à prime abord –, il lui avait décrit sa vie, comment il avait été renié par ses pères ainsi que sa famille, et son cheminement à travers divers centres d’accueil tous plus sordides les uns que les autres... Il reconnaissait avoir été éprouvé durant toute sa vie. Un jour, une famille, les Reid, avait

décidé de lui donner une place dans leur clan, ce qui leur avait fait plaisir jusqu'à leur mort. Ils étaient décédés tous les deux il y a plus de huit mois d'un accident de voiture, et il n'en avait pas discuté avec Dorothee, puisqu'elle revenait tout juste de l'hôpital psychiatrique et qu'il ne voulait pas lui provoquer d'autres émotions négatives.

Il savait néanmoins qu'il ne pourrait pas toujours vivre avec cette pression constante qui lui pesait atrocement et énormément sur le dos, car il était fatigué à présent de toujours devoir se reposer sur les autres pour être aimé, et non être aimé en retour pour ses actes d'attention ou pour ses qualités, qui étaient néanmoins fort évocatrices de sa gentillesse et de l'art qu'il avait à se soucier d'autrui et ce, bien qu'il fût réellement un meurtrier en devenir – et pas rien qu'un peu.

•

Il était complètement désespéré. Depuis plusieurs jours, Gabriel Reid n'était pas allé à l'école, tellement il avait été stressé par sa performance académique. Il ne s'était pas rasé et puait beaucoup de la gueule, et ses dents étaient pleines de tartre qui recouvraient son émail.

Il avait bien tenté de se changer les idées, mais il n'y avait rien à faire : il resterait prisonnier de son angoisse et ce, pour toujours ou du moins jusqu'à ce que Dieu le libère, si bien sûr le Très-Haut existait – puisque quant à lui, il ne voulait pas croire en son existence, qu'il jugeait absolument non-scientifique et totalement infondée. C'est parce qu'il doutait à présent que Dieu le fût vraiment, puisque toutes sortes d'injustices étaient commises sans qu'il ne décide de les empêcher.

Mais il est également dit que seul notre Créateur veut notre bonheur et qu'il ne veut en aucun cas notre malheur, car il n'aime pas éprouver les gens ni les tester par des souffrances qu'il qualifie lui-même d'ignobles. *Car il n'est pas dans la volonté de Dieu d'agir méchamment...* Ne pensez-vous pas de même vous aussi, chers lecteurs ? car Dieu est notre Sauveur, voilà tout.

Bien qu'il eût raté plusieurs cours et que son absentéisme faisait rager les représentants faculté scientifique, il obtenait quand même des cent pourcents aux examens, et il avait eu une très bonne mention pour son tout dernier, puisqu'il avait été qualifié comme le meilleur élève de sa classe, et peut-être même de l'université. Il n'avait pas de difficulté à l'école, et cela fâchait ses camarades de résidence puisqu'ils n'étaient pas aussi doués que lui et ce, bien qu'ils profitaient eux aussi de bourses reconnues, car ils ne l'aimaient pas du tout ; même, ils la haïssaient sincèrement.

Et le monde le jalousait tout en sachant fort bien qu'ils devraient travailler plus dur afin d'arriver au même résultat que lui. Parfois, il retrouvait du linge sale sur son lit de chambre et de la pisser sur ses draps, signe qu'on voulait le mettre dehors car pour les autres, il était source de défiance et de rivalité.

Mais il se sentait dans son univers, et c'est ce qui importait réellement. Il songea : *Je suis peut-être un asperger avec des faiblesses mais, au moins, moi, je me démène pour avoir un poste important plus tard... Et certainement pas pour eux ; c'est-à-dire, pour qu'ils gagnent de l'argent sur mon propre dos !*

C'est ainsi que le plan maléfique des Masques avait débuté pour lui. Déjà, on le surveillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et on avait placé des pisteurs sous ses

chaussures, ce qu'il ne savait pas encore et ne saurait d'ailleurs jamais et ce, même avant sa mort.

Dans la dépravation, maintenant, tout était possible et durant la nuit, proche de la résidence d'étudiants où Gabriel Reid habitait, parmi les rues froides, on entendait souvent les chiens crier au loup y compris lorsque c'était l'heure de dormir, signe que le monde, dans son afflux, courrait véritablement à sa perte, et qu'il fallait s'attendre ainsi à des tueries comme jamais auparavant, puisque le monde ressemblait décidément à un tel enfer, en cette période hideusement sombre pour l'Humanité.

CHAPITRE CINQ

(Avril 2015, Poste de Police de Virginia Beach,
Cité de Virginia Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

2 avril 2015 – après les meurtres multiples des quatorze adolescents retrouvés dans les
eaux de Virginia Beach

C'est dans la mort qu'il faut plonger avant de savoir ce qu'est réellement la vie – oui, la vraie vie, celle qui nous mène jusque dans l'outre-tombe..., ou pas.

Jack Fillion n'en revenait tout simplement pas : Dorothée Mackenzie et Gabriel Reid, morts...? Ça semblait extrêmement farfelu à première vue, bien sûr..., et la scène de crime avait été tellement confuse qu'il l'aurait déclarée de réel charabia si les circonstances l'avaient permis, et si bien entendu ce serait poli : parce qu'il en doutait. Il ne savait pas du tout comment ça l'avait pu arriver et ce, bien qu'il fût un enquêteur chevronné et appliqué à la tâche depuis des ann.es.

Bien qu'il eût grandement aidé Dorothée à redresser ses finances, à vendre la maison de ses parents et à remédier à sa situation radical parce que son père était mort et que sa mère était désormais en prison – puis, éventuellement, elle avait été condamnée à l'emprisonnement à perpétuité –, et comme il ne souhaitait pas que celle-ci soit prise en charge par l'État jusqu'à sa majorité, et qu'une panoplie de processus juridiques ne soit ainsi mise en marche pour lui trouver un foyer et de quoi à manger jusqu'à ses vingt-et-un ans, il avait alors trouvé une solution pour elle. Ainsi, il avait signé certains documents

pour être son tuteur légal, ce qu'elle avait accepté pour lui en avoir parlé et ce, avant même que ces officiels ne soient remplis. Il avait également souhaité qu'elle eût une certaine indépendance face à lui et comme il savait qu'elle était autonome, il lui avait permis de ne pas devoir lui rendre de comptes, puisqu'il désirait qu'elle vive sa vie d'adulte comme elle l'entendait – car l'inspecteur avait lui-même été prisonnier de sa mère à la suite de la mort de son paternel, puisqu'elle était devenue monoparentale et seule pour subvenir aux besoins de sa marmaille, y compris scolaires. Elle avait dû se retrousser les manches afin de survivre, et elle y était parvenue – et pour cela, Jack lui en était reconnaissant, malgré le fait qu'il se fut toujours senti tel un encagé et comme un immature pour prendre des décisions par la suite, parce que c'est Hélène Fillion qui les avait toujours prises – d'où une cause probablement de l'accomplissement de son divorce par la suite lorsque son fils Sam eut deux ans – ce qu'il n'avait jamais souhaité pour sa progéniture ni pour lui-même.

Il ne s'était pas trouvé d'amoureuse et n'avait pas couché avec personne depuis ce temps, bien que son ex-femme fût à présent remariée et mère quatre fois d'affilée après avoir eu Sam. Même si Jack regrettait parfois d'avoir dû divorcer d'avec elle puisqu'il ne pouvait plus voir sa progéniture autant qu'il le voulait, sa mère, elle, refusait de le donner à l'enquêteur afin qu'il puisse le voir plus souvent qu'il n'y était habitué en ce moment, ayant jadis prétexté au juge responsable de leur dossier commun qu'il avait trop à faire dans la police pour s'occuper ne serait-ce que légèrement de son enfant, qu'il aurait pourtant lui aussi aimé chérir et cajolé ; et la tentative d'Hélène avait réussi, prouvant ainsi à Virginia Beach tout entier que les flics n'étaient pas faits pour être parents.

Bien sûr, ses collègues – Harry Thomson, Johanna Meier et Thorsson – comprenaient et se fâchaient de la situation dans laquelle Jack Fillion était plongé depuis si longtemps et ce, bien que pour leur part ils n'aient jamais eu de gosses..., enfin, d'après leurs dires.

Somme toute, Jack avait été pris depuis toujours avec ses choix ; rien de moins ni de plus, d'ailleurs.

Mais pour Dorothée Mackenzie et Gabriel Reid, c'était vraiment un mystère qui le turlupinait et qui le dérangeait atrocement... Il avait su que Mackenzie avait été acceptée dans la même université que son amant, et que Reid avait été par la suite interné après avoir assassiné sauvagement un jeune étudiant anglais – quand même ! –, mais Fillion se souvenait également que des avis de recherches de l'État de New York avaient été émis afin de les retrouver puisqu'ils avaient été vraisemblablement kidnappés, ainsi que son mentor James Sorrow du NYPD, qui avait déjà fait enquête pour le cas de Reid dans l'hôpital où ils avaient été tous les trois enlevés, puisqu'il s'y était établi un QG temporaire ; et tous ses policiers avaient été tués... Mais par qui avaient-ils été assassinés ? et par qui Mackenzie, Reid et Sorrow avaient-ils été kidnappés ? c'est là où résidait tout le mystère. Ses collègues Johanna Meier, Thorsson et Harry Thomson ne savait plus où donner de la tête exactement comme lui, car ils étaient déjà accablés par la charge de travail qui entourait ses meurtres. Aussi, lorsque Jack Fillion avait vu Dorothée et Gabriel s'en aller dans un fourgon en direction de la morgue, le chef-inspecteur avait aussitôt versé une larme amère, bien qu'il n'eût pas trop voulu le laisser paraître, puisqu'il trouvait extrêmement dommage que d'aussi jeunes vies soient réduites à néant à cause des envies de vils meurtriers aux pulsions tout à fait démoniaques et sanguinaires.

Et maintenant qu'on avait élucidé les cas de Gabriel et de Dorothée..., qu'advenait-il de James Sorrow ?

Mais le corps du capitaine du NYPD n'avait pas été retrouvé au sein du filet qui avait si sombrement quadrillé les flots..., ce qui nous amène à la question suivante : où se trouvait actuellement Sorrow ? définitivement, quelque chose clochait réellement dans toute cette histoire...

Les enquêteurs ne tarderaient également plus beaucoup à avoir les résultats ADN sur le foulard retrouvé sur le sable près des eaux quadrillées par ce filet de pêche commercial que les sadiques avaient su trouver chez un magasin à proximité, plus précisément en volant une boutique de matériel de pêche réputé aux États-Unis. Personne n'avait pu voir quelque wagonnette que ce soit, car il n'y avait eu aucune caméra de sécurité dans le périmètre afin d'assurer que les propriétaires de l'entrepôt ne soient pas vandalisés ou même volés comme ils l'avaient été vers la fin mars – quel dommage était-ce ainsi pour eux, mais surtout pour l'identification du ou des coupables de ces meurtres multiples et extrêmement dépravés.

Ils interrogèrent chacun leur tour leurs parents – manifestement sous le choc. Personne ne savait pourquoi au juste ils avaient été visés... Certains pleuraient et d'autres encore refoulaient leurs larmes. Suite à des enquêtes approfondies des divers noyaux familiaux, les policiers ne trouvèrent rien de plus, si ce n'est de ceci :

Ils avaient déjà eu les résultats d'autopsie de certains corps retrouvés dans cette mer agitée et froide du mois d'avril, et leurs identités, tous des étudiants en couple, détail extrêmement curieux et qui intriguait fortement les policiers, puisque les amoureux et les petite-copines avaient été retrouvés en duo sous les eaux, bien que séparés à présent par la mort et par les flots. L'une des victimes, Amy Rockings, avait été égorgée de sang-froid il

y a au moins un mois, puisque suite à des analyses toxicologiques, des substances retrouvées dans l'organisme de plusieurs victimes les empêchaient de pourrir rapidement, tout comme des momies : en outre, on leur avait fait subir à chacun un procédé d'embaumement complet. C'est comme si l'on avait voulu les préserver pour faire croire des choses aux inspecteurs, comme la possibilité de noyades multiples, par exemple... Mais qu'est-ce qui se passait, dans l'esprit et dans l'appétit de ces tueurs ? Jack Fillion ne le savait pas ; du moins, pas encore. Son équipe et lui avaient beau chercher, ils ne trouvaient rien que ce fût et ce, rapidement, ce qui les inquiétait énormément et les persuadait de continuer à creuser.

« Venez par ici, je crois avoir trouvé quelque chose, leur annonça la femme légiste – qui était de race noire – en charge des autopsies. Suivez-moi, et rapidement. »

Fillion, Meier, Thorsson et Thomson la suivirent donc jusqu'à la morgue. Ils s'installèrent sur des chaises et la médecin tâta la peau d'un mort tout à fait flagrant de son trépas et qui était flasque, quoiqu'encore sous l'effet de substances qui gelaient le sang ainsi que la nécrose des macchabées.

« Vous voyez, ces stigmates ? leur demanda-t-elle.

— Oui ? répondit l'inspecteur en chef, ne comprenant pas ce qu'elle voulait leur faire voir.

— Elles représentent des émoticônes, comme des sortes de sourires malveillants..., vous voyez où je veux en venir ?

— Bien sûr, dit Thorsson.

— Comme sur le foulard..., rumina Meier. Comme sur le foulard ! je le savais, Thomson, je le savais !

— Exactement ! dit la docteure en médecine légale. Voici mon rapport complet sur le mobile potentiel du ou des tueurs, car je l’imagine mal sans plusieurs complices potentiels, voire certains. »

» J’ai rapidement constaté que les émoticônes étaient en fait des sortes de codes..., vous savez, lorsqu’on parle de diminutions ? il s’agit de cela dans ce cas précis. Il y a une suite d’expressions, puis d’autres faces qui ont plus ou moins rapport, comme des personnages auréolés ou bien des petits démons tout cornus. Il y a aussi des pouces levés et d’autres gestes du doigté... La forme ressemble à celle d’un poème car, voyez-vous, les émoticônes sont déplacés de façon à constituer des styles et des paragraphes subséquents à la manière de strophes stylisées. Il y a aussi le modèle opératoire utilisé : Androïd 5 : LOLLIPOP..., soit le système d’opération du téléphone portable utilisé. »

« Trouvez-moi un cellulaire Androïd, commanda Jack qui utilisait la marque APPLE par préférence et goût.

— C’est fait, chef ! dit Thorsson en lui tendant le sien.

— Bien, alors, selon l’ordre des émoticônes, un est égal à..., et ainsi de suite. Chaque chiffre représente une lettre... Bien, voyons ce que cela représente une fois couché sur le papier. »

Une suite étrange s’ensuivit alors, leur glaçant quelque peu le sang, mais qui était décevante plus qu’autre chose, en plus de les menacer directement de les tuer de manière monstrueuse :

« Sachez que,

Même si vous cherchez,

*Vous ne nous trouverez jamais
Car notre organisation de valeur
A trop d'importance pour de
Simples enquêteurs comme vous,
Que vous le vouliez ou non
Nous sommes cachés et jamais sur le net,
Car nous sommes les faces des ombres
Observant tout ; et vous périrez
Sous nos yeux car vous êtes des minables.
Quant à nous, nous, nous sommes
Vos plus horribles cauchemars... »*

« Et merde ! cria Jack en lançant le portable, ce qui le brisa instantanément et brutalement.

— Mais voyons ! que vous prend-il, chef ? hurla Thorsson, qui larmoyait maintenant pour son pauvre et misérable cellulaire désormais tout à fait écrabouillé par Terre.

— Je m'en bourre de votre téléphone, Thorsson, rachetez-vous-en un, car vous en avez le salaire ! s'exclama-t-il, outré par ces tueurs puisqu'ils en étaient certains désormais. Foutue organisation de sales...

— Bon, chef, calmez-vous, calmez-vous, dit Thomson pour apaiser un peu son jeu ; ce qui sembla fonctionner jusqu'à temps que Johanna n'en répliqua de son grain de sel.

— S'il veut bien sûr rester en silence afin que les morts ne se réveillent pas, bien entendu ; même si personnellement, je...

— Taisez-vous, Meier, je n'ai jamais cru d'ailleurs à de telles sottises !

— Bon, si vous voulez, je m'en irais prendre un café au centre-ville. Qu'en dites-vous, Jack ? lança la légiste.

— Bien sûr, dit Jack. Pourquoi pas ?

— Alors, aussi bien faire un party de section ! jeta Meier. Allons-y tous : et DANS la bonne humeur. »

Ils se dirigèrent ainsi avec la légiste jusqu'au bistro le plus proche du poste, là où les enquêteurs sous l'ordre de Jack Fillion se réunissaient souvent, même s'ils s'en retrouvaient quelquefois contrariés à cause de ses sautes d'humeur drastiques ; car Jack était facilement irritable et ce, souvent pour un rien de ce genre.

•

La détente faisait énormément du bien, surtout lorsqu'on se stressait pour une enquête aussi inquiétante et terrifiante, mais qui leur était pourtant échue.

« Je m'excuse de ma réaction, Thorsson, dit-il tout étant quelque peu bourru, bien que présentement rempli de ses remords. Je vais vous le rembourser, et dites-moi ce que je vous dois...

— Je comprends, dit-elle froidement. Vous me devez au moins cinq cents dollars ; et en liasses...

— Je vous le donne d'ici à la fin de la journée », lui déclara-t-il.

Ils pénétrèrent alors dans le bistro accueillant mais à peine tamisé, ce qui contribuait à l'allure aseptisée et froide des lieux.

« Bonjour, vous désirez une table ? leur demanda la serveuse avec entrain.

— Pour cinq, merci bien, lui répondit la légiste noire qui s'appelait Erika.

— Je crois bien qu'on s'en vient dîner ! lança Thomson. J'ai si faim...

— C'était évident, non ? », dit Johanna Meier, plus que morose aujourd'hui.

C'était bien la seule qui n'était pas toujours égale de leur équipe – bien que c'en soit tout particulièrement le cas pour Jack plus que parfois, c'est-à-dire comme tout à l'heure. Elle pouvait faire autant pitié comme aujourd'hui qu'être méchante le lendemain, voire le surlendemain. Variable, elle l'était, pour ainsi dire ; et pour ne pas vous raconter n'importe quoi non plus, chers lecteurs, je vous garantis de bonnes informations moi, l'anonyme narrateur.

« Qu'est-ce-que tu m'as dit ?! cria Thomson, qui répondait à sa boutade.

— Bon, tous les deux, vous allez m'écoutez ! dit Erika sur un ton sentencieux. Vous vous calmez, ou sinon je change de table avec Fillion et Thorsson.

— Oui, bien sûr... ! », dirent-ils, presque affligés par la noire qui faisait correctement imposer le respect pour tous et chacun, et qui ne tolérait aucune mauvaise énergie – et ce, bien que c'en était carrément impoli et qu'elle aurait franchement pu se taire au lieu d'ainsi les menacer de couper net avec leur discussion en leur disant de l'écouter.

Ils s'assirent donc à une banquette pour six et commandèrent leurs repas : Thorsson, une omelette ; Thomson, des saucisses ; Meier, du porc effiloché ; Erika, du jambon ; et Fillion, un hamburger. Toutes ces assiettes, bien entendu, furent servies avec du coca cola bien sucré ainsi que des frites françaises.

« Voulez-vous de la moutarde, du ketchup, ou de la mayonnaise ? demanda la serveuse à ses clients.

— Non, merci », confirma Erika pour tous.

Décidément, c'était une tête forte plus que tout ce qu'il y existait présentement au sein de ce monde en ce terme.

Ils mangèrent et burent, puis payèrent leurs factures et s'en allèrent. Ils se parlèrent en chemin vers le poste : « J'ai hâte aux résultats ADN du foulard, dit Jack à la légiste.

— Bien sûr, moi aussi, lui confia-t-elle. Mais chaque chose en son temps. »

Ils rentrèrent ainsi à l'intérieur du poste et en voulant y recommencer leur travail, alors qu'ils se disaient tous au revoir puisqu'ils se dirigeaient tous vers leurs sections respectives, il manqua abruptement d'électricité, ce qui les fit tous s'inquiéter et terriblement s'angoisser.

« Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda tout haut Jack, comme persuadé qu'il y avait quelque chose qui clochait réellement.

— Il y a de la pluie verglaçante qui tombe intensément dehors ! leur annonça Thomson. Comme la Crise du Verglas dont vous nous aviez déjà parlé, chef...

— Je ne l'espère pas ; et espérons justement que ce ne soit simplement que passager.

— Et mes analyses, dans tout ça ? hurla la médecin légiste, presque hystérique actuellement.

— Ce n'est pas nous qui décidons, vous devriez pourtant le savoir avec vos hautes études, madame la noire, jeta Meier, qui ne semblait pas être dans son assiette depuis quelques temps.

— Qu'avez-vous avec les noires, madame l'inspectrice Johanna ? je vous ferais remarquer que tout le poste de police vous traite désormais de mayonnaise Meier depuis que Thorsson vous a blaguée à ce propos.

— Tu le leur as dit, à ces imbéciles ? ragea la policière, visiblement écœurée par sa collègue : et pour cause.

— Non, Johanna..., je te le jure !

— C'est moi qui ai fait une comparaison l'autre jour à nos collègues des autres bureaux..., s'expliqua honteusement Thomson.

— Vous allez tous me le payer ! » Elle se jeta sur eux, mais Fillion la retint fortement. Thorsson, quant à elle, la gifla et lui dit : « Ressaisis-toi ! Mais qu'as-tu donc, aujourd'hui ? tu ne parais pas en point depuis que tu es arrivée au poste ce matin, ma chère. »

Jack la lâcha et elle dit inévitablement : « Non, effectivement, avoua-t-elle, mais sans dire cependant pourquoi, en outre pour quelle raison elle agissait ainsi ; mais elle se reprit, et commença à retrouver du calme.

— Veux-tu nous en parler ? demanda Thomson, qui regrettait de l'avoir faite se fâcher avec Erika.

— Non », lui répondit-elle, une douce larme coulant tranquillement sur sa joue de ses yeux toujours sérieux. Décidément, elle prenait tout trop à cœur, même son travail.

Erika, la tempête passée, demanda finalement au groupe : « Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— On a juste à patienter encore, du moins, le temps que l'électricité revienne, fit Thomson, alias l'ami de Jack.

— Il fait si froid ! s'exclama Thorsson. Ça m'inquiète ; et que se passe-t-il, à la fin ?

— Moi aussi, car le réseau ne marche plus... », leur annonça Jack Fillion, qui redoutait à présent qu'un criminel ait réussi à paralyser tous leurs systèmes en leur faisant croire que c'était uniquement dû à la grêle qui torturait les terres par-dehors.

Que c'était astucieux et maléfique à la fois, et génial de la part de cette organisation appelée "Les Masques" !

•

Ils s'étaient réfugiés dans une salle non-loin réservée habituellement pour les réunions importantes du poste de police de Virginia Beach, et s'y étaient improvisés un feu sécuritaire quoiqu'extrêmement rudimentaire afin de se réchauffer les mains avec du vieux papier ou bien avec des journaux qui traînaient çà et là tout proche d'où ils étaient, ainsi qu'avec un paquet d'allumettes bien préservées par le temps – car, c'est entendu, il était assurément rare que l'on se servait de tels combustibles et d'un vieil allume-feu dans un quartier général des forces de l'ordre, si bien sûr cela s'était déjà vu – et, de surcroît, au sein du département de la criminelle de cette ville connue de l'État de Virginie bordant la mer par ses plages ainsi que par son célèbre Boardwalk, celui dont le nom seul vous faisait instantanément songer à ce dernier...

Mais peu importe ! les enquêteurs étaient même allés vérifier dans l'ordinateur de la salle de "meeting" s'il y avait de l'électricité – en vain, puisque l'ordinateur n'affichait rien, sinon son noir le plus affreusement artificiel, puisqu'il n'y avait plus de courant dans le poste de police et ce, même s'ils essayaient et le voulaient : ainsi, ils auraient eu beau tout casser que cela n'aurait pas donné quelque chose en bout de ligne, ce qu'ils savaient pertinemment.

« Qui désire aller voir en bas s'il y a du monde ? leur demanda Jack poliment.

— Certainement pas moi, refusa Thorsson.

— Je vais aller voir en bas avec Meier, dit soudainement Thomson.

— Je vous accompagne, leur révéla Erika quant à elle.

— Non : toi, tu restes ici ! », lui cracha Johanna, et la noire en fut alors toute ahurie.

Elle en était même extrêmement outrée – et pour cause, car elle l’avait littéralement insultée et ce, devant public.

Cette dernière questionna alors Fillion : « Est-elle toujours comme ça, cette femme ? vous savez très bien qu’il n’est pas question de ça pour sa réputation, n’est-ce-pas ?

— Tais-toi un peu, veux-tu ? », lança finalement Jack Fillion, exaspéré par toutes ces balivernes.

Mais elle répliqua sur ce même ton condescendant qu’elle utilisait toujours pour démontrer qu’elle était de loin supérieure aux autres : « Qu’est-ce que cela veut dire ? tu m’offenses vraiment, Jack Fillion... À dire que tu es chef d’enquête ! laisse-moi en parler avec nos sup...

— Ça veut dire : tu nous déconcentres pendant qu’on essaie de trouver des solutions, dit Thorsson.

— Je ne peux pas dire que c’était clair pour moi..., veuillez m’excuser.

— Même sans électricité et en plein silence ? », objecta le chef-détective, qui était complètement désespéré par le comportement de cette légiste et ce, depuis plus longtemps même qu’elle n’aurait bien pu le croire ou le concevoir.

C’est ainsi qu’elle se tut réellement, ne sachant plus que dire d’autre, en se rabattant ainsi calmement le clapet et en se murant dans un silence de frustration.

« Thorsson ?

— Oui, chef ? fit-elle.

— Penses-tu que ce sont des terroristes qui ont piraté le poste de police ? »

Elle réfléchit, puis lui répondit : « Non, je ne crois pas, chef..., bien que l'idée m'ait également effleuré l'esprit, je dois vous l'avouer.

— Bien, et si l'on parlait du mobile du tueur ? demanda quant à elle la docteure, décidant inéluctablement et finalement de s'affranchir de sa gêne et de sa colère quant à ce que lui avait rétorqué Fillion il y avait seulement de cela que quelques instants.

— Vous avez de quoi à rajouter ? demanda à tout hasard l'inspecteur Jack à la femme médecin.

— Oui..., eh bien, c'est compliqué.

— Expliquez-vous, l'enjoignit Thorsson, tel un ordre lancé.

— Bon, j'ai des petites choses à vous dire... Vous savez, pour leur motivation – parce que nous savons désormais qu'ils sont plusieurs à être dans cette organisation aliénée dont ils parlaient dans le poème –, je pense qu'elle est en fait très simple. Saviez-vous que tous ces jeunes se connaissaient ? et, plus étonnant encore, qu'ils étaient tous des jeunes couples, et pas des célibataires isolés ?

— Oui... ?

— Et chacun était élève à la même école secondaire...

— À la Frank W. Cox High School ? en êtes-vous sûre ? la questionna l'enquêtrice qui se nommait Thorsson, éberluée par la compétence de la docteure, qui n'était tout compte fait pas à prendre à la légère.

— Oui, j'en suis sûre. J'ai fait des recherches, et c'est un tableau qui m'inquiète réellement... Mais que se passe-t-il *exactement*, bon sens ? c'est là notre question, qui mérite d'ailleurs intense et attentive réflexion. »

•

Dans l'obscurité, l'un des Masques était en train de pirater le système informatique du poste de police au sein de celui-ci, au tableau de contrôle en-dessous du bâtiment frigorifié, sans personne pour se douter qu'effectivement, l'un des membres de cette organisation maléfique se terrait à cet endroit.

Victoria Bergman était en train de pianoter sur son clavier d'ordinateur portable digne d'un film de science-fiction lorsqu'elle entendit subitement un bruit, comme un craquement, bien qu'à une certaine distance d'où elle était présentement. Elle se recroquevilla contre un mur, se demandant si par hasard quelqu'un l'avait repérée et ainsi, si son plan échouerait : quelles probabilités y avait-il que cela se produise ? sûrement aucune ; mais elle ne voulait pas prendre de chance avec le loup. Elle ne savait plus quoi faire ni si elle devrait contre-attaquer, tellement son anxiété envahissait de manière brutale l'espace qui était alloué à son esprit. Son sang battait affreusement dans ses tempes ; et elle clignait des yeux frénétiquement, stressée par les sons qu'elle pouvait bien entendre d'en-dessous du poste de police de Virginia Beach. Elle prit le contrôle des caméras de sécurité afin de voir ce qu'il y avait dehors : tous ces bruits sourds, c'était de la pluie verglaçante..., évidemment ! Elle avait été en vacances au Québec quand par malchance, la Crise du Verglas de 1998 avait sévi sur cette province francophone du Canada actuel. Elle songea aussitôt : *Vivons-nous une crise de verglas, nous aussi ? ou encore : est-ce que je suis condamnée à rester ici plus longtemps que je ne l'avais prévu pour en sortir afin que les policiers ne me descendent pas ?* Car à présent, c'était plus que probable qu'ils constatent

sa présence s'ils descendaient en ascenseur pour aller faire une vérification des fils et des systèmes automatisés, afin de repartir la génératrice qui fournirait de nouveau le courant nécessaire pour la continuité des enquêtes..., parce qu'elle avait fait sauté tout ce qui était au-dessus d'elle mais n'avait pas arrêté le courant du sous-sol car elle en avait besoin pour chercher certaines données dans leurs serveurs gigantesques quoique miniaturisés par Intel récemment, afin qu'il n'y ait plus de parc de cassettes toutes plus technologiques les unes que les autres. Des parcs comme celui de Google ou bien comme celui de Facebook qui, par ailleurs, prenait quant à lui beaucoup plus d'ampleur au fur et à mesure que les années avançaient et ce, de plus en plus rapidement, car une catastrophe planétaire n'en attendait point l'autre depuis que le Moyen-Orient allait si mal et qu'il était devenu subitement dangereux à cause de cette folie meurtrière et sans pitié nommée Djihad, alias le diable calomniateur, le meilleur moyen pour tuer sans pourtant convertir personne... Et pourtant, quelle ironie, en songeant qu'il faut être réellement cinglé pour se proclamer de telle manière et puis, de telle façon, assassiner tout ce qui se meut alentour de ces diabolins infernaux, si bien qu'entre les deux il n'y a plus qu'un trou béant qui les sépare et les différencie énormément... C'est-à-dire, en outre, que pour la part des musulmans extrémistes, plutôt que de voir la réalité dans les fondements du monde, ceux-ci décident de le détruire peu à peu, ce qui se révèle véritablement catastrophique pour le patrimoine humain et la culture humanitaire, voire même pour l'identité de ce monde ancien – car Dieu en a décidé ainsi, depuis le commencement de la Terre et du ciel jusqu'aux temps nouveaux.

Depuis le début jusqu'à la fin de ce système... Car en effet, il est en assurément désuétude.

Puisque Bergman souhaitait que Dieu la pardonne pour ses fautes et ses péchés – car elle doutait de plus en plus de l’honnêteté et de la valeur des Masques et ce, même si elle en était une accomplie... Parce qu’elle ne voulait plus faire souffrir personne comme elle, elle avait autrefois souffert ; toutefois, les autres Masques avaient découvert qu’elle était sur le bord de faillir et l’avaient violemment menacé afin qu’elle se ressaisisse et qu’ainsi, ils puissent accomplir leur rêve... Car ce rêve était sans logique, sans scrupules et totalement inhumain ; ce rêve, c’était de se venger de toute littérature existante.

Je ne souhaite plus me venger de la littérature ! se promet-elle. Je n’en peux plus...!

Et c’est là que, véritablement, tout autour d’elle vira au néant et qu’elle fondit réellement en larmes, les perles bleu aqua qui parvenaient, grâce à la puissance gravitaire, à atterrir sur ce sol noir, sur ce linoléum que les constructeurs avaient installé pour isoler ce lieu miniature de serveurs informatiques et de fils électriques de toute fuite d’eau ou de dysfonction des circuits, car ce carrelage neutralisait même les énergies continue et alternative respectivement découvertes par Edison et Tesla.

•

L’inspecteur-chef et directeur de la section des homicides Jack Fillion alla tout de suite vers son bureau, bien que glacial, avec son manteau sur le dos. Thorsson et Erika le suivirent, intrigués par son comportement. « Mais Jack, que fais-tu ? demanda la noire.

— Je feuillette les papiers des dossiers, les informations concernant les victimes...

— Je vous aide, chef, déclara Thorsson, comprenant ce qu’elle faisait.

— Et en recherche de quoi ? redemanda Erika.

— D'une autre information qui les lierait tous...

— Bien, je vous aide à mon tour... », leur dit-elle.

Et c'est ainsi qu'ils poursuivirent leur enquête, malgré l'électricité qui manquait et les téléphones et les ordinateurs qui ne marchaient plus, fort malheureusement pour eux ; et ce, bien qu'il y avait eu communication avec les autres sections du poste de police, et que tous les employés savaient à présent fort bien qu'ils se fendraient certainement au sein même de la glace d'éternité avant que le courant alternatif ne décide de revenir enfin ou bien même, qu'il ne prenne l'initiative de se pointer tout compte fait le bout du nez.

•

Victoria Bergman était clouée aux murs entre deux rangées de serveurs informatisés, silencieuse. Elle avait entendu des bruits de pas sur le linoléum ; et ça n'augurait rien de bon pour elle, du moins, et pour l'organisation idéologique qu'elle avait évidemment décidée de quitter pour de bon avant qu'il ne soit trop tard – et ce, bien qu'elle fût considérée depuis bien longtemps à présent comme l'une de ces vulgaires criminelles sans aucune manière et raffinement et qui se faisaient toujours capturées et devinées en fin de compte par les forces de l'ordre.

Mais que faire ? mais que faire...? des personnes avaient réussi à se glisser dans l'espace informatique du poste de police de V. A. Beach dont elle était dès maintenant reine. Elle pouvait d'ailleurs très bien les entendre : « C'est bizarre, il fait chaud...

— Signe qu'il y a de l'électricité par ici...

— Alors ! tu vois, Thomson : on s’est fait bousiller notre électricité ! il doit y avoir quelqu’un par ici, parole de femme en forme.

— Mais quel rapport, Meier ? s’outra-t-il subitement.

— Il n’y en pas », répondit-elle, prudente sur ses pas. Elle savait que quelqu’un était dans les parages. Ils se séparèrent, elle et Thomson, dans les rangées de serveurs, et Victoria Bergman retint son souffle : elle était définitivement piégée ! et quoi qu’elle puisse faire ou bien tenter désormais, elle s’était faite prendre comme une débutante.

« Eh ! qui est là ? s’offusqua Meier. Les mains en l’air ! »

C’est alors que l’intruse sortit son pistolet et le pointa sur Johanna, qui eut à peine le temps de se cacher derrière les cages des serveurs de l’autre rangée. « Thomson, il y a une intruse, et qui est armée ! cria-t-elle.

— Je m’en occupe ! », jeta-t-il, se retrouvant derrière l’importunée. Il pesa sur la détente et tira sur son mollet, ce qui lui créa de vives douleurs. Elle se retourna et hurla sa souffrance démentielle. Alors, Meier et Thomson s’avancèrent et la menottèrent rapidement.

« Mais qui êtes-vous ? lui demanda abruptement Thomson. Vous êtes en état d’arrestation !

— Mon nom est Victoria Bergman, et j’ai des droits ! lâchez-moi, maintenant...

— VICTORIA BERGMAN ? la questionna aussitôt Thorsson. La VICTORIA BERGMAN de la Trilogie des Visages de Victoria Bergman de l’écrivain suédois... ? »

Tout à coup, celle-ci se tordit de douleur, mais en riant effrontément. Puis : « Vous pensiez vraiment que c’était une fiction ? Un tel roman n’aurait su exister s’il n’y avait pas

eu d'abord une fondation, ou une vérité, en-dessous de celui-ci... Car une fois la réalité distordue, tout est permis de dire ou de faire. »

C'est alors que Victoria Bergman s'enfuit dans ses souffrances et tomba sans connaissance, jusque dans les tréfonds de l'inconscience.

Victoria Bergman, comme dans la Trilogie des Visages ? tout simplement impossible..., se dit Thorsson, qui l'avait elle-même lue pour être d'origine suédoise dans sa propre langue maternelle. Mais comme on le dit aussi : avec la fiction, tout est possible, y compris raconter les plus insignifiantes histoires que les gens ont vécu jadis – signe que même les polars suédois peuvent receler d'horribles vérités – et de fort étranges phénomènes.

Signe que cette femme croyait dur comme fer qu'elle était celle de la série de trois volumes de la Trilogie suédoise des Visages de Victoria Bergman.

CHAPITRE SIX

(Avril 2015, poste de police de Virginia Beach, ville de Virginia
Beach, État de Virginie, États-Unis d'Amérique.)

À la même date, 2 avril 2015

Tout serait joué dans quelques secondes à peine, comme si tout était parfaitement comme sur des roulettes pour les Masques, qui auraient finalement gagné leur lutte sur l'État de Virginie et donc, sur le monde en entier ; *puisque'ils se vengeraient bel et bien de la Littérature, et rien ne pourrait alors les en empêcher... Car il y a des forces dans l'ombre qui guettent l'instant tant attendu..., celui où enfin, les pensées les plus intelligentes seront réduites à rien.*

Car s'il n'y a aucune pensée savante en ce monde, il n'y a aucune existence ; pas plus que d'amour, que de joie, que d'endurance et que d'humanité.

Parce que l'univers en soi est moralité..., plus qu'il n'est chair en réalité.

Et beaucoup plus divin et spirituel que moral.

Au même instant, brusquement, dans le quartier des forces de l'ordre, l'électricité décida de revenir, les surprenant tous ainsi ; Fillion, Thorsson et la médecin légiste nommée Erika ressentirent aussitôt la chaleur des calorifères monter dans les airs et déglacer tranquillement la pièce, la comblant de cette manière de sa chaleur réconfortante. Ils éprouvèrent alors un sentiment intense de libération : ils pouvaient dès à présent accéder à leurs ordinateurs et aux banques de données ! ainsi qu'aux code-sources des machines :

parce qu'ils devaient forcément s'être faits piratés par des horribles malins ; ce qui effectivement était véridique.

« Faites attention ! lança Jack soudainement. Nous avons probablement été piratés – prenez garde à la moindre de vos touches lorsque vous les pesez !

— Je m'en occupe », lui affirma Thorsson, l'experte en la matière de leur équipe, qui arrivait à accomplir presque tout sur ces engins à l'encodage de programmation dit "binaire". Et elle le fit effectivement, avec toute sa compétence : elle vérifia si elle pouvait connecter leurs propres comptes et cela marcha, signe qu'on avait soit neutralisé l'hacker, soit qu'il n'y avait jamais eu de vol de données informatiques et que, donc, c'était le verglas qui continuait de tempêter par-dehors et qui faisait autant de ravages sur les routes givrées, lui qui d'ailleurs avait fait disjoncter cruellement les circuits principaux du poste de police de V. A. Beach afin de dérober la bourse des enquêteurs. « Je vérifie dans les serveurs si nous nous sommes faits attaqués de façon SQL – par un langage de programmation qui permet de prendre illicitement des données dans une banque de dossiers informatiques – ou volés des renseignements concernant les affaires en cours ET OU sur la glace... »

Subitement, elle eut une moue affligée et cria tout haut : « QUOI ?! mais que s'est-il passé exactement ? les chiffres sont par trillions ! tellement que je n'arrive plus dès lors à les dénombrer !

— Thorsson, vous m'inquiétez, fit Erika.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jack Fillion sur un ton autoritaire, souhaitant savoir absolument ce qui se trafiquait exactement à l'instant.

— Nous avons bel et bien été piratés..., répondit-elle. Mais ce qui est étrange, c'est que, enfin... » Elle s'auto-stoppa, comme paralysée par la peur – eh oui, vraiment ! par une peur bleue.

« Qu'y a-t-il ? répéta l'enquêteur-chef telle une consigne et ce, même si c'en était vraiment une, il faut le dire.

— Il y a que nous ne nous sommes faits volés aucune donnée pour le moment ; mais ce qui est étrange, c'est que l'adresse IP des serveurs principaux a changée drastiquement ; et je ne puis la lire car il s'agit de codage binaire ultra-complexe que je ne pourrais jamais décrypter à temps si cela bien sûr est possible...

— Mais à temps pour quoi ? éructa la docteure en médecine légale, scandalisée par tant d'énigmes.

— Eh bien, tout est hors de notre contrôle, nous ne pourrons plus rien contrôler dans cette banque de données jusqu'à temps qu'on trouve un moyen de réinitialiser le cryptage binaire qui constitue notre codage actuel... Ce qui veut dire, bref, qu'ils sont toujours en train de nous pirater pour en faire une copie de notre système, adresse IP – qui identifie la source de notre ordinateur – en provenance de l'Angleterre plus précisément ; toute notre mécanique est à présent dirigée par une espèce de gigantesque serveur de l'armée britannique du temps de la guerre du genre de quand Alan Turing était encore en vie... C'est comme si ces vieux systèmes rouillés avaient encore une certaine marche de manœuvre – et pas qu'un peu ; ce qui n'est pas que rien.

— Mais qu'entendez-vous par-là ? demanda son supérieur, de plus en plus ébahi par ce qui se vivait à l'instant même. Je n'y comprends plus rien...

— C’est-à-dire qu’un méga-ordinateur plus compliqué encore que ce à quoi nous nous sommes habitués dans les services de police d’État utilise des mathématiques ultra-complexes en polarisant les informations afin de savoir en faire une distinction et en multipliant les chiffres des fichiers par centaine à toutes les secondes de telle sorte que notre système s’en retrouve tout à fait irrécupérable... Bref, autant que nous le sommes, nous sommes tous foutus – à moins bien entendu de trouver une faille dans le code ; car, je le crains, c’en est bel et bien pour le pire, si je puis bien sûr me permettre de vous le révéler, cher chef Jack Fillion, que nous nous sommes faits prendre ; merci pour tout, mais je crains que ce ne soit vraiment notre dernière heure de vie sur la Terre. »

•

“Car si tu regardes trop longtemps dans l’abîme, alors l’abîme aussi plongera en toi...”

Cette phrase est de Nietzsche – bien qu’arrangée afin d’en comprendre l’importance et la profondeur de la raison. Car au plus profond de chaque être il y a une abîme, et elle peut regarder en nous si nous nous approchons trop près d’elle – ce qui représente, en outre, le complexe maléfique de l’Humanité ; c’est-à-dire que NOTRE subconscient n’agit jamais pour nous-mêmes, mais bel et bien pour le diable. Car en chacun de nous il y a un traître qui se prend pour nous, et qui agit en conséquence, ce qui nous détruit et nous ruine pour l’éternité... Dans la vie, il y a deux choix omniprésents : louer le Bien ou adorer le Mal. Le meilleur choix serait d’adorer la Lumière ; car si vous êtes tentés par les Ténèbres, alors à cette heure et à cet endroit précis, là sera vraiment votre perte. Dans la vie, il ne faut rien craindre et surtout comprendre le monde qui nous entoure ainsi que sa raison d’exister...,

car les humains ne peuvent avoir été engendrés par rien ou par le néant ou par le vide : car il y a une vision d'avenir à travers toute chose et ce, même si vous croyez que les ombres, elles, pourraient vous reconforter – même si c'est toujours pour votre mal à vrai dire, et pour votre plus grand, même !

Ce qui nous amène à raisonner ainsi : *la volonté du monde est en soi déterministe dans le sens qu'il n'y a pas de doute que Dieu nous guide réellement à travers chacun des pas que nous accomplissons vers Lui et pour Lui.*

Puisque tel était le choix que Victoria Bergman avait fait pour sa vie en se vouant aux Ténèbres : elle avait choisi de suivre son petit traître intérieur au lieu de suivre son cœur, oui ! sa raison d'existence. Parce que si son cœur avait dominé, elle n'en serait certainement pas rendue là, transportée sur une civière improvisée par les inspecteurs du poste de police de Virginia Beach, auscultée par la policière appelée Johanna Meier, qui disait avoir été infirmière pendant de nombreuses années avant de finir par découvrir que seul le métier d'enquêtrice *lui allait comme un gant...* Parce que si elle avait déchiré un pan complet de son manteau pour la sauver, c'était parce que le Mal s'était résolu à agir en elle de toute façon, quoi qu'elle puisse en dire ou en faire.

Car c'était inévitablement la mort qui l'attendait dans un intervalle d'à peine quelques minutes...

J'ai fait de fort mauvais choix, et voilà où j'en suis..., se dit-elle, tout en sachant pertinemment que Thomson rétablissait le courant à l'aide de l'ordinateur qu'elle avait emprunté à Ernest Wilson, soit celui qui l'avait tellement martyrisée afin qu'elle parvienne inéluctablement à pirater une partie des systèmes informatiques et ce, bien que sachant également et ce, de manière pertinente, qu'un méga-ordinateur du temps de la Deuxième

guerre mondiale situé en Angleterre était en train d’hacker, par le biais du poste de police de Virginia Beach, tous les serveurs de l’État de Virginie y compris ceux du FBI et de la CIA en place..., ce qui les amènerait ainsi tous les quatre au bord du gouffre.

Car, voilà tout, elle avait permis à un véritable déluge de s’en venir jusque sur les États-Unis d’Amérique – ce qui se révélerait à être extrêmement dramatique dans les jours qui s’en viendraient pour tous les Américains et Américaines du pays s’ils ne faisaient rien pour l’en empêcher ; puisque l’issue avait d’ores et déjà été décidée.

« Nous allons utiliser le véhicule quatre par quatre du poste pour la transporter, dit Meier, puisqu’il n’y a plus d’ambulances qui circulent à travers la ville ou fort peu compte tenu du verglas horrible ; je m’en suis auparavant informée, et celles qui restent sont toutes prises, pour le comble de notre malheur. Allons-y rapidement ! car elle ne pourra potentiellement pas y survivre.

— D’accord, Johanna..., et j’appelle l’hôpital pour les aviser de notre venue », décida Thomson sur un ton angoissé.

Parce que ‘*la véritable*’ Victoria Bergman – enfin, peut-être pas... – perdait beaucoup de sang et devrait se faire soigner au plus vite si elle souhaitait s’en sortir et continuer à vivre cette vie de supplices et de martyrs.

•

Dans les bureaux de la section des homicides dirigée par Jack Fillion au nom du Shérif de l’État de Virginie, c’était réellement silence de mort partout où l’on se mouvait ; pas même une mouche n’osait y voler, tellement l’air s’y faisait pesant. Que pouvait bien vouloir dire

Thorsson à propos de l'un de ces méga-ordinateurs du temps de... ? Il ne désirait toutefois pas trop y songer ; mais peu importe ! car ils ne savaient tous et toutes plus que penser... Tous, y compris Thorsson, semblaient véritablement désespérés par la situation au sein de laquelle ils étaient pourtant plongés – et tout ceci, ce n'était qu'une description bien sommaire de l'angoisse qu'ils vivaient alors vraiment. Et à travers la rumeur de ce gel qui persistait à vouloir éclater les fenêtres du bâtiment par-dehors, une traînée dans le jour, un véhicule qui se dirigeait gravement vers le centre-ville en quête d'on ne savait quoi, une sorte de VUS aux quatre roues efficaces qui laissait ses traces au fur et à mesure dans cette tempête tranchante de lames versatiles. Mais de qui pouvait-ce bien s'agir... ?

« Mais qui peut-ce bien être ? demanda Erika et ce, bien que Thorsson et Fillion étaient toujours scotchés à l'écran comme les fils qui les reliaient à leur grisaille informatique extrêmement présente quoiqu'également fort nécessitante.

— Que dis-tu ? demanda Jack tranquillement en s'approchant des fenêtres toutes glacées par le froid qui remontait lentement et justement vers le Nord, et qui par ailleurs semblait-il, s'amenuisait de plus en plus au fur et à mesure que le temps passait et que les nuages se déplaçaient à travers le ciel noir.

— J'ai dit : qui est-ce qui peut bien se trouver dans ce quatre par quatre de notre poste de police ? », s'exclama Erika, visiblement vexée par leur inattention flagrante.

Sans l'irriter davantage ou lui faire remarquer son impolitesse, Thorsson, toujours en partie occupée dans ses prévisions et ses calculs informatico-logico-mathématiques, proposa cette suggestion : « Pourrait-il s'agir de Meier et de Thomson ? bien que...

— Peut-être, oui, déclara Jack quant à lui – surpris, mais satisfait par cette raison. Thorsson : le réseau de nos cellulaires est-il opérationnel – et si oui, peut-on tenter de les appeler ?

— D’après l’ordinateur, tous les serveurs sont repartis mais le verglas continue quand même de faire des ravages du côté des routes et des lignes électriques. Cependant, la voie téléphonique de certaines voitures du poste de police – mais pas celle du quatre par quatre qui était en réparation et qu’ils ont pris avec eux, pour notre plus grand malheur... – est opérationnelle : nous pouvons donc essayer de demander aux patrouilleurs sur le terrain au centre-ville par le biais de leur caisson-téléphonique intégré s’ils en savent quelque chose, c’est-à-dire à ce propos.

— Bien ! je les appelle », déclara-t-il finalement. Il prit le téléphone le plus proche et contacta vitelement les policiers-patrouilleurs et ce, bien qu’ils étaient piégés dans la tempête de verglas sur les routes en train de sortir des gens naviguant leur automobile de la cité pour qu’ils se dirigent en toute sécurité vers leurs foyers. Ceux-ci lui dirent avoir vu Meier et Thomson en voiture avec une autre personne en leur compagnie.

« Et qui était-ce ? les questionna Jack.

— Je ne peux pas vous répondre avec exactitude, lui dit l’un d’eux : mais cette femme aux cheveux noirs cendrés et à la mèche blanche ravissant ses traits avait l’air rudement mal en point. »

•

« Merci », dit Jack Fillion à l’intention du policier en question.

Erika s'empressa alors de demander suite à la communication téléphonique de l'inspecteur-chef avec le patrouilleur ce qu'elle souhaitait savoir sur le cas présent : « Et puis ?

— Je vous expliquerai..., plus tard, affirma-t-il. Avant, je dois savoir ce qui advient avec...

— Avec les systèmes informatiques ? le questionna Thorsson, comme si elle avait pu lire implicitement dans ses pensées – ce qui n'était pas du tout possible. Eh bien...

— Oui ? émit la légiste.

— Vous vous souvenez sans doute que je vous ai parlé de ce méga-ordinateur de la Deuxième guerre mondiale, d'après les signaux que je reçois en ce moment-même, et qui font tomber les barrières cryptées les unes à la suite des autres...

— Bien sûr, fit Jack. Mais pourquoi dites-vous un méga...

— Parce que d'après la signature électromagnétique et informatique du décodeur d'IP de notre système, l'interrompt-elle, l'identité opératoire nous signale que l'ordinateur en question fonctionne en langage binaire, plus précisément en algorithmo-mathématique. Il multiplie des nombres et les dénombre, puis les associe, les différencie, les classe : c'est ainsi qu'il arrive à nous pirater. Comme cette entité mécanique se manifeste en langage binaire et que nos systèmes en sont inférieurs car programmés en grande partie en langue de programmation C, puis dans une intervalle moindre d'environ vingt-cinq à trente pourcent en binaire, il s'agit de mécanismes complexes qui nous piratent en ce moment-même. En bref, la signature est identique à celle des ordinateurs d'époque, soit les ordinateurs suprêmes utilisés par Alan Turing lui-même pour décoder les phrases digitales des allemands utilisant l'encryptage Enigma pour parvenir à leurs fins funestes...

— Je vois..., répondit Erika, visiblement intriguée.

— Mais vous voyez quoi ? demanda Fillion à ses deux comparses.

— Le fait est, chef, lui annonça Thorsson, que l'inventeur de l'ordinateur, décédé aujourd'hui, est lui-même derrière cette tentative, car il s'agit bel et bien d'un vieux méga-ordinateur de l'armée britannique qui opère ici, modèle 1944, alias la Plus-Belle du très célèbre mathématicien Alan Turing, l'un des plus brillants que la Terre ait jamais porté. »

•

Ils roulaient en catastrophe vers l'hôpital.

Les routes étaient glaciales et froides, et le vent du nord n'aidait pas les automobilistes. Il y avait des embouteillages à maints endroits sur la route – et à chaque fois, ils allumaient leurs phares ainsi que leurs sirènes afin de signifier aux conducteurs des véhicules de se tasser, car le VUS quatre roues par quatre affichant explicitement « Police de Virginia Beach » se dirigeait à toute allure à travers le centre-ville en direction des services hospitaliers de la cité.

« Elle perd encore du sang..., s'affola Johanna Meier, d'habitude peu sensible. C'est anormal : il faudrait lui administrer des traitements...

— C'est parce que j'étais enceinte ; et je suis en train de le perdre...

— Oh non ! éructa Thomson, qui ne savait pas comment réagir dans de telles situations.

— Ne vous en faites pas, j'y suis habituée, leur révéla alors Victoria Bergman.

— Comment ça ? s'inquiéta Johanna. Pourquoi avez-vous...

— Eh bien, mon oncle, ce salopard, m’a faite faire plusieurs fausses couches en me stressant et en me bécotant de partout comme une anguille vorace qui ne demande que satisfaction.

— Oh non, ce n’est pas vrai ! », cria Thomson, tout affolé. Ainsi, ils dérapèrent sur la route et faillirent heurter un poteau électrique. Ils y échappèrent de peu ! « Ouf ! s’écria-t-il donc, soulagé qu’ils n’aient pas été tués.

— Mais pas moi, dit Bergman. Arrêtez ! car vous savez tous les deux comme moi que je vais mourir avant même qu’on atteigne le stationnement de l’hôpital de V. A. Beach. J’ai fait plusieurs choix dans ma vie, de terribles décisions que je regrette et regrette et regrette horriblement ; car c’est avec mon âme que je les regrette...

— Ne dites pas ça ! », cria Johanna. Elle la vit soudainement pâlir. « Je n’en ai plus pour très longtemps, déclara la personne visée par les propos de Meier. Mais avant, je vous remets ceci. » Elle fouilla dans sa semelle – et l’on vit son pantalon tout encrassé de sang – et en sortit une clé USB. « Vous lirez mon témoignage, et vous découvrirez vraiment pourquoi vous êtes attaqué et pourquoi, par-dessus, l’inspecteur de la Police de Virginia Beach Jack Fillion a été visé depuis le début, avant même que son père ne meure..., car nous l’avons assassiné..., et nous les avons faits souffrir, lui et sa famille..., et je regrette tous mes actes en espérant que si Dieu existe, il me soit témoin de la repentance à laquelle j’aspire, de mon ultime soupir, toute utilisée pour des fins néfastes pour ce monde que j’ai été et ce, pendant la quasi-entièreté ma vie, de mon enfance jusqu’à aujourd’hui... »

Et c’est en ces termes qu’elle s’éteignit dans le quatre par quatre que conduisait Harry Thomson, raide morte, le sang imbibant affreusement le siège qu’elle avait si désespérément laissé derrière-elle. Elle les avait laissés avec une preuve : une clé USB qui

leur permettrait de savoir ce qui s'était réellement passé du temps d'Henry et d'Hélène Fillion, à V. A. Beach, son mari ayant été hideusement tiré à bout portant d'une balle terrible dans la nuque ; mais faute de preuves accablantes, ce meurtre n'avait jamais pu être élucidé.

Et là-bas, dans les flots extrêmement noirâtres de l'obscurité, résidait une bien plus obscure menace encore qui tuait un peu partout sur le globe. Car leur enquête révélerait une secte d'une ampleur phénoménale et d'un objectif presque à terme – *parce que, citons-le, toute littérature devrait disparaître de ce monde, quelle qu'elle puisse être et qu'elle puisse devenir éventuellement.*

•

« Que voulez-vous encore de moi ? », leur demanda abruptement Réal Desjardins, qui se savait très bien piégé. Finalement, on avait découvert qu'il essayait de venger la mort du père de Jack, ce qui signifiait le pire par cette erreur pour lui et pour sa femme, bien qu'à présent elle était définitivement trépassée sur le plancher, son sang se répandant sur le sol tel le flux vital jusque-là contenu au sein de son enveloppe corporelle de pauvre et misérable existence de femme d'affaires internationale. « Que me voulez-vous, en plus d'avoir inéluctablement réussi à tuer ma femme ? me tuer moi-aussi ? ça ne vous servira pas à grand chose, car j'en sais trop sur vous à présent : je pourrais vous énumérer des tonnes de mes connaissances qui vous inquiéteraient si je disparaissais sans rien dire ni même laisser un petit mot d'explication, quel qu'il soit – parce que j'ai été l'exécuteur de Fillion...! C'est à moi seul, ainsi, que revient cet honneur !

— Non ; ce que nous voulons faire avec vous, c'est un marché ; bien que cela soit extrêmement illicite quant à notre politique sectaire, expliqua le Masque numéro Quatorze, alias Ernest Wilson, fils illégitime d'Ernest Hemingway, l'un des plus grandioses écrivains du XX^e siècle, couronné du prix Nobel de Littérature dans la décennie cinquante du vingtième siècle et ce, bien qu'il s'était tué avec un fusil de chasse à peine quelques années plus tard afin d'inévitablement en finir avec cette vie terriblement putride qui ne lui avait fait aucun bien, sinon qu'il la trouve horriblement douloureuse et exécrable.

— Mais pourquoi vous feriez ça, n'est-ce-pas ? se permit de rétorquer Réal, l'ancien compagnon de classe d'Henry et d'Hélène Fillion, les deux parents de Jack.

— Parce que justement, vous en savez trop sur nous et nous, pas assez – ainsi, nous voulons vous donner la chance de pouvoir vous expliquer, déclara le déguisé qui esquissait un sourire derrière son masque et ce, sans que Desjardins ne le voit le moins du monde, ce qui signifiait que le Masque numéro Quatorze avait dès à présent un plan diabolique derrière la tête.

— Je vois, répondit le principal intéressé. Dans de telles conditions, j'imagine que nous arriverons à un accord, s'entendit-il dire, la main toujours à portée de son revolver s'il se passait quelque chose d'impromptu, sachant néanmoins qu'il ne pourrait pas s'en tirer s'il ouvrait le feu avec ce dernier car il voyait des formes dans le noir – puisqu'ils se trouvaient tous dans son sous-sol en descendant dans les profondeurs de sa maison d'Ogunquit – qui semblaient accompagner le criminel qui menait la conversation. Et que voulez-vous que je puisse vous offrir ?

— Nous savons néanmoins que vous avez déjà travaillé pour le FBI, voire même la CIA en secret pendant de nombreuses années. Nous souhaiterions donc que vous

réintégreriez votre poste d'agent dans les deux camps et de cette manière brancher cette clé USB dans l'un des ordinateurs qui seront à votre disposition lorsque vous ferez votre demande de réengagement auprès de l'une des plus grandes institutions gouvernementales, soit la National Secret Agency – en outre, auprès de la NSA. La raison est fort simple : nous voulons conquérir TOUTE littérature..., dit-il vaguement, sans pourtant donner davantage de détails à l'ex-policier.

— J'imagine que je ne saurais jamais la raison exacte.

— Non, répondit le Masque. Exactement : en effet, vous ne la saurez *jamais*.

— Puis-je me désister ? j'en sais trop sur vous, et vous me craignez : voilà qui est bien ! je ne voudrais pas perdre ma retraite à cause de vous, tout idiots que vous êtes.

— Notre marché est irrévocable, lui dévoila Ernest Wilson. C'est soit cela, soit vous mourrez vous aussi, ainsi que votre femme l'est très certainement et évidemment à l'instant même où nous nous parlons. »

Desjardins réfléchit, des sueurs froides qui lui montaient jusqu'aux tempes. Il déclara finalement : « Est-ce vrai ? vous n'oseriez quand même pas...

— Oui, nous oserons ; car avec ou sans votre aide – tout n'est qu'une question de temps, après tout... –, nous parviendrons quand même à notre objectif. Je vous donne cinq secondes pour refuser ou accepter l'offre. Sinon, votre bourreau au cas-où derrière-vous vous tranchera immédiatement la tête. »

Il sentit brutalement la lame d'un katana effilé lui toucher froidement la peau de sur le cou. Il commença à paniquer, tandis que le tyran débuta le compte-à-rebours : « Cinq. Quatre...

— Attendez ! mais c'est insensé ! put émettre Réal Desjardins enfin, sans personne pour l'entendre ni le comprendre néanmoins.

— Trois. Deux. Un...

— Mais attendez, je veux...!

— Zéro. »

C'est alors qu'une lame vint lui trancher la tête. Le Masque numéro Quatorze Ernest Wilson-Hemingway songea avec délice que tout serait bientôt terminé et que leur objectif serait finalement accompli. La Secte avait attendu si longtemps et maintenant, leur règne s'en venait...

Et plus un livre n'existerait désormais.

•

« Victoria est morte », déclara Meier sur un ton affligé. Elle avait tout essayé : pompage, réanimation, massage, bouche-à-bouche..., rien n'y fit. Elle était désespérée : même si elle-même, en tant que policière, avait dû tirer quelques fois sur des criminels, jamais elle n'aurait pu croire qu'elle aurait un jour la malchance ni l'affreux honneur de voir une personne mourir dans ses propres bras.

— Retournons au poste, lui dit Thomson, toujours au volant, et qui était triste lui aussi.

— Attends ! j'entends quelque chose... » Elle déchira le pantalon de la morte et ce qu'elle vit la stupéfia totalement.

Et c'était à la fois beau mais également, extrêmement triste.

Ce fut alors qu'elle vit une chose, une chose qui était sortie de Victoria Bergman avec le cordon ombilical non-enroulé autour du cou, mais autour de la taille de la petite personne, comme il était naturel qu'il le fasse. « Il faut quand même aller à l'hôpital, déclara-t-elle : le bébé s'en est sorti, miraculeusement, bien qu'il soit prématuré. J'ai oublié la mienne ! as-tu une trousse quelconque pour que je coupe le cordon ?

— Oui, Johanna : j'ai une paire de ciseaux stérilisée, ici ; je te la donne... »

Et c'est ainsi que malgré la mort, une nouvelle vie avait merveilleusement réchappé au massacre de l'existence. Comme le monde est bon, malgré tout ; bien qu'injuste parfois – même, bien plus que parfois ! –, il y a souvent une petite lueur bienfaisante qui parvient malgré tout à passer au-travers de la malfaisance, et qui fait rayonner, une fois de plus, nos existences immaculées et ce, même parmi la plus oppressante des obscurités de notre époque fort sombre, car les miracles viennent des faveurs les plus imméritées du Créateur et, souvent aussi, de celles que l'on attend le moins.

Puisse cette lumière illuminer nos vies à tout jamais.

CHAPITRE SEPT

(Avril 2015, hôpital de Virginia Beach, cité de Virginia Beach,
État de Virginie, États-Unis d'Amérique)

3 avril 2015

Des fragments de vies trépassées, voire complètement bousillées – et ce, même si une certaine lumière persistait encore à vouloir atteindre le cœur du nouveau-né puisque lui-même le savait sans aucun doute possible, sa mère était véritablement morte. Quel drame tragique, quelle comédie de l'enfer à l'allure de ce penseur du vingtième siècle mort d'un accident de voiture en 1960..., eh oui, quel théâtre pécheur. Mais il ne faut pas perdre espoir : car celui-ci naît même lorsque la chose ou l'action sont minuscules et infimes, ou bien tout à fait insignifiantes à nos yeux.

Car la Lumière fait toujours trépasser les ténèbres.

Des vies outrepassées d'existence, exactement comme des myriades d'éclats de verre dispersés dans notre galaxie. Et ces lumières étaient belles et nombreuses : voilà qu'on commémorait l'existence nouvelle de ce bébé. On le soupesait ; respectivement, on prenait son poids, et on le jugeait déjà pour sa beauté, pour ses pommettes hautes et ses arcades sourcilières particulièrement fines. Il commençait tranquillement à développer une jaunisse avec des rapports de temps en temps, puisqu'étant prématuré du ventre de sa mère, feu Victoria Bergman, ce genre de soins lui étaient plus que jamais nécessaires – cette dernière étant d'ailleurs en pleine autopsie au sein de l'hôpital de V. A. Beach. Et les lumières

brillantes, elles, elles étaient toutes scintillantes autour du bébé, à mesure que l'on apprenait à connaître ses moindres petites coutures, que l'on vérifiait la santé de ses oreilles et de sa bouche, que l'on lui injectait de la vitamine, appelée "kétamine", pour la survie de ses intestins et donc pour la sienne, que l'on lui prescrivait des traitements post-natals et qu'une panoplie de médecins et d'infirmières de toutes sortes l'inspectaient, le scrutaient tous tout en prenant bien soin de lui et puis, en le lavant pour la première fois de sa vie – car dans la voiture que les deux enquêteurs avaient conduite en direction des services hospitaliers de Virginia Beach, une inspection policière était déjà en train d'être accomplie par des inspecteurs, c'est-à-dire par des patrouilleurs qui étaient venus expressément pour remplir les papiers de décès et les rapports légaux concernant le prématuré que l'on avait retrouvé sur la banquette arrière du camion quatre par quatre appartenant au poste de police de la ville même – travail qui n'incluait pas le moins du monde les expertises de Johanna Meier et d'Harry Thomson, policiers eux aussi et ce, bien que témoins oculaires de ce qui s'était produit –, compte tenu des circonstances funèbres dans lesquelles on avait retrouvé le bébé et sa mère, qui à présent était bien plus que morte. *Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas...* Telles sont les premières phrases de L'étranger d'Albert Camus ; sauf que dans ce cas-ci, on savait pertinemment l'heure de décès et de naissance, puisque les deux concordaient exactement.

On déplaça l'un des deux corps vers un endroit bien précis et l'autre vers un autre, là où la rumeur de ce qui est mort fait silence muet et catégorique. Parce que nous ne vivons pas à travers la mort, et nul ne pourra d'ailleurs en discuter, car telle est la volonté absolue de notre Créateur : ne plus nous faire connaître les souffrances terrestres et humaines, voilà qui est logique !

Car après la mort il y a de l'espoir ; et après la vie mortelle aussi.

Le bébé était comme une chouette perchée au sein son nid, avec ses grands yeux ouverts, si tôt pour son jeune âge – signe que déjà, il développait une certaine forme d'intelligence, ce qui frappa énormément Meier. Elle le trouvait si choux et si beau, dans l'incubateur... Johanna demanda alors au médecin : « Que ferez-vous de lui ?

— Nous le nourrirons, puis nous verrons la marche à suivre... Pour l'instant, il est orphelin. Hé ! ne me dites pas...

— Si on ne lui retrouve pas de parenté restante et responsable, pourrais-je l'adopter, docteur ? »

Le médecin en chef du département de gynécologie la questionna : « Est-ce vraiment ce que vous désirez ? je veux dire...

— Je sais très ce que vous voulez dire ! s'exclama-t-elle : et oui, je veux l'adopter s'il n'y a personne qui le réclame dans les délais fixés.

— Eh bien, je vous mets sur ma liste, déclara-t-il. Nous vous avertirons quoi qu'il advienne.

— Merci », lui confia-t-elle.

Et elle s'en alla vers Thomson qui l'attendait en-dehors de la pouponnière.

•

« De quoi parlais-tu au médecin ? lui demanda son compagnon du corps policier, curieux.

— Je lui parlais d'adopter ce bébé.

— Si tu veux, je pourrais en être le père », lui dit-il maladroitement. Même s’il disait être marié, en vérité, il était divorcé depuis de nombreuses années, et avait toujours trouvé Meier extrêmement de son goût – et celle-ci savait qu’il n’était plus marié, puisqu’elle ne l’avait jamais vu avec une autre femme que ses comparses de travail lors des réunions de réjouissances organisés par leur département.

« Est-ce une demande en mariage ? cria-t-elle de joie.

— Seulement si c’est ce que tu désires, ma chérie. »

Et alors, Meier l’embrassa avec fougue devant les patients de l’hôpital et le personnel passant par-là, curieux de savoir ce qui attendait maintenant le jeune couple après toutes ces tribulations catastrophiques. Et le bébé serait adopté ; de la mort et de son sommeil noir, Victoria attendait le jour où elle pourrait enfin le revoir et profiter de leurs retrouvailles intimes, en tant que sa mère et lui, en tant que son fils et ce, en toute et due forme et qu’importe la tristesse et le chagrin qu’ils pourraient bel et bien ressentir alors.

•

C’était véritablement bouillant dans le quartier de la police de la ville de V. A. Beach.

L’inspecteur-chef Jack Fillion avait appelé le grand patron du poste, le Shérif de l’État de Virginie, Norman Winston, pour acquérir toutes les mesures nécessaires afin de radier le virus qui enveloppait leur système informatique et qui polarisait et extrayait les données à une mesure hallucinante. Ce dernier contacta le FBI et un peu plus tard la CIA pour les avertir du potentiel de la terrible menace qui s’en venait telle une pieuvre géante sur le pays – car cet ordinateur était bien trop puissant pour que ce dernier ne plonge point toute la

contrée des États-Unis dans une sorte de chaos digital et véritablement informatique. Bien qu'ils sussent déjà que c'était en Angleterre que l'hacker ou le groupe de voleurs numériques piratait leurs informations, ils avaient besoin de davantage de détails pour le retrouver ainsi que son équipe – parce que ce n'était sans doute pas l'œuvre d'un seul homme ou d'une seule femme. D'ailleurs, un escadron complet d'informaticiens réputés des États-Unis était venu expressément à la cité de Virginia Beach afin de contrecarrer le péril digital – ce qui avait fallu au moins une bonne journée pour le faire efficacement mais aussi, habilement et rapidement.

« Nous pénétrons dans l'IP du serveur, dit Thorsson à Jack, qui se tenait non-loin des maints écrans érigés de façon à être les plus polyvalents possibles pour ces logisticiens renommés.

— D'accord », déclara-t-il.

Après plusieurs minutes clé et des intrigues numériques toujours de plus en plus grandes et de plus en plus incroyables, l'un des pirates informatiques recrutés pour cette tâche s'exclama : « Trouvé ! mais c'est impossible...

— Quoi ? le questionna Thorsson.

— L'adresse vient à la fois de Scotland Yard, de la CIA et d'Édimbourg ainsi que de York, et de quelque part dans Londres, répondit-il.

— Impossible que je ne l'ai pas vu auparavant ! cherchez... »

Tout à coup, tous les écrans et les lumières du bâtiment se fermèrent et ce fut le noir. Tous comprirent alors qu'ils étaient perdus. Tout à coup, un compte-à-rebours apparut à l'écran, leur signalant d'une manière évidemment horrible :

(PHI = 1,613..., SECT SPREAD !)

[“X! = ((3 minutes and 30 seconds))”]

[~ “Death-Zone* : no more oxygen* !” ~]

**[-- “Vous êtes réellement foutus : l’air nécessaire à votre existence vous
sera bientôt enlevé, pour votre plus grand malheur
et pour notre plus grand bonheur !” --]**

« Vite ! évacuez ! cria Thorsson. Laissez les écrans et les codes, et déguerpiissons en vitesse !

— Et dans le calme, dirent Erika et Fillion en même temps.

— N’oubliez pas : il ne reste que 3 minutes et 20 secondes pour sortir d’ici ! », hurla Thorsson.

Et c’est ainsi qu’après leur évacuation, le poste de police sauta littéralement, et des débris revolèrent à des milles à la ronde. « Foncez ! », cria Jack à Thorsson et à Erika qui partageaient la même voiture. Et tout à coup, sans qu’ils ne puissent s’y attendre le moins du monde, ce fut le noir absolu, toute l’obscurité de leurs esprits à présent devant eux, et rien que devant eux.

•

De retour sur la route après avoir été confier le bébé à ses soignants à l’hôpital de V. A. Beach, les policiers “Harry” Thomson et Johanna Meier, en catastrophe, défilèrent à toute

vitesse vers le poste de police, parce qu’il avait une espèce de fumée qui vagabondait dans l’air dans cette direction, signe que quelque chose avait soit explosé, soit complètement pris en feu. Puisqu’au nord, des volutes épaisses et noires obstruaient les cieux et empêchaient la lumière de filtrer sur cette Terre, des espèces de nuages remplis de gaz carbonique et même, de monoxyde de carbone, tous deux extrêmement toxiques pour les humains – signe qu’en cet instant avait justement lieu une catastrophe d’ampleur nationale et peut-être même, internationale.

Pressés et grandement inquiets sur ce qui se produisait à Virginia Beach en ce moment-même, ils roulèrent à vive allure vers les quartiers des forces de l’ordre de la cité de Virginia Beach en passant près du Boardwalk, puisque c’était la route qui allait le plus vite et qui embouchait directement aux quartiers des forces de l’ordre, car le chemin n’était pas encore complètement glacé par le verglas qui continuait encore de tempêter par-dehors de leur véhicule quatre roues par quatre, et qui par ailleurs, accomplissait énormément de destruction sur cette terre océanique qui menaçait maintenant d’éclater réellement en mille morceaux quant à elle. Parce que, sans se l’avouer à eux-mêmes cependant, ils étaient désespérés à appréhender ce qu’ils étaient pour découvrir lorsqu’ils y seraient arrivés lorsque fermement, ils verraient ce qui se vivait vraiment à l’instant du côté du poste de police de la cité. Et verraient-ils des corps charcutés, des morts, des survivants ou bien des meurtris – et apercevraient-ils de véritables martyrs...? Ils ne le savaient pas encore, mais craignaient énormément pour leur chef Jack Fillion, Thorsson, ainsi que la légiste nommée Erika, avec laquelle ils étaient proches compte tenu qu’à chaque fois qu’un meurtre se produisait, il fallait lui en rendre des comptes médicaux, puisqu’elle inscrivait tout ce qu’ils lui disaient dans un carnet à l’effet d’un rapport pour les forces plus hautes placées au sein

de la Police d'État de Virginie ainsi que dans la banque de données du FBI et parfois même, si cela s'avérait utile, dans celle de la CIA, qui transmettait quant à elle le plus souvent ces informations à sa proche cousine et rivale la NSA, depuis laquelle tout était parfaitement contrôlé – c'est-à-dire les services institutionnels et la vie privée des gens –, c'est-à-dire, y compris les numéros de téléphone des individus américains et de quelques canadiens et leurs moindres petits retraits bancaires et ce, bien qu'elles soient tout à fait rivales. Jack Fillion, savait-il, bien qu'ayant émigré du Québec aux États-Unis pour y accomplir son cours d'enquêteur, était également fiché par les serveurs puisqu'il était un représentant des forces de l'ordre – tout comme les autres fonctionnaires des services militaires et pompiers, ainsi que les politiciens et les attachés de presse, et même les journalistes qui veillaient au grain à leur propre propagande élitiste et ce, sans toutefois considérer les fondements logiques et moraux de ce monde, pour tout déformer et surtout, réaliser la fin de ce monde.

Finalement arrivés près du poste de police, ce qu'ils y virent les catastrophèrent littéralement : ils n'y aperçurent non pas juste des corps, mais surtout des débris de bâtiments, comme rejetés par une explosion gigantesque, et des meubles tout à fait délabrés ; ainsi, hors de tout doute, c'était véritablement une scène de terrible désolation, de souffrance intense et immense. Parfois, alors qu'ils roulaient parmi les décombres, ils apercevaient de grosses flaques de sang pourpre : signe que sous ceux-ci, certains étaient trépassés et avaient rendu l'âme. Et dans les ruines de ce qui était autrefois le poste de police de Virginia Beach, ils virent une voiture, en panne, bloquée à cause d'une avalanche de roches sur le devant du véhicule, un quatre par quatre roues du genre de ceux qu'ils avaient déjà conduits en exerçant le travail ardu de policier. Soudainement, une personne

sortit de celle-ci et, en les voyant, leur fit aller la main : c'était Thorsson qui leur signalait qu'ils avaient survécus !

•

Descendant de leur automobile solide presque autant qu'un tank à travers un no-man's land complètement fou à lier, Johanna Meier et Thomson allèrent prêter main forte aux miraculés. Erika, la légiste, comble du malheur, était morte à deux lieues d'où ils se trouvaient, car elle avait été éjectée puisqu'elle n'avait pas fait attention à s'attacher avec la ceinture qui pourtant avait été à sa disposition avant son trépas, stressée lors de ses derniers instants de vie. Jack Fillion, quant à lui, n'était pas mort, mais plutôt rudement amoché. Il avait de la misère à respirer, car son nez était sans doute cassé, tandis que Thorsson, sans plaies, était la seule à s'en être sortie véritablement indemne. *Elle a eu de cette chance !* se dit Harry Thomson. Mais pour Jack, c'était plus critique. Il avait de multiples contusions et ses yeux étaient bouffis ; de plus, il disait souffrir de maux de tête et croyait avoir eu une légère commotion cérébrale. Mais comme on ne pouvait jamais savoir avec ces dernières, il fallait être sûr que ce ne serait pas malin. « Emmenons-le à l'hôpital, dit Thorsson, tandis que j'avertis le FBI de ce qui s'est passé à Virginia Beach... Ce foutu hacker ! il a tout fait sauté et a menacé de tous nous tuer – ce qu'il a réussi avec brio ! Bref, je vous expliquerai plus tard..., sur la route. Pour l'instant, dirigeons-nous à l'hôpital – car je crois que l'armée ne devrait plus trop tarder à arriver sur les lieux.

— Parfait : alors, allons-y ! », fit Meier.

Et ils purent se diriger vers l'hôpital malgré les chemins extrêmement glissants pour cause du verglas qui tombait toujours par instants. Thorsson appela le FBI et ils promirent de s'en charger et, ainsi, d'avertir l'armée américaine de ce qui s'était passé à V. A. Beach. Ainsi, peut-être, le chef des Masques avait-il pris possession des serveurs de l'État de Virginie avec toute sa malice et de tout son sentiment d'ardeur de destruction pour ce monde...

Johanna parla du bébé à Thorsson, qui était au volant, pendant que Thomson administrait les premiers secours à Fillion. Elle lui dit : « Et de qui est-il ?

— Enfin, c'est une longue histoire... Nous nous sommes convenus, Thomson et moi, de descendre au sous-sol du poste de police alors qu'il existait encore. Nous avons rapidement trouvé une femme qui avait voulu tirer sur Harry... Par la suite, j'ai réussi à la percuter dans la jambe grâce à mon arme de service ; ce qui, je le regrette, l'a probablement amenée à sa perte, puisque les ambulances ne pouvaient plus traverser la ville car c'était devenu beaucoup trop dangereux d'y rouler. Malgré tout, après sa mort, le bébé était déjà sorti du ventre de sa mère, et nous l'avons alors amené à la pouponnière de l'hôpital jusqu'à ce qu'un parent de la défunte ne se pointe et ne récupère le bébé..., ce que je doute fort : je me suis alors proposée pour l'adopter, et le médecin m'a mise sur sa liste, de façon à ce que j'en sois informée quoi qu'il puisse advenir.

— Et cette femme, est-ce Victoria Bergman ? demanda-t-elle à tout hasard. La pute d'Ernest Wilson, recteur à la Columbia University ? » C'était étrange qu'elle parle ainsi, et elle paraissait subitement nerveuse.

« Oui..., mais comment sais-tu tout ça ? la questionna Meier, son monde désormais à l'envers..., plus qu'à l'envers. Et comment tu... ?

— En fait, je suis la petite-fille de ce dernier ; et c'est en découvrant ses noirs secrets que je me suis éloignée de lui, prise par de la peur... »

C'est alors qu'ils glissèrent sur la route à cause de la pluie verglaçante et qu'il y eut un fracas entendu jusqu'à l'autre extrémité de la rue, et qu'un cri à glacer le sang se fit jusque dans l'extra-stellaire et dans les entrailles de la Terre.

Et dans l'inconscience ils sombrèrent, totalement terrifiés par ce qui les attendait dans la mort et dans le néant le plus absolu, tandis que les paroles de Thorsson résonnaient une dernière fois : *Je suis la petite-fille de ce dernier.*

Mais comment avait-elle su pour Victoria Bergman...? Ce serait maintenant un mystère à élucider ; mais bien sûr, avec ce qui s'en venait, ils ne le sauraient peut-être jamais – si bien sûr ils s'en souvenaient et si évidemment, ils se sortaient des limbes de l'inconscience entre la mort et la vie.

CHAPITRE HUIT

(Été 1987 – Hiver 1987-1988, Suède)

La mariée de l'enfer – ou la tragédie de Victoria Bergman, ou encore l'histoire de son horrible et sinistre passé vécu : tel est le récit qui vous sera raconté dans les pages qui lentement mais sûrement s'en viennent.

Oui, telle sera l'histoire qui vous sera relatée dans les pages suivantes ; car, comme on le cite, *il suffit d'une seule injustice pour que tout s'effondre...*

Et voici que l'histoire débute finalement, le sceau enlevé de dessus la missive, le rideau qui à présent s'ouvre tout grand, les lignes retranscrites au sein de la clé USB que Victoria Bergman avait confiée aux policiers Harry Thomson et Johanna Meier, en écriture simple mais glacialement efficace, tout comme l'empreinte inéluctable mais évidente d'une main de maître :

[IL SUFFIT D'UNE SEULE INJUSTICE

POUR QUE TOUT S'EFFONDRE RÉELLEMENT

(Récit d'histoires réellement vécues)

par **VICTORIA BERGMAN, moraliste littéraire]**

((Première Partie –

ÉTÉ 1987

(Un)

Dans la chambre des bains j'étais tétanisée, tout à fait paralysée. En vérité, c'était comme si personne n'était véritablement passé devant moi, à travers la souffrance innée de ce monde, à travers l'obscurité de nos temps sinistres, voire complètement funestes, abominables et injustes...

Car je souffrais terriblement puisque j'étais figée sur place, sans pouvoir répondre à ce qui s'était passé à cet instant-là ; la cruauté de cet homme m'avait atteinte à un point tel que j'avais décidé de ne plus réagir du tout pour mon mieux-être. Puisqu'il fallait absolument que je capitule de la réalité pour ne pas me retrouver tout à fait défragmentée et flasque de tout esprit de joie et de saine conscience.

On m'avait réellement violentée – oui, on m'avait bel et bien violée, à un point tel que j'aurais pu dire qu'une armée d'au moins cent milles hommes à cheval m'était passée sur le corps. Oui, je puis dire à présent que le monde est vraiment d'une méchanceté et d'une barbarie sans norme..., probablement plus que vous, en vérité, vous ne pourriez vous-mêmes l'affirmer pour votre part – car je sais davantage de choses que vous, sans nul doute qui puisse vivre un tant soit peu au sein de vos cœurs.

Oui : car de toute évidence, il l'est depuis son commencement ; mais jamais à un tel point – c'est-à-dire, jamais comme aujourd'hui il l'était devenu. Eh oui, puisque le monde s'était dégradé et s'était lui-même dépravé jusqu'à ce qu'enfin, une sorte de "fin du monde terrestre et écologique" ne prenne de plus en plus d'ampleur et de signification au fur et à mesure que les temps avancent drôlement et dangereusement, mais surtout certainement...

Parce qu'ainsi vont nos temps.

"Au commencement Dieu créa les cieux et la terre." Cette première phrase de la sainte parole appelée "La Bible" nous montre comment Dieu a voulu qu'elle soit, c'est-à-dire en paix comme il l'est présentement dans les cieux. Mais ce vœu est d'opinion différée chez les gens, comme chez mon agresseur, violent et putride, qui ne croit en rien sauf à sa propre méchanceté, sauf à sa propre cruauté personnelles... Car lorsque comme moi, vous souffrez le martyr, vous souhaiteriez de tout cœur que Dieu vienne vous reconforter un jour..., et ce n'est pas qu'Il ne vient pas : mais vous Le priez avec ardeur, de façon à ce qu'il sache que vous avez grandement besoin de Son aide, même lorsque vous êtes joyeux, et qu'ainsi le Très-Haut et Tout-Puissant illumine votre route à travers vos ténèbres et vos méandres intérieurement personnelles. Ce qu'il a fait, d'ailleurs, tandis que je n'avais pas eu le choix que de tuer ce monde impie faite aux menaces que les Masques m'ont faites, et que donc je n'aurais sans aucun doute jamais pu écrire la dénonciation envers

cette secte destinée à la fournaise de flammes de toute manière ; mais je me suis toujours dite que Dieu me pardonnerait, ainsi que mes péchés, si j'écrivais ce récit pour le seul bien de ce monde : un pays où il n'y a plus de guerres ni de souffrances entre humains. Car si je m'étais annoncée aux autorités – et compte tenu que les Masques auraient pu évidemment les tuer afin de me retrouver pour finalement me torturer puis me faire trépasser – je savais que si je n'avais pas Dieu en tête dans mon cœur et dans mon esprit pour toujours et qu'importe ce qui pourrait réellement arriver de façon éventuelle et indubitable, tout ce que je ferais, alors, serait mal – parce que je ne l'aurais alors pas fait pour lui, car je l'aurais accompli pour rien. J'ai tenté de leur barrer gravement la route à maintes reprises, de les empêcher de commettre de telles atrocités à chaque fois qu'il me l'était permis ; hélas, j'ai dû concilier avec la mort à cause d'eux ; car si vous avez trouvé le texte de cette clé USB, c'est parce que je suis depuis longtemps au sein de la tombe.

Mais revenons, voulez-vous, à cet été de 1987, jour où mon oncle, Ernest Wilson "Hemingway", sa mère étant d'origine suédoise et anglaise et son père, américain puisqu'ayant reçu le Prix Nobel de Littérature en 1954, m'a sauvagement privée de mes moyens de défense alors qu'il me violait sauvagement et pour mon propre profit, disait-il, car les Masques ; des descendants de rescapés Nazis du temps de la Deuxième grande guerre ; voulaient des enfants aryens et vite, afin d'éventuellement repartir à la guerre contre le monde et le purifier de cette manière de toute

gentillesse et de tout amour. Puisque, me racontait-il, lui aussi était écrivain et moraliste, et adorait le fait d'idolâtrer une race parmi tant d'autres comme Nietzsche l'avait consigné dans l'un de ses livres, car ceux qui descendaient des "aryens" étaient purs et sages : à eux revenaient les clés du royaume terrestre corrompu, ces êtres qui n'étaient somme toute probablement pas plus intelligents que toutes les autres armées diaboliques des nations qui, de toute façon, sont absolument toutes tombées. Comme moi qui avait les cheveux blonds à la naissance et les yeux bleus ; mais je me suis teinté en noir pour me débarrasser de ce sentiment atroce de racisme, principale doctrine adoptée par les Masques ; et quand cet oncle m'a violée pour la première fois, une partie de mes cheveux pourtant blonds platines a blanchi, signe qu'il m'avait rudement abîmé le cuir chevelu. Voyez-vous maintenant, chers policiers de Virginia Beach, pourquoi je me suis teinté les cheveux en noir ? pour ne pas devoir appartenir à cette race d'imbéciles et de sauvages barbaresques, bien évidemment.

Et mon oncle me siffla alors à l'oreille, et je tremblais : « Tu verras, tout sera beaucoup plus facile à mesure que les années avanceront. Tu verras : tu me donneras de la descendance... » Et j'en passe.

Comme si cela serait pour l'être..., mais ce l'a été quand même. Car il me violentait ; et quant à moi-même, je détestais de plus en plus cet être qui me..., enfin, vous savez ce que je veux dire ! car je n'avais aucun

plaisir à être ainsi malmenée – parce que c’en était inévitablement l’inverse. Il était...

Un monstre de la chair, voilà ce qu’il était réellement : voici ce que vraiment, il s’était depuis toujours trouvé à être.

Et vous ne le sauriez pas comment : jamais vous ne pourriez ne serait-ce que le savoir, en vérité...

Parce que cette douleur..., oui ! elle avait continuellement été atroce.

Un jour, alors que je me promenais à douze ans avec mon ami à qui je confiais tous mes petits secrets ; car je lui avais dit que mon oncle abusait de moi et que ma mère, elle, laissait faire tout ça, simplement parce qu’elle était cruelle elle aussi ; parce que justement je lui en avais parlé, Ernest Wilson, le fils illégitime et complètement fou à lier d’Ernest Hemingway qui s’était probablement lui-même mis à mort à cause de lui, faute de soins psychiatriques et adaptés, celui qui était mon oncle le tua d’un coup de sabre..., et il souriait machiavéliquement, parce qu’il savait qu’il avait visé juste : je lui avais menti la veille en lui disant que je ne l’avais pas dit à personne et ainsi, je l’avais abominablement trahi... Le châtiment qu’il m’imposa de force et de violence fut alors très injuste : il ne m’épargna aucune douleur pendant très longtemps – peut-être deux ans, je ne sais plus – en pleine campagne de Suède, telles ces années de calvaire qui à jamais resteront gravées dans ma mémoire – en outre, jusqu’à tant que l’on libère mon âme et la délivre de toute cette méchanceté affreuse.

C'est ainsi qu'une partie de mon été s'est déroulée ; mais ce n'était pas tout, comme vous pourrez très vite le constater et le voir à l'écrit. Le fait est que tout ne venait justement que de commencer ; eh oui, la fête s'éterniserait jusqu'à mon propre trépas.

(Deux)

Dans mon cœur, tout s'était effondré littéralement, tout s'était détruit et démoli instantanément.

Mon meilleur ami était mort, celui que j'avais le plus apprécié de toute ma misérable existence. Son nom : Willy Turner. Hier, il m'avait téléphoné pour me dire qu'ils allaient en vacances, toute la famille, en Californie. Je me dis : chouette, car ils m'y avaient invitée. J'étais comblée de joie ; je ne pouvais plus me retenir, soulagée d'être enfin libérée de mes douleurs et de mes souffrances, ainsi que de mes peines les plus inutiles et sordides.

Cependant, cela ne prit point trop de temps avant qu'il – c'est-à-dire mon oncle Ernest Wilson, qui faisait partie d'une organisation internationale, d'une secte de l'enfer nommée "Les Masques", qui avaient par ailleurs plusieurs criminels et hackers à leur disposition... – ne s'en rende compte et qu'ainsi, il ne kidnappe toute la famille afin de les martyriser devant moi, devant mes propres petits yeux d'enfant finie ou de pré-adolescente débutée. J'étais tétanisée lorsque j'avais vu la mère et le père, bâlafrés, et mon ami complètement effrayé par ce qui lui arrivait,

puisqu'il avait été rudement mutilé par ce monstre appelé mon oncle et qui me souriait toujours après l'un de ses coups, ses dents fendant de joie sa lèvre inférieure !

Car c'est ainsi qu'ils m'ont baptisée dans les ténèbres : dans la souffrance et dans le désespoir innés de toute création ou d'ordre de choses mauvais.

Parce que c'était pour trop vrai : le malheur ne m'avait jamais quittée..., mais voilà que mon oncle recommençait une nouvelle fois de plus belles.

Dans ma tête, c'était la mort faucheuse qui désormais m'accompagnait, jusque dans la froideur de ces ombres beaucoup trop froides pour nous les mortels soumis à la foi divine et à la loi de Dieu. Et c'est ainsi que je me suis endormie, pour finalement me réveiller brutalement dans mon lit extrêmement inconfortable de violentée, complètement abasourdie par ce qui se produisait au sein de ma pauvre vie d'adolescente à peine entamée. Je n'en pouvais déjà plus ; c'était déjà trop. Eh oui : ma vie était devenue un véritablement calvaire pouvant tout dévaster si elle le désirait.

En sueur je sentis une pisse chaude, signe que j'avais fait pipi par terre en me levant ; signe que je n'étais qu'une sale pisseuse, qu'une vile lâche qui ne savait rien du monde sinon qu'il ne fallait plus protéger personne afin de survivre et de survivre et de survivre et ce, qu'importe le prix ou le coût à payer ou à dédommager à mon exécrationnel d'oncle... Du moins, c'est ainsi que je me sentais à cet instant-là.

Mais néanmoins, à la fin de l'été ou au début de l'automne 1987, j'allais apprendre ce que "défendre" signifiait réellement et véridiquement pour

les autres autant que pour moi et ce, dans tous les sens du terme : car là aussi on m'enleva quelque chose qui m'était très précieux, terriblement cher.

Car là aussi on m'ôta quelque chose d'essentiel à mon âme et à ma subsistance.

(Trois)

On m'enleva ma deuxième meilleure amie à partir de ce jour-là du 28 août 1987 – et alors ce fut terrible. Je fus obligée de devoir assister à sa torture, autant physique que psychologique et spirituelle. J'étais enchaînée devant elle tout comme elle, et elle me regardait en voulant me dire : « Pourquoi tu ne souffres pas, toi ?! mais pourquoi tu ne...? » Quant à moi, je ne savais pas vraiment quoi répondre quant à cela.

Finalement, je lui dis un jour, c'est-à-dire durant la dernière heure qu'elle avait à vivre sur cette Terre : « Parce que je te garantis que de te voir souffrir de la sorte, ça me rend encore plus malade que toi pour toi...

— Vas en enfer, sale chienne ! tu ne mérites que cela de moi : des remerciements pour m'avoir faite condamnée à mort. » À cet instant-là, elle se trouvait vraiment dans les abîmes profonds du désespoir ; et peut-être même plus loin encore.

Ainsi étais-je traitée par celle qui, de douleurs, avait jadis été mon amie.

Je lui répliquai : « Me pardonneras-tu, un jour ? »

Elle me répondit alors sinistrement, éprouvant de la difficulté à parler parce que sa respiration était devenue saccadée depuis quelques temps déjà à présent : « Victoria, tu sais..., jamais de la vie. »

Alors je fondis littéralement en larmes amères, sans personne pour me réconforter un tant soit peu dans ma propre souffrance personnelle ; et le monde, ce qui incluait à présent mon amie, était méchant. « Mais pourquoi ? qu'ais-je... »

Il y eut un silence, un silence et un froid affreux, avant qu'elle ne daigne me répondre : « ...fait ? compléta mon amie. Pour mériter tout ça ? c'est parce que tu existes que je souffre, voilà tout ! » Et elle me cracha à la figure, et je sanglotai encore plus intensément.

Et la douleur que je vivais en mon for intérieur me faisait encore plus de mal.

« Tu n'as rien à faire d'autre, que de chialer ? me criait-elle, définitivement au bout du rouleau, plus qu'au bout d'exploser. N'est-ce pas ?

— Bon, je crois que c'est assez ! », déclama tel un chapelet démoniaque Ernest Wilson, alias le Masque numéro Quatorze, en rentrant dans la petite pièce au sein de laquelle nous étions toutes les deux horriblement enfermées. Et ce dernier faisait peur, avec sa barbe miteuse, son haleine fétide, sa dentition avariée et sa malpropreté manifeste. Figée, je remuai de torpeur, tandis que mon amie, résignée, savait que ce serait vain

encore de se débattre pour survivre une seconde de plus, si ce n'est pas du tout.

Car moi je vivrais et mon amie, elle, elle mourrait pour moi – c'est-à-dire, par ma seule faute.

« Il est l'heure de se dire au revoir... », chuchota mon oncle chéri sur une voix douceuse. C'est alors qu'il prit une scie, et vous savez le reste...

Tout du long, je me fermai les yeux, car je ne voulais pas avoir à voir toute cette myriade de fluide rouge, pendant que cet horrible démon qui se prenait pour le roi de ce monde cruel et sauvage s'en délectait quant à lui. Tout devenait à présent de plus en plus flou devant mes pauvres petits yeux, signe inévitable que je sombrais peu à peu dans l'inconscience la plus totale et absolue. C'est ainsi que je ne vis plus rien, oui, plus rien ! à l'exception bien entendu du noir le plus intrinsèque à ma survie et nébuleux en abondance pour la satisfaction de mon oncle, ce qui ressemblait tellement à ce que je vivais comme sentiments de haine et de chagrin à cette époque tellement triste de la fin de mon enfance. Je m'efforçai alors et finalement, je rêvai à des songes doux et prometteurs de bon miel fraîchement cueilli dans les ruches que les abeilles concevaient pour notre délice, à la fin d'ensevelir tout ce que j'avais pu constater de mes propres yeux – toute l'horreur et la méchanceté que ce monde pouvait bel et bien détenir et offrir ; oui, vraiment ! tout ce qu'il y existait de Mal en cette planète réellement désordonnée.

AUTOMNE 1987

(Un)

Ma mère me disait que mon père était mort à la Guerre du Viêt-Nam, et qu'elle n'était pas allée chercher son corps pour lui faire une sépulture ici-même, en ce pays de glace et de froid appelé Suède. *À quoi bon ?* m'avait-elle rétorqué lorsque j'avais essayé de le lui suggéré. Mais elle l'avait pris horriblement mal et je m'étais retrouvée le dos recroquevillé en deux, tellement elle m'avait donnée un coup de pied saisissant dans le ventre et qu'elle avait ri de moi jusqu'à ce qu'elle s'enferme finalement dans la cuisine afin d'aller accomplir cet affreux goûter qu'elle avait eu en tête et qui n'avait cessé d'être élaboré dans son esprit depuis le matin-même.

C'était à la fin des tranchées, en 1975. Il était revenu pour la dorloter et, miracle ! elle était tombée enceinte d'un enfant qu'elle n'avait jamais voulu avoir, c'est-à-dire moi. Enfin, bref, c'était très compliqué à raconter d'après ce qu'elle m'en disait – du moins, de prime abord...

Il était fusilleur, plus précisément dans un département de l'infanterie dont je ne saurais me rappeler du nom ni du code, car à cette époque-là, je l'ai voulue elle aussi révolue derrière-moi : tout ce qui existe est perdu de toute manière jusque dans les profondeurs et jusque dans le néant de

sous la Terre. Maintenant, j'essaye de regarder en avant dans la mort, maintenant que j'y suis réellement.

Et il était revenu quelques fois en Suède pour ma mère afin de lui assurer une descendance – car, d'après les propos que j'ai entendus de la part de celle-ci, c'était la fierté dans la famille de mon paternel d'avoir beaucoup d'enfants avec les femmes qu'ils jugeaient tous comme des bonnes à rien. Il fallait donc qu'elles accouchent et *prestissimo* ! car rien de mieux qu'un examen vite passé chez le médecin de l'anatomie des femmes pour se faire une idée du portrait et pour éventuellement divorcer d'elles – parce qu'ainsi courrait le monde à cette époque du Ku Kux Klan – ou du néonazisme en parlant de la Suède. Puisque si elles se retrouvaient à être stériles, elles étaient inutiles pour les Bergman, respectueuse famille de la banlieue en plein essor de Stockholm. Ils ne pouvaient quand même risquer de tacher leur honneur ! il fallait donc de bonnes femmes pour d'honnêtes hommes, afin de leur assurer, à eux et non pas à *elles*, une juste et respectable descendance sans handicapés ; et ceux-là, d'ailleurs, on s'en débarrassait – sans toutefois rien dire de ce qu'il leur arrivait réellement.

Signe que ces hommes étaient véritablement méchants, bien entendu.

Bien que j'aie effectivement lue la Trilogie de mes Visages – aventure que je vous raconterai plus tard –, une série de livres qui m'avait beaucoup impressionnée en 2005 était la *Trilogie Millénium* écrite par Stieg Larsson, décédé depuis 2004 d'un infarctus du myocarde, ou IDM,

fort malheureusement pour son héritage et la stabilité de sa famille encore de ce monde. Un autre volume s'est ensuivi après cette fameuse Trilogie en 2015, sinon aussi bon, peut-être même meilleur que les trois premiers. Je m'identifie facilement à cette Salander, qui me ressemble...

Oui, qui me ressemble tant.

Et si, tout compte fait, en plus de la *Trilogie de mes Visages*, on s'était inspiré une fois encore d'une autre partie de ma cruelle vie ? car il y a sans doute beaucoup à raconter sur cette dernière, oui – peut-être même, plus que ce que je m'en souviens moi-même, qui sait... ? Parce que toute bonne chose a son début, laissez-moi vous expliquer comment l'enfer s'est véritablement pointé à ma porte lors de cette automne diabolique de 1987, saison de péché et de sanguinaire afflux de liquide vital et pourpre d'entre les demeures sous les montagnes, et devant les lacs riches de leur pureté. Parce que ce qui s'est passé, à cette époque, m'a marquée à tout jamais, tout comme on empreigne l'esprit des fillettes en leur faisant de sottes peurs, en les effrayant pour de bon alors que c'est complètement inutile, car la proie devient de plus en plus une victime au fur et à mesure que l'on l'étrenne et que l'on la ruine et que l'on la détruit petit pas par petit pas, parce qu'elle aura vraisemblablement à se diriger vers la voie de sa désintégration la plus totale et radicale, pour qu'ainsi sa petite voix fluette se taise et pour que l'on n'entende plus jamais parler d'elle ne serait-ce qu'un maigre brin, si ce n'est rien fort certainement.

Victoria Bergman, c'était moi – enfin, d'après ce que j'en crois de la Trilogie de mes Visages, que j'ai pu lire intégralement à partir de l'année 2012 – car je sais lire le suédois, depuis tout ce temps passé, et que de l'eau eût véritablement coulé entre les roches depuis cette époque d'ancêtres.

(Deux)

Mon monde s'était décidé à cet instant précis : mon père inexistant, ma mère vivante : somme toute, à présent, cela serait fort simple à gérer.

Mais si vous saviez comment ce ne le fut guère...

Dans ce genre de cocon je m'étais formée. Dans ce nid je vivais, dans le ventre de ma mère, déjà bousculée et chamboulée par l'enfer de drogues qu'elle s'injectait à tous les jours pour pouvoir survivre. Car dans ce monde enfoui, c'est là que je me suis construite pièce par pièce, non à l'abri de la mort. Parce que ma matrice aurait tout aussi bien se faner si elle avait fini par faire le choix inéluctable et fatal de se donner la mort à elle-même.

Parce qu'avec la drogue, l'on ne sait jamais quoi exactement que l'on s'administre à nous-mêmes – et il suffit parfois d'un microgramme de substance impure pour nous mener jusqu'à notre propre trépas.

Ma mère m'avait toujours dit que mon père n'avait jamais fait partie des Masques, et qu'elle reconnaissait ne lui en avoir jamais parlé pour ne pas l'énervier et ainsi faire échouer son objectif, soit celui de tomber enceinte

de lui à plusieurs reprises – mais point pour les intérêts de sa famille venant de Stockholm. Ils s'étaient mariés en vitesse et elle était devenue grosse rapidement. Elle était une monstruosité – et il ne le savait pas ; du moins, s'en doutait-il sûrement – sans pouvoir sans doute l'affirmer cependant ; car, selon les dires de ma mère, il n'avait presque jamais été à la maison. Tout ce que ma mère voulait, c'était un "aryen" pur de race et d'esprit – fière partisante du néonazisme comme la plupart des Suédois à l'époque.

Mais elle ne s'était pas attendue du tout que je puisse être en réalité une fille ; elle s'était plutôt attendue à un garçon, qu'elle aurait chéri de tout son cœur et de mille merveilles différentes. Mais le sort en avait été déjà jeté, et il était trop tard dorénavant : puisqu'il fallait que logiquement, ironiquement et malheureusement, je naisse femme.

Et elle m'en a toujours voulu, jusqu'à sa propre mort putride...

Dans son cœur comme dans sa tête et dans son âme. Et c'était à la fois discorde et haine dans son esprit, en plus d'un tas d'autres sentiments tous plus fous et cinglés les uns que les autres.

Puisqu'elle ne savait plus où donner de la tête – non, c'en avait été trop. Elle m'a toujours haïe et voici que maintenant, elle me laissait me faire violer par mon oncle plus que cruel... Quelle indifférence manifeste – et quelle folle dérangée ! voire, quel despotisme maléfique – puisqu'elle m'a détestée au moment-même où je suis née, au moment-même où le

monde est venu à moi, au moment-même où j'y suis venue et où lui-même, il m'a appelée à lui.

(Trois)

Ils m'ont installée une puce programmée au plus profond de mon être. L'opération avait été longue et laborieuse ; les Masques m'avaient anesthésiée, comme des extra-terrestres envers de pauvres petits humains, du genre des trois films *Les Hommes en Noir* avec Will Smith comme acteur principal. Ils m'avaient droguée jusqu'à l'os afin que je ne me réveille pas durant la tentative extrêmement délicate dans ma boîte crânienne pour ainsi demeurer profondément endormie durant l'anesthésie générale, puisque c'était la mort assurée si jamais ça l'advenait de me réveiller en soubresaut. Je vous explique : ils m'ont greffé des sortes de puces informatiques proche du cerveau afin de détecter et de saisir le sens de la moindre de mes pensées, et de pouvoir m'octroyer ainsi des chocs électriques si jamais je déviais ne serait-ce qu'un tant soit peu de la mission qui m'était allouée de faire et ce, jusqu'à l'heure suprême de mon trépas : ce qui ne faisait que me déranger à l'époque, bien que j'ai pu réussir à m'en sortir à la déjouer quelques peu tandis que je vous écrivais ces lignes. Ça et là vous retrouverez, sur mon cadavre, les restes des puces désormais inutilisables car étant morte, je ne puis davantage les faire fonctionner car je ne leur y transmets plus du tout d'influx nerveux ET OU synaptique. Bref : après cette délicate

intervention chirurgicale, je me suis réveillée d'un long et paisible sommeil, agitée de crises de paniques fréquentes et, finalement, de crises épileptiques extrêmement liées au fait que j'angoissais affreusement. C'est drôle, n'est-ce-pas, que cette Dorothée Mackenzie soit elle-même atteinte de cette maladie ? car en fait, je dois vous le révéler, Dorothée Mackenzie-Bergman est ma première fille que j'ai eue sans la moindre "complication sévère" – pour ne pas dire le terme ; ce qui était peu dire ; parce que j'en ai fait de nombreuses avant de pouvoir indubitablement porter cette vie en mon sein.

Parce que porter la vie signifiait en réalité la perdre pour moi. Et d'ailleurs, ce fut toujours extrêmement douloureux d'aussi loin que je me souviens, d'aussi loin que peut remonter bel et bien ma tumultueuse mais presque indéfectible mémoire : je ne me rappelle plus combien de litres j'ai perdu lors de ce seul et unique accouchement ; car pour le reste, ce furent toutes des fausse-couches. Je faillis en mourir, littéralement, et laisser ma fille défaillir dans la mort elle également. Probablement que si Dieu ne m'avait pas épargnée, ce jour-là, je serais tourmentée même après mon trépas ; car les démons, j'ai la superstition, peuvent nous habiter longtemps avant d'inévitablement sortir de nos organismes. Je me rappelle, la première fois, lorsque j'avais passé mes douze ans et que j'étais finalement arrivée à mes treize ans, en plein cœur de l'adolescence... Je me rappelle de ce temps comme de ma propre ombre – c'est-à-dire comme si, par infortune, cette période précise de ma vie ne

souhaiterait jamais me lâcher ne serait-ce qu'un brin de plus, car cela aussi m'a potentiellement terrifiée à jamais. Et Dorothée, ma fille, je vous l'ordonne, ne doit pas savoir que je suis sa vraie mère si bien sûr elle est encore en vie. (Et celle-ci qui, comme elle vous le dira si elle est encore en vie ? aura collaboré avec moi à l'élaboration de ce manuscrit, ne sait pas que j'ai rédigé ces lignes supplémentaires.)

Je vous en supplie ! je ne sais aucunement si elle est en vie encore ; mais promettez-moi que si vous la revoyez, vous la protégerez.

•

HIVER 1987-1988

(Un)

L'hiver, l'hiver..., et la neige froide et glacée du mois de janvier, tempête de poudreuse blanchâtre se répandant jusque dans les airs à n'en plus finir – des quantités infinies de blancs déferlaient dans les montagnes et dans l'atmosphère terrestre, mais aussi céleste arrivés à cette altitude.

La saison hivernale était finalement parvenue jusqu'à nos fjords, en le pays de Suède, royaume du Nord pour lequel il y avait encore des souverains en vie. C'était extrêmement frisquet dans le Nord, les températures moyennes des jours affichant bien souvent les moins trente-cinq degrés Celsius, ce qui était effroyable pour les gens de la contrée.

Les pentes de ski, pour trop givrées, étaient fermées pour une durée indéterminée, et personne ne pouvait ne serait-ce qu'arriver à grimper où nous nous étions réfugiés pour l'hiver – car le froid glacial empiétait sur notre moralité et sur notre sens de la conduite. Mes ongles d'orteils sont rapidement tombés tandis que la gangrène raidissait la pointe de ceux-ci. Une chance que l'on possédât de la pénicilline à bord ! puisque je n'aurais sans doute pas pu y survivre et surtout, dans de telles conditions, éloignée de tout ce qui respire et qui, donc, existe en le Nord du pays.

Nous passions nos journées assis dans le séjour à rationner la nourriture restante, moi ainsi que ma mère, et Ernest Wilson mon oncle, et à nous réchauffer le corps près du feu avec les bûches qui restaient encore au sein de l'âtre, presque de sottes braises – puisque vraisemblablement, il en manquerait très bientôt, et il faudrait aller *in extremis* en chercher à nos risques et périls, ce que mon oncle et ma mère ne feraient pas le moins du monde, et m'empêcheraient même de le faire de mon propre gré. Ainsi, nous serions donc finis si nous tombions tête première jusqu'au fin fond des ravins et des crevasses qui entouraient le chalet centenaire en haut de la gigantesque montagne où nous séjournions. Mais la glace : la glace..., ce terrible fléau digne d'une histoire de mort qui nous amènerait potentiellement jusqu'à notre trépas...! Nous serions donc finis – oui, finis dans la glace et dans la mort.

Subitement, mon oncle s'exclama alors qu'il se bourrait la face de confiseries tandis que moi, qui en raffolait, je ne pouvais en manger sous

peine d'en pâtir sévèrement par la suite : « Ah ! la radio fonctionne... », dit Ernest Wilson en mangeant une barre de chocolat, le seul d'entre nous qui était permis à en avaler, le seul qui pouvait ne serait-ce qu'oser y toucher ; car c'était lui le roi, et personne d'autre. Il continua sur ce ton : « Voyons voir. » Il prit la peine de la manger au complet devant moi afin de me signifier et de me rappeler que c'est à lui que j'étais soumise et qu'ainsi, il pouvait faire tout ce qu'il voulait de moi si cela lui plaisait, s'il en avait la terrible mais intrinsèque envie. *Et en plus, il a une haleine de vrai diable sent-le-soufre !* m'horrifiais-je bien plus que parfois – ce qui était vrai, pour cause de toute la méchanceté dont le fils illégitime d'Ernest Hemingway me faisait preuve continuellement jour après jour, et pas juste qu'à moi – comme vous le verrez dans les lignes qui s'en viennent, chers policiers de Virginia Beach..., vous qui êtes des connaissances de ces enfants que nous avons nous-mêmes égorgés pour notre part, puis entreposés sans manières entre les fils de ce filet commercial que nous avons autrefois volé et ce, au sein des eaux de la plage près du Boardwalk de V. A. Beach ! ce qui ne m'a pas le moins du monde épargnée, contrairement à ce que ma secte a pu en croire d'après les expressions que j'affichai alors sur mon visage – c'est-à-dire, une émotion entremêlée de délice et d'ensanglanté et ce, bien que c'en ait été tout à fait l'inverse tout comme vous vous en doutez certainement à présent, mes seuls et chers lecteurs.

On entendit subitement des bruissements de radio, phénomène des ondes électromagnétiques en action. Et une voix se fit dans toute la pièce de leur séjour, disant, étonnée de les savoir en vie : « J'ai finalement réussi à vous contacter. »

C'était l'Hacker, le chef des Masques, celui qui dirigeait tout ce qui se passait à travers les mailles des parois du monde numérique et digital, son filet informatique qui percutait même les murs les plus lointains et inatteignables de l'univers électronique. Car tout ce qu'il touchait et qu'il désirait voir ardemment se détruire, tout cela flambait réellement qu'importe la difficulté qu'il pouvait bien ressentir à force de décoder des ordinateurs toujours de plus en plus puissants et performants, au fur des années. Parce que dans la nuit, il faisait ce qui était mal – et pas rien qu'un peu, pour tout vous dire...

« Le malheur est sur nous ! », criais-je abruptement, sans ne serait-ce que me douter le moins du monde toutefois que ces paroles toutes droites sorties de ma bouche auraient de très graves et lourdes conséquences pour moi par la suite et ce, sans que je ne puisse en rien y changer.

Le Masque numéro Quatorze, alias Ernest Wilson-Hemingway, m'interrogea violemment : « Qu'as-tu DIT... ?

— Rien..., répondis-je en mentant, bien sûr – car c'était le plus facile pour moi afin de ne pas recevoir de coups de la part des membres de la secte à laquelle pourtant et malgré ma bonne volonté de faire le bien

j'appartenais, sans que je ne puisse rien y faire ou y transformer quelque peu ma condition et ce, de manière bénéfique.

— Je sais fort bien que tu me caches ce que tu m'as hurlé..., mais peut-être que notre chef pourrait m'éclaircir sur ce que tu as osé prononcé, n'est-ce-pas ? Avez-vous entendu ce que cette belle jeune fille a formulé comme injure envers nous les Masques ?

— Bien sûr, lui confirma l'Hacker malfaisant, qui ne souhaitait que réaliser le Mal le plus noir et absolu en cette Terre de plus en plus empreinte de sa sauvagerie et de sa cruauté.

— Et qu'a-t-elle osé nous dire, chef ?

— Elle a osé dire, ou plutôt crier comme je l'ai entendu, signifia le Masque numéro Un, sa voix de plus en plus embrouillée au fur et à mesure que la tempête par-dehors revenait et complétait le blanc du paysage de plus belles : voici ce qu'elle a proféré – *Le Malheur est sur nous !* alors, fut-ce un souhait ou bien une tentative pour affirmer sa déclaration... ? Je pencherai plutôt et davantage vers le souhait, car ça me semble beaucoup plus logique pour une martyr comme elle.

— Non, enfin..., c'est que...

— J'ai compris ! j'ai COMPRIS ! dégénéra Wilson. Ce soir, cette fois-ci, ce sera des entailles profondes avec les poignards assortis de ma collection de coutellerie de boucher : ainsi sera ta punition pour autant d'insolence et d'arrogance ! et qu'importe ce que tu pourras me dire, ma nièce, ça ne changera pas mon jugement.

— Non ! je vous en supplie ! les conjura-t-elle, sa mère qui restait sans rien dire mais qui la fixait d'un air horriblement vicieux et malsain de sorcière.

— Trop tard ! vas rejoindre les autres petits enfants, ces treize marmots que j'ai pour mon plaisir dans la cave... Je te reviens dans deux heures, ma chérie ! » C'est alors qu'il ouvrit une trappe dans le sol, qu'il me prit féroce­ment et qu'il me jeta en-dessous de la maison, où treize enfants exactement comme moi attendaient eux-aussi le jour de leur délivrance. Ils se rongeaient les ongles et mangeaient les rats qui passaient fortuitement, car ils ne recevaient ni nourriture ni eau, mais ils devaient creuser dans le sol pour atteindre la neige et la boire par lapées, puisqu'elle était fortement contaminée et qu'à cause du poison qu'elle contenait, ils en tombaient rapidement malades s'ils en consommaient trop à la fois et ce, même s'ils étaient grandement désespérés à cause de la misère de leurs vies et de leurs injustices vécues – si bien qu'ils en mourraient tous si nous ne nous les y sortions pas rapidement.

(Deux)

Il suffit d'une seule injustice pour que tout s'effondre. *Eh oui...*, et je vous raconte dès maintenant pourquoi jadis je vous fis cette déclaration par le biais du titre de ce récit.

Il s'agit des événements que j'ai vécu au début du mois de février de l'année 1988, vers la fin de l'hiver, presque au début de l'équinoxe de

printemps qui commence habituellement chaque vingt-et-un mars de notre actuel calendrier grégorien. Il se fait tard sous la trappe, c'est-à-dire au sein du sous-sol où nous étions tous et toutes emprisonnés ; et comme les petits enfants, je me terrais sous la terre, espérant fortement que la lumière parvienne un jour jusque dans cette véritable tanière où nous suffoquions tous réellement.

Dans le chagrin et dans les émotions noires je me trouvais désormais, bien qu'éreintée par ces amas de sentiments déchirants que furent la peine et la haine ressenties envers cet oncle plus que machiavélique et séquestrant toujours à cette époque plusieurs jeunôts. Et nous passions tout notre temps à boire par lapée la neige extrêmement bactérienne et ce, bien qu'elle soit en vérité loin sous la maison et d'où nous nous trouvions nous-mêmes à présent. Dans la noirceur, les petits enfants et moi étions, pour ainsi dire, complètement plongés dans une sorte de torpeur quasi-indescriptible mais épouvantable à l'extrême. Il s'agissait à la fois de tortures psychologique, spirituelle ainsi que physique ; un supplice très difficile à supporter pour de simples et jeunes gavroches comme nous. Le plus petit d'entre nous devait avoir, quoi ? quatre ans ? tout cela, c'était à la fois fort plausible qu'il le fut et inhumain que mon oncle nommé Ernest Wilson nous séquestre aussi longtemps pour des raisons extrêmement discutables quoique très psychopathiques, voire complètement sociopathiques car il en avait toujours eu conscience et ce,

quoi que puisse en dire ma mère. Parce que fou à lier, mon parent l'était véritablement.

Et c'est dans la vaine folie qu'il demeurera pour toujours, au sein des ténèbres...

Pour le jour comme pour la nuit.

J'étais désespérée en silence dans le noir : je me demandais si, un jour, je pourrais arriver à m'en sortir avec les marmots. Et inévitablement, ce ne fut point le cas.

C'est ainsi qu'on voit qu'entre humanité et délice péché monstruosité, il n'y a qu'un pas à franchir pour parvenir à ses desseins les plus funestes et innommables. C'est également ce pourquoi que de cette façon, je me suis mise à pleurer horriblement pour toute cette pauvreté physique, mentale et spirituelle dans laquelle je me trouvais, ainsi que pour toute cette condition précaire dans laquelle j'étais plongée malgré tout et ce, quoi que je puisse en dire ou en faire – puisqu'en soi j'existais tout comme autrui, en outre que j'avais le droit comme les autres de pouvoir jouir de ma liberté, de mon bonheur et de mon bien-être individuels à pleine capacité sans bien sûr nuire aux autres – ce que mon oncle “masqué” accomplissait à merveille par sa volonté et pour sa part, sans ne serait-ce que nous accorder ce privilège qui, par ailleurs, nous aurait grandement soulagés et aurait très probablement pu nous délivrer de quelques-uns de nos monstrueux tourments.

(Trois)

Soudainement, alors que je ne m’y attendais le moins, il me retira d’endans de la cavité là où les autres enfants resteraient par contre pour leur plus grand malheur, puis il me dit telle une menace plus acerbe même que les feux du diable : « Tu as compris, maintenant ? car tu aurais avantage à le comprendre dès à présent, pour ta propre survie... TU COMPRENDS CE QUE JE TE DIS ?! »

J’hochai machinalement de la tête, dodelinant comme incertaine sur mes pas. Il me dit brusquement : « Tu n’es pas sûre ?! »

Alors, mon cœur se mit s’emballer et à terriblement souffrir...

Je répondis alors timidement, sans trop faire de façons pour ne pas l’offusquer ni qu’il puisse songer que je lui en voulais dorénavant à mort : « Oui, je suis sûre..., mon oncle, je vous le jure.

— Je pense que tu devrais peut-être passer une autre nuit à l’intérieur de la cave...

— Non ! hurlais-je subitement. Non, je vous en supplie : ne me le faites pas encore, ce supplice ! je ne veux plus séjourner encore sous la terre avec ces rats véritablement morts – ces bestioles qui nous rampent dessus !

— C’est toi qui le dis, déclara-t-il simplement. Bon, il se fait tard : allons-nous coucher au plus vite. »

Et c’est là qu’encore une fois, sans pouvoir me contrôler, je pleurai à cause de toute cette souffrance que je vivais pour ma part. Il m’hurla : «

C'est tout ce que tu as à faire, chialer ; n'est-ce-pas, Victoria..., N'EST-CE-PAS ?!

— Oui, sûr..., répondis-je docilement comme un agneau ou une brebis qui ne voulait plus éprouver davantage de douleurs, en mâchant bien mes infimes syllabes de phrases incomplètes, ces mots qui ne voulaient plus sortir par ma bouche – oui, qui ne voulaient plus la quitter jamais. Oui, mon oncle, je suis une pleurnicharde et une vaurienne, oui...

— Bien ! alors, tu sais le chemin qui mène vers ta chambre ? je te souhaite de beaux rêves, mon enfant ! » Et il partit sans crier gare vers le sous-sol afin d'y récolter quelque marmot..., et qui sait ce qu'il en ferait maintenant ?

Une fois certaine que je ne serais pas dérangée ni espionnée de quelconque façon que ce puisse être, je sanglotai sous mes couvertures absolument et horriblement chaudes de ma fièvre et de ma haine envers cet homme seul comme le soleil à travers le système solaire, unique comme une galaxie parmi tant d'autres, et toujours comme un loup solitaire répugnant et perpétuellement insatisfait des malheurs qu'il pouvait bien infliger aux autres – pour lesquels il vaudrait mieux que cette créature évidemment démoniaque ne leur inflige point ce genre de supplices abominables ; du moins, d'après ce que j'en savais –, et qu'ainsi, ils soient tous morts et enterrés sous la neige, le sang pourpre séchant à vue d'œil sur toute la blancheur de ce magnifique paysage glacé.))

CHAPITRE NEUF

(Printemps 1988 – Automne 1988, Suède et Danemark)

Vraiment, la suite de l'expérience horridique de Victoria Bergman, alias la mariée de l'enfer, dans toutes ses tribulations qu'elle vécut réellement. En voici donc l'extrait-suspense, relaté tel comme il s'était véritablement passé, lignes par lignes, mots par mots, syllabes par syllabes, sans omettre aucun événement qui puisse trahir l'intégrité ou la réalité des écrits évidemment vécus par ces personnes, grâce à lesquelles un auteur suédois d'envergure s'était d'ailleurs inspiré pour écrire les trois romans noirs de la Trilogie des Visages de Victoria Bergman en Suède – et voici pourquoi – c'est-à-dire... – pour quelle raison cet écrivain talentueux avait décidé de prendre à part des réalités vécues puis de les transformer quelque peu afin qu'il n'y ait guère de poursuites dans son cas, ce qui serait juste et légal – cependant que l'autorité seule appartient au présent récit dont la suite vous sera dès maintenant relatée une deuxième fois, car ce qui est écrit appartient depuis toujours à son propre auteur :

((Deuxième Partie –

Printemps 1988

(Un)

« Tu es tout simplement folle à lier ! »

Oui, en effet, c'était bel et bien arrivé..., car c'est ainsi que j'avais traité ma mère lors d'un souper avec mon oncle cette crapule du nom complet d'Ernest Wilson-Hemingway, puisqu'elle avait osé me servir du cœur de veau tout à fait dégoûtant comme plat tandis qu'ils mangeaient, pour leur part, des cannellonis au veau, au fromage et à la sauce "marinara" – oui, des plats mangeables et savoureux comparé à cette charogne inhumaine qu'il m'avait servie et ce, avec toute la méchanceté et la cruauté dont ils faisaient depuis longtemps preuve avec moi.

Quel outrage ! voire, quelle injustice perpétraient-ils donc en étant si cruels avec moi... ! Et qui donc pourrait bien arrêter leurs sauvageries un jour ? cela restait en soi un mystère extrêmement intrigant à éclaircir.

Puisque c'était soit ça ou la mort, sans exception..., et rien de plus. Ou plutôt : que souhaitez-vous d'autre ? des chaussons aux pommes avec ça ? et ce, bien que ce ne soit guère la mode de parler ainsi en 1988 – car la restauration rapide n'avait pas encore atteint ces contrées glaciales et désertiques, mais aussi parce que le slogan n'était pas sorti de la tête de ce "Ronald" encore.

Car la vie est probablement en soi beaucoup plus facile que le simple fait de trépasser littéralement dans les ténèbres les plus sombres – et ce, quoi que l'on puisse bien en penser.

Une étincelle provoquant la mort, en outre. *Et pas juste qu'un peu : car la mort, elle, reste un sacrifice constant pour les proches des victimes et même leurs bourreaux – car elle ne laisse personne indemne – autant*

ceux qui désirent jouer en sa compagnie que de pleurer sa potentialité tout simplement –, car elle est en soi aussi vide de sens que l'existence d'une nouvelle tendance quant à cette dernière, puisqu'il n'y a pas de plus grand désespoir pour un vivant que de savoir qu'un jour la mort le fera passer outre la vie.

Et c'était vrai : cette dernière – c'est-à-dire la mort, ou bien ma mère tant détestée... – me tirait les cheveux, et les enfants dans le sous-sol pleuraient à me voir ainsi malmenée, voire réduite à rien par celle qui s'appelait elle-même ma procréatrice, le temps que les vagues se déchaînent et que la destruction massive de ma propre personne soit achevée : car une bombe nucléaire, ce n'est rien comparé à la mort de millions de pauvres personnes par sa propre faute. Parce que le laps manquant dans sa vie, c'était que je ne fus point morte et que je vive encore jusque dans les ténèbres, puisqu'elle avait essayé de s'avorter elle-même quand elle avait été grosse à cause de moi afin que je ne vive plus mais qu'elle, par contre, subsiste toujours à son injustice, d'après ce qu'elle m'avait autrefois avoué, telle la méchante chipie qu'elle était réellement. Les injustifiés sont toujours pardonnés par le diabolisme ; mais la bonté de cœur, elle, reste immense et un jour, vous le verrez de vos propres yeux, la misère dans laquelle nous nous trouvons actuellement sera définitivement rayée de toute surface à mesure que les temps avanceront et que l'heure, elle, sera de plus en plus inquiétante et rapide ; à mesure, oui, que Dieu y déversera sa colère et sa vengeance

contre les gens impie de cette Terre habitée, car les nations et les peuples se sont empourprés dans leur machiavélisme.

Car nous n'avions pas pu traverser la montagne puisque même si l'on était en plein mois de mars, il y avait encore beaucoup de neige et d'intempéries par les temps qui courraient. En effet, nous étions condamnés à rester dans cette maison, dans le silence absolu du paysage et le calme apparent du vent mielleux, dans la sérénité de ces vertus affreuses : car il n'y avait aucun doute que nous y resterions pour tout jamais et que de ce fait, nous y trépasserions jusqu'à ce quelqu'un ne vienne récupérer nos pauvres vieux os – et ce, dans une centaine d'années tout du moins.

Bien entendu, à l'exception des cris des enfants durant toutes les nuits que nous passions dans cet asile de l'enfer, véritable tentation aux plus graves péchés et aux fautes les plus gravissimes – car ce qui se faisait alors dans la cave, ce n'était même pas explicable à l'écrit tellement cela était horrible.

Je revis les enfants, au sein de la cave, plongés dans de l'aliénation, complètement zinzins du fait d'exister, car pour eux la vie n'avait dès lors plus aucun sens. On les frappait et on les mutilait, et ils y survivaient quand même – preuves de la méchanceté néfaste à ce monde qui ne devrait pourtant pas être ainsi. On les menait dans les enfers, lieu là où les macchabées sont véritablement morts et là où ils ne perçoivent plus

rien sauf leur propre odeur de chair affreusement grillée, parce qu'ils ont été alors jetés dans le lac de feu et de soufre.

Jusque dans les ténèbres on m'amena, et jusque dans la folie on me lia pour ne plus jamais avoir l'espoir que de m'en sortir par la suite ; parce que, comme vous le saurez prochainement, je n'ai jamais eu aucun espoir de m'en sortir.

Et il me jeta de nouveau dans la cave.

(Deux)

Jusqu'aux tréfonds les plus obscurs de nos âmes se cachaient nos monstres les plus internes et les plus horribles.

Les parties de nous-mêmes qui avaient été lourdement brisées, féroce­ment fracassées..., puis celles-ci étaient disparues pour tout jamais, ne nous laissant ainsi plus aucun loisir terrestre.

En effet – et ce, durant toute la longévité de nos vies, puisque c'en était à la fois une règle et une condition absolues. Parce que spirituellement cassés, nous le serions jusqu'à notre fin la plus lointaine et ce, sans équivoque.

Mais pas à notre éternité – en tout cas, c'est ce que j'espère.

Dans la terre nous nous cachions, sous le seuil de la maison, entendant des petites créatures malignes nous chuchoter aux oreilles des insanités, car nous étions illusionnés auditivement. Nous tremblions de peur lorsque nous entendions ces viles voix ; et quand elles criaient par hasard

lors d'une nuit très obscure, nous nous mettions à hurler nous aussi, car nous fûmes alors gagnés par la plus pure des torpeurs.

Parce que dans la vie actuelle, rien ne peut être aussi simple que l'on le dit : *et c'était vrai – car en ce monde, il n'y a qu'un seul salut, qui réside d'ailleurs en le divin.*

Et nous étions complètement gelés et ce, même si le printemps était d'ores et déjà arrivé ; le soleil ne se faisait pas ressentir dans la cave, et nous n'avions aucune chaleur qui persistait. Nous devions nous coller les uns aux autres pour ne pas avoir trop froid ou développer quelque hypothermie que ce puisse être.

Il me libéra après un laps de temps certain de privation ; il me ramena, comme un monstre calmé dans une brusque bonté de cœur inopinée mais extrêmement égoïste de sa part ; oui, en effet, il me ramena vers la lumière la plus vive et me promit : « Tu as réussi à t'en sortir ; au moins, pour cette fois. Je ne sais si, par hasard, ce sera le cas la prochaine fois ; enfin, rien n'est plus incertain – car à mes yeux, tu me sembles continuellement désobéissante. »

Et alors je me mis véritablement à pleurer toute la misère de ma vie, à pleurer l'immensité de ma souffrance, de mon dégoût et de ma haine pour cet homme qui ne m'avait jamais donné ne serait-ce qu'un mois de répit entre chacune de ces tortures atroces. Mais mes monstres ne s'étaient pas évaporés comme je l'avais cru – et cela, ce n'était pas très facile pour moi.

(Trois)

On quitta soudainement le chalet parmi les pics tortueux des monts enneigés, laissant les sépultures bien à leur place.

Tous les treize autres enfants étaient morts. Mon oncle les avait tués, et on les avait enterrés.

Absolument, il faisait noir lorsque nous avions chargé le quatre par quatre roues emprunté à l'organisation des Masques d'effets de toutes sortes. Dans la noirceur nous nous épanouissions, car telle est la sombre devise des Masques : *At eternam est de Alienatium* – ce qui signifie en langage moderne, une fois traduit du latin vulgaire : *La folie est jusqu'à l'éternité*. Peut-être bien – ou pas. Seul Dieu pourra en décider évidemment – mais ce n'est pas du tout dans ses plans, pour autant qu'on le sache.

Et on quitta progressivement le chalet au sein de ces montagnes glaciales et froides – ou le manoir de l'enfer, oui, mais rien d'autre, si ce n'est l'absence totale de chaleur humaine régnant en ces lieux.

Ou comme les premières paroles de cette chanson japonaise nommée Blue Bird : *Kanashimi wa mada oboerarezu...* (Figurément : Maintenant, je ne pouvais plus me souvenir de ma tristesse.) C'était ainsi que j'étais : je ne voulais plus m'en souvenir..., et pour y arriver, j'étais prête à tout ; à tout – voire, même à m'oublier pour tout jamais.

Y compris à tuer – le meurtre étant le pire des péchés possibles et imaginables qu'on pouvait bien commettre en cette Terre fort sale de sa

propre souillure..., je n'essayais pas de me l'imaginer cependant, pour ne pas devoir en mourir moi-même.

En effet – et ce n'était pas sans rien dire ; car rien de plus vain et d'injuste que d'ôter la vie à un innocent ou encore à une personne coupable et ce, parce que notre justice vaut sans doute beaucoup moins que celle de Dieu. « N'est pas à l'homme au sol de guider son pas », ais-je déjà entendu quelque part. Il est important de se le remémorer éternellement pour survivre aux éventuelles catastrophes planétaires qui surviendront sûrement, puisque nous polluons épouvantablement et nous sommes énormément méchants les uns envers les autres.

Le fruit défendu de la mort est la seule tare capable de réduire à rien plusieurs individus en même temps, en incluant bien sûr le tueur qui devra en répondre par la suite à la justice. Parce que d'assassiner quelqu'un vous amène jusqu'aux tréfonds les plus fous et scandaleux des jouissances les plus atroces contenues dans le cœur humain et ce, sans aucun espoir de retour.

Et c'est ce que je m'apprêtais à faire en vieillissant et en obéissant.

Exactement ! et pour mon malheur le plus grand et pour mon désespoir le plus horrible... Je ne m'attendais pas du tout à ce que les Masques soient aussi vulgaires et sanguinaires, sans pitié envers les humains et ce, bien que j'en ai toujours été la preuve vivante et existante d'aussi longtemps que je puisse m'en souvenir.

Nous déménageâmes ainsi au pays de Danemark, afin de faire la part des choses et d'aller y régler là-bas une fort sombre affaire dont je n'aurais sans doute jamais pu croire que nous l'accomplirions vraiment si je n'avais pas été présente à cet instant-là ; oui, c'est-à-dire, quelque chose dont l'existence me laissa bouche-bée jusqu'à l'entrée même de mes entrailles désormais vides d'amour fraternel et de tout instinct de compassion envers les autres ainsi qu'envers ceux que je tuais affreusement pour ma part.

•

Fin printemps-début été 1988

(Un)

J'avais bien essayé de fermer mes deux yeux, mais absolument rien n'y fit : tout ce qu'il y eut, devant mes yeux, ce fut la froide et dure réalité de la vie.

Ma curiosité l'emporta sur mes intentions : je voulais savoir ce que les Masques faisaient exactement pour les faire éclater au grand jour dans le futur, tout comme je le fais avec vous aujourd'hui. Il n'est, en soi, dans une organisation que vous voulez voir se faire ruiner car fortement maléfique et démoniaque, de plus grand plaisir que celui de la voir flamber réellement ; en effet, il n'y en existe point d'autre – si ce n'est

bien sûr que vous n'en êtes pas encore tout à fait rassasié après l'avoir mis en feu néanmoins. Car il suffit d'une simple étincelle et Waouh ! les malfaiteurs perdent tout ce qu'ils ont depuis si longtemps planifié. Je vous ai peut-être parue hésitante à la fin de mon existence chez les Masques, ce boulot tout droit sorti de la bouche béante de l'enfer pour tous nous avaler jusque dans les ténèbres, car ils m'y forçaient contre moi ; puisque si vous avez cette clé USB en votre possession, c'est parce que je vous l'ai donnée après que vous m'ayez vue trépasser. Bien sûr, en réalité, j'étais bel et bien froide et réservée ; et à chaque occasion d'injustice je me préparais à les déclarer coupables à la Police, même si, de ce fait, cela me détruirait également... Mais n'est-ce-pas ce que j'ai fait, en trépassant, car vous lisez ces lignes en ce moment ? en tout cas, moi, pour ma part, je le sais. Et il est important de prendre position contre l'injustice, car seule la justice pourra réellement nous sauver – surtout si elle est d'origine divine. Il nous suffit, en outre, de ne point désespérer pour arriver à espérer, en fin de compte – car seule la lumière peut nous guider parmi les ténèbres.

Pour le jour comme pour la nuit...

Ce qui se passait était véritablement et réellement terrible : je ne pouvais pas y croire, et encore moins y songer compte tenu qu'ils avaient réellement osé l'écrire ; effectivement, ils consignaient toutes leurs atrocités dans des carnets parfois vieux de deux ou trois décennies – et allant peut-être même plus loin encore..., qui sait ? et si vous arrivez à

trouver leurs différents repaires, vous y en verrez certainement des piles et des piles traînant çà et là, et presque jamais sur des secrétaires, et dans le désordre le plus absolu et le plus concret qui soit.

Puisque, sans aucun doute possible, les Masques avaient toujours été des criminels – autant sexuels que tout court : j’avais treize ans et je comprenais maintenant pourquoi, en épluchant bien soigneusement les documents trouvés ici et là dans le bureau de mon oncle, que les Masques étaient encore plus organisés, soignés et terrifiants que je ne l’avais imaginé – en espionnant même son ordinateur sans qu’il ne le sache, évidemment – parce qu’il m’aurait sans doute tuée en toute et due forme s’il était réellement parvenu à connaître ce que j’avais depuis si longtemps planifié afin de les vendre à la justice – c’est-à-dire de vous laisser ce manuscrit, chers lecteurs des forces de l’ordre.

Terrible c’était terrible : et *toute littérature* viendra à échéance si vous les laissez faire dès à présent, vous qui lisez ces lignes, mes chers enquêteurs de Virginia Beach.

Mais ce que je ne savais pas encore, c’était que le pire était encore à venir et que je ne le guettais point le moins du monde, car sa potentialité ne m’était même pas venue à l’esprit.

Dans la vie comme extrêmement près de la mort, l’esprit se souviendra un jour ou l’autre des imprévisions et des mauvaises visions qu’il aura perçues jadis – si bien sûr il a le temps de l’accomplir : car entre existence et trépas, il n’y a qu’une seule et mince ligne à franchir.

(Deux)

Au plus profond des ténèbres du bureau de l'Hacker je me trouvais véritablement, certaine que je ne me ferais pas repérer. Malheureusement pour moi, c'en fut tout le contraire – tout comme vous le lirez prochainement.

Je tréignais..., et je braillais. J'étais à présent certaine qu'on m'avait entendue y pénétrer. Mais advînt ce qu'il pût, car je fus totalement prise au dépourvu. « Qui est là ? », entendis-je brusquement grogner, tout comme un bruissement d'ours mécontent. Je me recroquevillai sous le large bureau, sûre qu'il ne fallait pas que je bouge afin qu'il – c'est-à-dire le chef des masques – ne me voie et ainsi, ne veuille me torturer atrocement.

J'étais figée – littéralement paralysée, et terrifiée par ce qui m'attendait alors. Je me demandais : *Fussent-là mes dernières heures de calvaire ? fussent-là mes derniers instants d'existence...? Comment pourrais-je savoir si je me tirerais bel et bien de ce pétrin, après tout, puisque je suis certainement condamnée à mourir ici-même – et pas dans de belles mélodies...? Puisqu'assurément, je me ferais torturer.*

Dans ce cas, j'étais finie ; dans l'autre, probablement aussi – car en moi, tout semblait dorénavant être au bord du précipice. *Parce que les Masques le découvriraient bien assez vite, compte tenu qu'ils sont*

incroyablement paranoïaques et spirites dangereux... Je dois établir un plan, et vite !

Dans l'angoisse je me trouvais, tétanisée par la terreur que je ressentais alors malgré moi. *Car la faucheuse pouvait tout aussi bien être à deux pas de moi – quant à elle, avec son arme toujours à deux tranchants, me traitant de cette manière d'abjecte hérétique.*

« Mais où te caches-tu, vermine indiscreète et indésirable ? », demanda le chef des Masques à voix haute, sachant pertinemment que j'étais dans le coin – mais voulant jouer avec sa proie, qui se trouvait à être moi, il souhaitait de tout son cœur et de toute son âme m'effrayer avant de m'égorger féroceement. Je me recroquevillai encore plus sous le bureau, réellement prise par la panique, par une torpeur digne de contes horribifiques où les frères Grimm auraient si méchamment établi des trolls et des sortes de lutins tout à fait démoniaques pour nous glisser des murmures et ainsi, nous octroyer une peur : ne sachant que faire, je m'obstinaï à mon seul espoir, en outre ma chance de survivre – si minimes soient en réalité les probabilités que je m'en sorte, bien sûr.

Puisque j'étais dans la peur, c'était inévitable que cela se passe ainsi ; qui aurait cru cette histoire, d'ailleurs, si je n'avais pas eu la frousse de ma vie dès le départ ? j'espère que personne n'aurait pu penser que ce genre de récit serait véridique – tandis que le mien l'est, cela est sûr, et plein de bon sens.

Il s'approchait de plus en plus, l'Hacker, ce diabolique pianiste informatique, car je sentais de plus en plus son aigre odeur de pisse, de sueur et d'haleine – parce que toutes ses senteurs sublimées et mélangées donnaient affreusement mal à la tête et vous donnaient ainsi l'horrible envie de vomir puis de mourir. De façon terrible, il parfumait l'air d'un arôme doux-amer, pour ainsi le décrire. Il était trapu, mais jamais n'avait-on l'occasion de voir ne serait-ce que la moindre particule de son visage que l'on pourrait sans doute croire qu'il fût véridiquement rongé par la barbe et ce, derrière la représentation machiavélique qu'il portait en permanence pour cacher son visage des yeux souvent inoffensifs d'autrui bien que parfois durs et remplis de jugements – qui seraient peut-être validés par tous ceux qui auraient saisi l'hideuse crème de sa face meurtrie –, car il portait en permanence un masque cornu, le plus laid de tous ceux qui faisaient partie intégrante de la secte des Masques, probablement pour démontrer que le chef, c'était lui. Il n'ignorait personne et d'aucun ne l'ignorait ; parce qu'en réalité, sans que je ne le sache le moins du monde à cette époque, me l'ayant déclaré en confidence peu avant mon trépas, il avait toujours su que c'était moi qui avait – et *la toute première*, me confierait-il juste avant votre histoire, chers policiers de Virginia Beach – pénétré dans son antre malveillant exhalant à la fois la cendre de vieux foyer et le poisson exagérément délaissé là, puisqu'il ne désirait voir personne au sein de son bureau, leur fichant de prime abord la poisse absolument terrible de sentir tout de suite

au sein de sa demeure le carbonisé et le pourri et le détruit et le mortifié et le séché et le tout desséché et le momifié et ce, tout de suite après être entrés dans la pièce-même qui lui avait d'ailleurs toujours appartenue, si jamais bien sûr cela advenait un jour. *Mais Victoria*, me disait-il alors, *c'est toi qui est allée la plus loin ; et c'est pour cette raison que je te fais absolument confiance...*

Si seulement il savait ! si simplement il savait comme il avait tort, de m'avoir faite autant confiance...! Car c'est sans doute de cette manière que j'ai pu vous le dénoncer adéquatement, chers lecteurs et inspecteurs sous les ordres même du Shérif de l'État de Virginie.

Mais il le saura tôt ou tard, après tout, puisque vous avez découvert le texte contenu dans cette clé USB..., et que quant à lui, il n'a jamais été dupe – bien entendu, à part cette fois-là où il m'a témoigné de sa complète confiance.

En fait, vous avez cherché à savoir ce qui m'était arrivé – et rien de moins. La curiosité intellectuelle, après tout, et surtout en ce qui concerne le cœur, en a ravi plus d'un. Il suffit d'une étincelle de curiosité véritable pour trouver la voie pour ce en quoi nous cheminons. Mais faites attention : car elle peut trancher doublement si vous ne faites pas attention à vos pas, c'est-à-dire si vous ne suivez pas la route de nos jours de plus en plus bondée par cette bonté et par cette lumière éclatante qui suivent réellement le chemin de la vie. Suivez-le et persévérez-y, car pour

ma part j'ai regretté d'avoir agi de cette manière, de cette façon avec tout le monde que j'ai si barbarement assassiné en tant que Masque.

En effet, il n'y a rien de plus puéril que de se tromper pour le reste de votre existence, tout compte fait. Mais l'apprentissage est une chose, et perdre la vie en est une autre : j'en ai vu tellement qui ont sombré à cause des vagues tumultueuses de l'océan ténébreux qui guide ce monde à l'instant-même où je vous écris ces lignes, et connu plus d'un également qui ont cédé à la difficulté – du bien – à la facilité mensongère – en outre au mal...

Car il n'y a rien à faire dans ce monde – à part le mensonge qu'on veut bien nous faire croire et avaler à propos de ce dernier.

Pour la nuit comme pour le jour – et ce, dans un espace et une circonstance amoindris par le Mal qui s'agite, certes, bien que ce soit exact en toute causalité.

Mais n'est-il pas un proverbe qui nous engage ? *Il n'appartient pas à l'homme au sol de guider ses pas...*, mais vers quoi ? Toutefois, c'est tellement rassurant que de le savoir, car nous ne sommes pas Dieu, mais sommes avec Lui en permanence et ce, partout où l'on regarde.

Et il s'approchait hideusement, ce vil personnage aux fragrances de l'outre-tombe, et puant réellement comme un macchabée sorti après plusieurs décennies de son tombeau – ce qui bien entendu ne se pouvait pas ; mais c'est simplement pour mieux illustrer la situation dans laquelle bien malgré moi j'étais définitivement plongée –, s'en venant vers moi à

vive allure, car il courrait dans sa pièce pour finalement m'apercevoir en-dessous de son bureau. Il rit aux éclats, et me sourit de plus belles avec ses dents toutes cariées : je demandai en mon for intérieur à Dieu de m'aider, car il fallait absolument que j'en ressorte vivante et ce, quel qu'en puisse être le prix à payer.

C'est alors qu'inopinément l'Hacker me répondit sur un ton quelque peu brusque mais empreint de sa tyrannie et de son autorité naturelles, voire personnelles : « Je ne suis pas là pour te dire quoi faire – mais saches ceci : tu as vraiment du talent pour venir jusqu'ici. Ne te fie pas à ce que j'ai l'air, mais dis-toi que maintenant, compte tenu que tu m'impressionnes, il est temps de passer à la vitesse supérieure et ce, je te le répète à l'instant..., oui, dès à présent ! »

Et ces mots..., oui, ces mots me glacèrent littéralement le sang.

(Trois)

« Pourquoi t'obstines-tu dans le noir ? et sais-tu pourquoi nous sommes au pays de Danemark plutôt qu'en Suède, hein ? tu ne pourrais pas y répondre, bien entendu ; mais tu le verras très bientôt, puisque c'est une promesse que je te fais. »

Non, je ne le savais pas – mais je ne lui répondis pas, car j'étais à cet instant précis pour trop paralysée par la torpeur que je ne m'essayai même pas de produire la moindre syllabe afin de ne guère me tromper et ce, nonobstant que je savais que ce n'était sans doute pas la bonne chose

à accomplir ni la bonne et heureuse manière d'entretenir la discussion avec ce sombre personnage fort peu recommandable et souhaitable et ce, parce qu'il était toujours grandement disposé aux ombres les plus sombres et sinistres qu'un humain peut évidemment émuler. Parce rien n'est plus obscur que ce personnage comme sorti du giron le plus maléfique qui soit – en outre, de l'enfer dans lequel le diable nous plonge depuis si longtemps maintenant.

Dans la vie comme dans la mort... (Excusez-moi, cette phrase est pour trop à mon goût ; ainsi, je ne puis que la formuler sans cesse, mais vous verrez par la suite pourquoi je la répète aussi souvent à l'écrit. Parce que ce que vous découvrirez à travers ces pages vous fera réellement frémir d'horreur et pas rien qu'un peu – et ce, tout ceci, dans l'existence tout comme extrêmement près du trépas...)

Je me prosternai devant tant d'hideur, je me figeai devant tant de torpilles de peur, je me paralysai faute aux ombres nocives qui m'entouraient présentement – ce qui ne m'aidait pas le moins du monde à respirer et ce, de manière convenable. Je ne savais plus comment agir ni réagir ; je ne savais plus que faire pour m'en sortir, si ce n'est que je savais que les ténèbres étaient contre moi et sur mon cas.

Il interpréta mon silence comme un non, et il me baptisa parmi les ténèbres et d'entre les ombres, en direction de leurs moindres petits racoins. « Toi, Victoria Bergman, tu es promue de simple sbire à

apprenti-Masque, jusque dans la pénombre de ce jour – car c’est machiavéliquement que nous te sacrons MASQUE... »

Et ils répétaient ce refrain – *car c’est machiavéliquement que nous te sacrons MASQUE...* – continuellement dans le noir – ce qui contribuait terriblement à ma peur et à l’effet de torpeur et d’angoisse qui régnait alors dans cette pièce terriblement obscure mais aussi, horriblement néfaste à tout genre de lumière qui pourrait bel et bien tenter d’y pénétrer un jour prochain et ce si bien entendu, elle serait capable d’y fleurir un jour ; parce que ce lieu serait probablement détruit avant la fin des choses faites de façon maléfique.

Alors la face me tomba littéralement – dans les méandres de la folie, de la glace, du feu et de l’incompréhension, toutes ces émotions négatives étant des sentiments des plus indésirables et pourtant encore actuels à l’heure où je vous écris – ce que je puis vous affirmer sans hésiter ni tergiverser à propos de la présente déclaration que je vous ai faite.

Il m’arriva alors de devenir folle en cette journée-là du début de l’été et ce, ni partiellement ni non plus en surface, mais bel et bien totalement.

•

Été 1988

(Un)

Ce fut dans la pénombre la plus noire et la plus obscure qu'on me baptisa dorénavant apprentie-Masque de la secte éponyme – et ce, pour le meilleur ainsi que pour le pire.

Ces événements se sont passés avant mon baptême dans l'obscurité, et j'étais terrifiée et très angoissée : pourquoi me confiait-il cette tâche ? et pourquoi l'Hacker lui-même me regardait avec ses petits yeux aux iris jaunes comme les chats, tel s'il était en train d'appréhender mon acceptation ou mon refus face à ce qu'il m'avait promis...? Je n'en pouvais plus, dès à présent : il fallait donc que je réponde absolument – et dans des délais pires que raisonnables si je ne voulais pas en pâtir sérieusement.

« Et puis ? », me questionna-t-il, comme impatient. Il paraissait subitement inquiet ; c'est-à-dire, comme si je l'intriguais réellement, et que ma volonté comptait en fin de compte : j'étais toute troublée. Ne sachant que dire d'autre, je lui répondis inévitablement : « J'accepte... » Et alors il me regarda encore plus intensément en me faisant un plus grand sourire encore, comme s'il avait toujours su qu'il pouvait me faire confiance et que je ne serais pas, pour ma part, une déception comme il en avait vu tant d'autres autrefois, durant sa jeunesse et le reste de sa vie d'adulte.

Car si je n'avais pas signifié ainsi que j'acceptais mon baptême, j'aurais terminé par être aussi raide qu'une morte à l'odeur plus que pestilentielle. Il dit ainsi, comme satisfait de ce que je lui avais dit : « Bien ! » Et il ne put qu'indubitablement m'assommer avec une batte de baseball très dure afin de me faire perdre connaissance, et c'est alors que je tombai abruptement dans l'inconscience la plus noire, toute l'obscurité devant mes propres petits yeux d'adolescente, ainsi que le noir le plus absolu juste devant moi.

« Sais-tu pourquoi nous sommes au Danemark plutôt qu'en Suède ? me questionna-t-il de nouveau avant que je ne perde conscience. Eh bien, tu le sauras fort bientôt si le temps nous le permet – après quoi on te baptisera. »

(Deux)

Qu'ai-je à craindre dans le noir...? C'est ce que je me posais comme interrogation à ce moment-là de mon histoire de récits réellement vécus. Mais j'eus ma réponse assez rapidement, puisque je me dis : Mais j'ai à craindre absolument tout ! et quelle question absurde est-ce en vérité !

Ils faisaient un rite autour de moi, comme s'ils étaient des médiums affreux – sachant que la magie est toujours de bien mauvais augure pour la victime des sortilèges, je me recroquevillai encore plus sur moi-même, sachant fort que ces gens-là, ils étaient réellement démoniaques et ne voulaient ainsi que mon plus grand mal et de cette façon me déshonorer

devant mon Dieu, le Tout-Puissant et Très-Haut dans les Cieux. J'essayai de me débattre mais j'en fus tout simplement incapable : paralysée par la peur, je l'étais, pour ainsi dire. On continuait de circuler alentour de moi, comme animés par une sorte de démonisme absolument malsain. J'étais glacée et j'avais si peur..., mais comment m'en sortir ? comment m'en sortir ?

Et j'avais tellement envie de me sortir de là prestissimo que l'angoisse se fit de plus en plus pressante et que de cette manière, je ne pouvais ainsi guère trouver de solution adéquate pour ma propre situation qui était réellement, dois-je dire, alarmante pour moi ; car ils désiraient absolument que je sois baptisée d'ombres – et ils me poussaient contre ma volonté vers le lieu de ce culte malsain et impur face à Dieu...!

Les Masques rôdaient autour de ma personne en exécutant une danse ritualisée qu'eux seuls connaissaient sans doute – parce qu'ils devaient certainement l'avoir inventée de toutes pièces. Ils invoquaient des êtres spirituels et dangereux, et l'on pouvait voir parfois dans la noirceur des formes inhumaines s'agiter brusquement, tels des diabolins qui trafiquaient contre le sens de la divinité qui demeurerait encore en moi à cet instant-là. Je me raidis : étais-je condamnée à suivre ces rituels contre-Dieu organisés pour me nuire et pour me baptiser dans les ténèbres et parmi celles-ci...? Je crus alors que je l'étais bel et bien – et sans espoir de retour vers la lumière divine ; ainsi, je m'armai de courage

et partit vers les ténèbres en bravant mes peurs les plus affreuses et sinistres.

Car j'étais paralysée par la peur et je ne pouvais plus guère me défendre de ces esprits malfaisants puisque j'étais solidement attachée à un poteau – ce qui me suppliciait terriblement. En effet – puisque les Masques m'avaient réellement ligotée et ce, de fort solide et sordide manière car ils ne voulaient pas que je m'enfuisse devant le danger.

Évidemment, ces derniers savaient que je ne ressentais que de la peur ; sinon, ils ne continueraient pas à agir de la sorte, magiquement manipulés par le démon en personne. Car si ce n'était pas lui, de qui pourrait-ce bien s'agir alors ? car le Créateur Lui-Même n'aime pas les arts occultes qui agissent contre autrui et toujours pour impressionner la populace.

Il n'y avait, somme toute, aucun moyen d'en dire le contraire – car toute la méchanceté présente ne pouvait émaner de Dieu puisqu'il nous aime et qu'il nous veut en vie ; c'est ce que je puis vous dire, parce que j'ai réussi à survivre jusqu'à dans ses lignes, chers lecteurs et enquêteurs du poste de police Virginia Beach, pour apporter à votre enquête un éclairage nouveau qui, je l'espère, pourra un jour vous aider à retracer ces criminels impitoyables et plus qu'intraitables et ce, même s'ils ne sont pas encore en prison, ainsi qu'irrévérencieux envers toute divinité omniprésente en ce monde..., car j'ai calculé ma venue, voyez-vous, et ainsi, j'ai pu vous remettre ces mémoires du passé qui m'appartiennent.

Dans la vie comme pour la mort... Voyez, maintenant ! ce qu'elle signifie dans son terme original : le pire ennemi de la vie est la mort, le pire ennemi de la lumière est la méchanceté

Effectivement – et nul ne pourra jamais nier ce fait ; car tant qu'existera le Mal qui tue, il n'y aura jamais de paix sur notre belle planète bleue ; en tout cas, d'après ce que l'on peut en dire ou bien en penser.

Et j'étais condamnée à souffrir dans une éternité de flammes plus que destructrices – du moins, c'est ce que je croyais pour l'instant, suppliciée jusque dans la moelle remplissant mes os et les nourrissant de calcium.

Si le mal existe réellement en ce monde, il se terre dans le cœur des hommes. Pourrait-il ainsi vraiment se terrer au fin fond du cœur humain...? D'après un certain Edward D. Morrison, citateur principal d'un jeu vidéo japonais désormais célèbre sorti sur SNES en mille-neuf-cents quatre-vingts quinze, je crains bien que oui, à présent que je connais davantage cette secte de l'enfer nommée “Les Masques” pour leurs baptêmes tout à fait enténébrés...

(Trois)

Je me mouvais dans l'espace, comme aérienne, comme irréelle : rêvant, sommeillant, puis songeant encore...

Car ils avaient réussi à m'endormir grâce à leur mélodie maléfique.

En effet, ils avaient chanté affreusement dans un idiome que je ne connaissais pas et que je ne connaîtrai jamais, puisqu'ils ne me l'ont

jamais fait apprendre du temps où j'étais encore vivante. Dans leur langue maléfique ils avaient fait office de troubadours extrêmement démoniaques. Ils avaient invoqué des forces occultes et avaient triomphé de moi : je m'étais tout à fait endormie – rêvant, sommeillant, puis songeant et puis, rêvant encore...

Dans la vie comme pour la mort – *mais pour le Mal surtout.*

Me sortirais-je un jour de celles-ci – quitterai-je un jour les ténèbres ? me sortirais-je prochainement de ce rêve, voire de ce sommeil abrutissant dans lequel ils m'avaient si malicieusement plongée...? Je ne le savais pas ; du moins, pas encore – car les choses allaient beaucoup trop rapidement et ce, sans que je ne puisse rien y faire ou y changer, car j'étais simplement assoupie.

Pas encore..., JE VOUS EN SUPPLIE !

Ou peut-être jamais, en fin de compte, car j'ai fini par inévitablement trépasser. Et on ne se meut pas dans la mort..., ce qui est vrai selon toute vraisemblance imaginable et même, potentielle.

Et c'était bel et bien vrai : mais dans le sommeil, l'on pouvait bien sûr transformer notre situation, par contre – pas comme dans le trépas.

Jusqu'à ce que la nuit soit tombée, et que les étoiles aient filé dans la voûte du ciel.

Ils m'avaient droguée, c'était évident – car même si les Masques avaient chanté si fort, ils n'auraient jamais pu m'alourdir autant par ces arcanes occultes. Ils étaient tombés bas, tellement bas qu'ils possédaient

désormais en eux-mêmes l'affreuse et intrinsèque intention de me faire souffrir et ensuite de me faire disparaître – ce qui n'était pas peu dire : car leur volonté était manifeste en soi.

En vérité, oui, cela voulait tout dire.

Car la souffrance est immorale, voire immonde ; et ceux qui la souhaitent ont toujours l'affreuse tentation, voire l'intention de se diriger continuellement jour après jour vers les sombres abîmes les plus profondes qui existent au sein de la Géhenne, parce qu'ils se veulent de plus en plus aptes à soupirer lorsque le temps sonnera enfin et de ses glas la mort...

Parce que pour ces sectaires, rien n'était plus incroyable et plus délicieux que la mort atroce d'autrui vécue devant leurs propres yeux. Il n'y a rien de raisonnable à cela : tout est irraisonné, en fait, et complètement désordonné, c'est jusqu'à dire qu'ils rivalisent de folie même avec celle-ci – dans leur aliénation personnelle, ils se disent plus fous que la maladie mentale qui vivait pourtant bel et bien dans leur psyché. Dans le monde, comme vous le savez, très chers lecteurs, il y a des intentions malsaines et des remparts contre ces dernières : soit, en outre, l'éternel combat du Bien et du Mal, pour laquelle les deux camps se livrent ardemment bataille depuis les prémisses de l'Humanité, cette guerre que nous connaissons à présent "si bien". Il n'y a pas d'intelligence actuellement terrestre qui sache quoi que ce soit en réalité à propos de l'univers ; car seul le cœur le peut – ce que vous faites en lisant ces lignes, chers

inspecteurs de V. A. Beach, parce que vous, au moins et au meilleur de vos capacités de discernement, vous vous êtes volontairement impliqués dans les forces de la justice, car ces pages vous sont véritablement destinées. Et comme on le dit aussi : rien n'est plus vrai, en ce monde et en ces temps, que le délice de partager notre implacable misère et notre dure vie de labeur, quelle qu'elle soit – puisque nous ne pouvons nous-mêmes porter tout ce fardeau et ce, même si c'est en réalité pour soi. Car la langue que nous parlons elle-même mine notre conduite, nous dictant des choses bonnes et des choses mauvaises, ou bien les deux à la fois.

J'espère que vous comprendrez, chers policiers de l'État de Virginie, mon désarroi dès lors des plus omniprésents à vous raconter ce qui s'en vient réellement, pour le meilleur mais ainsi que surtout, pour la pire de toutes les possibilités cataclysmiques qui auraient bien pûes évidemment se produire si un facteur d'influence aurait inévitablement changé la donne et ce, de fort meilleure manière.

•

Automne 1988

(Un)

J'étais à présent une alliée des ténèbres, à mon plus grand désespoir – et je ne pouvais plus dès lors me dérober des ombres qui alors m'entouraient

et m'emprisonnaient jusqu'au plus profond de mon âme humaine imparfaite. Je n'en pouvais plus : il fallait absolument que je parte de ces lieux noirs et vides de tout sens logique et d'humanité plus que nécessaire à ma survie..., et au plus vite, toujours vers davantage de lumière – toujours vers davantage de réconfort et de consolation. Mais comment y parvenir sans ambages et sans embûches ? eh bien, cette question, je me la pose encore aujourd'hui et ce, au fur et à mesure que je vous écris ces lignes, mes chers lecteurs des forces de l'ordre de la cité océanique de Virginia Beach.

Faut-il que le monde subisse la destruction afin qu'il renaisse de ses cendres...? Faut-il le plonger dans le feu et la fureur de Dieu pour qu'enfin il se recrée de lui-même...? De plus en plus que je réfléchis face à cette interrogation qui est bel et bien la mienne et ce, fort malgré moi, je me dis que oui, il le faudrait – pour que toute trace de la cruauté humaine et démoniaque ne se fasse plus jamais entendre.

Puisque le monde est méchanceté, et il est véritablement cruel. Parce que le monde court vers sa perte, nous devons faire fortement attention à nos pas ; car il est temps, maintenant et dorénavant, que les glas de la mort sonnent pour cette planète que nous polluons beaucoup trop, et que nous amenons ainsi à sa propre et terrible ruine, à sa faillite plus que certaine et à son péril plus que proche à présent.

Nous les Masques, nous sommes coupés du monde – c'est-à-dire, de toute influence bienfaisante qui pourrait bien obstruer ou filtrer de

quelque manière que ce puisse être nos maléfiques et sombres idéaux ; nous ne regardons pas la télé et ne consultons point les journaux, comme animés d'une soif tout à fait apocalyptique et non analytique..., car la fin de ce système mondial pourrait tout aussi bien être pour demain. Il suffit d'avoir de l'espérance en l'avenir et en nous-mêmes et, vous verrez, demain sera bien meilleur que le reste de ce que l'on appelle une période finale de jours par rapport aux systèmes écologiques en activité sur cette Terre bleue ; parce qu'il faut absolument qu'il y ait rééquilibre avant qu'ait lieu une reconstruction complète de notre système planétaire.

Aussi, ne nous préoccupons pas de la cruauté de ce monde : profitons plutôt du bonheur qu'il a à nous offrir, si bien sûr vous en êtes capable...

Puisque dans la situation où je me trouve, je suis coincée entre l'horreur et la méchanceté, plus loin encore de vous de la sainte lumière du soleil.

Il suffit d'un grain de sel et bam ! plus rien n'existe...

Il suffit donc que je trouve un moyen pour réduire cette secte à néant.

Car je voulais la voir mourir – littéralement et physiquement et ce, de façon permanente.

Et je m'en suis occupée jusqu'à aujourd'hui ; et pourtant, aucune de mes tentatives ne marchèrent, si bien que je me décourageai vite. J'essayai de la démolir, de la défoncer, de la ravager intérieurement ; mais rien n'y fit, rien ne me permit de rejoindre une bonne fois pour toutes la lumière. J'étais seule alliée de la foi parmi les ténèbres – et je me rattachais à l'espérance divine, de sorte qu'un jour je puisse m'en

sortir. J'ai également accompli des missions pour les gouvernements afin de démanteler l'organisation despotique des Masques ; mais, pour trop paresseux, tous mes efforts furent vains et ce, faute à leurs inutiles promesses mensongères – ils auraient pu tout aussi bien se clouer le bec tant qu'à insister, car ces politiques ne m'ont jamais aidé de quelconque manière que ce puisse être en réalité. J'allais recevoir des renforts bientôt, me disaient-ils. Mais jamais aucune décision ne fut prise par les instances supérieures des États-Unis d'Amérique contre la secte des Masques, cependant qu'elles m'avaient été pourtant bel et bien promises – comme quoi les hommes – c'est-à-dire, oui, ceux qui se foutent bel et bien bien de tout ce que vous pouvez vivre en vérité, parce qu'ils ont davantage d'argent que vous, et que ceux-ci se moquent de vous en vous traitant de toutes sortes de noms car ils raffolent vraiment de leur or – sont véritablement incapables de faire preuve eux-mêmes de leurs convictions les plus intimes, pour ne jamais perdre plus d'argent qu'il n'en faut pour leurs poches. Et en effet, il faudrait qu'ils se tiennent tous droits ; mais, hélas ! personne, pas même moi, ne peut les juger pour l'instant..., ce que je souhaiterais tant pourtant, parce qu'ils sont tous si vulgaires et si répugnants à la fois avec leurs vaines promesses qu'ils vous font néanmoins pour vous amener à prendre parti pour eux, et non pas pour le compte de la véritable “Lumière” de ce monde...!

Ainsi, dans la vie comme dans la mort, humaine pour toujours, “Masque” pour jamais – car je n'ai jamais souhaité l'être ne serait-ce

que légèrement ou un peu. Et je crains qu'il ne me faudrait une bonne dose de courage pour en venir qu'à tout vous raconter... Mais voilà qu'elle arrive, cette poudrerie concentrée, et que je l'aspire tranquillement mais certainement ; ainsi inspirée, je puis dès à présent continuer mon terrible récit, soit l'expérience désastreuse de ma vie dans la décennie des années quatre-vingts, plus précisément à leur extrémité visible et pourtant, terriblement évidente et manifeste de ce qui s'en venait alors pour ce monde, avec les bombardements contre les peuples des régions au Nord du continent Africain ainsi que bien plus tard, à propos des Feux du Koweït, d'Al-Qaïda et de l'État Islamique.

(Deux)

« Pourquoi sommes-nous au Danemark plutôt qu'en Suède ? me demanda mon oncle pour toujours une fois encore. En as-tu maintenant une idée ?

— Non, pas plus qu'autrefois, lui répondis-je comme rêveuse – parce que je n'avais aucune volonté pour tenter ne serait-ce que de lui faire attention à lui, ainsi qu'à ses propos qui, de toute évidence, paraissaient toujours empreints de sa colère sans nom, puisqu'il me parlait toujours avec sa même voix à la fois autoritaire et fort empreinte de sa sauvagerie et de sa cruauté, ainsi que de sa violence des plus manifestes mais en même temps, extrêmement dissimulée lorsqu'il parlait aux gens de l'extérieur

alors qu'il était en pleine mission contre ce même monde, et qui ne se doutait de rien quant à lui.

— Dis, m'écoutes-tu ? demanda-t-il sur un ton quelque peu impatient, voire colérique et qui commençait à monter brusquement jusque dans ses cordes graves. Tu aurais intérêt à le faire si tu veux survivre un jour de plus avec nous !

— Non, je vous témoigne du respect, maître... Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire..., enfin...

— Bien ! je vais te le dire pourquoi, maintenant. Tu sais, ta mère que nous ne voyons plus ?

— Oui ?

— Pour tout te dire, elle n'est pas ta vraie mère... En fait, je ne suis même pas ton vrai oncle...

— Que voulez-vous dire ? », émis-je aussitôt, soudainement angoissée par ce qu'il me disait – en outre, j'étais à la fois tout à fait débalancée et déboussolée. Nous étions en auto en direction de l'endroit où il y avait du travail pour nous, que nous avait d'ailleurs si méchamment octroyé l'Hacker, c'est-à-dire notre chef, au sein-même de son bureau à l'intérieur-même de son "bellissime" manoir de ténèbres, en grosse Mercedes noire sur l'autoroute. « Tu veux le savoir, oui ou non ? me cracha-t-il. Je suis ton père, Victoria, et ta vraie mère est morte depuis bien longtemps maintenant : c'est moi-même qui l'ai mise à mort. Tu

vois, je ne suis pas très méchant, en fin de compte..., car je suis ton géniteur. »

Je me retins alors de pousser un cri de frayeur tellement celui que j'appellerais désormais “mon père” était un monstre sans cœur. Tout était expliqué à présent : je voyais souvent celui-ci donner de l'argent en échange à ma fausse-mère, que je n'avais pas revu depuis que nous avions quitté notre chalet pour une course follement automobile jusqu'au Danemark : sûrement une câtin empruntée. Mon univers à l'envers, je tombai brutalement à la renverse, sans connaissance, et plus rien devant mon être tout entier.

(Trois)

Il n'est de prison plus intense et lente, terrible que celle qui se trouve en-dedans de tout être humain, et qui le consume lentement mais sûrement avec seul et unique objectif d'inéluctablement parvenir un jour à le tuer. Crier, crier, crier... Rien n'y fait jamais dans la vie comme dans l'esprit ; et les hurlements qui sont dans leurs têtes se font entendre à tue-tête, signe que cette sorte d'individus en particulier souffrent des plus graves troubles mentaux – car ils sont véritablement isolés du monde, perdus pour toujours pour la société.

C'est ainsi que je me retrouvais souvent entre chaque mission à présent. Les Masques étaient véritablement terribles : on kidnappait à chaque fois quatorze petits enfants dont les parents ne se souciaient pas trop de leur

existence ; puis on les dressait..., ou on les assassinait par après. Comme une sorte d'expérimentation, ou un rituel que les Masques imposaient aux maigrichons gamins qui n'avaient d'ailleurs mérité rien de tel, si ce n'est de rester en vie bien évidemment. Et je me souviens, maintenant, d'avoir déjà entendu mon oncle me dire que ce rituel consistait à diaboliser l'air ambiant. Fous, ils l'étaient tous réellement – et de plus en plus cinglés, ils le devenaient progressivement, ces gens qui sont méchants depuis déjà beaucoup trop de temps dès à présent. Et ils vous foutent à chaque fois les jetons – en outre, la frousse de votre vie ; mais vous, vous êtes obligés de les suivre coûte que coûte pour ne pas venir à en pâtir éventuellement, et qu'ils vous vident de votre sang.

Car c'est une question de vie et de mort – et de rien d'autre.

Au fur et à mesure que je vois le monde sombrer vers le plus pur des chaos et le plus réel des désespoirs – c'est-à-dire, incarné en chair et en os –, je me dis qu'il doit bien y avoir une solution absolue et positive pour répondre à tous ces problèmes. Qu'un Dieu bienveillant, quelque part, doit bien entendre nos divines prières à Son égard quand Il nous observe lentement de Son regard infiniment patient pour éventuellement nous tendre sa douce main miséricordieuse, et attentive et bienfaisante comme il n'y en aura d'ailleurs jamais aucune autre, tout comme il n'y en a jamais eu d'autre.))

CHAPITRE DIX

(Hiver 1991- année 1992, États-Unis d'Amérique)

La deuxième suite de l'histoire de Victoria Bergman..., qui vous sera racontée finalement dans les pages qui s'en viennent de manière périlleuse. Et en voici d'ailleurs les lignes n caractères imprimés, sous format WORD.docX, au sein de la clé USB que Victoria elle-même avait remise aux policiers Thomson et Meier, comme une sorte de testament de vie, d'héritage pour les pages de papier de l'humanité – ou plutôt pour la mort de cette véritable secte nommée et baptisée les Masques jusque dans les ténèbres les plus opaques et monstrueuses :

((Troisième Partie –

29 décembre 1991

(Un)

Il est en ce monde des crapules pires que d'autres, si bien sûr vous y croyez. Car après tout, qui ne me dit pas que vous n'êtes pas vous aussi cruels à la base ? qui ne me dit que vous aussi, vous pouvez être ce genre de crapules si l'envie vous prend de le devenir...? Rien – absolument rien, bien entendu ; seulement que vous, chers lecteurs, d'ailleurs policiers dans les forces de l'ordre de Virginia Beach – en tout cas, c'est ce que j'espère – vous ne l'êtes pas.

Et comme vous le savez, Ernest Wilson-Hemingway ; qui était en plus mon père et ce, bien qu'il s'était fait passer depuis toujours pour mon oncle durant toute mon enfance ; en est l'une de celles dont il faut absolument se méfier, car les diabolins sont réellement avec lui et après lui. Ce genre de stupides égocentriques et méchants, ils peuvent vous cracher dessus véritablement et vous martyriser quand ils le veulent et surtout, à chaque fois qu'ils le peuvent ou qu'ils en ont la capacité, voire l'intrinsèque possibilité – car leur jouissance alors devient de plus en plus immense et réconfortante pour eux, car ils ne savent rien des autres si ce n'est qu'ils n'ont jamais réellement existé à leurs yeux. Ils sont intensément heureux de voir le monde souffrir, puisque c'est dans leur nature d'être ainsi – et en outre, de le martyriser eux-mêmes. Il n'est de loi pour des gens – et ce, parce que ce furent depuis des temps immémoriaux surtout des hommes, et fort peu de femmes – comme eux, comme qui dirait, à part celle de la jungle qui leur subsiste continuellement – et encore là, celle-ci leur impose des limites, parce que

les humains ne font qu'imiter cette dernière pour se réclamer monstrueux et putrides et grotesques. Il faudrait que tout soit voué à la destruction pour qu'ils continuent à vivre ; hélas, si nous avons bel et bien été créés, il n'a de dessein pour Dieu qui soit mauvais, car il est miséricorde et amour. Ne prions pas pour les méchants ; prions plutôt pour que le monde retrouve sa pureté originelle, comme il se devrait de l'être au sein d'une planète sur laquelle il y a et pourra toujours avoir de l'eau.

Et c'est d'ailleurs ce que je fais avec ces écritures que je m'inspire à moi-même, puisque je dénonce tous les actes hideux des Masques, et ceux qu'ils pourront accomplir un jour si personne ne les arrête, mes chers lecteurs des forces de la justice.

Les masques ; en outre, la secte de l'enfer – ou bien la Géhenne ambulante qui ne se meut que pour prendre part à la guerre entre les nations et ce, le plus tôt possible.

Et rien en elle – c'est-à-dire, en cette secte... – ne pourra vous sauver : car ce que je m'appête à vous raconter concerne directement le meurtre d'un parent de l'un de vos enquêteurs, c'est-à-dire l'inspecteur Jack Fillion, actuel directeur de la criminelle de Virginia Beach – et de la manière dont Henry Fillion fut tué. Oui, car il ne s'est pas donné la mort – mais les Masques l'ont torturé jusqu'à ce qu'il en meure. Et je dois impérativement vous révéler quelque chose d'autre à ce propos : IL N'A PAS ÉTÉ ASSASSINÉ À BOUT PORTANT D'UNE BALLE DANS LA NUQUE – MAIS BIEN AVEC TOUTES SORTES DE TORTURES

TOUTES PLUS INGRATES ET ABOMINABLES ET INSIDIEUSES
– ET INHUMAINES – LES UNES QUE LES AUTRES.

(Deux)

Alors que nous étions tous les deux en pause-café, l’Hacker nous convoqua, moi et Ernest mon géniteur. Et pourquoi – oui, pour quelle raison nous convoqua-t-il ? ce n’était pas très clair..., disons, tout simplement, que ce n’était pas très évident à première vue. *Mais ceci, nous le saurions très bientôt, sans bien sûr nous en attendre cependant ni ne nous en douter le moins du monde ; car ce dernier serait mis à mort – voire, plus qu’à trépas.*

En effet – et pour le pire ; ce que je n’aurais d’ailleurs jamais pu m’imaginer à cet moment-ci de l’histoire que je vous raconte dès à présent.

Eh oui ! au sein de ce que j’appelais son “aquarium maléfique”, c’est-à-dire le bureau de notre chef appelé l’Hacker par tous les autres membres de la secte à laquelle nous faisions tous partie intégrante, il nous invita à prendre le thé avec lui et ce, bien que nous eussions déjà pris du café quelques minutes ou instants auparavant – mais il ne fallait surtout pas refuser si nous ne voulions pas être réduits en charpie dans les minutes qui s’en venaient alors, car il paraissait toujours extrêmement

fâché lorsqu'on daignait à peine lui faire ressentir notre mécontentement – qui pour ma part, était toujours évident ou presque ; mais point celui de mon père, car à chaque fois et à coup sûr il en jouissait énormément. Il nous obligea aussi de cette manière à prendre d'affreux biscuits secs à la fraîcheur plus que douteuse, si ce n'est qu'ils étaient tout à fait périmés et définitivement bons pour la poubelle.

La “pause-thé” enfin entamée, il commença finalement à parler dans cette voie : « Je vois...

— Mais vous voyez quoi, au juste ? », demanda abruptement le fils illégitime d'Hemingway, prix Nobel de Littérature en 1954 – mon père, d'ailleurs, ainsi que je l'apprenais de plus en plus au fur et à mesure que les jours trépassaient videment en sa compagnie. Il me disait avoir également une autre fille, Rose Wilson, mais qui restait quant à elle avec sa mère bien qu'elles soient toutes les deux également des Masques exactement comme lui. Il me disait ouvertement qu'il la favorisait énormément comparé à moi, sans aucun doute pour me faire sentir jalouse ou bien pour que je réponde à sa provocation ; parce qu'en plus, je ne portais pas son nom de famille, mais bel et bien celui de ma mère, soit *BERGMAN*. Mais ça ne marcha pas : car je n'y étais pas du tout intéressée, ni d'ailleurs interloquée de quelque façon que cela ait bien pu être à cet instant-là de mon récit. Je ne voulais pas tomber dans de telles préoccupations malsaine – déjà que mon existence en cette Terre ne tenait qu'à un fil, et qu'elle me rendait souvent triste et ce, même si j'étais

véritablement rassasiée de misère. Mais il ne faut pas désespérer, car ce pourquoi nous sommes en vie devrait nous amener à nous poser des questions existentielles pour éventuellement être heureux – et oui, pour simplement ne pas devoir nous contenter de ce sentiment affreux qu’est celui que nous sommes là pour rien sur cette planète – et pour absolument rien.

Parce que je ne voulais pas y croire – puisque c’était vraiment illogique. *Eh oui, car tel est le but de la vie – bien que pour ma part, je ne sois que de plus en plus malheureuse au fur et à mesure que les temps passent devant mes propres petits yeux – à présent que j’avais seize presque dix-sept ans sonnés, et que le monde s’engouffrait drastiquement et de plus en plus jusque dans les ténèbres de notre époque.*

Car il n’est, en ce monde, de préoccupation plus urgente que ce que vous voulez bien accomplir de votre existence – et ce, toujours de juste manière et en accord avec des principes tels que la gravité et l’existence du Divin à quelque part dans cet univers changeant et se multipliant d’ailleurs à volonté.

Enfin, par la suite, l’Hacker répondit aussitôt au Masque numéro Quatorze, alias Ernest Wilson-Hemingway. « Vous savez, j’y ai longuement réfléchi avant de vous confier cette mission ; et je me suis dit que, tout compte fait, vous seriez les meilleurs à même de la remplir, ainsi qu’avec absolument toutes les conditions requises afin de la mener à bien.

— Expliquez-nous plus en détails, je vous prie..., lui demanda mon vil père.

— Bien sûr, répondit-il. Eh bien, voici le contenu de la mission que je vous échoie et que vous devrez mener à accomplissement : tout d’abord, sachez que nous sommes à présent menacés par un juriste venant du Québec, au Canada, et qui est parvenu à enquêter sur nous, et que nous devons absolument éradiquer si nous souhaitons survivre à la catastrophe qui cruellement mais sûrement s’approche pour nous atteindre de plein fouet. »

Il laissa le silence s’installer tranquillement dans la petite pièce encombrée de bibelots maléfiques de toutes sortes. *Nous, menacés ?* je n’arrivais vraiment à y croire. Les Masques avaient toujours été si vigilants et pourtant, quelqu’un avait réussi à les atteindre ! eh bien, était-ce une chance inouïe de les réduire à rien qui s’offrait à moi...? Je me mis soudainement à espérer, comme une fillette, ce que j’avais désiré depuis si longtemps, c’est-à-dire la fin de cette secte extrêmement maléfique qui enlevait des enfants puis les tuait bien plus souvent qu’elle ne les gardait, et qui les mettait dans l’eau comme une sorte de rituel démoniaque afin de cacher aux enquêteurs qui rentreraient en scène plus tard le plus de traces possibles de leur crime et de leur méchanceté ainsi que de leur sauvagerie – bien que vous n’aviez quant à vous, vous les inspecteurs, jamais pu trouver les corps décédés que nous avions néanmoins si inhumainement placés en sûreté au sein de quelques-uns de

nos laboratoires clandestins, à l'exception bien sûr de l'erreur que nous avons faite ; ce qui m'inclut, fort malheureusement pour moi ; à propos des macchabées que nous avons bel et bien jetés dans les flots de Virginia Beach pour qu'un jour, tout le monde sache que c'étaient les Masques qui libèreraient cette planète de toute identité littéraire ; ce qui, je l'espère fortement, les fera tous courir à leur ruine. Car je souhaite que grâce aux preuves que je vous fournis à l'écrit dans ces pages à présent toutes noircies – que ce soit à l'écran ou sur papier –, vous retrouverez ces sordides assassins dignes des fables les plus horribles qui ont jamais existé ou tenté d'exister.

Heureusement, à cette époque, en 1992, dans la salle, personne ne vit que je gloussais intérieurement, pas même l'Hacker qui me faisait confiance et qui se trompait pourtant lourdement sur mon cas. Et j'étais jouissive à l'intérieur que tant de souffrances créées par les Masques soient enfin réduites au néant et que plus personne ne souffre par leur sale faute !

Mais il me fut impensable de croire cependant qu'à cet instant-là, ça ne se passerait évidemment pas comme prévu ; en fait, pas du tout comme je l'avais cru – mais plutôt comme ces deux Masques, quant à eux, l'avaient bel et bien songé.

(Trois)

Crescendo presto !

1.0.

Ernest questionna encore son chef, celui de tous les Masques sans exception possible, en lui disant avec ce même ton impatient qu’il utilisait depuis si longtemps à présent : « Mais qu’est-ce que ça veut dire, tout cela ? sommes-nous vraiment menacés ? sommes-nous réellement en danger ? SEIGNEUR...? »

— Il n’est en ce monde de plus grande incertitude, alléqua l’Hacker, bien malheureusement pour le visage d’Ernest, car celui-ci en fut tout à fait ébahi lorsque ce pirate informatique le lui eut dit. Je ne suis pas absolu ; mais oui, je puis dire que nous sommes réellement en danger..., bien sûr – et en ce qui concerne la justice canadienne qui pourrait avoir de l’influence sur celle des États-Unis d’Amérique, pour être bien précis. » Je me taisais afin que ma joie n’y transparaisse pas trop. Je me mouvais trop dans mes pensées – j’étais pour trop heureuse, et je ne voulais pas que mes intentions soient dévoilées au grand jour aux membres importants de cette secte ; car maintenant, eh bien, vraiment, ils étaient sur le bout d’être définitivement ruinés.

L’Hacker continua : « Voulez-vous savoir toujours le contenu de cette mission ? sinon, je la confie à quelqu’un d’autre – ce n’est pas “très très” grave...

— Non merci, nous voulons le connaître », me permis-je, et Ernest mon père me regarda avec son air fort interrogateur, calculateur et monstrueux qui lui était habituel. Quant à lui, le chef des Masques rit, ne pouvant

s'empêcher de s'esclaffer face à la brimade que j'avais soi-disant faite à mon paternel – cependant que lui-même, cette fois-ci, essayait pour une fois d'apaiser sa colère, mais bien une seule. J'étais plus sûre de moi-même, et mon géniteur n'aimait pas ça du tout : je me mis à le regarder avec condescendance et, soudain, il cessa de me juger visuellement, puisque de toute façon, je lui avais sûrement toujours fait peur – mais bien sûr, il n'avait jamais voulu me l'avouer, d'autant que je puisse m'en rappeler. Dans mon cœur, j'étais de plus en plus assurée que je pourrais mettre fin définitivement aux Masques et ce, à l'instant-même où les engrenages de l'existence s'arrangeaient tranquillement pour mettre leur dessein à l'œuvre – en outre, que cette secte soit mise à mort.

Oui, car cette véritable secte de l'enfer dont je faisais depuis ma prime enfance partie et dont je voulais me détacher entièrement pour la détruire, elle, vraiment, elle serait bientôt mise en péril puis complètement désolée d'absolument tous ses habitants...

Mon rêve se réalisait peut-être..., et dire que ce jour-là était enfin potentiel, voire réalisable et à deux doigts d'aboutir.

Et ainsi se profilèrent mes souhaits les plus accessibles et, en même temps, les plus irréels. Car jamais je n'aurais pu croire qu'un jour, je pourrais moi-même mettre fin à toute la souffrance et à toute la cruauté dont les Masques faisaient horriblement preuve chaque seconde de leur pitre et misérable existence ne serait-ce qu'en respirant l'air qui était à

leur portée. Puisque leur haleine était réellement fétide et aigre à des lieux à la ronde...

Une halène, oui, et d'un parfum de mort – bien entendu, et de désespoir sans aucun doute. Mais il fallait à présent espérer, car le danger serait bientôt écarté. Souhaitons ainsi, de plus en plus au fur et à mesure que les temps avancent et que l'heure est proche – puisqu'elle s'est extrêmement approchée depuis ces dernières années vécues en cette Terre dans les années deux-milles dix, chers lecteurs –, que l'ardeur de ce monde pour la méchanceté ne soit plus, et que notre amour les uns pour les autres surgisse comme par surprise, si bien que la Terre s'en voit tout à fait changée. Espérons un monde meilleur, pour tous nos frères humains et nous-mêmes, là où la cruauté n'aura plus sa place et où la compassion et la bienfaisance seraient bien évidemment de mise.

Mais ce genre de monde, je ne le verrais jamais ; comme le fait que je sois désormais morte puisque vous, vous lisez ces lignes, chers lecteurs. Et sachez qu'en ce monde, il n'est de pire injure pour l'humanité que l'organisation des Masques.

Parce qu'elle est extraordinairement maléfique et sanguinaire...

Et je la veux vouée à la destruction depuis que je la connais, depuis que je suis jeune et frêle et fragile et sensible.

« Bien ; alors, allez-y, je vous fournis les détails... », finit par dire inéluctablement l'Hacker dont absolument personne ne savait le nom réel. Il était à la fois si difficile et si facile de lui faire fausse-impression...

Enfin, jusqu'à ce que tout foire véritablement, bien entendu.

2.0.

Il n'est point de plus grande faculté que celle de faire preuve de sagesse – tout au moins au sein de la planète sur laquelle l'on vit fort malgré notre volonté ; car celle-ci est réellement sordide. Et c'est cette qualité-ci qui d'ailleurs me manquait affreusement, sans que je ne m'en doute pourtant bien évidemment, puisque j'étais pour trop affligée à cause de la cruauté et l'indigence morale de la secte à laquelle je faisais pourtant partie bien malgré moi et ce, sans en avoir du tout fait le choix auparavant ou d'aussi que je puisse m'en souvenir. Car forcée contre ma volonté, je l'étais, pour ainsi dire. Parfois, il vaudrait mieux se taire plutôt que de dire des choses trop en avance pour ce que vous savez exactement d'une situation donnée – ce que je prouve d'ailleurs en vous relatant ces lignes, car j'en fus véritablement un exemple à la hauteur des plus terribles des horreurs que les Masques ont bien pu éprouver et ce, dans un intervalle de temps ancestral ; c'est-à-dire, depuis qu'ils se sont séparés des Nazis en 1945.

Ne vous fiez pas aux apparences, diraient les moralistes et les penseurs. Ne vous fiez pas également à une situation, qui pourrait tout aussi bien s'avérer fort trompeuse. La pensée malfaisante se terre souvent dans les petites choses, comme on le dit souvent également. Ainsi, ne soyez donc pas empreints de crédulité lorsque vous pensez à ces choses..., et de cette manière, soyez toujours logiques et agissez toujours avec bonté de cœur

pour ne jamais trépasser jusque dans les ténèbres les plus noires qui tapissent ce monde de leur ombre sinistre.

Pour vous dire toute la vérité, j'avais été terriblement naïve, voire tout à fait négligente quant à cet espoir que j'avais eu soudainement de réduire les Masques à néant. Puisque je n'avais pas du tout prévu que ça l'aurait pu s'achever ainsi – et quel dommage fut-ce alors, pour moi et pour mes plans, ainsi que mes desseins les plus bienfaisants quant à l'avenir véritable et éternel de ce monde.

Ainsi, pour ma part, je vous dévoile comment tout a aussi bien pu chambouler drastiquement ; et comment moi, j'ai été complètement démasquée par la suite – ou presque ; car ce que vous lirez dans les pages qui s'approchent périlleusement, c'est l'ampleur de la honte et de la démoralisation que j'ai éprouvées quant au fait que j'avais une fois de plus échoué et ce, de manière indubitablement grave.

3.0.

En ce monde, il y a trois sortes de douleurs tangibles et imaginables.

Enfin, trois catégories pour simplifier. La première : les douleurs physiques, comme lorsque vous attaquez votre adversaire lorsqu'il s'y attend le moins ; la deuxième, les douleurs psychiques, ou mentales, qui vouent votre cerveau à la ruine. Puis, en dernier lieu, les souffrances spirituelles, qui sont les plus graves de toutes, puisqu'elles emportent votre logique et votre sens de la morale jusqu'à l'abysse la plus profonde

du néant absolu – pensez donc à ces musiciens, à ces Mozart ! qui ont perdu leur fleur florentine de troubadours lorsqu'ils se sont pour trop enivrés d'absinthe impure, qui les a privés de tout, y compris de leurs talents d'orchestre. Ne craignez rien avec les hommes malades ; car, comme on le sait, ils sont souvent perturbés et n'ont pas conscience de la réalité – en tout cas, spirituellement parlant ; mais craignez plutôt pour vos vies, au moment où vous les avez laissés si bêtement agir en s'altérant plutôt qu'en s'acceptant candidement.

C'est ainsi que pour notre part, nous les Masques, nous exécutions à bien nos maintes missions dans l'espoir de créer de plus en plus de désolation à travers notre route et ce, même si je n'adhérais pas du tout à ces principes pour trop injustes et inhumains envers autrui.

Et ce sont des douleurs spirituelles et psychiques que vivrait bien entendu Jack Fillion à l'aube de son début réel de vie de jeune adulte – car c'étaient les pires des douleurs réalisables, parce que c'est ce qu'il avait vraiment vécu.

« Eh bien, racontez ! », s'impatienta mon père pour le moins biologique – mais l'Hacker ne s'en souciait pas trop, croyant certainement qu'Ernest Wilson était exubérant et que rien, absolument, ne pourrait le changer un tant soit peu. Il décida plutôt de dire : « Bien ! alors, je vous le raconte pour de bon... »

Et c'est là que réellement, je me mis à être heureuse de la tournure que prenaient les événements, contente du fait que je pouvais les piéger dès

à présent dans leurs propres magouilles dégoûtantes et que je trouvais subitement insipides au fur et à mesure que je me contentais de leur ruine prochaine, et bien pires que vous ne pourriez sans doute jamais vous l’imaginer. Cependant que bien sûr, ça ne serait pas du tout comme je l’avais pourtant bel et bien songé et organisé au sein de mon esprit – c’est-à-dire afin que leur abatement général se fasse ressentir au sein-même du pays.

Que m’arriverait-il donc, après avoir réalisé que j’avais si lamentablement échoué...?

4.0.

« Il y a un problème d’envergure au Canada, comme je vous l’ai auparavant décrit : ce juriste venant du Québec, du nom d’Henry Fillion, et sa femme, Hélène, qui pourrait bien être aussi dangereuse que lui si nous ne nous en méfions point, puisqu’elle est également avocate. Je vous explique : il y a deux mois, “lesdits juristes” ont publié dans le New York Times – puisqu’ils sont de renommée internationale pour avoir eu à travailler avec plusieurs grands dossiers criminels à travers leurs carrières, dont des meurtriers et des tueurs en série américains et canadiens – qu’ils étaient sur une piste prometteuse. Ils enquêtaient sur une secte qui opérait depuis longtemps aux États-Unis dans le noir et qu’ils avaient récemment découverte. En faisant davantage de recherches

au sein de leurs ordinateurs personnels par le biais de mon système de piratage perfectionné, j'ai pu constater que leur enquête portait sur nous... Bien entendu, ils n'ont encore dit rien à personne, excepté une seule : l'un de leurs amis, alias Réal Desjardins, que j'ai déjà recruté pour qu'il agisse en tant qu'agent double pour nous, puisqu'ils y vont souvent pour y passer leurs vacances – et Réal s'est déjà organisé afin qu'ils viennent chez lui à Ogunquit. Vous savez, grâce à notre main pleine de billets d'argent US et de promesses, nous pouvons absolument tout acheter et corrompre grâce à notre commerce fructueux et à tout le pouvoir que nous pouvons bel et bien obtenir compte tenu que plusieurs grands politiciens sont déjà à notre solde – quoi que puissent bien en dire les divers médias américains, qui pensent réellement que les gouvernements sont saints et bienfaisants pour l'avenir de ce monde ; eh oui, quelles foutaises baroques !

» Mais pour en revenir à ces deux-là, ils m'inquiètent vraiment. Il est primordial d'assassiner premièrement le père, mais la mère, nous pourrions probablement juste la menacer afin qu'elle s'en écarte le plus rapidement possible – car elle détient comme nous des gènes aryens. Ainsi, elle ne dira pas à son fils de continuer l'enquête de son père ; d'ailleurs, elle essaiera de lui enlever toute opportunité de l'accomplir. » Mais cela, bien entendu, comme vous le savez, ça ne s'est pas du tout passé comme prévu : parce que vous êtes là à présent, à lire ce texte dans la clé USB que je vous ai remise pour sauver ce monde.

Mais il continua cependant dans cette voie, avec le même ton condescendant et maléfique qu'il usait depuis toujours – en outre, depuis au moins aussi longtemps que je le connaissais : « Tout cela, mes chers, pour vous le rappeler, c'est pour l'avenir de notre organisation que je le fais : comptez sur moi. Il n'est de plus grand chef que moi en ce qui a trait à l'espionnage, à la collusion et au meurtre des individus que mon ordinateur supra-intelligent créé par Alan Turing lui-même observe et juge s'ils peuvent être des périls pour nos desseins et notre inhumanité. Je vous le garantis : faites-moi confiance. Maintenant, laissez-moi seul, le temps que j'organise tout cela..., non, attendez : Victoria, tu restes avec moi, puisque j'ai à te discuter sérieusement – et pas légèrement. »

Ce fut suffisant pour me glacer les sangs autant que les tripes. Je n'étais plus moi-même ; soudainement, je me mis à trembler – comme si l'on avait pu découvrir mes plans et mes desseins les plus intimes et secrets..., mais comment avaient-ils pu deviner ?

« Qu'y a-t-il, ma douce... ? me chuchota mon père avec son large sourire horrifique et sa voix douceuse, voire complètement maniaque. As-tu peur de ce qui pourrait t'arriver ? »

Je me redressai intérieurement et rétorquai avec solidité : « Non, pas le moins du monde.

— Alors, c'est bien, du moins pour toi », répondit-il, comme s'il savait exactement ce qu'était pour dire l'Hacker, comme si j'avais été démasquée.

Il ferma la porte et le chef des Masques se tourna vers moi et dit : « Viens ici, ma douce enfant... »

Ça y est..., oui, ça recommençait.

À la fin, comme à chaque fois, j'étais laissée par terre comme une morte.

•

Mi printemps-été 1992

(Un)

Je n'arrivais toujours pas à les coincer – du moins, ce n'est pas que je n'essayais pas ; mais c'était beaucoup trop difficile à présent qu'ils m'avaient probablement percée à jour.

J'étais étroitement surveillée, à chacun des pas que je faisais – je ne pouvais désormais plus rien faire ; je n'avais plus aucune marche de manœuvre possible et potentielle. À dire que je m'étais mise dans la tête que je pourrais aller parler aux autorités de leurs actes ! à dire que mon père, lui, savait probablement ce que j'avais en tête, et donc qu'il me surveillait plus étroitement que quiconque, et c'était sûrement la première fois qu'il devait être aussi précautionneux face à mes agissements et à mes comportements – signe qu'ils savaient tous que je voulais les dénoncer une bonne fois pour toutes et ce, depuis probablement plus longtemps que je ne l'avais cru. Il me posait souvent

ce genre de questions : *Que fais-tu ? Je peux voir ? Viens ici, mon enfant... Tu peux venir ici un instant ? Viens, c'est l'heure du dîner...*

Tout cela, ça m'était égal – tout cela, ça n'était rien pour moi : mais il le faisait de façon beaucoup plus répétée que naguère. Désormais, j'étais sûre qu'il savait que j'avais ce genre de pensées néfastes à leurs desseins.

Il ne m'avait jamais vue comme une violée : alors, autant voir, c'est-à-dire observer, comment j'agirais au moment où je me sentirais bel et bien ainsi.

En effet – et ce, même si cela le mènerait à sa propre perte. *Car j'avais encore des tours dans mes manches...* En tout cas, c'est ce que j'espérais de toute mon âme.

Mais plus j'y pensais, moins j'en avais, de ces pièges qui les mortifieraient potentiellement pour tout jamais, tout comme un effet domino calculé, c'est-à-dire depuis longtemps prévu. C'était comme s'il savait qu'il devait me limiter afin que je ne les mène pas tous à leur ruine et ainsi, que la secte des Masques ne soit guère tout à fait dévastée dans les années et les décennies de gloire et d'honneur et de purification qui s'en venaient assurément pour eux.

Parce qu'au fond, ils savent très bien qu'ils sont dans le tort ; et ils l'accomplissent quand même, ce tort – mais ils ne voudront jamais ne serait-ce que tenter de l'admettre, car qui n'est pas injuste – ou juste, si c'est dans leurs – comme eux ne le sera peut-être jamais.

Telle est la loi impitoyable de l'univers : tous n'auront pas nécessairement l'envie qu'ils jugeront nécessaire à cet instant précis de changer pour finalement agir en bien. D'autres, pires encore, vont se prosterner tout entiers devant le mal le plus absolu, et se laisser emporter plus loin encore – oui, vraiment, plus encore –, jusqu'aux limites mêmes de la cruauté et de la malfaisance.

Parce que naturellement, le mal est dans le cœur des hommes et ce, malgré qu'il soit souvent accompagné du bien mais qui, quant à lui, est souvent en reste et placé en tant que toute dernière priorité pour les hommes et pour les femmes de ce monde, si l'on regarde globalement l'Histoire de l'humanité ; et le mal est omniprésent – partout où l'on croise des gens, partout où l'on se sent, partout où l'on regarde et où l'on vit.

Cette fois-ci, c'était moi qui étais piégée, pour le comble de mon malheur perpétuellement actif. Surveillée, je l'étais aussi, et très étroitement. Je n'avais plus aucun champ d'action possible et, d'ailleurs, je ne pourrais point aller voir la police, puisque mon géniteur me guettait et ce, le plus près de mon visage possible, à chaque instant où je respirais, ne me laissant plus jamais seule ou en compagnie d'un téléphone quelconque qui aurait très bien pu me servir à appeler la police et à les avertir de la menace qui s'en venait sur la famille Fillion à pas grands.

Vous pouvez comprendre pourquoi maintenant, j'étais totalement malheureuse et désespérée en cette saison estivale de l'année 1992,

lorsque cette situation se fut pointée devant mes yeux tout compte fait encore apeurés d'adolescente à présent presque finie, en plus d'être dès maintenant complètement terrifiés par ce qui allait se passer comme tragédie à Virginia Beach.

(Deux)

N'ayant point de plan de secours afin de triompher finalement des Masques, je me résignai à accomplir cette mission affreuse et ce, même si ce fut en réalité très éprouvant émotionnellement pour moi. Je ne savais plus que faire, si ce n'est qu'inévitablement obéir aux ordres des maîtres de la secte. Et il fallait, pour ce, que je me soumette entièrement à la tâche qui m'avait été si sombrement échu ; et je tenterais de convaincre ma demi-sœur Rose du bien-fondé de mes objections, que je souhaitais qu'elles soient cachées pour le moment aux autres Masques. Mais bien évidemment, fidèle à toute ma parole, j'allais le lui dire – et elle n'allait pas du tout réagir comme je l'avais prévu. Même, elle commença à être acerbe une fois que je lui eus révélé ce que je projetais – et je dus l'acheter pour qu'elle n'en dise rien. Tout compte fait, elle ne me comprenait pas – si ce n'est qu'elle non plus, elle ne voulait pas faire de mal à cette famille ; non, c'est-à-dire, eh bien, qu'elle trouvait que c'était beaucoup trop tôt encore pour agir de la sorte avec le monde extérieur, et que nous nécessiterions ainsi davantage de temps afin de tout organiser

adéquatement afin que dans le future, *toute littérature* cesse effectivement de vivre à travers les millions de milliards de pages imprimées chaque année ; mais ce qu'elle me disait dès maintenant, c'est qu'elle ne rejetterait pas ce que l'on nous commandait pour rien au monde et ce, même si Rose n'était pas encore tout à fait prête à faire face à face avec l'adversaire dans ce genre de combats. Celle-ci était plus raisonnable que notre père, mais beaucoup moins tangente que moi : elle ne voulait pas désobéir aux ordres car elle se considérait Masque pour la vie comme pour la mort – c'est-à-dire, même si un jour elle pourrait elle-même y passer, tout comme elle s'y attendait à chaque heure d'existence qu'elle vivait encore parmi cette belle Terre bleue qui, sans que les Masques ne le voient le moins du monde néanmoins, avait besoin qu'on ne la souille plus de nos déchets ainsi que de nos guerres toutes plus absurdes les unes que les autres et ce, entre les différents pays sis en cette planète remplie d'eau – salée et douce – à soixante-dix pourcent très exactement. Et dans l'échelonnage de ses émotions – qui pourraient toujours grimper rapidement ; puisqu'après tout, elle était bel et bien la digne fillette de notre père que je détestais tant pour ma part –, elle ne voulait absolument pas avoir des épines dans les pieds à cause de telles moralités contradictoires avec les idéologies simples mais effroyablement efficaces de notre secte – qui en avait toujours d'ailleurs recruté plus d'un. Ainsi, même si elle était d'accord avec mon point de vue, elle préférait se retenir pour se dire et pour me déclarer littéralement

en pleine figure, presque en me crachant dessus : *Pour ma part, je souhaite plutôt obéir que désobéir afin d'ainsi me faire tuer... Mais toi : tu veux vraiment te faire tuer, n'est-ce-pas ? tu es une idiote réellement sans cervelle...* C'est ainsi d'ailleurs que nos conversations se terminaient la plupart du temps.

Quel égocentrisme ! songeai-je alors, tandis qu'elle s'apprêtait à entamer une autre journée à son hôtel de Virginia Beach – puisqu'elle était un peu plus âgée que moi. C'est d'ailleurs dans cette ville de la côte Est des États-Unis et par le biais de cet établissement qu'on arriverait à tuer le père de Jack Fillion ; et la mère, si elle tentait ne serait-ce que de résister aux menaces que nous leur ferions, à elle ainsi qu'à sa progéniture. Et le fils, nous le laisserions à ses tourments et à ses problèmes..., quelle inhumanité ferions-nous ainsi preuve pour notre part, et signe que nous étions réellement animés d'une inhumanité continuelle et ce, l'espéraient grandement les Masques, pour des temps indéfinis.

Et quel égoïsme de préservateurs – en outre, de conservateurs... – plus qu'ingrats et sans compassion du tout pour autrui ni pour ses émotions – mais uniquement et toujours que pour nous-mêmes, qui formons la secte des Masques.

Puisqu'effectivement, eh oui, les Masques allaient bientôt dominer le monde et réaliser ainsi le premier de leurs rêves – puisqu'ils en avaient toujours eus plusieurs –, et rien ne pourrait ainsi les en empêcher, si ce n'est bien sûr vous, chers lecteurs et inspecteurs du poste de police de

Virginia Beach, au moment-même où vous lisez ces lignes ou bien peut-être, dans un futur qui vous est extrêmement proche : puisque toute littérature cesserait définitivement d'exister.

(Trois)

Il n'est guère de facilité en ce qui concerne un plan aussi tordu – oui, je puis vous l'affirmer.

L'Hacker avait dû mettre plusieurs jours de son temps pour le concevoir, car il serait effectivement extrêmement difficile à réaliser : il fallait absolument que personne ne voit ni ne conçoive ce qui se passerait avec Fillion ; que personne ne puisse savoir qui exactement le kidnapperait ; et finalement, oui, vraiment, qu'aucun enquêteur que ce puisse bien être n'accomplisse en aucun cas des liens qui seraient potentiellement vrais à propos de l'identité des exécuteurs qui seraient employés pour accomplir le sale boulot qu'était celui de tuer Henry Fillion, ce qui pourrait éventuellement mettre en danger leur secte s'ils ne prenaient pas bien entendu toutes les dispositions nécessaires afin que cela n'advienne point et qu'ils en meurent ainsi tous. Il fallait que tout soit parfaitement méthodique et soigné et ce, en tout point, puisque l'erreur, cette tare congénitale, n'était pas permise puisque sinon, c'était la mort assurée et ce, réalisée par l'un des membres les plus hauts placés dans les Masques envers l'un de leurs adeptes, ou plusieurs à la fois – car ils étaient

orchestrés en hiérarchie depuis des temps immémoriaux. Il ne fallait donc point que nous nous fassions prendre ni capturés par les forces de l'ordre alors en place, moi, Ernest mon père et ma sœur Rose, bien qu'elle serait davantage externe que nous en ce qui aurait trait à l'orchestration du meurtre que nous commettrions très prochainement, ce qui était réellement une chance ; ou plutôt, un véritable privilège ; pour ma sœur, qui s'en vantait d'ailleurs énormément et ce, de manière extrêmement grossière.

« Vous avez tout compris ? nous demanda l'Hacker.

— Bien sûr », lui répondîmes-nous tous les trois d'une seule et unique voix, et qui était unanime – sauf la mienne, bien sûr, qui leur était hypocrite, et ils le savaient sans aucun doute dorénavant – parce qu'ils me regardaient tous avec leurs yeux noirâtres ainsi qu'avec leurs soupçons plus que conservateurs de leurs intérêts tout à fait cruels, voire barbares de tueurs en série. Il y aurait également Réal Desjardins qui les pousserait plutôt que de rentrer au Québec à aller passer le reste de leurs vacances à Virginia Beach dans l'hôtel qu'il leur recommanderait d'ailleurs là où, également, Rose Wilson travaillait comme réceptionniste, préparant déjà son air innocent de bourreau sanguinaire. Compte tenu qu'Henry Fillion était désormais dans ses mains, Desjardins avait intérêt à fabriquer une histoire de toutes pièces afin que la famille se rende à V. A. Beach – ce qui serait extrêmement aisé pour lui puisqu'il les connaissait tous les trois si bien. Ainsi, on n'aurait aucune misère à

réduire le péril à rien, afin que l'organisation des Masques puisse encore exister et ce, *at vitam eternam* – parce que les parents de Jack Fillion étaient juristes et qu'ils devaient certainement encore enquêter sur leur cas.

Domage, car je ne pourrai pas les sauver ; et je m'en veux de ne point le pouvoir – oui, que je m'en veux à moi-même d'être aussi faible et de ne point pouvoir sauvegarder leurs vies...! me rétorquais-je alors affreusement au sein de mon esprit tandis que nous nous apprêtions à partir du Massachussetts, là où nous avions déménagé après le Danemark, au cours des trois années qui ont suivi la tragédie du chalet. À dire que nous accomplissions encore les mêmes rituels un peu partout dans le monde, puisque nous étions une secte désormais plus qu'internationale – parce qu'ainsi, nous commettions le meurtre gratuit. Et la méchanceté et la cruauté étaient omniprésentes dans cette organisation, au sein de cette véritable secte de l'enfer, sans que je ne puisse rien y changer.

•

Été 1992

(Un)

« Mais où est ton père, Jack ?

— Je ne sais pas, maman, vraiment... », entendis-je dire à travers la porte de la chambre d'hôtel des deux Fillion qui s'y étaient endormis – du moins pour la nuit –, puisque je les avais longuement espionnés. Je ne pouvais néanmoins me permettre de les aider, car j'avais un pisteur sur moi, et que je mourrais certainement si l'Hacker et mon père biologique que j'avais cru autrefois mon oncle le savaient ou s'en doutaient ne serait-ce qu'un peu. J'étais coincée entre l'arbre et l'écorce : mais il fallait qu'ils vivent cette tragédie de toute manière, car le sort en avait été déjà jeté pour eux ainsi, pour leur désespoir le plus affreux et flagrant.

Et peut-être qu'ils mourraient eux-aussi, qui sait... ? Je n'osais même pas l'imaginer à cette époque, et encore moins aujourd'hui, cher Jack Fillion, père de ce brave gaillard nommé Sam – parce que Sam me connaît, puisque je me suis moi-même infiltrée dans les cours de morale de ma fille unique Dorothée Mackenzie au sein même de la Columbia University.

Et si vous lisez ces lignes, mes lecteurs tant adorés et espérés, c'est parce que je le suis bel et bien à présent, et que j'ai pu finalement accomplir quelque chose pour l'humanité même à travers la mort – en désirant ardemment que les Masques soient voués au néant et à la destruction.

Et cette chanson de Raymond Lévesque qui disait : « Quand les hommes vivront d'amour / il n'y aura plus de misère [...] ; / ce sera la paix sur la terre [...]. » Et ainsi de suite..., quelle belle chanson d'espoir et de raison ! et de passion...

Effectivement – et pour toujours ; du moins, souhaitons-le avec tout notre cœur – et je souhaite ardemment que nos âmes vibrent du même sentiment d’amour que nous éprouvons lorsque nous la lisons ou l’entendons pour la toute première fois, pour qu’ainsi *il n’y ait plus jamais de misère !*

Car ce fut vers les territoires véritablement enténébrés de la conscience humaine que nous nous dirigeons à grands pas, en plein pays de cruauté malsaine et néfaste à tout équilibre saint et divin.

(Deux)

Crescendo presto !

1.0.

“Première étape : former la mise en scène. Deuxième étape : accomplir la mise en scène de façon réaliste. Troisième étape : tuer jusqu’à la mort.”

Tels sont les différents pas que doivent faire chacun des Masques afin d’accomplir leurs missions. La première pouvant dès à présent être rayée de la liste parce que nous l’avons dès lors accomplie avec brio, nous pouvions ainsi entreprendre la deuxième et avant-dernière avant que plusieurs innocents en meurent par notre main seule, telle notre sombre envie, tel un carnage que nous assurerions par le biais de notre funeste volonté – en outre de nos goûts, de nos désirs et de nos desseins les plus

obscur et profonds : car c'est ainsi, et seulement ainsi, qu'il nous était naturel d'agir et ce, en tant que véritables assassins de vocation – voire, de profession. Puisque meurtriers professionnels, nous l'étions véritablement, pour tout vous dire ; à l'exception que moi, bien sûr, pour ma part, j'espérais encore pouvoir les dénoncer aux forces de l'ordre afin de faire régner enfin la paix sur ce monde et ce, même si je doutais fortement et de plus en plus à présent que je pourrais bel et bien l'accomplir dans les délais impartis.

Parce que fatalement, la secte des Masques serait toujours une menace pour l'humanité.

2.0.

À la maison de Réal Desjardins à la ville côtière Ogunquit, au nord des États-Unis d'Amérique, plus précisément dans le Maine, tout allait comme sur des roulettes – même, tout allait plus que bien ; en outre, de bien meilleure manière que ce qu'ils s'étaient attendus pour leur part. Les espoirs des Masques se réalisaient enfin ! et une chance que la femme de Réal ne savait rien du tout des contrats luxueux qu'accomplissait son mari ; parce qu'à l'inverse, elle l'aurait certainement tuée. Mais, après tout, c'était pour l'amour de l'argent qu'il le faisait. Alors, quoi de mieux que l'avarice financière pour toujours grossir ses sommes d'argent davantage encore et ce, qu'importe s'il agissait en barbare ou non... ? C'était pour sa grosse bedaine bien remplie et pour son idolâtrie pour l'or

pur et qui embaumait l'air ambiant qu'il le faisait – et si personne ne l'arrêterait, il finirait par mourir ; tout comme ça l'a vraiment été le cas, si bien sûr je puis vous le dire. Parce que je puis même vous décrire dans quelles circonstances ils sont morts tous les deux, mari et femme ; puisque voyez-vous, j'ai moi-même été engagée avec Ernest comme exécuter de sentence pour le tuer il y a de cela quelques mois maintenant, bien avant d'avoir écrit ces pages. Leurs cadavres se trouvent au sein du sous-sol de leur maison sur le bord de la mer. Mais voyez, lisez ce qui suit, pour comprendre le reste de mon histoire et non pas les détails parallèles à cette dernière : « Oui, je leur ai recommandé l'Ocean Front Inn Hotel à Virginia Beach.

— Puis vous avez dit quoi ? l'interrogeais-je, puisque c'était sous ma charge que Réal Desjardins se trouvait à l'instant.

— Eh bien, je leur ai donné l'occasion de réserver leur chambre de deux lits par le biais de mon ordinateur presque neuf que j'ai dû nettoyer par après exactement comme vous me l'aviez conseillé, pour ne laisser aucune trace de leurs empreintes, ainsi que je l'ai fait dans la maison toute entière par la suite : après tout, ça ne me faisait guère plus mal qu'une insignifiante piqûre de moustique sanguin, puisqu'ils n'ont jamais été des amis pour moi, uniquement que des opportunités commerciales et des potentialités d'affaires commerciales. Ainsi, ils ont pu accomplir leur réservation et se sont en allés au sein de leur caravane jusqu'à l'hôtel sur le bord de la mer à Virginia Beach, celui que je vous

avais mentionné et celui pour lequel je leur en avais également longuement discuté, puisque je leur avais auparavant expliqué qu’il s’agissait d’une très bonne place pour résider durant le reste de leurs vacances estivales ou, tout du moins, une partie de celles-ci et ce, sans qu’ils ne s’aperçoivent du tout que je les hameçonnais bel et bien. Eh oui, ce fut beaucoup plus facile que prévu !

— Contente pour vous, lui rétorquais-je. Les 35 000 \$ US vous seront versés la semaine prochaine dans votre compte de banque suisse et ce, de manière tout à fait anonyme. Merci pour votre implication.

— Mais rien ne me fait plus plaisir ; mais rien ne me fait plus plaisir ! », répéta-t-il pour deux fois, et je rompis inéluctablement la communication. Décidément, je ne pourrai pas prendre la chance de communiquer avec la police, car beaucoup trop d’existences pourraient en souffrir par ma faute pour cause de ce seul geste – car assurément, tous les policiers seraient sans aucun doute tués par les armadas de ces meurtriers masqués et à la soif extraordinairement grave de sang frais.

3.0.

Personne à Virginia Beach n’était désormais en sécurité.

Personne ne l’avait jamais été, en fait, puisque les Masques avaient toujours eu une vision d’avenir sur cette cité paisible, mais assez importante pour y établir un quartier-général de leur secte. Toutes les caméras avaient toujours été à la disposition des Masques – et

évidemment, elles l'étaient, puisque l'Hacker disait même pouvoir contrôler l'État de Virginie au complet s'il le voulait. Mais pour que cela prenne une ampleur mondiale et outre passe les diverses frontières entre les nations et les pays, il fallait attendre et faire preuve d'extrême patience – tout comme ils l'accomplissaient pour leur part depuis maintenant si longtemps déjà.

Mais je voulais tellement défendre ces gens, et réduire cette secte au néant..., car je voulais sauver ce monde de leur tyrannie.

« As-tu appelé ma sœur ? demandais-je à mon incorrigible père.

— Ta sœur ? me demanda-t-il. Oui, bien sûr.

— Alors, allons-y », fis-je.

Et ainsi, nous prîmes la wagonnette pour attendre Henry Fillion au plus profond de la nuit, en plein cœur de la cité de V. A. Beach.

4.0.

Il faisait si noir que l'on pouvait à peine discerner les traits les uns des autres.

C'était décidément une nuit de poix. Il faisait si sombre et, en plus, il y avait du brouillard..., quelle poisse. Et nous étions complètement frigorifiés, même si nous étions bel et bien assis au sein du véhicule à patienter à propos de Réal Desjardins près de l'entrée de l'hôtel que les Fillion avaient réservé pour la continuité de leurs vacances. C'était fort désobligeant de savoir qu'il était affreusement en retard.

« Appelle-le, m’ordonna mon paternel.

— Ah ! il s’en vient », lui répondis-je. En effet, une petite voiture rouge s’en venait. Une chance que les caméras de sécurité dans les alentours étaient contrôlées par les autres membres de la secte, car il était très voyant ! ce qui prouvait l’indubitable raison d’exister des Masques : tout contrôler sans pourtant accomplir d’efforts outre-mesure ; principes auxquels je n’adhérais pas le moins du monde cependant.

« Une chance que tu as pris ta voiture “rouge” ! s’irrita Ernest “presque-Hemingway”.

— Une chance que je ne suis pas trop en retard, rétorqua-t-il sèchement, en outre froidement avec l’un de ces regards qui vous glaçaient vraiment les tripes. J’ai appelé plus tôt Henry pour lui dire que je travaillais sur un projet de recueil de nouvelles – ce qui était bien entendu un mensonge ; et qu’il fallait absolument que je le voie seul pendant la nuit, puisque je lui ai dit que j’avais oublié de le lui montrer, et que c’était le seul instant de la journée que je pouvais le lui en discuter et ce, en lui démontrant mes plus intimes et sincères excuses – car je lui ai dit que je ne pouvais guère attendre un instant de plus, parce que j’avais véritablement eu l’une de ces idées de génies qui vous passaient parfois par la tête quoique c’était terriblement rare que cela vous advienne un jour, telle une potentialité inouïe provoquée par mon cerveau afin de gagner davantage d’argent et ce, de jour en jour. Je lui ai proposé de l’amener en bateau de luxe cette nuit et de passer le reste des vacances en sa compagnie et en

celle de sa femme et de son fils – et heureusement, il a accepté mon offre...! Eh bien oui, il a réellement cru que j'avais véritablement le temps pour de telles sottises, l'espèce de cinglé...

— Nous nous cachons derrière les buissons, là-bas », indiquais-je froidement à Desjardins – mais il ne me répondit rien, sûrement afin de ne pas s'attirer d'ennuis de ma part. Figurément, nous nous en allâmes donc, moi et mon géniteur, un peu plus loin sur la rue, à présent cachés dans des broussailles en bordure de l'hôtel et ce, même s'il n'y avait pas vraiment de buissons pour nous deux. (En fait, pour tout vous dire, nous nous étions plutôt contentés de nous tenir dans une ruelle obscure plus loin sur la rue.)

Et tapis dans l'ombre nous nous trouvions, fin prêts à capturer notre cible et ce, avec le seul et unique dessein de la faire souffrir le plus longtemps possible parmi les ténèbres les plus opaques et sournoises qui soient et qui existent en cette Terre vide de tout sens logique si vous ne croyez en rien, sauf à vous-mêmes bien entendu.

(Trois)

Lorsqu'Henry Fillion fut sorti comme il était prévu qu'il le fasse, son faux-ami Réal Desjardins – qui l'était d'ailleurs depuis toujours – l'apostropha aussitôt en lui disant : « Te voilà enfin..., eh bien, veux-tu, marchons un peu afin que je te parle de ce projet littéraire dont nous avons auparavant discuté tous les deux ?

— Bien sûr, après toi, même s’il est tard », déclara le juriste nommé Henry, qui voulait être le plus rapidement possible dans sa chambre afin que son fils et sa femme – qui dormaient à présent – ne s’inquiètent pas trop ; cependant, rien n’était moins sûr pour lui.

Ainsi, ils se mirent à marcher sur le trottoir et, finalement, arrivèrent proche de la ruelle là où nous nous étions cachés moi et mon père maléfique – ou des buissons qui nous dissimulaient amplement et habilement, dépendant toujours de comment vous souhaitiez le voir et le comprendre. C’était notre chance ou jamais ! alors, je pris ma matraque et m’élançai silencieusement dans sa direction. Lorsqu’il fut à proximité de mon corps, je le maîtrisai puis l’assommaï sérieusement. C’est ainsi qu’il tomba sans connaissance, comme déjà au sein de la mort, et qu’on l’amena dans notre véhicule gris foncé en direction d’une cache que nous avions soigneusement préparée et dispensée pour la torture que nous lui infligerions à son réveil, c’est-à-dire dès qu’il se serait sorti du sommeil et du rêve dans lequel je l’avais si cruellement plongé à l’âge de dix-sept ans tandis que lui, pour sa part, il en possédait plus que le double.

•

Trappe (ou trame) finale – été 1992

(Un)

Henry Fillion était évidemment dans le noir le plus absolu et terrifiant, et ligoté sur une table en métal gris. *Enfin, ce fut bel et bien grâce à nous s'il l'était à présent.* Maintenant, place à une torture exécrable afin de voir son visage s'écarter de plus en plus d'agonie au fur et à mesure que son martyr augmenterait brusquement et ce, de la manière la plus impitoyable possible, afin qu'il soit martyrisé en profondeur et que dans un futur proche, plus un son ne sorte de sa bouche.

Il se réveilla tranquillement, tandis que le fabuleux sérum qu'on lui injectait directement dans son bras afin qu'il pénètre efficacement dans son sang agissait sur sa conscience. Il remua de plus en plus de ses membres puis, inévitablement, il ouvrit les yeux au sein du monde obscur qu'était véritablement celui dans lequel on le retenait bel et bien prisonnier, et dont il ne savait rien et qui lui était, somme toute, tout à fait inconnu et étranger. Interloqué, il se demanda tout haut, ne sachant sans doute point encore qu'il n'y était pas seul : « Mais où suis-je, bon sens ? je ne me souviens plus de ce qui s'est passé... Eh ô ma tête... ! Je ne me l'explique vraiment pas, celle-là... Me suis-je fait kidnappé ? »

Il sursauta quand il eut la réponse à sa question : « Eh oui..., et vous êtes, je le crains fort, dans les ténèbres d'après lesquelles vous ne sortiez sans doute jamais, très cher monsieur Fillion », lui répondit soudainement une voix distante. C'était celle de mon père. Nous nous approchâmes alors tous les trois ; c'est-à-dire Réal, Ernest et moi ; jusqu'autour de lui, afin qu'il voie nos visages lorsqu'on dissiperait les

ombres grâce au tungstène des néons que nous avions expressément installés au sein de ce laboratoire clandestin que nous avions fait nôtre depuis fort peu de temps. Puis, Wilson appuya sur le bouton d'une petite manette grise pour que les lumières soient instantanément allumées, et que l'on aperçoive ainsi l'ampleur de nos dépravations. C'est de cette manière que Fillion vit le visage de son vieil ami, en plus des nôtres qui lui étaient tout à fait inconnus – en fait, ç'avait été évidemment désiré, puisque nous portions quant à nous deux nos masques, tout à coup qu'ils sauraient qui nous étions – cependant que Réal, quant à lui, s'en fichait éperdument, car il n'y avait jamais eu aucune trace d'amour chez cet homme. Desjardins commença dans cette voie : « Tu sais, j'ai toujours vraiment ri de toi. Tu peux le constater désormais de tes propres yeux et de tes propres oreilles : je t'ai toujours considéré comme un sale minable ne méritant point de vivre une seconde de plus en cette Terre, si ce n'est désormais uniquement qu'au sein de la tombe qui bientôt t'appartiendra bel et bien ! »

Fillion était subitement estomaqué, tout simplement sans voix, n'arrivant guère à croire encore que son plus proche ami s'était véridiquement joué de lui et ce, depuis tout ce temps. « Mais comment as-tu pu ? réalisa-t-il soudainement. Mais comment ai-je pu te faire confiance... ? Tu étais mon seul allié, Réal, mon seul...

— Oui, car c'est cette impression précise que je voulais te donner de moi, répliqua l'ancien policier. Tu vois, comme il ne faut pas tout dire à son prochain... J'ai pu accomplir d'étonnantes sommes d'argent grâce à toi.

— Tu m'as utilisé, sale lâche ! hurla l'avocat dans l'une de ces vibrantes colères après avoir été trahi. Hypocrite sans raffinement !

— Bien, maintenant, je crois que nous pouvons dès à présent passer à la torture, n'est-ce-pas ? », demanda à voix haute Réal Desjardins à notre intention. C'est alors que, extrêmement triste en mon for intérieur, je m'avançai pour le torturer.

Par après, je me retins de vomir par terre, exténuée par la torture que j'avais été obligée d'accomplir sur un autre être humain... Les Masques allaient payer un jour pour ce qu'ils me faisaient faire et pour ce qu'ils avaient déjà réalisé sur autrui ! du moins, je me le jurais intensément et intérieurement – et j'espérais toujours que la lumière vienne un jour prochain à ma rescousse pour que je n'en sois point trop marquée à vie, bien que je ne sais dorénavant plus rien de ce que les mortels peuvent bien raconter ou converser puisque je me trouve vraiment au sein de la mort, au fur et à mesure que vous lisez ces lignes, mes chers lecteurs.

(Deux)

« Non ! non ! », hurla une fois de plus Henry Fillion.

C'était horrible...

« Mais veux-tu bien te taire, oui, et me laisser faire ? », objecta Réal Desjardins, qui avait pris ma place.

À présent, Henry Fillion savait réellement que son heure était venue à présent et ce, tout juste devant lui, et qu'il laisserait de cette façon sa famille en proie à de pareils démons même après son propre trépas – puisque les Masques essaieraient sans doute de les menacer, son fils ainsi que celle qui deviendrait veuve de lui, si ce n'est bien entendu de les tuer eux aussi dans toute leur cruauté.

(Trois)

Après la mort d'Henry, Hélène Fillion avait été par la suite menacée par les Masques.

« Si vous parlez de cette affaire à qui que ce soit, vous serez morts, vous ainsi que votre fiston, une heure après que ce soit fait – si ce n'est pas, bien évidemment, quelques instants après avoir accompli cette sorte de faux-pas – car nous vous surveillons intensément, lui promit l'Hacker au téléphone afin de l'effrayer. Eh oui, votre fils pourrait bel et bien en pâtir lui aussi si vous désobéissiez à cet ordre qui, je l'espère immensément pour vous, est clair dans votre esprit.

— Compris, compris..., dit-elle, tremblante dans son fauteuil à sa résidence de Montréal, des larmes de peur qui coulaient littéralement de ses yeux, oui, et de terreur immaculée.

— Vous comprenez bien, et vite – ce qui est bon pour vous et votre survie ainsi que celle de votre famille, madame Fillion. Je vous souhaite une belle vie, et au plaisir de ne jamais vous revoir ni vous reparler. »

Lorsqu'elle raccrocha, elle finit par pleurer et son fils vint la réconforter, songeant sans doute qu'elle était encore en train de sangloter la mort de son père dans leur maison de Montréal ; vous vous demanderez sans doute, Jack, pourquoi moi, Victoria Bergman, je sais autant de choses sur ce qui s'est passé chez-vous par la suite : les funérailles, votre vie par la suite, et ainsi de suite. À vrai dire, je connais toutes ces choses parce que par désir personnel, j'ai veillé sur vous tout le long de vos existences ; sauf que maintenant, je ne puis plus le faire, et qu'il est désormais temps pour vous de vous venger des Masques et de rendre justice à ce monde, tout comme j'ai voulu le faire avec ces mémoires qui appartiennent d'ores et déjà à notre passé commun à l'instant-même où vous en avez entamé la lecture. Sachez également pour finir, Jack, que le chef des Masques, alias l'Hacker, n'est pas ce que vous croyez ni ce que vous désireriez croire – mais plutôt, ce que vous découvrirez d'ailleurs bientôt et ce, sans aucun doute, dans un avenir extrêmement proche, cependant que ces pages ne le raconteront pas quant à elles – car je n'ai jamais été certaine, pour ma part, de l'identité réelle de cet individu appelé "Hacker" ET OU "chef de la secte à laquelle j'appartenais bien malgré moi" et ce, au fur et à mesure que je vous ai narré le déroulement de ce récit qui concerne l'histoire de ma vie auprès de cette secte nommée "les

Masques’’ – parce que je n’ai jamais pu lui enlever le bibelot qui recouvrait d’indigence spirituelle son visage.

Je vous laisse ainsi à vos questions, à vos réponses ainsi qu’à vos découvertes les plus bizarres et curieuses – en outre, à propos de ce qui aurait bel et bien pu entrecroiser nos vies –, en souhaitant vivement que ces pages vous parviennent et ce, même après mon trépas, et en désirant ardemment que vous éluciderez un jour prochain ce pourquoi vous êtes encore en vie en cet instant, cher inspecteur-chef Jack Fillion, ainsi que ce pourquoi les Masques sont aussi puissants afin que dans le futur, vous puissiez les anéantir une fois pour toutes du globe, oui, de la surface de notre magnifique planète Terre.

En effet, et en désirant ardemment que toute écriture et toute littérature subsistent à leur tyrannie et à leur barbarie – car tel est réellement leur dessein, bien que je n’aie jamais su ce en quoi il consistait vraiment –, bien à vous et sincèrement fière de tout ce que vous avez accompli de bienfaisant durant votre vie ainsi que de ce que vous ferez très bientôt sans doute afin de rayer cette organisation malfaisante de ce monde que nous connaissons tous à présent si bien,

VICTORIA BERGMAN,

alias CELLE-QUI-A-VÉCU-ET-CONSOMMÉ-(FIGURÉMENT)-UN-MASQUE-DE-LA-PERSONNALITÉ/-UN-TRAUMATISME/-ET-UN-REMÈDE-À-TOUTE-SOUFFRANCE-POSSIBLE-ET-IMAGINABLE

(SIGNATURE)

Victoria Bergman

*PS/ Je suis, selon tout ce que j'ai voulu bien croire, la "Victoria Bergman" de la Trilogie de mes Visages – mais comment cet auteur suédois a-t-il pu en savoir autant sur moi...? Je ne le saurai sans doute jamais, puisque dorénavant j'ai soupiré jusque dans la mort.))

CHAPITRE ONZE

**(Avril 2015, cité de Virginia Beach, État de
Virginie, États-Unis d'Amérique)**

Avril 2015

Suite à l'accident, les secours étaient aussitôt venus à leur rescousse. Une chance, les policiers n'avaient pas eu de séquelles trop graves ; ils n'avaient eu que de légers hématomes, et ils s'en sortiraient donc bien. Même s'ils n'avaient eu que de légères commotions cérébrales, ils n'avaient cependant guère sombré dans l'inconscience que durant quelques instants – le temps de le dire, en outre. Une chance, ç'avait été uniquement le véhicule, quant à lui, qui en avait sévèrement pâti et ce, sur-le-champ : il était à présent irrécupérable, et digne d'être détruit par la casse vers laquelle il serait d'ailleurs amené pour sa part.

« Nous vous emmenons à l'hôpital, en précaution, et pour que tout soit fait dans l'ordre, bien entendu », leur déclarèrent les ambulanciers courageux ayant bravé la glace et les intempéries qui avaient recommencé depuis déjà quelques instants à présent – ce qui avait d'ailleurs provoqué l'incident – pour parvenir jusqu'au lieu de l'accident, même si c'était encore très glissant et ce, pour cause du verglas cessant puis débutant de nouveau.

Ce qu'ils acceptèrent – au soulagement des ambulanciers, qui les savaient pressés pour avoir entendu leurs collègues patrouilleurs par le biais du système téléphonique qui reliaient tous les services, car c'était ainsi que cela marchait à Virginia Beach. À leur entrée à l'hôpital avec l'ambulance, les secours les aidèrent à s'orienter dans leurs vapes, et ces derniers allèrent les inscrire d'ailleurs rapidement. Tout de suite après qu'ils aient été notés dans les registres hospitaliers, ils demandèrent à l'infirmière qui était de service à l'urgence si, dans la salle d'attente, ils pourraient avoir accès à un ordinateur quelconque, car les policiers en avaient fortement nécessité afin de lire ou de regarder ce que Victoria Bergman avait laissé exactement derrière-elle dans sa clé USB et ce, donc, après son propre trépas. Elle parla à son supérieur et elle passa aussitôt aux policiers un portable, tandis que l'enquêtrice Thorsson était aux toilettes.

Ils furent fort intrigués des écrits de Victoria Bergman, qui dénonçaient une sorte de secte appelée “Les Masques”. Mais Jack Fillion garda pour lui seul que Thorsson connaissait sans doute cette femme, parce qu'il voulait lui en parler lorsqu'ils en auraient tous les deux l'occasion – néanmoins qu'il n'aurait sans doute jamais le temps de le faire, puisque l'heure avançait et que l'arrestation de cette secte infernale pressait ainsi immensément. Apprenant toujours de plus en plus de détails au fur et à mesure qu'ils avançaient tous les trois dans ce récit révélateur quoique macabre, l'enquêteur-chef Jack Fillion fut grandement surpris de savoir que Bergman elle-même avait veillé sur eux – c'est-à-dire, sur sa mère et sur lui et ce, à une distance raisonnable pour ne pas qu'ils la vissent –, que cette secte avait bel et bien tué son père, et que l'organisation sectaire des Masques était manifestement un danger potentiel pour les États-Unis d'Amérique ainsi que probablement pour le monde vu que, comme Bergman l'avait également mentionné, ceux-

ci possédaient une arme informatique provenant “soi-disant” du génial inventeur Alan Turing, une vieille machine née lors de la Seconde guerre mondiale avec le pouvoir de polariser et de calculer des informations ainsi que de réaliser des algorithmes extrêmement compliqués destinés à changer l’IP des ordinateurs de l’État de Virginie grâce à son cryptage binaire. Ils se dirent alors également – suite à leur lecture – que Victoria Bergman était devenue complètement psychopathe en lisant la “Trilogie de ses Visages” puisque, selon Thorsson qui était revenue d’entre les toilettes – et qui l’avait lue –, son histoire ne possédait en aucun cas des ressemblances avec cette série de romans noirs sur toile policière qu’elle avait elle-même lue en suédois il y a quelques années à peine à présent.

•

« Eh bien, maintenant, il y a un tas de choses que je comprends, affirma Jack Fillion à la lecture de ces écrits, ses lunettes posées sur son nez, celle qu’il avait par hasard laissées dans sa poche lors de l’accident – et qui avaient, quant à elles, miraculeusement échappé au drame routier qu’ils avaient alors tous vécu quelques heures à peine auparavant. Pourquoi j’ai vécu tant de souffrances à travers les années, et pourquoi il y a fallu que j’en passe par-là... Cette secte des Masques, elle est un véritable péril pour l’humanité..., mais pourquoi souhaite-t-elle détruire tous les écrits qui existent présentement en cette Terre ? parce qu’après tout, cette Victoria Bergman cite dans son texte comme une phrase qui revient souvent dans l’esprit et dans la mentalité que les Masques lui ont si sauvagement inculqués au fil des années – du moins, comme objectif ultime et comme devise inviolable, voire tout à fait impitoyable : *car toute littérature cessera définitivement d’exister...* Mais

qu'est-ce-que cela veut dire exactement, c'est-à-dire réellement ? je n'en sais pas plus – si ce n'est que c'est cruellement intrigant et évidemment, méchamment énervant...

— Cela veut dire : j'appelle le lointain cousin de ma mère pour obtenir des explications, car je connaissais le nom de Victoria Bergman puisqu'une fois, ma mère a oublié qu'elle ne devait pas m'en parler..., déclara Thorsson qui était d'ores et déjà revenue d'entre la salle des bains depuis quelques minutes. Je n'ai su ce qu'étaient les Masques, pour tout vous dire, et il me répugne de devoir reconnaître qu'Ernest Wilson en fait actuellement partie ! pourquoi ne m'en a-t-il jamais discuté ? sans doute parce que je l'aurais dénoncé tout de suite, exactement comme Victoria Bergman aurait pu le faire si elle en avait été en mesure, bien sûr et ce, même si je savais qu'il était barbare.

— Non, ce serait pour trop dangereux ! N'as-tu pas lu ce que le manuscrit de Bergman nous racontait de lui en vérité ? c'est un véritable monstre ! », déclama Jack. Ils étaient toujours à l'hôpital, plus précisément à l'urgence, en attente de médecins qui les soigneraient. D'ailleurs, celle-ci était extrêmement bondée, terriblement remplie ; rien d'étonnant ainsi, compte tenu que le verglas continuait toujours de faire des ravages par-dehors à cause que les nuages s'étaient déplacés plus au Nord vers les plus petites villes ainsi que vers la banlieue avoisinant notre maritime cité, et que Virginia Beach possédait quant à elle le seul et unique hôpital de la région – et ce, à la connaissance de Jack.

« Je comprends, dit Thorsson. Mais n'empêche que nous devrions faire quelque chose afin de pouvoir les atteindre !

— Bien d'accord avec toi, dit Thomson en regardant Meier qui l'aimait intensément compte tenu de la flamme manifestée dans son regard – et comme preuve, ils s'étaient déjà embrassés dans ce même hôpital. Mais écoutons Jack, ce serait mieux je pense..., car c'est

sage, ce qu'il nous dit ! de cette manière, ne nous précipitons pas directement dans la gueule du loup, comme qui dirait !

— Effectivement ! », émit Meier en souriant à Jack. Cette femme-là, elle était toujours en forme, et rien ne pouvait ni ne pourrait plus l'arrêter à présent. Dynamique, elle l'était horriblement, pour ainsi dire. Folle, elle le pouvait être aussi – et dérangée, probablement encore plus que ce qu'ils ne pouvaient bien entendu le penser.

Tout à coup, Jack Fillion fut apostrophé par une vieille dame, qui lui tapa l'épaule, juste à côté de lui, et qui avait une transfusion de liquide transparent dans le bras : « Vous êtes policiers ? est-ce vous qui enquêtiez sur le cas de Dorothee Mackenzie et de Gabriel Reid – en tout cas, jusqu'à récemment ? demanda-t-elle. Ça a fait le tour des journaux.

— Mais que voulez-vous nous dire ? demanda Jack, à présent inquiet par ce genre de propos – d'ailleurs, tout comme il l'avait été depuis toujours ou presque, c'est-à-dire toujours anxieux face aux choses et aux éléments que son équipe et lui auraient bien pu rater.

— Vous ne l'avez pas vu, aux nouvelles ? il paraîtrait que cette Dorothee même sur laquelle vous enquêtez aurait sorti un livre, dont je ne me souviens plus du titre, mais qui a été édité chez Knopf, une grande maison d'édition de New York, un roman qui a maintenant dépassé la borne du premier million d'exemplaires vendus en un mois ; du jamais vu, vous dis-je ! en tout cas, pas à ma connaissance, et surtout pour l'un de ces moralistes bouquins traitant de nos comportements typiquement humains presque à chaque fois répétitivement et complètement irraisonnés – tout du moins, d'après la thèse qu'elle soutient –, voire tout à fait vains : et compte tenu que j'ai vieil âge, vous pouvez absolument me croire pour ceci. »

C'est ainsi que les policiers la crurent véritablement – sachant fort bien désormais qu'il existait quelqu'un qui se faisait dorénavant passer pour Dorothee, car l'éditeur n'aurait pas pu publier son roman sans d'abord l'aviser pour la cérémonie de lancement, le banquet et la séance de dédicaces qui s'en suivraient, d'après les coutumes américaines en vigueur dans le monde de l'édition.

•

Abasourdis, les enquêteurs se questionnèrent : comment cela avait-il bien pu leur échapper – comment avaient-ils pu tout simplement rater ce fait, et comment leurs collègues de NYPD de New York avaient-ils pu le louper eux aussi ? Jack Fillion questionna plutôt la vieille dame afin d'en savoir davantage sur ce cas : « Mais... ? »

— Vous savez, c'est uniquement que dans un petit journal qui parvient à peine à réaliser quelques profits par semaine que j'ai vu cette information ; sinon, elle a utilisé un nom de plume..., je pense que celui-ci est VICTORIA BERGMAN, pour tout vous dire, ce qui me rappelle étrangement le nom d'une série de romans noirs suédois que j'ai déjà lue dans le passé – et qui sera d'ailleurs bientôt disponible en langue anglaise à compter du vingt-sept juin prochain et ce, en un seul et même volume... Pensez-vous que ça l'a un rapport certain avec votre enquête ?

— Je ne puis vous en dire plus hélas, madame..., déclara Jack : mais sachez que vous avez été d'une grande aide pour cette affaire, nous vous en remercions infiniment.

— Eh bien, tout le plaisir est pour moi », dit-elle en rougissant devant la galanterie de Jack. Soudain, une infirmière l'appela par son nom, et elle s'en alla avec sa transfusion

implantée au sein de son bras jusqu'au bureau du médecin. La dame paraissait tremblante sur ses deux pieds, comme si elle avait vécu les séquelles horribles d'une affreuse maladie depuis tellement d'années – et cette dernière, d'ailleurs, était-elle curable ou non ? –, et qui lui provoquait de fort terribles vertiges. Cette dernière ne pouvait réellement pas savoir à cet instant-là, alors, au combien ce qu'elle leur avait dit avait bien pu éclaircir les circonstances sinistres et paraissant véritablement sans fin de leur affaire contre cette secte du nom des Masques, pour laquelle les enquêteurs menaient une dure bataille acharnée contre la montre afin de sauver l'Humanité toute entière, ainsi que de préserver ses écrits de la volonté néfaste de ces extrémistes véritablement radicaux.

•

Tous enfin sortis de l'hôpital, ils appelèrent finalement la maison d'édition Knopf à la cité de New York – autrement appelée la Big Apple dans le jargon populaire américain – pour savoir ce qui advenait de Dorothée Mackenzie et de son compte de banque, puisque c'était invraisemblable que cela ait pu leur passer à côté, ce qui était extrêmement gênant compte tenu qu'ils n'avaient pas été avertis et qu'ils n'avaient pas vus les journaux traitant de cette information précisément. L'homme à l'autre bout du fil, l'éditeur de Dorothée Mackenzie, semblait ne rien comprendre à la scène : « Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ; elle a bel et bien disparu en 2015 selon les journaux que j'ai déjà vu – mais on s'entend que je n'ai pas demandé à mon auteure pourquoi son nom figurait dans des grands journaux New Yorkais qui disaient qu'elle avait été kidnappée, car j'ai toujours été en contact avec elle et ce, depuis septembre, même si je ne devrais pas vous en parler car je suis moi aussi tenu

au secret de la profession –, et elle est ici-même, en ma présence. Morte – vous me dites que vous avez déjà retrouvé son corps ? ce n'est pas possible, puisque je l'ai devant moi ! Ok, d'accord, je vous la passe... » Les enquêteurs attendirent une bonne minute au téléphone, puisqu'il était en mode mains-libres ; puis, une voix de femme se fit, et s'annonça : « Bonjour, ici Dorothée Mackenzie chez Knopf...? »

Sans aucun doute, Jack Fillion reconnut bel et bien la voix de Dorothée. Mais comment était-ce possible, tout simplement, alors qu'elle l'avait déjà vue morte, portée sur une civière, endormie pour l'au-delà et probablement déjà enterrée à l'heure qu'il était présentement... ? Jack n'arrivait plus à y croire, désormais. « Dorothée ? c'est bien toi ?

— Oui, c'est moi... Mais ça fait longtemps, Jack ! que s'est-il passé, pour que tu ne m'appelles plus ? Je me suis demandée si j'avais fait quelque chose..., enfin, c'est ironique..., je ne peux pas vraiment vous parler ; car je suis écoutée : oui, je comprends bel et bien ce que vous vous demandez. Vous pensiez que j'étais morte, n'est-ce-pas ? »

Ce ne pouvait pas être plus clair que cela.

« Mais bon sens, Dorothée, explique-nous pour quelle raison tu es encore en vie ! », s'exclama l'enquêteur en chef de son unité d'enquêtes policières au téléphone. Cette fois-ci, Dorothée Mackenzie ne savait plus que dire, interdite par ce qu'il lui racontait bel et bien – et sachant que désormais, chez l'éditeur, on la regardait et on l'écoutait attentivement. Elle reprit finalement : « Jack, je ne sais pas de quoi tu veux parler – enfin, tu sais que ce n'est pas ce que je veux te dire –, mais je crains qu'il ne faille qu'on en parle ailleurs..., car je suis écoutée, et tu t'en doutes. Veux-tu, rejoins-moi avec tes collègues au café Europa au numéro trois, Times Square demain à 13 heures..., et ce, pour que nous discussions de tout ça. À plus. » Et elle raccrocha aussitôt, laissant les policiers tout à fait

interloqués : Dorothée Mackenzie, vivante ? ça devait certainement cacher quelque chose...

Les policiers ne pourraient désormais plus avoir la conscience libre et tranquille.

Avec toute la prudence requise à cette fin, ils se dirigèrent vers la gigantesque cité de New York pendant la nuit et ce, en autobus, dormant d'un sommeil extrêmement léger quoique réparateur compte tenu de ce qu'ils avaient vécu récemment, n'ayant aucun appel du FBI concernant le piratage des systèmes informatisés de l'État de Virginie, puisqu'ils devaient certainement être sur un pied d'alerte eux-aussi tout comme la CIA devait l'être – et le Shérif de l'État de Virginie devait être également sur les nerfs à présent, désormais que les forces de la justice de la ville de Virginia Beach l'avaient contacté compte tenu que leur poste de police avait littéralement explosé et que ç'a l'avait fait des ravages dans la lande.

•

Les forces de l'ordre de l'ancien poste de police de Virginia Beach arrivèrent au Times Square en autobus au bout de la nuit. Se profilant dans les rues, les cinq purent intercepter un taxi jaune comme il était habituel d'en voir afin de le prendre, cachant leurs armes de service dans leur chemise pour ne pas effrayer celui qui les amènerait à leur hôtel. « Où voulez-vous aller ? demanda le taximan aussitôt qu'ils furent tous embarqués dans sa voiture et qu'ils se fussent attachés de manière sûre car à New York, la prudence était de mise concernant les embouteillages et les accidents potentiels ainsi que les attentats

terroristes plus que probables depuis l'effondrement des Tours Jumelles le vingt-et-un septembre deux-milles-un.

— J'ai vérifié sur mon smartphone pour un hôtel, et il est à la prochaine avenue, répondit Jack Fillion spontanément.

— Vous venez tous en vacances à notre Big Apple préférée ? demanda l'homme plutôt barbu à ses clients, ne sachant pas le moins du monde qu'ils étaient des policiers puisqu'ils n'avaient pas leurs uniformes car à Virginia Beach, ce n'était pas ce qui importait le plus ; excepté qu'à New York, ça l'était nécessairement. Vous venez du Sud, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment », répondit pour sa part Jack. Il ne souhaitait pas que celui-ci sache qu'ils étaient des enquêteurs en mission – et encore moins que ce dernier s'aperçoive qu'ils détenaient leurs armes en possession.

Ils arrivèrent rapidement à destination – et essayèrent de le payer. Mais l'homme du taxi leur révéla finalement : « Ne vous en faites pas, car quelqu'un a déjà payé pour vous, déclara-t-il tout bonnement comme si cela n'avait rien du tout d'extraordinaire.

— Et qui est-ce ? demanda Fillion, plus qu'inquiet.

— C'est cette femme, là-bas, qui vous salue de la main ; elle vient juste de me faire un virement afin de payer le service, d'après ce que j'en constate de mes notifications cellulaires et bancaires reçues. Bonne nuit à vous tous ! »

C'est ainsi qu'ils virent Dorothée Mackenzie, en femme d'affaires efficace, les saluer de la main au-loin. Ils s'exclamèrent tous en même temps : « Bien sûr ! »

•

« Vous êtes rapide », la complimenta Fillion, qui ne savait plus que faire : devait-il encore la tutoyer ? elle semblait à présent provenir d'un autre monde que le sien, et elle sembla brusquement s'en apercevoir sur le coup. « Mais tutoies-moi : car c'est grâce à toi si je m'en suis sortie vivante. Venez au hall de l'hôtel ; j'ai tout préparé.

— Mais dis-moi, Dorothée ! se vexa subitement Meier, même si elle ne l'était pas le moins du monde. Comment as-tu pu savoir que nous y réserverions une chambre ?

— Disons que j'ai plus d'un tour dans mon sac, lui répondit-elle, courageuse, presque voluptueuse tout à coup. C'était comme si elle avait vieilli en caractère, et même en âge. Ses dix-huit ans, elle ne les faisait pas, pour tout vous dire, mes chers lecteurs puisque pour ma part, je suis votre anonyme narrateur.

— Bien, alors, entrons », les pria Thomson. Thorsson, quant à elle, se faisait très distante tout à coup, comme si elle cachait quelque chose... Mais ses collègues n'en firent point de cas avec ce qui venait de leur arriver récemment : après tout, ils avaient quand même triomphé de plusieurs catastrophes ! il devait certainement alors en être tout à fait naturel de ressentir quelque traumatisme à cause de ce qui s'était vraiment produit.

Et Dorothée Mackenzie était vivante, comble de l'absurde, voire de l'irréel...

Cela dit, l'inspecteur Jack Fillion ne se l'expliquait véritablement pas. Il avait appelé plus tôt son adolescent ; un adulte, à présent, capable de vivre ses propres expériences de vie ; à qui il avait demandé s'il avait un besoin quelconque, parce qu'il était déjà parti pour New York, mais qu'il était prêt à revenir s'il le fallait et de confier le reste de son enquête aux trois autres qui l'accompagnaient. Il lui annonça également que Dorothée Mackenzie était vivante mais que Victoria Bergman était morte, ce qui le chagrina un peu. Mais celui-

ci lui affirma bravement : « Je retourne chez maman aujourd'hui, tu n'as de cette manière pas à t'inquiéter outre mesure, papa. On se revoit bientôt ?

— Bien sûr, mon fils..., mais en es-tu bien certain ? comme j'aimerais être plus souvent là pour toi, oui, avec toi !

— Je sais, je sais ; mais fixe-toi des objectifs réalistes, et ne rivalise pas avec ma mère : elle ne sait rien de tout ce que je te dis quand je te parle ainsi, mais c'est pour te dire que je t'aime et que je sais qu'un jour, le monde vivra en paix et que tu n'auras plus à accomplir le sale boulot que tu fais à présent pour notre avenir à tous. Je te laisse ; ciao, papa. »

Ainsi, son fils Sam raccrocha, et Jack eut alors une larme de mélancolie au coin de l'œil. Il savait qu'il était son fils et que, malgré tout, il le reconnaissait comme son père, à moins d'avoir une preuve du contraire. Mais, bien plus que souvent, les simples mots d'amour filial pouvaient être fort plus puissants et saisissants que les plus purs des moments partagés en famille – ce à quoi ils développaient d'ailleurs tous les deux tranquillement de l'expérience.

Car Sam ne voulait pas perdre son père comme Jack, lui, l'avait perdu.

C'est ainsi qu'ils s'assirent tous et toutes sur leurs chaises dans le hall, tandis que Thomson finalisait leur réservation. Dorothée Mackenzie leur confia finalement : « Bien, je pense qu'il va falloir que je raconte tout depuis le début de cette rocambolesque histoire si vous désirez comprendre un tant soit peu ce qui m'est réellement arrivé. »

•

« Il est urgent de les arrêter, et dès maintenant ! », cria Ernest Wilson dans le noir en compagnie de l’Hacker, qui avait dès lors arrêté de pianoter sur son clavier d’ordinateur : son écran faisait encore défiler les chiffres à une vitesse ahurissante.

Ce dernier lui répondit finalement : « Oui, bien sûr. J’appelle immédiatement Thorsson, celle-là qui est à même de nous aider dans le cas présent. »

•

La policière reçut d’ailleurs un étrange appel sur son portable dissimulé dans sa poche de manteau. Elle s’excusa auprès de Dorothée et de ses collègues – la fausse morte n’ayant même pas pu encore entamer ce qu’elle désirait exactement leur dire – et se dirigea précipitamment vers une cabine au sein des toilettes qui étaient à proximité de la réception, toutes ayant des trônes ultra-propres, car elles étaient toujours extrêmement bien entretenues par les services sanitaires de cet hôtel réputé pour sa fraîcheur selon le site-web TripAdvisor créé depuis l’an 2000, mais continuellement critiqué par les plus farouches acheteurs et consommateurs qui ne voyaient aucun avenir en cette ressource pourtant fort croissante et utile. Elle prit son appel entrant et signala : « Masque numéro “Quinze” à l’appareil. »

Celui qui se tenait à l’autre extrémité du combiné se dandinait de droite à gauche, puis de gauche à droite jusqu’à inévitablement répondre d’une voix fatidiquement froide et assassine : « Tue-les immédiatement.

— Bien reçu », affirma Thorsson. Et elle raccrocha inévitablement.

Son arme de service fermement dans ses mains, la crapule de policière savait exactement ce qu'elle devait accomplir à l'instant-même pour le bien de leur secte, de leur mentalité et de leur idéologie malsaines, voire tout à fait maléfiques.

La parente d'Ernest Wilson était prête à tout à présent – y compris à se défaire de sa mascarade provisoire qu'elle avait utilisée pour entrer au sein de la police de la cité de V. A. Beach et surveiller elle aussi Jack Fillion, tout comme l'avait fait à leur insu depuis si longtemps Victoria Bergman.

Et folle, elle l'avait toujours été, pour tout vous dire.

C'est ainsi qu'elle sortit prudemment des toilettes, vile comme une ombre qu'on aurait pu confondre avec un serpent rampant jusqu'à sa proie afin de la mordre et d'indubitablement la tuer sans rien pour l'arrêter, et d'agir de manière meurtrière avec ceux qu'elle n'avait jamais considérés comme ses amis, mais plutôt comme des nuisances face à leurs desseins, et qui empêcheraient désormais les desseins des Masques de se réaliser..., car ces sectaires n'avaient vraiment peur de rien, si ce n'est que de commencer à périr puis de mourir complètement éclatés dans leur œuf, tout comme une organisation bousillée en plein centre de son noyau avant même qu'elle puisse se vanter d'être à terme – et Thorsson s'élança pour qu'ainsi toute forme d'écriture ne soit plus que cendres et poussières tout compte fait totalement trépassées.

•

Ils furent extrêmement surpris de la voir arriver aussi barbare, aussi sanguinaire et sauvage, et encore plus avec un flingue placé au plus creux de ses mains.

Qu'est-ce que cela pouvait bien dire...? Thorsson était-elle un danger ? Jack devait réagir vite, et que ça saute...! Il beugla alors : « Tout le monde à terre ! », avant que ceux-ci ne fussent criblés de balles d'intentions des plus noires. Ils se préparèrent puis se redressèrent avec leurs fusils ; tous les clients de l'hôtel, y compris le personnel de ce dernier, s'étaient enfuis à l'extérieur, craignant certainement d'être mis à mort. Il y eut des hurlements et plusieurs coups de feu. La policière technicienne en informatique était-elle devenue cinglée ? ou y avait-il une explication plus logique, voire, plus explicite, vitale et fatale encore...? Jack Fillion ne le savait décidément plus, tandis qu'ils se cachaient tous derrière les sofas pour ne pas trépasser de manière tout à fait vulgaire devant leur traîtresse de collègue. Ce fut finalement Thomson qui parvint à l'atteindre dans l'épaule : elle hurla aussitôt de douleur, sachant fort bien que son heure était désormais sonnée. Tous les policiers s'en allèrent alors vers la traîtresse, Dorothee en retrait car elle se sentait menacée par autant de tours de force. Toutes les vitres du magnifique hôtel étaient brisées et le verre qui les composaient complètement fracassé, et il ne fut pas très difficile de la maîtriser et de lui enlever son arme à feu. Elle fut ainsi et alors mise hors d'état de nuire.

Mais qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête...? C'est-à-dire, Thorsson était-elle vraiment ce qu'elle prétendait être ? ou était-elle alliée aux Masques...? Rien, dans ce dernier questionnement, ne pouvait à présent en signifier le contraire, puisqu'elle avait quand même ouvert le feu sur eux.

Pendant qu'on essayait de stopper son hémorragie, elle souffla ces derniers mots avant d'ultimement soupirer pour de bon et jusque dans les ténèbres les plus opaques, et les glas de la mort qui lentement résonnaient pour l'heure de son trépas : « Les Masques ont finalement gagné – et vous ne pourrez rien y changer, sales vermines ! »

L'esprit de Jack Fillion alluma alors : elle-même leur avait naguère raconté qu'elle était parente avec Ernest Wilson ! comment les enquêteurs avaient-ils pu être ainsi aussi stupides pour ne point la retirer tout de suite de l'enquête ? Jack se disait : *Par contre, il y a eu beaucoup d'évènements subvenus d'un seul coup, et je n'ai pas du tout eu la possibilité de voir clair dans cette affaire tout au long du mois de mars jusqu'à celui d'avril... Il m'était alors impossible de composer avec ces faits..., une chance que Thorsson seule est morte aujourd'hui – car cela n'aurait été que du gâchis si j'avais perdu ne serait-ce qu'un autre de mes camarades policiers ou bien Dorothée Mackenzie qui a encore tant à nous dire et ce, bien qu'ils n'aient pas du tout de tendances criminelles quant à eux.*

Néanmoins, il eut du regret, de l'immense remord parce qu'il aurait dû le savoir, ou bien le sentir d'avance. Ainsi, tout ne se serait peut-être pas déroulé de cette manière – et Thorsson n'en serait potentiellement pas morte.

Probablement – mais peut-être pas... Qui pourrait bien sûr le savoir, à part Un-Seul, qui est Dieu... ? Eh bien, je crains fort qu'il n'y ait personne d'autre qui pourrait bien entendu le savoir – du moins, au sein de cette Terre ici-bas.

Car l'avenir est une source inépuisable de morale et d'imprévus.

À travers les derniers mots soupirés à l'agonie de la policière Thorsson anciennement experte en informatique – alias l'une des Masques, en qui pourtant Jack Fillion avait fait entièrement confiance depuis le tout début de leur association d'enquêteurs ; ce qu'il n'aurait sans doute pas dû – mais comment aurait-il bien pu le deviner autrement que par l'expérimentation... ? –, le présage que tout n'avait été que foutaises depuis le début et que, compte tenu que le FBI et la CIA n'avaient pas communiqué avec eux tout du long de l'enquête ne serait-ce qu'une seule fois, et qu'ils n'avaient guère cessé de les avertir quant

à eux depuis, du moins pour ces enquêteurs chevronnés qui ne lâcheraient pas le moins du monde cette affaire, les Masques devaient évidemment être une institution gouvernementale privée qui régissait la loi et l'ordre au sein de tout le pays. Pourquoi n'y avaient-ils pas pensé dès le commencement, depuis l'été de l'an 1992 ? ou bien peut-être que son père, comme l'avait récité Victoria Bergman dans son manuscrit, avait été trop proche de la vérité et qu'il avait dû de cette façon en pâtir horriblement... ? Quoi qu'il en soit, il se devrait absolument d'en parler dans les jours qui s'en venaient à sa mère qui habitait encore au Québec ; car si tout cela avait été élucidé à ce moment-là, tout n'aurait peut-être pas été aussi gravissime que ça l'était devenu à présent – car il était dorénavant évident que c'était les Masques qui régnaient sur le pays dit de la “Liberté” et de la “Fraternité”. Pourtant, comme découvert récemment, d'aucun ne pourrait contredire cette vérité puisque définitivement, les Masques avaient toujours conquis les systèmes régents et ce, depuis peut-être même plus longtemps qu'on pourrait bel et bien le croire : avaient-ils été là, du temps des injustices moyenâgeuses ? avaient-ils été là, durant les saintes croisades ? représentaient-ils la continuité du Mal qui pénétrait si profondément en cette Terre depuis les temps les plus anciens, et qui la souillait d'ailleurs au fur et à mesure des époques... ? Ils ne le sauraient probablement jamais ; mais, pour avancer dans leur enquête, ils devraient être prêts à tout, même à mourir s'il le fallait absolument.

•

« Elle est morte », annonça Meier, car Thorsson n'avait plus de poulx, et ses yeux s'étaient définitivement fermés sur le monde. La policière qui, quant à elle, était toujours vivante continua sur ce ton : « On aurait tellement dû être plus vigilants quant à Thorsson...

— Effectivement : mais ce qui est fait est fait, déclara Fillion tout bonnement.

— Je ne m'aurais jamais attendu à ce que Thorsson fût l'une des Masques..., se désola Thomson.

— Moi non plus, affirma Dorothée Mackenzie, qui s'était finalement avancée. Elle est bonne, celle-là ! l'une des policières de Virginia Beach, traîtresse..., se désola-t-elle pour eux, et une larme coula subitement de ses yeux doux et sensibles.

— Mais ce n'est pas fini, leur rappela Jack. Cependant, je crois que tu avais à nous révéler quelque chose, Mackenzie, en ce qui concerne ta mort... Gabriel Reid est-il vivant, lui aussi ? demanda l'inspecteur à tout hasard, comme si c'était logique qu'il le fût bel et bien également pour sa part.

— Non, malheureusement, il est vraiment mort quant à lui..., leur dévoila-t-elle sombrement. Mais je vous explique mon histoire depuis le tout début jusqu'à aujourd'hui, à présent...

— NYPD ! déclara tout haut une voix quelque peu lointaine – mais assez forte pour qu'on l'entende nettement. Police de New York ! les mains en l'air.

— Inspecteur-chef Jack Fillion, police de l'État de Virginie, annonça-t-il lui aussi. Voici mon badge, et je peux vous expliquer.

— Qui est cette femme..., cette morte, là ? le questionna le policier en uniforme.

— Longue histoire..., vous savez, je connais le commandant Sorrow – bien que je sais qu'il est supposé être disparu avec celle que voilà là..., émit-il finalement en l'endroit

de Dorothee Mackenzie, l'écrivaine à succès. Vous pouvez y assister, vous aussi, car elle nous racontait justement ce qu'elle a vécu, puisque nous aurons sûrement besoin de votre aide pour arrêter les membres d'une secte qui fout vraiment le bordel en ce moment ; car Dorothee ici présente est sensée être morte.

— Je n'y comprends plus rien, mais d'accord, lui répondit le premier enquêteur des six qui étaient venus expressément à cause des bruits de fusillade qu'il y avait eus au sein de cet hôtel il y a à peine quelques minutes – avertis sans doute par ceux qui étaient sortis rapidement de ce dernier. Vous nous le raconterez plus tard, d'accord ?

— Entendu, leur affirma Jack.

— Alors, autant bien commencer par-là », conclut inévitablement Dorothee Mackenzie – car c'est ainsi qu'elle débuta sous les yeux scrutateurs des policiers en charge de l'enquête et ce, à propos des événements et des incidents sordides qui ont eu lieu en grande partie à Virginia Beach.

Et elle commença, parmi les méandres claires et lucides de ce qu'elle avait réellement vécu avec cette secte de l'enfer, ces souvenirs terriblement douloureux qui ne purent que l'effrayer une fois de plus alors qu'elle s'appêtait à les leur raconter, tandis qu'elle leur relatait ce qui s'était véritablement passé, en commençant tout d'abord avec l'histoire de son kidnapping à partir du New York Presbyterian Manhattan Lower Hospital, l'une des nombreuses pièces du casse-tête qui manquaient manifestement afin de réaliser ce qui s'était vraiment déroulé au commandant du NYPD James Sorrow, toujours porté disparu, puisque plusieurs avis de recherche avaient été publiés dans les journaux ; à Gabriel Reid, l'étudiant en Sciences Physiques de la Columbia University ; et à Dorothee Mackenzie, l'écrivaine, qui semblait en savoir long sur ce qu'il leur était advenu à tous.

•

« Bien, alors, je commence. Comme vous le savez, nous avons été curieusement capturés : en premier, le commandant du NYPD James Sorrow ; en deuxième, Gabriel Reid, mon amour, qui avait toujours rêvé d'être un meurtrier ; puis moi, qui m'en suis sortie fort heureusement, mais aussi malheureusement parce que Sorrow est encore en vie dans l'une de ces prisons ténébreuses propres aux Masques. Je te remercie encore, Jack, de m'avoir sauvée.

— Mais pourquoi dis-tu que je t'ai sauvée ? je ne comprends pas...

— Je te l'explique : Ernest Wilson a tenté de me tuer tandis qu'il avait déjà assassiné Gabriel, parce que ce dernier avait découvert que ce tyrannique Masque m'avait séquestrée au sein du sous-sol du très gothique Manoir des Masques...

— Le Manoir des Masques ? demanda brusquement Meier. Mais qu'est-ce que c'est exactement ?

— Le repère secret des Masques, au sein du Massachussetts, là où ils entreposent également une vieille machine qui peut prendre le contrôle de tout système informatique si c'est ce qu'ils désirent vraiment.

— Le super-ordinateur de la Deuxième guerre mondiale..., devina aussitôt Harry Thomson. Celui dont Thorsson parlait, chef..., et d'après ce que l'on en sait, elle nous a menti ; puisque celui-ci ne se trouvait pas du tout en Grande-Bretagne – et ce, bien qu'elle n'y ait fait seulement qu'allusion.

— Eh oui, lui répondit Mackenzie.

— Mais encore...? répéta l'enquêteur-chef Jack Fillion, de plus en plus intrigué par ce qu'elle leur dévoilait.

— Disons que j'ai pu collaborer au manuscrit de Victoria Bergman – et que j'en connais un lot sur sa vie, révéla-t-elle. C'est grâce à elle en grande partie si je suis encore d'entre les vivants à présent, ainsi que de la tienne, Jack, puisqu'elle a toujours veillé sur toi et ta mère et ce, qu'importe le prix que ça lui en avait réellement coûté : en vérité, elle s'en fichait – oui, puisque tout ce qu'elle désirait, c'était que les Masques ne viennent jamais vous tuer – alors, elle les surveillait attentivement et intensément.

— Je vois, fit le principal intéressé, qui était l'enquêteur-chef Fillion.

— Puis, je me suis échappée, grâce à Victoria Bergman et ce, même si j'étais en pleine hémorragie. Une chance pour moi, elle me sauva, car je m'en ressortis indemne. Mais pour Gabriel, c'était déjà trop tard..., et ce, même si j'aurais voulu qu'il puisse s'en sortir et ainsi, avoir des soins psychiatriques adaptés à la condition mentale dans laquelle il était plongé à l'époque. Parce que sans doute, il avait toujours rêvé d'être un meurtrier...

— Ce qui m'amène à poser cette question : mais pourquoi avait-il toujours rêvé d'être un meurtrier, selon toi ? la questionna soudainement Meier.

— C'est parce que c'est Bergman qui m'a révélé qu'il était en train d'être formé par les Masques en plus d'une treizaine d'autres apprentis aussi dingues que mon défunt amour... Mais malheureusement pour eux je le sais – grâce au fait que j'avais gardé le contact avec Victoria – moins d'une dizaine d'entre eux furent retenus pour aller étendre leur secte à l'étranger ; les autres furent mis à mort. Dommage, Victoria n'a pas pu les empêcher de prendre l'avion..., mais je doute qu'ils pourraient faire quelque chose pour

l'instant, parce qu'ils sont encore extraordinairement immatures dans leur psychopathie – nous avons donc encore le temps d'agir.

— Ça nous avance de le savoir, dit Fillion. Et puis ?

— Et puis, j'ai dissimulée mon identité. Mais comme je le vois, ça n'a pas pris bien longtemps avant que vous le sachiez.

— En effet, lui répondit le chef en songeant à la vieille dame de l'hôpital. Mais, je veux dire...

— Quoi ? ton ami ?

— Oui, James Sorrow...

— Il est en vie ; du moins, je l'espère, lui affirma Dorothée Mackenzie. Il est toujours emprisonné chez les Masques, si ce que Victoria Bergman m'a dit est bel et bien vrai. Et il y a autre chose..., vous savez, Réal Desjardins ? eh bien, il vous a bien eus ; je vous explique pourquoi ; il est mort.

— Quoi ? comment le sais-tu et comment cela se fait-il ? lui demanda Jack Fillion, soudainement attristé par la perte de celui-ci.

— Oui, il est mort ; mais quel arnaqueur ! pensa tout haut Mackenzie. Il vous a eus jusqu'à sa finale, si j'en crois ce que m'a dit Victoria. C'est pour le mieux ; bien qu'innocente quant à elle, sa femme fut elle aussi mise à mort sans manières.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? l'interrogea Meier à la place de son chef Jack.

— Eh bien, je vous le relate à l'instant... Il a vendu ton père, Jack, quand tu étais jeune – et il a empoché beaucoup d'argent en échange. C'est tout ce que je sais de lui, mais il a certainement commis d'autres trahisures avant de mourir.

— Le salaud ! dire que je lui faisais confiance car il disait qu’il était mon ami... ! Il a toujours su !

— Jack, je te comprends, l’informa Mackenzie. Mais pleurons un autre jour, veux-tu... ? Je dois terminer mon explication – afin que l’on les empêche bel et bien de commettre encore de telles atrocités.

— Vas-y, lui permit-il en reniflant quelque peu – signe qu’il en était tout attristé.

— Bon, je termine enfin... », leur dévoila-t-elle. Puisqu’elle disait toujours vrai, elle leur raconterait pourquoi et de quelle manière, du commencement jusqu’aux évènements qui ont lieu aujourd’hui, elle avait été apostrophée dans un café de Virginia Beach par Ernest Wilson, surnommé “presque-Hemingway”, et comment Victoria Bergman était réellement arrivée dans sa vie, se faisant passer pour une jeune universitaire tout comme elle, en pleins processus d’étude de la morale.

•

« Mais qui est cette femme ? se souvenait d’avoir demandé Dorothee Mackenzie à Ernest Wilson par rapport à sa nièce, ou à sa fille – ce qu’elle ne savait pas encore à cette époque-là toutefois, et qu’elle ne saurait sans doute jamais – parce que les policiers savaient que Victoria Bergman était sa mère et qu’elle était elle-même la fille de cet horrible monstre appelé Ernest.

— Telle est ce qu’elle est, Victoria Bergman : ainsi, je ne saurais te la décrire davantage. »

Elle se rappelait qu’il le lui avait dit sur un ton sec et affreusement froid. Tout avait été très glacial chez lui, rien de moins ni de plus et ce, depuis le tout début de leur rencontre. Puis, il avait dit : « Il faut se méfier de cette femme, mais...

— Pourquoi dites-vous ça ? même si son nom me dit vaguement quelque chose – pour tout vous dire monsieur le recteur – ça ne saurait justifier de tels propos... Vous savez, vous la connaissez à peine, cette Victoria ; vous n’êtes pas proches cela est sûr, et vous dites qu’il faudrait s’en méfier..., mais pourquoi donc ?

— Oh, je ne me parlais qu’à moi-même ; mais elle pourra nous venir en aide – car cela, c’est du moins certain », mentit-il, et elle le goba aussi facilement que l’on avale de l’eau pure et rafraîchissante. Comme elle avait été naïve de lui faire confiance ! même si elle s’était demandée ce qui s’était passé à cet instant-là dans la tête de ce dernier, Dorothée avait compris qu’elle devrait le suivre coûte que coûte si elle désirait que Reid son amour puisse un jour s’en sortir.

Car potentiellement que Gabriel était en danger auprès de ces policiers et de ces médecins qui l’accuseraient à tort de toutes sortes de choses qu’il n’avait jamais commises – mais qui, pourtant – le saurait-elle par après grâce à Bergman –, étaient bel et bien fondées. Il les avait perpétrées pour le mal, ça ne faisait désormais plus aucun doute dans son esprit.

Mais elle n’aurait cependant pas pu davantage se tromper ; car aussitôt qu’elle s’était endormie dans le bureau provisoire de James Sorrow du NYPD au sein du département des “Soins Psychiatriques” du New York Lower Presbyterian Manhattan Hospital, aussitôt Ernest Wilson, alias le Masque numéro Quatorze, en avait profité pour contacter sa secte de l’enfer afin qu’ils puissent tous nous kidnapper Gabriel Reid, moi et cela est sûr, le chef

de la Police de New York, afin qu'il ne devine pas quelque chose à propos de leur organisation digne d'être démantelée au plus vite – du moins, d'après la constitution américaine de 1789. Il était évident à présent qu'elle s'était faite bernée exactement comme Victoria Bergman, elle, l'avait été pour sa part à peine quelques décennies plus tôt.

En réalité, Victoria était Victoria ; elle dit à Mackenzie, séquestrée dans le sous-sol du Manoir des Masques : « On va simuler ta mort – dans la mesure du possible et du concret.

— Mais qu'est-ce-que ça veut dire ?

— On va tromper la science : on va trouver une morte à la morgue pour ne pas devoir te tuer – puisque tu ne mérites rien de tel : personne ne le mérite, en fait...

— Et elle me ressemblera ?

— Oui ; et je la maquillerai moi-même de façon à ce qu'elle ait et les contusions nécessaires et tes traits. »

C'est ainsi que lorsque Gabriel Reid avait été tué, Dorothée s'en était sortie indemne ; elle avait saigné seulement qu'un peu, puisque ses vêtements avaient été rembourrés de sang liquide prélevé exprès avant qu'Ernest ne décide finalement de la mettre à mort. Puis, elle avait fermé ses yeux afin qu'Ernest pense vraiment qu'elle était trépassée. Puis, Victoria Bergman avait dit à ce dernier, après quelques minutes de débarrassage, de se rendre en haut suite à la proposition qu'il lui avait faite lui-même de partir pour le rez-de-chaussée, parce que son cours avec ses treize apprentis-meurtriers débutait bientôt. C'est ainsi que le Masque numéro Quatorze, ou l'enfant illégitime d'Ernest Hemingway en chair et en os, n'y avait vu que du feu : il pensait même peut-être encore que Dorothée était morte. Des recherches avaient bel et bien été effectuées par le FBI pour retrouver Dorothée,

le chef du NYPD James Sorrow et Gabriel Reid ; mais les Masques avaient été trop retors et rusés. Ils s'étaient terrés profondément dans les bois, et avaient abusé les politiciens pour qu'ils donnent l'ordre de ne pas en faire tout un plat – et de cette manière, la CIA et le Federal Bureau of Investigations s'étaient alors départis de l'enquête. Tout avait été joué en un seul instant, tel un coup de chance inopiné : même s'il y avait eu quelques risques – qui n'avaient été d'ailleurs pas du tout négligeables sur le coup et qui avaient du être pris en considération –, Dorothée s'en était tirée, et Victoria Bergman l'avait laissée chez l'éditeur Knopf de New York en retournant pour sa part au Massachussetts.

•

Dorothée Mackenzie avait su par la suite que Gabriel Reid, son amour trépassé, avait déjà reçu la visite d'Ernest Wilson ; signe qu'ils avaient été tous les deux espionnés pendant longtemps avant que leurs ravisseurs les plus mortels et les plus maléfiques ne passent finalement à l'action, à la fin du mois de novembre.

Il l'avait reçu bel et bien avant elle, plus précisément en septembre de l'an 2014. Wilson avait prétexté une interview car, comme elle l'avait su plus tard puisque Gabriel le lui avait toujours caché sans doute à cause qu'il ne s'acceptait pas le moins du monde, son amoureux était autiste, plus précisément atteint du syndrome d'asperger. Elle aurait dû le constater de ses propres yeux, pourtant, puisqu'elle l'avait toujours trouvé extrêmement antisocial et réservé à la limite du raisonnable.

Victoria Bergman lui avait aussi raconté tout ce qui concernait sa vie à elle : Bergman s'était faite trompée par son père qu'elle avait toujours cru être son oncle pendant de

longues et atroces années de martyr, jusqu'à temps qu'il ne le lui dise finalement lorsqu'elle fut en mesure de comprendre qu'elle avait ses gènes dans le sang, et qu'elle devait les utiliser à bon escient – en outre pour tuer et ce, de la manière la plus vile et malsaine qui soit ; ce qui était grandement dans son intérêt, lui avait-il expliqué par la suite, des instants, voire des années, plus tard, tandis qu'il savait qu'elle se rebellait peu à peu.

Et il n'avait pas pu voir plus juste ou plus précisément que cela.

Finalement, Victoria Bergman avait trépassé, comme elle s'y était attendue puisqu'elle avait décidé d'obéir une dernière fois aux ordres des Masques pour pouvoir léguer la clé USB aux policiers et surtout à Jack Fillion, afin qu'il découvre ce qui s'était vraiment produit pour lui dans le passé.

•

« Est-ce tout ? la questionna Fillion, impatient de savoir s'il y en avait davantage.

— Non, bien sûr, lui répondit Dorothée Mackenzie, qui en savait plus long que tous sur ce qui s'était déroulé dans leurs vies durant ces années de calvaire et de souffrances. J'imagine que tu te souviens que j'ai collaboré avec Bergman sur ce manuscrit qu'elle vous a octroyé à sa mort en la cité de Virginia Beach, l'endroit d'où vous provenez. Mais j'ai une question avant de vous faire la révélation ultime... Le bébé qu'elle portait dans son ventre, est-il encore vivant ? j'ai vu l'article sur l'accident dans l'un des polaroids express de Virginia Beach...

— Oui ; et c'est moi qui vais l'adopter, s'annonça Meier, exactement comme Fillion et Thomson le savaient pour leur part.

— Vraiment ? fit Dorothée Mackenzie, émue par ce que la policière venait justement de dire.

— Vraiment », lui répondit-elle.

Celle-ci s'épongea les yeux avec le mouchoir qu'elle avait dans sa poche, puisque de ceux-ci coulaient des larmes de cristal. Puis, elle dit : « Signe qu'il y a encore de la bonté de cœur et de l'amour en cette Terre... Maintenant, je vous dévoile dès à présent la dernière chose que je sais à propos des Masques : l'Hacker, ou leur chef – parce qu'effectivement, toute bonne secte possède un chef. Ce n'est pas une personne, mais il s'agit en réalité de trois êtres bien distincts – ou bien deux, si l'on compte que celle qui est morte sur le plancher, juste-là, près de nous, est dorénavant éliminée. L'Hacker, c'est à la fois ma mère en prison et l'avocat qui la défendait à la cour, pendant cette journée fatidique d'automne 2014 ; et ne vous en inquiétez pas – car j'ai été moi-même extrêmement surprise lorsque je l'ai appris de la bouche même de Victoria Bergman. »

•

« Mais que veux-tu dire par cela ? ça me semble impossible. Ta mère..., elle est en prison, n'est-ce-pas ? », la questionna Harry Thomson pour l'énième fois.

Mackenzie ne sut alors que répondre : « Je le sais..., mais ce n'est pas ce que vous croyez. Voyez-vous, dès qu'elle a accès à un ordinateur – et elle le fait toujours très discrètement, lorsque les prisonniers ont droit à leur période d'informatique de la journée –, elle arrive à tout contrôler depuis sa geôle de Virginia Beach, du Massachussetts jusqu'au niveau international puis au niveau mondial – du moins, c'est ce que Victoria

Bergman m’a révélé, compte tenu qu’elle était très bien placée pour obtenir ce genre de secrets à propos de cette secte, c’est-à-dire de leurs activités, de leur champ d’action, et de leurs projections potentielles et approximatives concernant le futur lointain mais aussi, celui à court terme de cette dernière. Je ne l’ai jamais vue pianoter sur un ordinateur auparavant pendant le temps que je résidais avec elle en plus de mon père qu’elle a tué elle-même en le jetant de par-dessus bord notre balcon ; aussi, elle devait le faire tandis que j’étais à la Frank W. Cox High School, pour ne pas se faire repérer par moi ou par mes amis. Tordu, ce l’était véritablement, pour ainsi dire ; et c’est encore moins compliqué pour elle de tout contrôler depuis qu’elle est en prison, surtout depuis qu’elle a été transférée d’État géographique.

— Mais transférée où ? demanda Jack Fillion, fort surpris par la nouvelle. Je ne le savais pas..., mais il faut dire que je ne l’ai pas beaucoup suivie depuis que je te croyais morte.

— Ce n’est pas très grave..., enfin, elle a été transférée dans des locaux où l’internet est beaucoup plus rapide, voilà tout – ce qui n’est pas très réjouissant pour nous en ce moment, mais qui pourrait l’être si nous nous dépêchions de rattraper tout ce temps perdu et ce, avant qu’il ne soit trop tard.

— Et où est cette prison ? l’interrogea Meier avant qu’ils ne partent de New York vers le pénitencier au sein duquel la mère de Dorothee Mackenzie était réellement détenue afin de l’arrêter.

— J’espère que vous me croirez : elle se trouve au Massachussetts, tout près du Manoir des Masques, leur quartier général, avec une source inépuisable de matériel informatique et, de surcroît, à leur disposition à présent, car il est dorénavant beaucoup

plus près qu'il ne l'avait naguère été pour elle, alors qu'elle était encore prisonnière à Virginia Beach et de ce fait, de la cité-même. »

•

« Alors, qu'est-ce qu'on attend ? fit Meier. Allons-y !

— Tout compte fait, nous n'avons pas eu besoin de nous rencontrer au café Europa le lendemain, déclara Dorothée Mackenzie, presque heureuse que c'en fût ainsi.

— Effectivement, et nous partons dans la nuit – car c'est pour le mieux », lui répondit l'enquêteur-chef des forces de l'ordre de la cité de Virginia Beach Jack Fillion, comme s'il avait vu clair dans ses pensées – malgré que ce n'était pas du tout le cas.

L'un des six policiers du NYPD lui demanda alors : « Pouvons-nous vous aider ? nous serions heureux que de le faire : car après tout, notre chef James Sorrow est prisonnier de cette secte immonde et infernale...

— Bien sûr, lui assura Jack.

— De quoi avons-nous besoin ?

— De beaucoup d'hommes, d'armement et, surtout, d'hélicoptères ultra-rapides », décida l'inspecteur Fillion. Ce qu'ils firent en obtempérant.

Vitement, on réunit les forces et le matériel nécessaire pour cette mission : gilets par balles, des mitrailleuses, des capteurs de rayons rouges et tout le tra-la-la informatisé et militaire qu'il fallait pour aller accomplir la justice. Jack Fillion prit un pistolet des plus ordinaires, ainsi que les autres le firent d'ailleurs eux-aussi, y compris Dorothée qui devait être avec eux pour leur indiquer la direction à suivre dans les bois jusqu'au Manoir des

Masques au fin fond du Massachussetts, car ils n'avaient pas eu le temps de vérifier où était la prison dans laquelle se terrait à présent sa mère. Les autres du NYPD étaient plus équipés ; et même le SWAT les accompagnerait, car ils ne savaient pas le moins du monde quels périls numériques exactement les y attendraient. Tout ce qu'ils devaient accomplir, à présent, c'était pour la sauvegarde des États-Unis d'Amérique : une section du FBI s'attelait déjà à dépister les traîtres dans leurs rangs et parmi les politiciens et les fonctionnaires du pays le plus réputé de la planète.

Et sans aucun doute le plus sali de tous les temps.

« À quelle distance sommes-nous si nous nous fions à la capitale économique et géographique du Massachussetts ? demanda soudainement un homme du SWAT à Dorothée Mackenzie.

— À partir de Boston, ce n'est pas très loin ; environ trente minutes », leur annonça-t-elle.

C'est ainsi d'ailleurs qu'ils y parvinrent inéluctablement ; les trois policiers, le NYPD et le SWAT ; avec leurs protections et leurs armes, tandis que Dorothée Mackenzie resterait avec deux policiers experts du NYPD afin d'assurer sa défense, puisque les Masques étaient très puissants avec leurs sabres katanas.

Enfin, dans les abîmes ancestrales de ces bois, Jack Fillion put entrevoir les vestiges de ce manoir, sa revanche pour son père toute devant lui, sa vengeance toute fraîche au sein de son cœur, ce dernier battant inévitablement plus vite pour supporter l'angoisse et la joie de l'idée qu'il trouvait extrêmement réjouissante que la loi et l'ordre fussent enfin accomplis en toute et due forme pour cette secte affreuse appelée “Les Masques” et ce, de façon définitive.

•

Ernest Wilson “presque-Hemingway”, autrement nommé le Masque numéro Quatorze, avait été averti de l’arrivée d’intrus au sein du périmètre par l’ordinateur de la prison contrôlé par la mégère nommée Linda Mackenzie, alias l’encagée partielle, puisqu’elle avait désormais réussi à avoir accès tout le temps à un ordinateur qui lui était à présent privé, c’est-à-dire personnel.

Il avait reçu un e-mail sur son smartphone qui n’affichait d’habitude rien ; par coutume, il désactivait les notifications sur tous ses cellulaires, à l’exception bien sûr des plus importantes. Pour ainsi dire, il n’en recevait somme toute jamais – ce qui était fort curieux pour lui à cet instant précis, car il se demandait ce qui se tramait réellement.

L’e-mail en question déclarait, en provenance de l’ordinateur personnel de la prison de Linda Mackenzie-King, la désormais très célèbre tueuse de son époux : « Danger ! intrus sur le territoire : vigilance au maximum. » C’était véritablement inquiétant..., mais qu’est-ce qui se passait, exactement ? n’avait-il pas été assez prudent...? Dommage, les autres Masques étaient tous partis à l’étranger pour faire d’autres disciples maléfiques – ce qui ne l’aidait en rien. Il ne savait plus que faire, soudainement... Il décida finalement de concevoir si vraiment intrus il y avait par le biais du système de surveillance des entrées et des couloirs.

Et en effet, il y avait bel et bien des personnes fort équipées en train de vérifier toutes les portes et les pièces au sein de son manoir ! À présent, se dit-il, c’était bel et bien la guerre : les forces de l’ordre avaient réussi à s’infiltrer dans son quartier général !

Il prit inévitablement la décision d’aller les attendre dans le sous-sol, en pointant sa lame contre le cou de James Sorrow, leur prisonnier du NYPD, car c’était là son seul espoir de survie. Il ne pouvait se permettre de mourir ; du moins, pas encore, car il avait encore tant de choses à accomplir.

•

« Rien ici non plus ! annonça un gars du SWAT qui avait vérifié une pièce de fond en comble pour savoir s’il y avait des passages entre les murs ou bien des trappes sous le sol – puisque le bâtiment ne semblait pas récent et que “Dracula” – qui n’existait pas toutefois ; du moins, celui des films – aurait sans doute pu vivre heureux dans cette pénombre tellement elle était sombre et horripilante, voire totalement effrayante et digne d’une scène de film d’horreur.

— C’est bien ! continuons, alors », dit alors Jack Fillion, qui avait les commandes de l’affaire au creux de ses mains, puisque c’était lui vraisemblablement qui était responsable de cette enquête et de cette investigation au sein de cette maison lugubre et extrêmement gothique servant de centre d’opérations à la secte des Masques. Tout était parfaitement délabré dans cette résidence de ténèbres des plus opaques : autant les murs que les plafonds que les plafonniers et que les luminaires accrochés sur les sombres parois, qui n’éclairaient somme toute rien ou sinon, une fort maigre tranche des lieux, car la lumière était dispensée grâce à leurs bougies artisanales – signe qu’il n’y avait sans doute aucune source d’électricité dans cette portion-ci du Manoir préféré de la secte diabolique. Il y avait des toiles d’araignée çà et là, et des mites et des blattes et d’autres insectes du genre que Fillion

avait grande peine à identifier puisqu'il les trouvait tous plus dégoûtants les uns que les autres, au fur et à mesure qu'ils avançaient dans la noirceur de plus en plus terrible et froide de cet endroit néfaste à toute lumière environnante et ce, bien qu'ils se trouvaient en pleine forêt et que la demeure devrait être sans le moindre des doutes un peu plus lumineuse compte tenu de la réaction de photosynthèse à l'intérieur des feuilles dans les arbres, puisqu'il y avait beaucoup d'inondation de soleil pour ces dernières, qui donnaient grande vie à tout écosystème vivant à proximité. Malheureusement, les constructeurs de ce lieu ne s'étaient pas attardés le moins du monde à construire des fenêtres hautes ! il n'y en avait d'ailleurs que dans le grand hall qui était beaucoup plus petit que le reste de la bâtisse en elle-même. Les fenêtres étant rares, la luminosité ne parvenait pas à filtrer au sein de ce manoir, ce qui augmentait ainsi l'effroyable ambiance de cette maison tout à fait obscure et épouvantable. Il n'y avait, en soi, point de pire maison que celle-ci pour habiter ; mais guère de meilleur castel pour les Masques qui adoraient quant à eux l'obscurité et tout ce qui avait rapport avec cette dernière, tout comme des insectes nocturnes absolument incapables de vivre lorsque les temps et les saisons étaient diurnes, là où le Soleil perce l'atmosphère terrestre de parts en parts. Ainsi n'y eut-il, en soi, point de meilleur cache où se terrer pour cette secte toute droite sortie des fournaises exécrables de la Géhenne pour semer la désolation et la discorde tout autour d'elle, et de meilleur endroit pour y vivre.

« Police ! y a-t-il quelqu'un ? si oui, montrez-vous, et les mains en l'air ! », demanda Jack pour la millionième fois déjà. Il n'y avait personne dans cet étage-ci non plus.

Celui qui parlait habituellement pour le NYPD affirma inévitablement : « Nous allons à présent aller à l'étage suivant grâce aux escaliers qui sont tout près ; après, si nous ne

trouvons personne, nous devons nous rendre jusque dans la cave sous le sol pour savoir ce qui se traficote exactement dans cette résidence du diable...

— Bien ! », firent Jack Fillion et le chef attitré du SWAT en même temps. Ils pénétrèrent ainsi dans des labyrinthes tous plus bizarroïdes les uns que les autres : des sortes de chambres et des passages secrets entre les murs, qui les faisaient accéder à des salles qu'ils n'auraient jamais pu atteindre s'ils ne les avaient pas d'abord empruntés. Ces pièces étaient beaucoup plus lugubres et beaucoup plus sales que les autres ; aussi, après leurs inspections, ils se dépêchaient d'en ressortir, avec l'appréhension d'un danger d'amiante omniprésent au sein de la bâtisse, car elle était très vieille et ce, même s'ils ne savaient pas du tout s'il y en avait réellement. Mais autant ne pas prendre de chance ni de risque, disait Jack aux autres, pour ne pas en mourir asphyxiés ou bien fort longtemps après suite aux séquelles malades que cette substance extrêmement toxique pourrait leur produire dans un futur quand même assez proche s'ils ne prenaient pas soin d'eux et de leur santé, car c'était quand même une molécule qui les mènerait fort malheureusement et douloureusement jusqu'à la mort – ce qui n'était quand même pas rien.

Ils se dépêchèrent ainsi de combler la vérification de l'étage et de repasser l'endroit de fond en comble par crainte d'avoir pu y oublier quelque chose – et ils n'y trouvèrent rien, comme ils s'y étaient auparavant attendus. Le SWAT décida : « Nous allons dans la cave ; car c'est certain à présent qu'ils se terrent là ! »

Ce fut ainsi qu'ils entreprirent d'entrer dans le sous-sol de la demeure, avec tout le courage dont ils avaient besoin afin d'affronter efficacement leurs appréhensions les plus profondes et les plus terribles – puisqu'ils étaient certains que ce qu'ils verraient ne serait ni très beau ni très magnifique pour leurs yeux et pour leurs consciences.

Ce qu'ils y verraient, sans doute, ce serait l'outre-tombe la plus creuse et la plus sordide ; c'est-à-dire des squelettes complètement défigurés à cause du temps passant et trépassant jusqu'à sa fin.

•

Il n'y avait jamais eu de bon sens logique à cette aventure, songea subitement Jack Fillion. Les Masques étaient à la fois fous et complètement zélés pour leur idéologie maléfique : ils visaient non pas la justice céleste, mais bien la vie des hommes, en toute et due forme. Ils ne désiraient de cette manière que les anéantir...

...et de cette même et unique façon, d'ailleurs toute littérature cesserait réellement d'exister. Mais que pouvait-ce bien signifier réellement ? le sauraient-ils aujourd'hui, ou ne le sauraient-ils donc jamais ? seraient-ils confus jusqu'à leur mort quant à cette énigme farfelue – puisqu'il s'accorde également de dire qu'il serait tout à fait vain de triompher et de détruire tous les livres qui existaient pour ainsi réduire en cendres toute forme d'art romanesque ou littéraire, puisqu'il y en avait tellement..., mais si cela voulait dire autre chose ? Les écrivains étaient-ils en danger de mort ? mais il y en avait beaucoup trop également pour qu'on puisse y songer ou le décider parfaitement. Serait-ce alors un plan à long terme qui conduirait le monde jusque dans l'ignorance et dans le chaos, comme au Moyen-Âge lorsque l'Église Catholique de Rome avait interdit la Sainte Bible durant les inquisitions et, pire encore, n'avait pas rempli du tout son rôle d'éduquer le peuple quant au Dieu pour lequel ils priaient pourtant si fervemment et à qui ils demandaient secours et approbation en tout temps...? Était-ce possible que c'était ce que désiraient les Masques

en installant leur propre secte abjecte à l'étranger ? était-ce pour cela que de nouveaux tyrans s'étaient enfuis des États-Unis dans le secret et dans le noir le plus total et absolu car, selon les sources informatives qu'ils avaient en leur possession, leurs avions avaient toutes décollé les unes après les autres durant la nuit, lorsque la vigilance des douaniers était la moins tangible et la moins efficace...? Était-ce pour ce but, *pour que toute littérature cesse définitivement de battre dans le cœur des hommes*, que les Masques avaient été entraînés ? et, également, qu'est-ce que cela impliquait réellement...? Les enquêteurs ne le savaient pas le moins du monde ; du moins, pas encore – mais ça ne saurait tarder, compte tenu qu'ils arriveraient certainement et bientôt à piéger Wilson dans le sous-sol afin de lui soutirer quelques informations, si bien sûr ils ne devraient pas le tuer..., car tout portait à présent à croire que le recteur de la Columbia University avait pris en otage le commandant James Sorrow du NYPD : les enquêteurs devraient ainsi être extrêmement vigilants et prudents lorsqu'ils parviendraient jusqu'à lui pour l'affranchir du fils illégitime d'Ernest Hemingway.

« Et l'avocat ? demanda Meier à Thomson. Le pirate informatique...

— On l'a retrouvé sous une table tout à l'heure, répondit son amour appelé Harry Thomson. Il est mort..., du moins, de ce que l'on peut en constater de son corps. Ce qui m'amène à penser qu'il devait être conscient que si Linda Mackenzie-King se trouvait en prison après le procès pour lequel il avait fait exprès de ne point la défendre, elle aurait eu davantage de pouvoir qu'à l'intérieur même de leur secte, car cela lui aurait octroyé une plus grande marge de manœuvre afin de manipuler les politiciens du gouvernement actuel et ce, tout en étant en-dedans à pianoter sur ses touches alphanumériques.

— Bien », souffla-t-elle aussitôt, comme joyeuse qu'il le fût quant à lui.

On pénétra finalement dans la cave, là où un vent frais sentant les patates trop mures ; c'est-à-dire pourries ; se faisait ressentir, signe qu'il y avait une extrémité à ce tunnel plus loin encore au sein des ténèbres omniscientes..., signe qu'il y avait peut-être un espoir, en fin de compte et ce, pour le désespoir le plus absolu des Masques.

« SWAT : let's go on ! », cria leur chef.

C'est ainsi que les forces spéciales avaient rapidement pris le contrôle de la cave. « Il n'y a rien, chef ! dit l'un de ceux qui appartenaient au SWAT tranquillement.

— Merde ! éructa-t-il brutalement.

— Attendez ! il y a un courant d'air, par ici... » Jack Fillion toucha promptement les parois et un déclic dans le mur se fit, la cave s'ouvrant sur des souterrains encore plus abyssaux. « Allons-y, pour réduire ces criminels en charpie ! », fit l'équipe du SWAT dépêchée en entier sur les lieux du Manoir des Masques.

Et ce furent alors leurs peurs les plus affreuses et les plus effrayantes qui prirent forme physique, autant dans leurs esprits que dans la réalité la plus véridique et véritable, puisque ce qu'ils y virent les marqua pour tout jamais.

•

Des masques..., des millions de masques, des parures qui s'engouffraient jusque dans les profondeurs de sous la terre ; des ignominies, des irrévérences, des folies. C'était tellement cinglé que même Jack Fillion avait dû mal à croire que ce fut vrai.

Et il y avait même des poupées qui portaient des masques, en milliers. Comme si depuis leur plus jeune âge les Masques s'étaient entraînés pour rayer *toute littérature* de la

carte ; comme si, depuis des temps immémoriaux, on avait désiré que l'Humanité soit enchaînée dans l'ignorance et dans le non-savoir..., ou dans le non-être, pour ainsi dire. Ils ne savaient plus que faire : il fallait pourtant passer outre les masques et affronter cette ombre qui se dressait, là-bas, cachée en arrière d'un mur épais de béton et de silence.

L'équipe du SWAT fut la première à y pénétrer, suivie du NYPD puis, par plus loin, des enquêteurs de Virginia Beach. Ils entendaient des cliquetis métalliques, signe qu'on torturait quelqu'un ou bien quelque chose..., ce n'était pas très évident à savoir. Mais quand ils entendirent des cris, ils se projetèrent dans la direction d'où ils venaient et virent, tout ensanglanté, James Sorrow, chef du NYPD, encore vivant, accompagné d'Ernest Wilson qui se tenait derrière..., avec de la bave et de l'écume entre les lèvres, présage d'empoisonnement et de suicide.

« Il faut qu'il crache ! dit l'un du NYPD. On ne peut pas risquer qu'il en meure ! »

L'un des membres du SWAT lui fit des compressions au niveau du ventre afin qu'il ne trépasse point, ce qui marcha inévitablement. Il vomit inéluctablement la substance qu'il avait ingérée, sûrement un dérivé du cyanure vu la couleur bleue fluorescente quand l'on allumait les lampes torches vers sa régurgitation. Il cracha : « Vous avez eu de la chance que je n'en meure pas...

— Monsieur Ernest Wilson-Hemingway, recteur de la Columbia University, vous êtes en état d'arrestation pour crimes majeurs et voies de faits ainsi que terrorisme, entre autres.

— Je veux un avocat ! clama-t-il.

— Le seul avocat qui aurait pu vouloir vous défendre, vous l'avez vous-même tué dans sa chambre du premier étage, déclara l'homme du NYPD, presque jouissif de ce qui était en train d'arriver. Vous avez le droit de garder le silence, mais sachez que tout pourra

être retenu contre vous si vous nous parlez de quoi que ce soit en rapport avec la présente enquête : cependant, je ne vous recommande pas de vous taire, puisque vous serez certainement admis à la Cour Suprême des États-Unis d'Amérique pour la gravité de vos actes.

— Dans vos rêves, sales nœuds ! crevez tous autant que vous êtes. »

C'est ainsi qu'ils l'amènèrent jusqu'à l'hélicoptère, où il vit Dorothée Mackenzie mais fit comme s'il ne la reconnaissait pas. Celle-ci ne s'en offusqua pas, puisqu'elle haïssait véritablement tout ce qui était criminel, corrompu et pervers.

Parce que ce n'est pas ceux-là qui hériteront de la compassion imméritée du Créateur.

« Médecin ! cria Jack Fillion. Voici James Sorrow, et dans un sale état. » Ce dernier était sur une civière improvisée, puisqu'il était très lourd et extrêmement sanguinolent.

« En effet. » Le médecin prit le temps de l'examiner attentivement, puis établit rapidement son diagnostic. Puis, il leur dit : « Il s'en sortira : quand il y a autant de sang, c'est souvent bon signe. Ça paraît souvent pire que ça l'en a l'air, pour vous dire la vérité — oui, c'est vrai ; il n'en a pas perdu beaucoup. »

Fillion était soulagé que son vieil ami ; celui qui l'avait si bien hissé dans la police de V. A. Beach ; avait davantage de chances de survie que de mort. Maintenant, il ne resterait plus qu'à aller faire une petite visite à la mère de Dorothée Mackenzie, Linda Mackenzie-King, en compagnie de celle-ci, et qui était dévouée à affronter une toute dernière fois la sauvagerie de sa génitrice.

•

« Que voulez-vous ? », demanda l'un des responsables de la prison de l'État du Massachussetts lorsque le NYPD et les policiers de l'État de Virginie Jack Fillion, Johanna Meier et Harry Thomson arrivèrent à l'entrée, juste avant l'accès interdit aux geôles séparant le hall grâce à une large vitre lucide.

Jack répondit en premier : « Je vous informe de la situation. » Et ainsi il décrivit tout ce qu'il leur était arrivé, en commençant du début jusqu'à la fin du récit, y compris que Linda Mackenzie-King était une pirate informatique, et qui était d'ailleurs fort experte en la matière, tout comme une certaine Lisbeth Salander de la saga littéraire *Millénium*, mais en beaucoup plus criminelle et méchante que celle qui se faisait passer dans les romans pour une justicière implacable, voire tout à fait impitoyable.

« Je comprends..., mais avez-vous des preuves matérielles quant à ce que vous avancez exactement ? parce que j'ai bien peur que sans elles...

— En effet ; et nous pouvons même appeler le SWAT si cela ne vous est pas suffisant.

» Il lui remit la petite clé USB dans laquelle était consignée à l'écrit la vie de Victoria Bergman. Le gardien lui revint finalement, après avoir consulté le fichier WORD sur le laptop de la prison : « Je comprends mieux, maintenant... Circulez ; et faites vite pour les charges d'accusation. Notre prisonnière Linda King-Mackenzie doit manifestement encore plus payer que ce qu'elle ne fait en ce moment-même. Merci d'avoir enquêté pour le compte de notre pays, chef-détective Jack Fillion ainsi que vos collègues : c'est grandement apprécié. »

La porte en verre leur fut aussitôt ouverte. Ils s'engouffrèrent tous à la suite de Fillion, qui avait pris les devants et qui rêvait de clore cette histoire une bonne fois pour toutes — du moins, en partie... Car il resterait sans nul doute encore des mystères même après la fin

de ce récit ; mais ça concernerait plutôt la police internationale qu'autre chose, ou bien le FBI à la limite... Enfin, bref, ils n'en étaient pas encore rendus-là.

Ils arrivèrent rapidement à l'habitation de Linda, qui vit sa fille pour la première fois – et toute dernière – en un peu plus de six mois ; la criminelle semblait avoir vieilli, terriblement vieilli, mais paraissait cependant avoir conservé son aspect d'hirsute parjure. Il n'y avait en elle que de la méchanceté – et bien sûr, tout le monde le reconnaissait et le savait pour l'avoir découverte comme telle à la télévision ainsi que dans les journaux, autant les plus grands que les moins bien subventionnés. Elle s'arrêta brutalement de pianoter sur son clavier informatique, parce qu'elle savait que cette fois-ci, elle était définitivement cuite ; et pour cause, car les inspecteurs s'avançaient calmement vers elle.

« Nous savons tout sur vous, Linda, débuta Fillion. Madame King-Mackenzie, vous êtes de nouveau en état d'arrestation pour plusieurs voies de fait, piratage numérique, terrorisme et on en passe. Vous allez être rejugée en cour, à la lumière des nouveaux éléments qui nous sont parvenus par le biais de Victoria Bergman, malheureusement morte, et votre fille-unique, Dorothée Mackenzie. Maintenant, je vous prie, veuillez nous éclairer sur certaines choses terriblement importantes.

— Si seulement vous saviez à quel point j'ai été utilisée ! dit-elle évidemment à l'intention de sa fille, puisque Linda était cruelle et barbare naturellement – ce que tous savaient –, mais également dans un sens qui leur échappait encore pour le moment.

— Mais que voulez-vous dire ? lui demanda Thomson en réponse à la phrase qu'elle avait volontairement formulée afin de leur créer plus de questions que de solutions à leurs problèmes – et ce, bien que c'en était terriblement évident ; du moins, ce l'était pour elle.

— Je veux dire : nous n'avons jamais été les chefs de notre secte en tant qu'individus regroupés sous le nom d'*Hacker* puisque c'en est plutôt l'inverse : je n'ai été toute ma vie qu'un vulgaire sous-fifre, pour ainsi dire. Vous savez, les Masques sont une organisation mondiale dont je ne connais ni tous les membres ni les dirigeants exacts, et encore moins ceux qui sont tout en haut de notre organisation internationale : c'est une échelle, voyez-vous ; et elle va loin, très loin dans les ténèbres... »

•

« Comment ?! rugit plus abruptement qu'elle ne l'aurait sans doute souhaité Meier. Vous nous avez causé tant de problèmes ! comment pourriez-vous être moins qu'une dirigeante...? Vous êtes l'une des trois personnalités de l'Hacker, après tout, si bien que vous en avez fait une véritable carrière maléfique !

— Eh bien, pour vous dire vrai, je suis coupable de tout ce que vous m'accusez et m'accuserez certainement dans le futur, mais certainement pas hypocrite à un tel point que je ne ferais que vous tromper, loin de là mon intention...! Mais ma fille, vous pouvez me croire, elle a toujours été comme cela ; elle est née avec le même mal en elle qui me ronge également, et c'est tout ! sale crapule et misérable de Victor Hugo, sotté de cendrillon...! Un jour, toi aussi, tu vas le payer de ma main !

— C'est bien, on a compris, lui fit signe sa fille. Mais continues, je t'en prie, avant que je n'en meure réellement ! vous m'excuserez, messieurs et madame les enquêteurs, mais elle n'est plus ma mère ; et c'en est vraiment pour mon plus grand bien, si vous voyez bien entendu ce que je veux vous dire !

— Voyez, elle m’insulte ! fit d’une manière encore plus ridicule sa mère biologique.

— Nous aussi, je crois qu’on a compris, dit finalement Fillion. C’est tout ce que vous trouvez de bon à nous dire ? et cette phrase : *Toute littérature cessera définitivement d’exister...* Que signifie-t-elle, d’après vous ? Je veux une explication logique et sans arrière-pensées ; après tout, je ne veux pas vous accuser d’entrave à l’enquête en plus, malgré que l’envie ne cesse de me faire songer à présent au contraire...

— Non, effectivement, et c’est assez comme cela ! rétorqua-t-elle avec quelque véhémence dans la voix. Je ne veux pas paraître simplette comme ma fille, mais je n’en ai aucune idée. Je n’ai fait que suivre les ordres, moi ; pas comme ceux que j’avais commandé à ma fille afin qu’elle m’obéisse – ce qui n’est pas arrivé comme prévu, puisque vous voyez où j’en suis à présent. Voyez : c’est elle, la fautive, en fin de compte ! et pas moi !

— Vous êtes sérieuse ? se découragea finalement Meier.

— Oui, répondit la toute dernière personnalité de l’Hacker sans équivoque.

— Bien, alors, décida inéluctablement Jack Fillion ; nous vous emmenons avec nous. Je vous menotte : vous êtes en état d’arrestation, Linda Mackenzie-King. Vous pouvez demander un avocat, bien que je doute que ça en suffise pour alléger votre cas auprès du tribunal pour tout vous dire, puisque vous allez bel et bien passer devant la Cour Suprême de notre pays pour terrorisme sur civils et autres crimes graves contre l’humanité. Toutes les informations que vous pourrez bel et bien nous divulguer après que j’eusse fini ce que j’ai à vous dire concernant votre mise en arrestation pourront être retenues contre vous et pour nous, dans le cadre de la poursuite légale de la couronne quant à cette affaire.

— Je me rends », lui dit-elle finalement, le sourire aux lèvres. Folle, elle le resterait jusqu'à la fin de ces jours ; et, peut-être même plus loin encore, dans l'éternité de ténèbres et d'ombres démasquées.

C'est ainsi que s'achève cette histoire ; du moins, pour le moment. Car il n'y a de jour meilleur pour la secte des Masques que celui qui s'en vient très prochainement...

Une époque, oui, ..., ou un jour de sang pourpre, de feu, de glace et de péché.

— **Sainte-Agathe-des-Monts**, le lundi 3 avril 2017 à 16h52 de l'après-midi.

Épilogue

(Avril 2017, Nowhere)

Cher lecteur fortement intentionné,

Les dernières lignes sont achevées. *Enfin !*

J'ai pu retranscrire ces histoires réellement vécues grâce aux bribes de journaux que j'ai bien pu récolter suite aux événements relatés dans ce roman, en l'an 2017. En tant qu'écrivain, je me suis surpris moi-même ! puisque j'ai dû pour ma part user à la fois de force et de sagesse pour arriver à tout comprendre ce qui s'est véritablement passé, de 1987 à 2015. J'ai moi-même eu de la misère à croire ce récit que je qualifiai d'ailleurs, à la toute première lecture que j'en fis par le biais de découpures journalières au sein de grands médias américains, de réelle fable fantasmagorique. Heureusement, j'ai fini par accepter le fait que cette secte des Masques était une véritable organisation internationale, voire mondiale, et qu'elle est réellement un danger pour la prospérité de l'humanité car, comme on le cite, *toute littérature devra disparaître et ainsi, cesser définitivement d'exister...* Mais malheureusement, je ne puis vous révéler encore mon nom, puisqu'il serait beaucoup trop dangereux pour moi de vous le dire en ce moment : je vous le dirai l'instant venu, lorsque les éléments du casse-tête seront assez propices pour que je l'accomplisse et qu'ainsi je tienne ma promesse de vous le dévoiler.

Un prélude pour d'autres aventures..., et encore d'autres ! en effet, je n'ai pu écrire qu'une bien mince partie de l'histoire qui continue aujourd'hui même alors que je vous

écris ces lignes, soit celle qui concerne l'enquêteur Jack Fillion et ses collègues justiciers ; le reste, eh bien, vous le trouverez dans le second volume ! ou pas, qui pourrait bel et bien le savoir, à part Un-Seul qui se nomme Dieu... ? Un roman, c'est comme un univers où tout est fictif ; rien n'est plus faux selon moi, car j'ai pu romancer des faits bel et bien réels au sein de ce tome. Je me suis inspiré en grande partie de l'histoire de Bergman pour écrire cette histoire (aussi, le manuscrit que vous avez lu dans les chapitres huit, neuf et finalement dix, est bel et bien réel : les policiers Jack Fillion, Harry Thomson et Johanna Meier, maintenant mère de trois enfants en 2017, m'ont permis d'y avoir accès afin que ce mythe ne soit pas considéré comme tel et que de cette manière, il soit véritablement dévoilé au grand jour.) Je dois vous dévoiler qu'également, la "Trilogie" de romans noirs suédois concernant Victoria Bergman existe bel et bien et, dois-je dire, Victoria s'est vraiment prise pour celle qui était au sein des trois volumes de cette littérature policière, à la lumière de cette lecture – puisque l'auteur n'en a jamais été responsable, et ne sait rien de tout ceci parce qu'il a cru *vraiment* avoir inventé Bergman. Dans sa folie, elle a pensé que sa vie pourrait bel et bien prendre forme dans les livres, et elle s'y est accrochée – tout comme elle a certainement désiré le prouver en racontant son histoire par le biais de ces milliers de mots, et donc de signes, écrits sous format WORD.docX au sein de la clé USB que les enquêteurs ayant bossé sur cette affaire m'ont si gentiment prêté, afin que toute la vérité à propos de cette enquête soit annoncée au public. J'ai d'ailleurs plusieurs interviews écrites avec les médias de prévues dans les mois qui suivront et, pour des séances de dédicaces, je serai partiellement absent et ne pourrai tous vous signer vos romans, bien que je serais sans doute voilé afin que personne ne me reconnaisse si l'on se rencontre un jour dans une librairie pour vous signer vos livres. N'espérez donc pas me voir tout de suite au Salon du

Livre de Montréal ! si bien sûr c'est ce que vous souhaitez. Mais je signe néanmoins numériquement tous les exemplaires en arrière de la page-titre, afin que vous sachiez que c'est moi qui ai véritablement écrit cette histoire.

En faisant davantage de recherches et ce, en profondeur, j'ai découvert que les Masques ont bel et bien fondé des divisions de leur secte à l'étranger, qu'on peut d'ailleurs retrouver en description à info-secte.com, site-web d'origine québécoise spécialisé dans les regroupements de ce genre. Ainsi, l'histoire des kidnappings d'enfants était bel et bien véridique. Je ne peux cependant vous en dire plus, car il serait encore trop dangereux d'en parler ici pour le moment et ce, même si ce n'est pas l'envie qui me manque de vous le relater.

Chers lecteurs : en espérant que vous aurez apprécié ce roman policier que je souhaite être de bonne facture et à l'année prochaine ; sincèrement pour de prochaines aventures,

— **ANONYME**, le 3 avril 2017 à 18h.